Zecharia Sitchin

La Fin des temps

Les prophéties du retour

Savoirs Anciens



Zecheria Sitchin

La Fin des Temps

Les prophéties du retour

Traduit de l'américain
par Olivier Magnan



www.macrolivres.com

Titre original : The End of Days - Armageddon

and Prophecies of the Return

HARPER An Imprint of HarperCollinsPublishers

10 East 53rd Street

New York, 10022-5299 USA

traduction Olivier Magnan

révision Marylène Di Stefano

couverture Luca Gardelli et Matteo Venturi, Cesena - Italie

mise en page JMD srl comunicazione e marketing,

Como - Italie

ebook ePubMATIC.com

1ère édition mars 2011

Collection « Savoirs Anciens »

www.macrolivres.com (France)

www.macroedizioni.it (Italie)

Via Bachelet, 65

47522 Cesena – Italie

ISBN 978-88-6229-412-6

Toutes les notes sont du traducteur,

à l'exception d'une, signalée NDA

Je dédie ce livre à mon frère,
le Dr Amnon Sitchin,
dont les compétences en aéronautique
me furent si constamment précieuses.

Table des matières

Préface

PASSÉ, FUTUR

« Quand reviendront-ils ? »

Combien de fois les lecteurs de mes livres m'ont-ils posé cette question ? D'innombrables… « Ils », ce sont les Anunnaki, ces extraterrestres venus sur Terre depuis leur planète Nibiru, et vénérés comme des dieux depuis l'Antiquité. Quand reviendront-ils ? Sera-ce lorsque Nibiru, au fil de son orbite allongée, reviendra dans le voisinage de notre planète ? Et dès lors, qu'adviendra-t-il ? Les ténèbres tueront-elles le jour, la Terre volera-t-elle en éclats ? Sera-ce la paix, sera-ce Armageddon ? Un millénaire de souffrances ou la seconde venue du Messie? L'événement aura-t-il lieu en 2012 ? Plus tard ? Jamais?

Autant de questions fondamentales qui mêlent les plus grands espoirs et les plus grandes peurs aux croyances religieuses et aux espérances, sur fond d'événements du quotidien : les guerres sur des territoires qui virent la naissance des relations entre les dieux et les hommes ; les menaces d'holocaustes nucléaires ; les désastres naturels impitoyables qui

s'annoncent. Ces questions, j'ai fait en sorte de ne pas y répondre tout au long de ces années. Désormais, les réponses à apporter ne peuvent – ne doivent – plus attendre.

Les interrogations sur la parousie, soyons-en conscients, n'ont rien de nouveau. Elles ont été par le passé, et c'est encore le cas aujourd'hui, indissociablement liées à l'espérance teintée de crainte du jour du Seigneur, de la fin des temps, d'Armageddon. Il y a quatre mille ans, au Proche-Orient, l'on porta témoignage d'un dieu et de son fils porteurs des promesses du paradis sur terre. Il y a plus de trois mille ans, le roi et le peuple égyptiens se mirent à espérer les temps messianiques. Il y a deux mille ans, le peuple de Judée se demanda si le Messie s'en était venu. Et nous voilà dans la transe des mystères de ces événements. Les prophéties sont-elles en train de se réaliser ?

Nous allons nous confronter aux questions irrésolues, éclairer d'anciennes énigmes, déchiffrer l'origine et la signification de symboles : la croix, les poissons, le calice. Nous décrirons le rôle tenu par des sites en connexion avec le cosmos au détour de hauts faits de l'histoire, et montrerons pourquoi passé, présent, futur mènent à Jérusalem, le carrefour du « lien entre le Ciel et la Terre ». Puis nous méditerons sur le pourquoi de la similitude qui relie le XXIe siècle de notre ère au XXIe siècle avant Jésus-Christ. L'histoire se répète-t-elle ? Est-il écrit qu'elle doive se répéter ? Une horloge

messianique en fixe-t-elle le cours ? Le temps est-il venu?

Voilà plus de deux mille ans que le Daniel de renommée vétérotestamentaire harcelait les anges par sa question : *Quand ?* Quand s'en viendra la fin des jours, la fin du système de choses ? À plus de trois siècles de nous, le bien connu Sir Isaac Newton, découvreur des secrets des mouvements célestes, composa des traités sur *le livre de Daniel* de l'Ancien Testament et sur *le livre de l'Apocalypse* du Nouveau Testament. L'on a récemment retrouvé ses calculs, tracés à la main, relatifs à la fin des temps : nous les analyserons. Et avec eux, de récentes prédictions eschatologiques[1].

La Bible hébraïque et le Nouveau Testament affirment tous deux que les secrets du futur se cachent dans le passé, que la finalité de la Terre est liée au Ciel, que les affaires et la destinée des hommes sont indissociables de Dieu et des dieux. À nous frotter à ce qui va advenir, nous remontons de l'histoire à la prédiction : impossible de comprendre l'une sans l'autre, nous rendrons compte des deux. Armés de cette résolution pour guide, examinons ce qui est de l'ordre du devenir à travers la loupe de ce qui fut. Une certitude : les réponses vont se révéler surprenantes.

Zecharia Sitchin
New York, novembre 2006

Chapitre 1

L’horloge messianique

Vers quelque endroit que l’on se tourne, le genre humain semble hanté par une appréhension apocalyptique, la ferveur messianique, l’angoisse de la fin des temps.

Le fanatisme religieux se traduit par des guerres, des soulèvements, le massacre d’« infidèles ». Les armées rassemblées par le roi de l’Est combattent celles du roi de l’Ouest. Un choc de civilisations ébranle les bases des modes de vie établis. Des cités, des villes sombrent dans les tueries. Les grands et les puissants cherchent refuge derrière des murailles défensives. Des calamités naturelles et des catastrophes sans cesse plus colossales poussent les gens à s’interroger : l’humanité a-t-elle péché, est-ce le signe de la colère divine, sommes-nous condamnés à un nouveau Déluge destructeur ? Est-ce l’Apocalypse ? A-t-on l’espoir, a-t-on la certitude, du Salut? Les temps messianiques sont-ils proches ?

De quelle époque parlons-nous ? De notre XXIe siècle, ou du XXIe siècle av. J.-C. ?

Réponse : des deux. De notre présent comme du

passé. Ainsi s'orchestrent les temps que nous vivons, tout comme ils se vivaient il y a plus de quatre mille ans. Ce parallèle étonnant puise dans des événements survenus à la croisée des âges : la période associée à la ferveur messianique de l'époque de Jésus.

Ces trois ères cataclysmiques pour l'humanité et sa planète – deux consignées dans le passé (vers 2100 av. J.-C. et au moment où « l'avant J.-C. » bascula dans l'« après J.-C. »), la troisième dans un proche avenir – sont inter reliés. L'une a conduit à la suivante, l'on ne comprend l'une qu'en appréhendant les autres. Le présent se fonde sur le passé, le passé conditionne le futur. Le point essentiel commun aux trois est l'**espérance messianique**. Et ce qui relie les trois se nomme **prophétie**.

Comprendre la façon dont l'époque actuelle de troubles finira – ce que présage l'avenir – exige que l'on explore le royaume de la Prophétie, avec un grand « P ». Notre approche ne sera pas celle d'un *mélange*[2] de prédictions modernes qu'aimante la peur de la mort et de la fin, mais la confiance que nous plaçons dans des archives anciennes uniques qui ont documenté le passé, prédit l'avenir et consigné les espérances messianiques antérieures – en prédisant le futur dans l'Antiquité, et, selon toute probabilité, l'avenir qui est le nôtre.

Au cœur des trois phases apocalyptiques – les deux déjà survenues, plus celle sur le point d'advenir – le lien matériel et spirituel entre le Ciel et la Terre fut, et

demeure, le pivot des événements. La dimension matérielle se traduisit par la présence sur Terre de sites « en dur », tremplins terrestres vers le cosmos – sites tenus pour essentiels, véritables cibles des événements. La dimension spirituelle s'incarna dans notre concept de « religion ». À travers les trois phases, c'est une relation modifiée entre l'homme et Dieu qui tint le rôle central, à une nuance près : quand, vers 2100 av. J.-C., l'humanité fit face au premier de ces bouleversements marquants, la confrontation mit en présence hommes et *dieux*, au pluriel. Une telle confrontation a-t-elle changé de nature? Mon lecteur en sera bientôt juge.

L'histoire des **Anunnaki** (« Ceux qui du Ciel sur Terre vinrent »), comme les nomment les Sumériens, commence avec leur arrivée sur Terre, depuis **Nibiru**, en quête d'or. La cosmogénèse de leur planète fut contée dans l'Antiquité au sein de *L'épopée de la Création*, long texte qui court sur sept tablettes. On le tient en règle générale pour un mythe allégorique, fruit d'une mentalité primitive, figurant les planètes sous la forme de dieux de chair en lutte les uns contre les autres. En réalité, j'ai montré dans mon premier ouvrage, *La Douzième Planète*[3], que ce vieux texte se révèle une cosmogonie élaborée dans laquelle une planète errante, lors de sa traversée de notre système solaire, entra en collision avec une autre, nommée Tiamat. Du choc résultèrent la Terre et sa Lune, la ceinture d'astéroïdes et des comètes, et le corps céleste envahisseur se retrouva capturé, sur une

longue orbite elliptique dont la révolution s'accomplit en 3 600 ans **(***Fig. 1***)**.

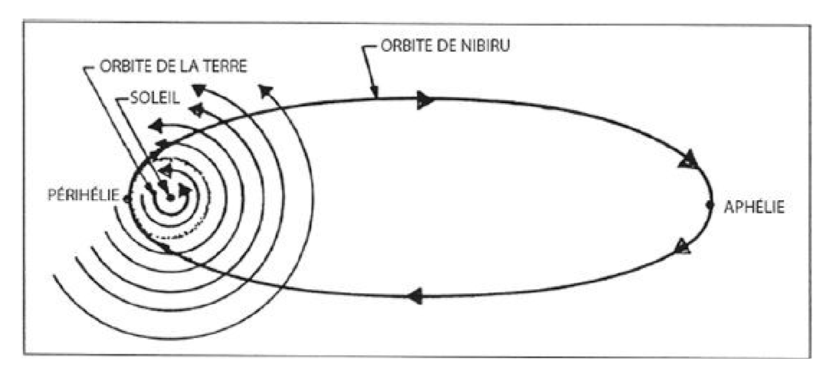


Figure 1

Le texte sumérien établit que les Anunnaki se posèrent sur Terre 120 révolutions orbitales – 432 000 années terrestres – avant le Déluge. De quelle façon ils s'en vinrent, pourquoi, les premières cités de l'E.DIN (l'Éden biblique), leur « fabrication » de l'Adam et les raisons de cette manipulation, sans oublier les événements du Déluge catastrophe, tout a déjà été détaillé dans les autres tomes des *Chroniques terriennes*, et je ne reviendrai pas dessus. Mais avant que nous ne voyagions dans le temps jusqu'au capital XXIe siècle av. J.-C., j'éprouve le besoin de rappeler quelques points de repère pré et postdiluviens.

Le récit biblique du Déluge, qui commence au chapitre 6 de la *Genèse*, impute ses aspects conflictuels à

une divinité unique, Yahvé, d'abord décidé à faire disparaître l'humanité de la surface de la Terre, puis qui change d'avis et sauve l'homme grâce à Noé et son arche. Les sources sumériennes du récit attribuent la désaffection à l'égard de l'humanité au dieu **Enlil**, et la réaction en faveur de sa sauvegarde au dieu **Enki**. Ce que la Bible a camouflé au nom du monothéisme ne s'en tient pas au désaccord entre Enlil et Enki. Ce qui est évacué, c'est la rivalité et le conflit qui régnaient entre deux clans anunnaki, fauteurs de la série d'événements qui allaient s'ensuivre sur Terre.

Le conflit entre ces deux dieux, perpétué par leur descendance, et la répartition des régions terrestres entre eux après le Déluge doit nous rester en tête : ils sont la clé de ce qui va advenir après coup.

Tous deux étaient demi-frères, fils du monarque de Nibiru, **Anu**. Leur différend sur Terre puisait ses origines sur leur planète mère, Nibiru. Enki – alors dénommé **E.A** (« Celui dont la demeure est l'eau ») – était le fils aîné d'Anu, mais non celui de l'épouse officielle, **Antu**. Quand naquit Enlil, fils d'Anu et d'Antu – elle-même demi-sœur d'Anu –, c'est ce dernier qui fut institué héritier légal du trône de Nibiru, alors même qu'il n'était pas le premier-né. L'inévitable ressentiment d'Enki et de sa branche maternelle était exacerbé par les conditions dans lesquelles commença le règne d'Anu : évincé dans la lutte pour la succession par un rival nommé Alalu, Anu usurpa plus tard le trône à l'occasion

d'un *coup d'état*[4], à l'issue duquel Alalu dut fuir Nibiru pour sauver sa vie. Ce qui eut non seulement pour effet de replonger Ea dans les rancunes ancestrales, mais suscita en outre d'autres enjeux autour du leadership d'Enlil, comme le rapporte le mythe d'Anzu (sur les relations embrouillées des familles royales nibiriennes, des ancêtres d'Anu et d'Antu, sur Enlil et Ea, lire *Le Livre perdu du dieu Enki*[5]*)*.

J'ai découvert la clé du mystère des règles présidant aux successions des dieux (et de leur mariage) à partir du moment où j'ai compris que ces mêmes règles s'appliquaient aux personnes choisies par les dieux pour leur servir de mandataires auprès des hommes. Cette clé tient dans le récit biblique du patriarche Abraham (*Genèse*, 20:12), lorsqu'il explique n'avoir nullement menti en présentant sa femme Sarah comme sa sœur : « Et cependant, en vérité, elle est ma sœur, elle est la fille de mon père ; seulement, elle n'est pas la fille de ma mère ; et elle est devenue ma femme[6]. » Non seulement il lui fut permis d'épouser sa demi-sœur portée par une autre mère, mais le fils de cette demi-sœur – en l'occurrence Isaac – devint l'héritier légal et le successeur de la dynastie au détriment de l'aîné Ismaël, fils de la servante Agar (sur la façon dont ces règles de succession causèrent le différend le plus violent entre les descendants divins de Râ en Égypte, les demi-frères Osiris et Seth qui avaient épousé les demi-sœurs Isis et Nephtys, se reporter à mon livre *Les Guerres des dieux et des hommes*[7]).

Même si ces règles successorales paraissent complexes, elles se fondaient sur ce que les auteurs qui traitent des familles royales nomment la « lignée » – ce que nous reconnaîtrions aujourd'hui comme des généalogies ADN évoluées qui distinguent en outre l'ADN que l'on hérite de ses parents de l'ADN mitochondrial (mtADN) que les femmes reçoivent exclusivement de leur mère. Voici en quoi consistait la règle complexe quoique basique : la lignée royale se transmet par la branche masculine. L'aîné est le successeur désigné. Il est loisible d'épouser sa demi-sœur pourvu *qu'elle n'ait pas la même mère que soi*. Et si naît un fils de cette demi-sœur, il devient – alors qu'il n'est pas l'aîné – l'héritier légal et le successeur de la dynastie.

La rivalité qui opposait les deux demi-frères Ea/Enlil dans la perspective du trône s'aggravait d'une autre, d'ordre sentimental. Ils convoitaient tous deux leur demi-sœur **Ninmah**, dont la mère était pourtant une autre concubine d'Anu. Elle était le sincère amour d'Ea qui n'avait pas le droit de l'épouser. Enlil lui brûla la politesse, et en eut un fils, **Ninurta**. Quoique né hors mariage, Ninurta se retrouva, par le jeu des lois successorales, l'héritier incontestable d'Enlil, en sa double qualité de fils premier-né mis au monde par une demi-sœur de rang royal.

Ea, comme le relatent les livres des *Chroniques terriennes*, fut le chef du groupe des cinquante Anunnaki qui vinrent sur Terre pour exploiter l'or nécessaire pour

lutter contre l'amincissement de la couche atmosphérique de Nibiru. Quand les plans initiaux aboutirent à une impasse, Enlil fut dépêché sur Terre en compagnie d'un plus grand nombre d'Anunnaki pour une « Mission Terre» élargie. Et comme si cette circonstance n'était pas suffisante pour créer un climat d'hostilité, voilà Ninmah qui arrive à son tour sur la planète en qualité de médecin chef…

Un long texte connu sous le nom de l'é*popée d'Atrahasis*[8] entame l'histoire des dieux et des hommes sur Terre par une visite d'Anu sur la planète, venu régler une fois pour toutes (du moins l'espérait-il) le différend entre ses fils, susceptible d'anéantir la mission vitale. Il alla jusqu'à offrir de rester sur Terre et de déléguer à l'un des demi-frères la régence sur Nibiru. Dans cet état d'esprit, nous dit le vieux texte, on tira au sort pour désigner celui qui resterait sur Terre et celui qui siégerait sur le trône de Nibiru :

Les dieux se serrèrent la main,
tirèrent au sort et se répartirent :
Anu s'en fut [repartit] *au Ciel*,
[à Enlil] *la Terre fut assujettie ;*
les mers, comme circonscrites par une boucle,
à Enki le prince revinrent en donation.

Ainsi le tirage au sort scella-t-il le retour d'Anu sur Nibiru en qualité de roi. Ea, auquel revint l'autorité sur

les mers et les eaux (il fut plus tard le « Poséidon » des Grecs et le « Neptune » des Romains), reçut l'épithète d'EN.KI (« Seigneur de la Terre »), forme de consolation. Mais ce fut EN.LIL (« Seigneur de l'Autorité ») qui se vit revêtu du commandement général : « À Enlil, la Terre fut assujettie. » Qu'il en éprouve ou non du dépit, Ea/Enki ne put braver les lois de succession ni remettre en cause le sort. Si bien que le ressentiment, la colère née d'une justice bafouée et sa détermination dévorante à venger son père, ses ancêtres et, au final, se venger lui, poussèrent le fils d'Enki, **Marduk**[9], à mener le combat.

Plusieurs écrits décrivent les colonies établies par les Anunnaki dans l'E.DIN (le Sumer postdiluvien), chacune dotée d'un rôle bien défini, dans le cadre d'un plan directeur. C'est du poste de commandement d'Enlil installé à **Nippur** que dépendait la liaison spatiale – la capacité de maintenir une communication permanente avec la planète mère, les navettes et les croiseurs spatiaux – dont le cœur était une salle faiblement éclairée, le DUR.AN.KI, « le lien entre le Ciel et la Terre ». Autre installation vitale, l'astroport (ou cosmodrome) de Sippar (« La Cité de l'Oiseau »). Nippur se trouvait au centre d'un schéma de cercles concentriques où se répartissaient les autres « cités divines ». L'ensemble constituait un corridor d'atterrissage pour un aéronef dont le point de repère était le relief topographique du Proche-Orient le plus visible, les pics jumeaux du mont Ararat **(***Fig. 2***)**.

Alors le déluge « recouvrit la Terre », effaça toutes

les villes des dieux avec leur centre de contrôle de la mission et le centre spatial, et engloutit l'Edin sous des millions de tonnes de boue et de vase. Il fallait tout recommencer, mais, pour une grande part, l'on ne pouvait refaire à l'identique. Il était nécessaire avant tout de créer une nouvelle installation spatiale dotée d'un autre centre de contrôle de la mission et de nouveaux sites balises pour le corridor de rentrée. La nouvelle piste fut aménagée sur le Petit et le Grand Ararat. Tout le reste fut réinventé : le centre spatial sur la péninsule du Sinaï, sur le 30e parallèle Nord. Des sommets jumeaux artificiels en guise de balises, les pyramides de Gizeh. Enfin un nouveau centre de contrôle de la mission en un site nommé Jérusalem **(***Fig. 3***)**. Un tel schéma joua un rôle essentiel dans la séquence d'événements postdiluviens.

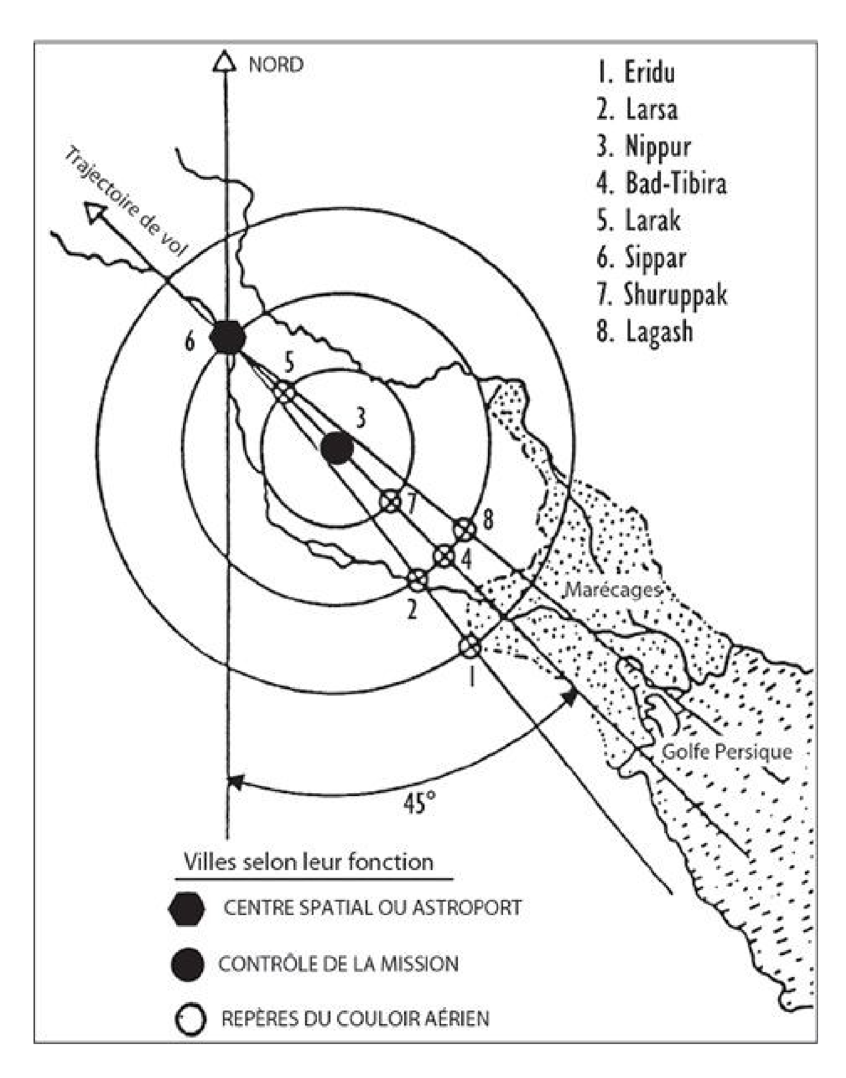

NORD
1. Eridu
2. Larsa
3. Nippur
4. Bad-Tibira
5. Larak
6. Sippar
7. Shuruppak
8. Lagash
Trajectoire de vol
6
5
3
7
8
4
2
1
Marécages
Golfe Persique
45°
Villes selon leur fonction
CENTRE SPATIAL OU ASTROPORT
CONTRÔLE DE LA MISSION
REPÈRES DU COULOIR AÉRIEN

Figure 2

Mer Noire
Mont Ararat
Mer Méditerranée
Baalbek
Jérusalem
30e Parallèle
Gizeh
Mer
Rouge
Centre de contrôle
de la Mission
Centre spatial (astroport)

Figure 3



Le Déluge créa une vague de fond (au propre comme au figuré) dans les affaires des dieux et des hommes, et dans leurs relations : les êtres humains, qui furent mis au point pour servir les dieux et travailler à leur profit, devinrent désormais des sortes de partenaires juniors d'une planète dévastée, et traités comme tels.

Les nouveaux termes de la relation entre dieux et hommes se virent formulés, sacralisés et codifiés au moment où l'humanité fut érigée en première grande civilisation, en Mésopotamie, vers 3800 av. J.-C. Cet événement capital fut consécutif à la visite d'État d'Anu sur Terre, pas seulement en sa qualité de monarque de Nibiru, au titre aussi de chef de file du panthéon, sur Terre, des dieux anciens. Un autre prétexte à la visite (et sans doute le majeur) fut le rétablissement et l'affirmation de la paix parmi les dieux eux-mêmes : un *modus vivendi* consistant à répartir les territoires de l'Ancien Monde entre les deux clans anunnaki principaux, celui d'Enlil et celui d'Enki. Car le contexte postdiluvien et les nouvelles implantations des installations spatiales entraînaient une répartition territoriale nouvelle parmi les dieux.

La Table des nations (*Genèse*, chapitre 10) reflète cette répartition. La dispersion de l'humanité à partir des trois fils de Noé y est consignée par nationalité et topographie : l'Asie pour les nations/territoires de Sem, l'Europe pour les descendants de Japhet, l'Afrique pour les nations/territoires de Cham. Les archives historiques

montrent que cette répartition, en parallèle, attribua les deux premières régions aux partisans d'Enlil, que nous désignerons comme « Enliliens », et la troisième à Enki et à ses fils. La péninsule du Sinaï entre les deux, où était installé l'astroport postdiluvien stratégiquement vital, restait à part, étiqueté comme région sacrée de statut neutre.

Alors que la Bible se contente de lister les territoires et les nations en fonction de leur répartition à partir de Noé, les textes sumériens antérieurs notent que ces répartitions relevèrent d'un acte délibéré, fruit des délibérations du haut commandement anunnaki. Le texte baptisé é*popée d'Etana* stipule que ...

> *Les grands Anunnaki qui décrètent les marches du destin siégèrent pour délibérer à propos de la Terre.*
> *Ils créèrent les quatre régions*,
> *établirent les colonies*.

Dans la région I, les terres entre l'Euphrate et le Tigre, « entre les deux fleuves » (Mésopotamie), fut établi le site de la première grande civilisation humaine, celle de Sumer. Là où avaient fleuri les cités de dieux, les villes des hommes se bâtirent, chacune dotée de son quartier sacré, périmètre de résidence d'une divinité au sein de sa ziggourat – Enlil à Nippur, Ninmah à Shuruppak[10], Ninurta à Lagash, **Nannar/Sîn** à Ur, **Inanna/Ishtar** à

Uruk, **Utu/Shamash** à Nippur, etc. Dans chacun de ces centres urbains, un EN.SI, « juste Pasteur » – à l'origine un demi-dieu désigné à cette fin – était choisi pour administrer le peuple au nom des dieux. Sa mission majeure était de promulguer les codes de justice et de moralité. Au cœur du quartier sacré, des servants que supervisait un grand prêtre se tenaient au service du dieu et de sa conjointe, administraient les célébrations festives, réglaient le service des offrandes, des sacrifices et des prières aux dieux. L'art et la sculpture, la musique et la danse, la poésie et les hymnes, et, par-dessus tout, les écritures et les archives, fleurissaient dans les temples et, au-delà, au sein du palais royal.

Régulièrement, l'une de ces cités était élue capitale du territoire. Le dirigeant y avait alors rang de roi, LU.GAL (« Grand homme »). Au début, et pendant longtemps par la suite, cette personnalité, autorité investie des plus grands pouvoirs du pays, servit en qualité de roi et de prêtre. Il faisait l'objet d'un choix scrupuleux, pour sa présence et son autorité, et tous les symboles matériels de sa royauté étaient censés provenir en droite ligne du Ciel sur Terre, d'Anu sur Nibiru. Un écrit sumérien consacré à la question expliquait que les emblèmes de la monarchie (la tiare/couronne et le sceptre) et de la vertu (le bâton du pasteur) n'étaient concédés à un roi terrien qu'après avoir été « présentés devant Anu au Ciel ». Du reste, le vocable sumérien pour « royau*té* » pourrait se rendre par « anu*té* ».

Cette dimension de la « royauté » comme essence de la civilisation, condensée sous forme d'un comportement et d'un code moral pour l'humanité, transparut de façon explicite dans une déclaration de la *Liste royale sumérienne* : après le Déluge, « *la royauté fut déléguée du ciel* ». Il s'agit d'une profession de foi à garder en tête au fur et à mesure de notre progression vers les espérances messianiques – le Nouveau Testament exprime cette idée en parlant du **retour de la « royauté du Ciel » sur Terre**.

Vers 3100 av. J.-C., une civilisation semblable mais non identique prit son essor dans la région II, en Afrique, la civilisation du Nil (Nubie et Égypte). Son histoire ne se montra pas aussi harmonieuse que celle qui prévalut parmi les « Enliliens ». En cause, les rivalités et compétitions en vigueur entre les six fils d'Enki qui ne s'étaient pas vu attribuer des cités mais des territoires entiers. La lutte pour la suprématie constituait un conflit récurrent entre l'aîné d'Enki, **Marduk** (***Râ*** en Égypte) et **Ningishzidda** (le ***Thot*** égyptien), conflit qui se résolut par l'exil de Thot, et un groupe africain de sa suite, au Nouveau Monde (où il se fit connaître sous le nom de *Quetzalcóatl*, le Serpent à plumes). Marduk/Râ à son tour connut le châtiment et le bannissement. Alors qu'il s'opposait au mariage de son jeune frère Dumuzi avec l'arrière-petite-fille d'Enlil, Inanna/Ishtar, il avait causé la mort de ce frère. En compensation, Inanna/Ishtar reçut la souveraineté sur l'aire de civilisation III, celle de

la vallée de l'Indus, aux alentours de 2900 av. J.-C. Une bonne raison voulait que les trois civilisations – plus le centre spatial de la région sacrée – fussent toutes concentrées sur le 30e parallèle Nord **(***Fig. 4***)**.

Les textes sumériens expliquent que les Anunnaki établirent la royauté – la civilisation et ses institutions dont la Mésopotamie montre le meilleur exemple – comme modèle de nouvel ordre dans leurs relations avec l'humanité, modèle fort de rois-prêtres tout à la fois liens et séparateurs entre dieux et hommes. Mais si l'on se penche sur cet apparent « âge d'or » des amitiés entre dieux et hommes, il apparaît clairement que les menées des dieux dominèrent et orientèrent sans cesse les affaires humaines et leur destinée. La détermination de Marduk/Râ d'effacer l'injustice commise à l'encontre de son père Ea/Enki éclipsa tout le reste, cette injustice décrétée sous l'empire des lois de succession anunnaki selon lesquelles ce ne fut pas Enki, mais bien Enlil qui fut désigné comme l'héritier légal de leur père Anu, monarque de leur planète mère, Nibiru.

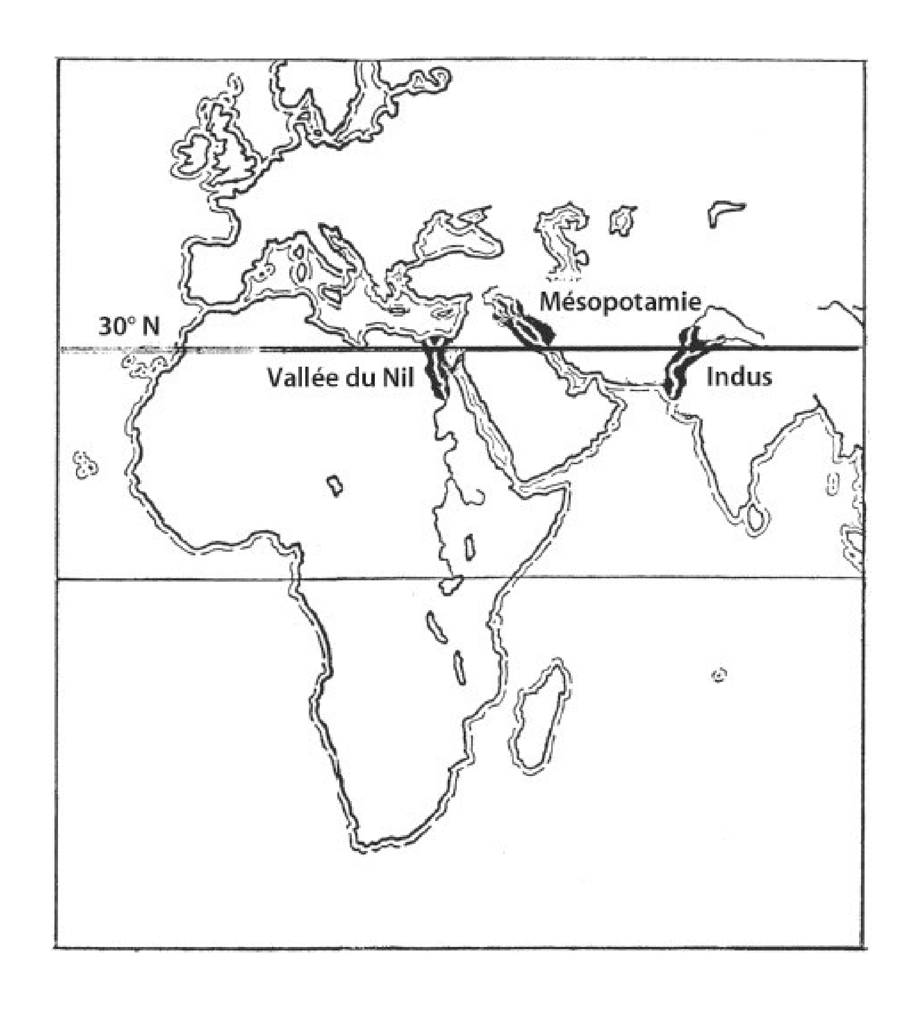


Figure 4

En accord avec le système mathématique sexagésimal (« base soixante ») que les dieux transmirent

aux Sumériens, les douze grands dieux du panthéon de Sumer s'étaient vu attribuer des rangs numériques en vertu desquels Anu était positionné au rang suprême de « Soixante ». Le rang « Cinquante » revenait à Enlil. Celui d'Enki était « Quarante ». Et ainsi de suite, dans une alternance des divinités masculines et féminines **(***Fig. 5***)**. Au nom des lois successorales, le fils d'Enlil, Ninurta, était en ligne pour le rang cinquante sur terre, quand Marduk alignait un rang successoral de dix. À l'origine, ces deux prétendants potentiels ne faisaient pas même partie des douze « Olympiens ».

Ainsi la lutte longue, violente, sans trêve menée par Marduk, née de la querelle Enlil-Enki, concentrée par la suite sur la compétition avec le fils d'Enlil, Ninurta, dans la perspective de succession au rang d'ordre cinquante, se prolongera par le différend avec l'arrière-petite-fille d'Enlil, Inanna/Ishtar, dont le mariage avec Dumuzi, le cadet d'Enki, rencontra l'opposition si vive de Marduk qu'il se solda par la mort de Dumuzi. Au fil du temps, Marduk/ Râ trempa dans des conflits qui l'opposèrent à ses propres frères et demi-frères – en premier lieu à un fils d'Enki, **Nergal**, marié à l'une des petites-filles d'Enlil, Ereshkigal –, sans compter celui avec Thot, déjà mentionné.

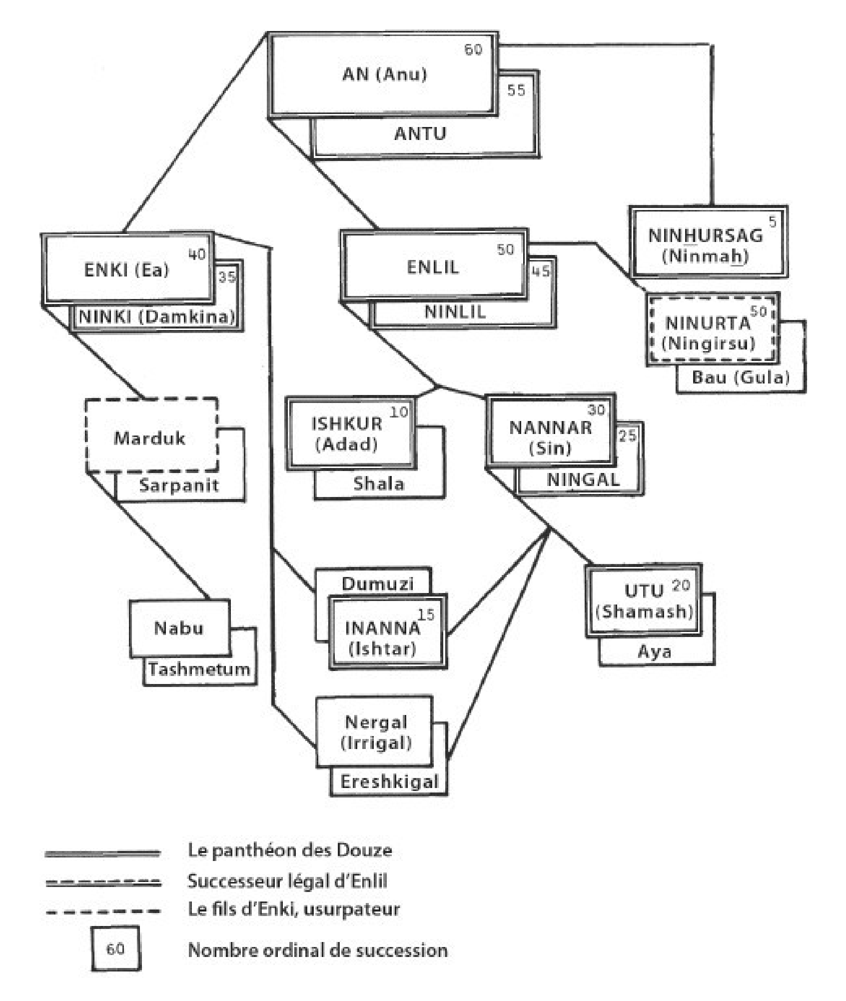


Figure 5

Dans la foulée de ces querelles, les conflits éclatèrent parfois en guerres rangées entre les deux clans divins. J'ai

nommé certaines d'entre elles les « guerres de la Pyramide » dans *Les Guerres des dieux et des hommes*[11]. Au cours d'une péripétie notable, le combat aboutit à l'ensevelissement de Marduk vivant au cœur de la Grande Pyramide. À l'issue d'une autre circonstance, le voilà captif de Ninurta. Enfin Marduk connut l'exil à plusieurs reprises – en guise de punition ou à l'occasion d'une disparition qu'il s'est imposée. Ses constants efforts en vue de l'obtention du statut auquel il croyait avoir droit comprennent l'événement rapporté dans la Bible comme l'épisode de la tour de Babel. Au final, pourtant, après tant d'espoirs frustrés, le succès ne fut au rendez-vous que lorsque Terre et Ciel entrèrent en phase avec l'**horloge messianique**.

C'est ainsi que la première série d'événements cataclysmiques, au XXI[e] siècle av. J.-C., et les espérances messianiques qui les accompagnèrent, relèvent avant tout de l'histoire de Marduk. Ces événements propulsèrent en outre au premier plan son fils **Nabu** – une divinité, fils d'un dieu, mais dont la mère était une Terrienne.

Tout au long de l'histoire de Sumer qui embrasse quelque deux mille ans, sa capitale royale changea – depuis la première, Kish (cité majeure de Ninurta), à Uruk (dont Anu gratifia Inanna/ Ishtar), puis Ur (sanctuaire de Sîn et centre de culte), puis d'autres encore, avec retour aux capitales initiales, enfin fixation à Ur, pour la troisième fois. Mais de tout temps, la cité d'Enlil, Nippur, son « centre cultuel » comme les

spécialistes ont coutume de l'appeler, demeura le foyer religieux de Sumer et de son peuple. C'est là que l'on institua le cycle annuel de vénération des dieux.

Les douze « Olympiens » du panthéon sumérien, chacun doté d'une figure emblématique céleste parmi les douze corps du système solaire (le Soleil, la Lune et dix planètes, dont Nibiru), se voyaient au surplus honorés d'une offrande d'un mois à chacun, dans le cycle annuel de douze mois. Le mot sumérien rendu par « mois », EZEN, signifiait littéralement « vacance, festival, fête ». Et chacun de ces mois était consacré à la célébration du culte festival de l'un des douze dieux suprêmes. C'est le besoin de déterminer le moment précis de début et de fin de chacun de ces mois (et non pas pour que les paysans sachent quand semer ou moissonner, comme l'expliquent les manuels scolaires) qui poussa à la création du *premier calendrier du genre humain*, en **3760 av. J.-C**. On le connaît sous l'appellation de **Calendrier de Nippur**, car il revenait aux prêtres de la cité d'en fixer la complexe division et d'annoncer au territoire tout entier l'époque des fêtes religieuses. Il sert toujours à notre époque : c'est le calendrier religieux juif, lequel, en 2007 de notre ère, note l'année en 5767.

Avant le Déluge, Nippur jouait le rôle de centre de contrôle de la mission, le poste de commandement d'Enlil où il installa le DUR. AN.KI, la « liaison entre le Ciel et la Terre » de communication avec la planète mère Nibiru et la flotte qui desservait les Anunnaki (le Déluge passé, ces

structures de fonctionnement furent relocalisées sur un site plus tard baptisé Jérusalem). Sa position équidistante des autres centres fonctionnels de l'E.DIN (*cf.* Fig. 2) avait en outre été déterminée au centre des « quatre coins de la Terre », d'où son surnom de « nombril de la Terre ». Un hymne dédié à Enlil fait ainsi allusion à Nippur et à son rôle :

Enlil,
quand tu établis les colonies divines sur Terre,
Nippur tu en fis ta cité personnelle…
Tu érigeas le Dur-An-Ki
au centre des quatre coins de la Terre.

L'expression « les quatre coins de la Terre » figure aussi dans la Bible. Lorsque Jérusalem prit la place de Nippur en qualité de centre de contrôle de la mission, la ville se vit à son tour surnommée le nombril de la Terre.

Dans la langue sumérienne, le vocable qui désignait les autres régions de la Terre était UB, parfois rencontré sous la forme AN.UB – les quatre « coins » du Ciel, ou célestes –, terme d'astronomie alors associé au calendrier. Il désigne les deux points du cycle annuel Terre/Soleil que nous appelons aujourd'hui solstice d'été, solstice d'hiver, et les deux points d'intersection de l'équateur – une fois pour l'équinoxe de printemps puis pour l'équinoxe d'automne. Le Calendrier de Nippur débutait l'année avec l'équinoxe de printemps, ce qu'ont

gardé les calendriers successifs du Proche-Orient. Elle fixait l'époque de la plus grande fête de l'année, le festival du Nouvel An, qui durait dix jours, rythmé par des rituels détaillés et consacrés, à accomplir scrupuleusement. Fixer le temps calendaire par rapport au lever du Soleil impliquait l'observation du ciel à l'aube, au moment où le Soleil pointait à l'est et où la nuit se montrait encore assez noire pour laisser voir les étoiles du fond du ciel. Le jour équinoxial correspond à une nuit et à un jour de durées strictement égales : l'on marquait alors la position du Soleil à son lever par un pilier de pierre pour faciliter les observations ultérieures – une pratique observée plus tard, par exemple, à Stonehenge, en Grande-Bretagne. Et, comme à Stonehenge, les observations, à long terme, montrèrent que le groupe d'étoiles (« constellation ») du fond du ciel n'était pas le même d'une année sur l'autre **(***Fig. 6***)**. Sur le site de Stonehenge, la pierre d'alignement, nommée « pierre talon », un repère de nos jours pour les levers de soleil aux solstices, pointait à l'origine le lever de soleil, vers l'an 2000 av. J.-C.

Le phénomène, dit précession des équinoxes, ou précession tout court, naît du constat que lorsque la Terre a bouclé une révolution autour du Soleil, elle ne se retrouve pas exactement au même point du ciel. Il s'est produit un léger, très léger décalage ou retard. Il se chiffre à raison d'un degré (sur les 360 du cercle) tous les 72 ans. Enki fut le premier à grouper les étoiles observables depuis la Terre en « constellations », et c'est

lui qui divisa la sphère céleste déterminée par le mouvement de la Terre autour du Soleil en douze secteurs – dénommé par la suite le cercle zodiacal des constellations **(***Fig. 7***)**. Puisque chaque douzième du cercle occupait un arc de 30 degrés, le retard ou glissement rétrograde d'une maison du zodiaque à l'autre exigeait (mathématiquement) **2 160** ans (72 x 30), et un cycle zodiacal complet durait 25 920 ans (2 160 x 12). Les dates approximatives des **âges zodiacaux** – basées sur des divisions égales d'un douzième, et non sur les observations astronomiques réelles – ont été ajoutées sur le schéma pour aider le lecteur.

Que cette construction soit apparue antérieurement aux civilisations humaines est démontré par le constat qu'un calendrier zodiacal prévalut aux premiers séjours d'Enki sur Terre (lorsque les deux premières maisons du zodiaque furent dénommées en son honneur). Que cette construction ne soit *pas* l'œuvre d'un astronome grec (Hipparque) au troisième siècle av. J.-C. (comme l'affirment encore bien des manuels) est démontré par le constat que les douze maisons zodiacales étaient déjà dénommées par les Sumériens des millénaires auparavant **(***Fig. 8***)**, et représentées **(***Fig. 9***)** de la façon dont on a coutume de le faire de nos jours.

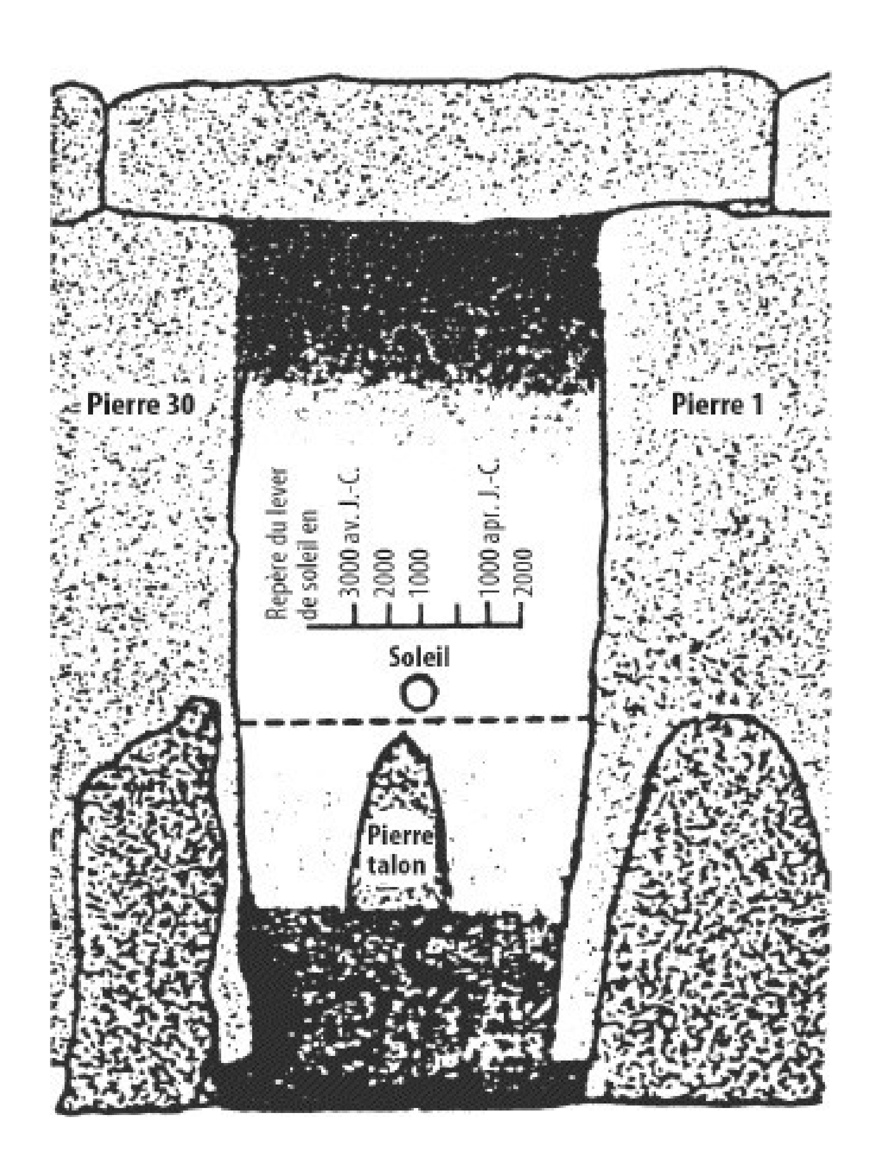

Pierre 30
Pierre 1
Repère du lever de soleil en
3000 av. J.-C.
2000
1000
1000 apr. J.-C.
2000
Soleil
Pierre talon

Figure 6

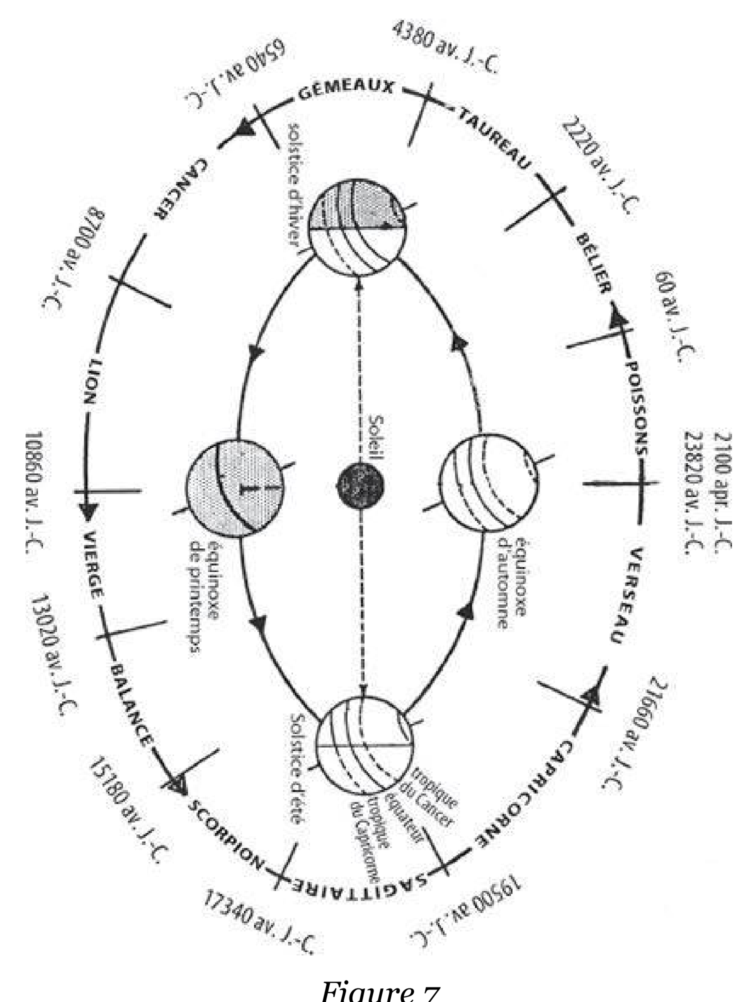


Figure 7

Dans *When Time Began*[12], les temps calendaires des dieux et des hommes furent analysés longuement.

Puisqu'ils provenaient de Nibiru dont la période orbitale, le saros, équivaut à 3.600 années (terrestres), les Anunnaki firent naturellement de cette unité leur premier point de repère, même sur Terre à l'orbite accélérée. Bien sûr, les textes consacrés au début de leur présence sur la planète, comme la *Liste des rois sumériens*, chiffrèrent l'amplitude de présence de tel ou tel chef sur Terre en saros. Périodes que j'ai qualifiées de **temps divins**. Le calendrier légué à l'humanité, fondé sur les valeurs orbitales de la Terre (et de sa Lune), sera désigné par **temps terrestre**. J'ai remarqué que le glissement d'une année zodiacale de 2 160 ans (soit moins d'un an pour les Anunnaki) offrait aux visiteurs un meilleur rapport – le « nombre d'or » de 10:6 – entre les deux extrêmes : j'ai appelé cette mesure le **temps céleste**. GU.AN.NA (« le taureau céleste »), *Taureau.*

Marduk s'en persuada : ce temps céleste épousait celui de « l'horloge » par lequel il devait régler sa destinée.

Mais quelle était **l'horloge messianique de l'humanité**, celle qui allait régler son sort, sa destinée – était-ce le *temps terrestre*, comme le décompte jubilaire par cinquante ans[13], celui des siècles, celui du millénaire ? Ou bien le *temps divin*, orchestré par l'orbite de Nibiru ? Ou encore était-ce – est-ce – le *temps céleste*, calé sur la lente rotation de l'horloge zodiacale ?

1. GU.AN.NA (« le taureau céleste »), *Taureau.*
2. MASH.TAB.BA (« jumeaux »), nos *Gémeaux.*
3. DUB (« pinces »), le crabe, ou *Cancer.*
4. UR.GULA (« lion »), *Lion.*
5. AB.SIN (« son père était Sîn »), la jeune fille, la *Vierge.*
6. ZI.BA.AN.NA (« la destinée céleste »), les plateaux de la *Balance.*
7. GIR.TAB (« qui pince et coupe »), *Scorpion.*
8. PA.BIL (« défenseur »), l'Archer, le *Sagittaire.*
9. SUHUR.MASH (« chèvre-poisson »), *Capricorne.*
10. GU (« seigneur des eaux »), le Porteur d'eau, *Verseau.*
11. SIM.MAH (« poissons »), *Poissons.*
12. KU.MAL (« l'hôte des prés »), le Bélier, *Bélier.*

Figure 8

Ce dilemme, nous le verrons, gêna considérablement l'humanité dans l'Antiquité. Il demeure au cœur de la question actuelle de la parousie, le retour du Messie. Il a déjà été exprimé – par les prêtres astrologues babyloniens et assyriens, par les prophètes de la Bible, dans le *livre de Daniel*, dans *L'Apocalypse selon saint Jean*, par Sir Isaac Newton dans ses traités sur ces mêmes livres, par nous tous, aujourd'hui.

La réponse promet de se montrer stupéfiante. Prenez votre ticket pour une minutieuse exploration.


PA.BIL
Sagittaire
GIR.TAB
Scorpion
AB.SIN
Vierge
SUHUR.MASH
Capricorne

Figure 9

Chapitre 2

« Bâtissons-nous une tour… »

Il apparaît hautement significatif que la Bible, dans ses évocations de Sumer et de sa civilisation précoce, choisisse de mettre en avant *l'épisode de la liaison spatiale* – celui que l'on connaît sous l'intitulé de « **la tour de Babel** » :

Et il arriva que, comme ils voyageaient partis de l'est, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Shinéar, et ils y demeurèrent.
Et ils se dirent l'un l'autre :
« Allons, faisons des briques, et cuisons-les bien au feu. »
Et ils avaient la brique à la place de pierre, et ils avaient le bitume pour mortier.
Et ils dirent : « Allons, bâtissons-nous une ville
et une tour, dont le sommet puisse atteindre jusqu'au ciel. »

GENÈSE 11:2-4

C’est ainsi que la Bible relata la tentative la plus audacieuse – impulsée par Marduk ! – d’asseoir la suprématie dudit dieu par l’établissement de sa propre cité au cœur du domaine « enlilien », et, en outre, d’y **construire son infrastructure spatiale dotée de sa propre *tour de lancement*.** Le site prit, dans la Bible, le nom de *Babel*, « Babylone » en français.

Le récit biblique se montre parlant sous maints aspects. Il établit, avant tout, l’aménagement de la plaine du Tigre et de l’Euphrate après le Déluge, quand les terres se sont suffisamment asséchées pour autoriser de tels travaux. Il lui donne le nom approprié de *Shinéar*, version hébraïque de Sumer. Il précise un indice important, la provenance des colons : venus des régions montagneuses, ils se sont dirigés vers l’est. Il atteste que c’est bien là que la première civilisation humaine s’établit – avec la construction de cités. Il note avec justesse (en entrant dans le détail des explications) que, dans ce pays où la nature du sol était celle de couches de boue séchée, dépourvue de roche, les gens utilisaient la brique de terre pour bâtir, laquelle, par la cuisson qui la durcissait, se substituait à la pierre. Le récit fait enfin allusion à l’utilisation du bitume en guise de mortier pour la construction – élément d’information étonnant dans la mesure où le bitume, sous-produit naturel du pétrole, suintait du sous-sol dans le sud de la Mésopotamie quand la terre d’Israël n’en contenait absolument pas.

Signe, donc, que les auteurs de ce chapitre de la

Genèse se montraient fort bien informés des origines et des innovations clés de la civilisation sumérienne. Ils avaient en outre compris la portée de l'incident de la « tour de Babel ». Tout comme au fil du récit de la création d'Adam et du Déluge, ils avaient synthétisé les multiples divinités sumériennes sous le vocable pluriel *Elohim*, ou bien les avaient sublimées dans un *Yahvé* de pleine miséricorde, être suprême, tout en gardant dans le texte du récit l'idée qu'il fallait bien un *groupe de dieux* qui dise « Allons, descendons » et qui mette le holà à ce coup de force (*Genèse*, 11:7).

Les archives sumériennes d'abord, babyloniennes ensuite, attestent de la vérité du récit biblique tout en alignant de nombreux autres détails. Elles lient l'incident aux relations globalement tendues entre les dieux, causes de la survenue de deux « guerres de la Pyramide » postdiluviennes. Les accords de « Paix sur Terre », aux alentours de 8650 av. J.-C., laissèrent l'é*den* de jadis aux mains des partisans d'Enlil. Ce qui se montrait conforme aux décisions d'Anu, d'Enlil, d'Enki même, mais que Marduk/Râ, lui, jamais n'admit. Si bien que lorsque débuta la répartition des cités humaines de l'ancien é*den* entre les dieux, Marduk souleva la question : « Et moi ? »

Sumer avait beau constituer le cœur des territoires « enliliens », et ses cités se poser comme autant de « centres cultuels » du clan d'Enlil, une exception subsistait: au sud de Sumer, aux marches des terres de marécages, s'élevait **Eridu**. La ville avait été reconstruite

après le Déluge à l'endroit même où s'était installée la première colonie d'Ea/Enki sur Terre. Au moment où la Terre fut partagée entre les clans anunnaki ennemis, c'est Anu qui insista pour qu'Enki conservât à jamais Eridu comme sienne. Vers **3460 av. J.-C.**, Marduk prit le parti de s'attribuer le privilège de son père en possédant sa propre annexe au sein du domaine enlilien.

Les textes dont nous disposons ne révèlent pas la raison pour laquelle Marduk choisit ce site précis sur le rivage de l'Euphrate pour y établir ses quartiers généraux, mais cet emplacement même offre un indice : le territoire se trouvait entre Nippur reconstruite (le centre de contrôle de la mission d'avant le Déluge) et la nouvelle Sippar (le centre spatial antédiluvien des Anunnaki). D'où l'arrière-pensée supposée de Marduk : disposer d'un complexe industriel dévolu à ces deux fonctions, centre de contrôle et spatiodrome. Une carte ultérieure de Babylone, dessinée sur une tablette d'argile **(***Fig. 10***)**, désigne le site comme un « nombril de la Terre » – à la façon du titre fonction originel de Nippur. Le nom que Marduk lui donna, *Bab-Ili* en akkadien, signifiait « Porte des dieux » – par où les dieux pouvaient décoller et atterrir – où l'équipement principal adapté à cette fin devait être une « tour dont le sommet puisse atteindre jusqu'au ciel », une **tour de lancement** !

À l'image du récit biblique, des versions mésopotamiennes de la même époque (et antérieures) content que cette tentative d'établir un complexe spatial

sauvage fut réduite à néant. Malgré leur état fragmentaire, les écrits mésopotamiens (dont le premier interprète fut George Smith, en 1876) ne laissent aucun doute sur la colère que l'initiative de Marduk suscita chez Enlil : « [...] dans sa fureur, un ordre lui échappa », celui de détruire la tour par un raid nocturne.

Les archives égyptiennes attestent d'une période chaotique de 350 ans avant que ne débute la royauté pharaonique en Égypte, autour de **3110 av. J.-C.** Ce repère chronologique nous aide à dater l'incident de la tour de Babel vers **3460 av. J.-C.**, puisque la fin de cette période de chaos marqua le retour de Marduk/Râ en Égypte, l'expulsion de Thot et le commencement du culte de Râ.



Figure 10

Frustré de sa victoire, Marduk n'abandonna jamais ses tentatives de se rendre maître du complexe spatial consacré à la « liaison entre le Ciel et la Terre », le lien entre Nibiru et la Terre, à défaut de créer son propre site. Puisque, au final, Marduk réussit bel et bien à atteindre son objectif à Babylone, la question intéressante à poser est la suivante : pourquoi échoua-t-il en **3460** ? La réponse, tout aussi intéressante : affaire de *timing*.

Un écrit bien connu rapporte un échange entre Marduk et son père Enki, dans lequel l'on voit un Marduk découragé demander à son père l'information qui lui a fait défaut. Ce qui lui a fait défaut, c'est de ne pas tenir compte de l'ère d'alors – le temps céleste. **L'ère était celle du Taureau, l'ère d'Enlil.**



Parmi les milliers de tablettes gravées exhumées au Proche-Orient, un bon nombre avaient trait au mois associé à un dieu spécifique. Sur un calendrier complexe établi à Nippur en **3760 av. J.-C.**, le premier mois, *Nissan (Nissanu)*, était l'EZEN (période festive) consacré à Anu et à Enlil (en année bissextile, enrichie d'un treizième mois lunaire, les honneurs étaient partagés entre les deux dieux). La liste des « honorés » évolua dans le temps, tout comme se modifia la composition des membres du panthéon suprême des Douze. Les associations entre mois et dieux changèrent aussi selon

l'endroit, pas seulement d'une région à l'autre, mais parfois dans la reconnaissance du dieu de la cité. Nous savons, par exemple, que la planète que nous nommons Vénus fut à l'origine associée à Ninmah, puis, plus tard, à Inanna/Ishtar.

Bien que ces changements compliquent, sur le plan céleste, l'identification de qui était lié à quoi, quelques associations zodiacales ressortent clairement des textes et des dessins. Enki (dénommé d'abord E.A, « Celui dont la demeure est l'eau ») était en toute certitude associé au Porteur d'eau, le « Verseau » (*Fig. 11*), et à l'origine, mais pas de façon immuable, aux « Poissons » aussi. La constellation dite des Jumeaux, les « Gémeaux », devait sans conteste son nom aux seuls jumeaux divins connus nés sur Terre – les enfants de Nannar/Sîn, Utu/Shamash et Inanna/Ishtar. La constellation féminine de la « Vierge » (*Virgo*, la « jeune fille » plutôt que l'inapproprié « vierge »), qui fut, tout comme la planète Vénus, d'abord dédiée à Ninmah, se vit rebaptisée AB.SIN, « Celle dont le père est Sîn », épithète qui ne peut convenir qu'à Inanna/Ishtar. L'Archer ou Défenseur, le « Sagittaire », correspondait, dans de nombreux textes et hymnes qui chantaient ses louanges, à Ninurta, l'archer divin, le combattant et défenseur de son père. Sippar, ville d'Utu/ Shamash, qui avait perdu son statut de centre spatial après le Déluge, fut tenue, à l'époque sumérienne, pour le centre de la loi et de la justice. Et son dieu était considéré (à l'époque postérieure

babylonienne aussi) comme le responsable de la justice du territoire. Il est acquis que la « Balance » de la justice était l'emblème de sa constellation.



Figure 11

Puis interviennent les surnoms par lesquels les prouesses, la force, les traits physiques et moraux d'un dieu sont comparés à ceux d'un animal qui force l'admiration. Enlil, tout au long des textes, de façon récurrente, était le *Taureau*. On le retrouvait sur les cylindres-sceaux, sur les tablettes d'astronomie et dans l'art. Quelques-uns des plus beaux objets découverts dans les tombes royales d'Ur représentaient des têtes de taureau en bronze, argent et or, rehaussées de pierres

précieuses. Il ne fait pas de doute que la constellation du Taureau honorait et symbolisait Enlil. Son nom, GUD.ANNA, signifiait « Le Taureau du Ciel », et les écrits qui avaient trait à un « Taureau du Ciel » reliaient Enlil et sa constellation à l'un des sites exceptionnels sur Terre.

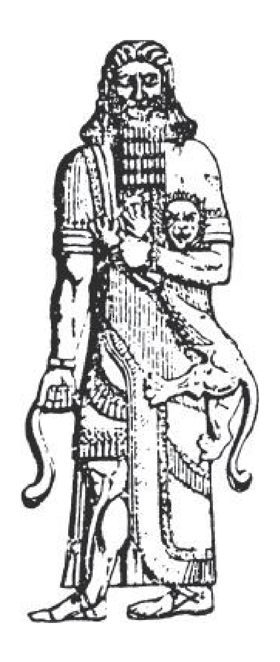


Figure 12

L'endroit avait pour appellation « Site de l'atterrissage », très exactement là où demeure, de nos jours, l'une des structures terrestres les plus fascinantes, avec sa tour de pierre qui atteint aux cieux.

De nombreux textes venus de l'Antiquité, dont la Bible hébraïque, décrivent ou citent la forêt, unique en son genre, de cèdres géants au Liban. Dans le lointain passé, elle s'étendait sur des kilomètres carrés à la ronde, tout autour d'un site sans équivalent : *une plate-forme énorme bâtie par les dieux pour servir de base spatiale terrestre*, avant qu'ils n'établissent leurs centres et un astroport définitifs. Les écrits sumériens affirmaient qu'il s'agissait de la seule structure à avoir survécu au Déluge, et qu'elle pouvait, dès lors, après le cataclysme, servir de base opérationnelle aux Anunnaki. À partir de laquelle ils remirent en état les terres annexées en y installant cultures et animaux domestiques. L'endroit, désigné sous le nom de « Site d'atterrissage » dans *L'épopée de Gilgamesh*, représentait la destination du roi dans sa quête de l'immortalité. Le récit nous apprend que c'est bien là, dans la forêt sacrée des Cèdres, qu'Enlil conservait le GUD.ANNA, le « Taureau du Ciel », le symbole de l'ère enlilienne du Taureau.

Et ce qui advint dans la forêt sacrée interféra avec les tribulations des dieux et des hommes.

Le périple vers la forêt des Cèdres et son débarcadère, nous apprend le récit, partit d'Uruk, la cité qu'Anu offrit en présent à son arrière-arrière-petite fille Inanna (littéralement, « La Bienaimée d'Anu »). La ville avait pour roi, au début du troisième millénaire avant notre ère, **Gilgamesh (***Fig. 12***)**. Il était surhumain puisque sa mère était la déesse Ninsun, membre de la

famille d'Enlil. Ce qui faisait de Gilgamesh plus qu'un simple demi-dieu, un être aux « *deux tiers* divin ». En avançant en âge, il entama une méditation sur la vie et la mort, et il lui apparut que sa nature divine aux deux tiers devait marquer une différence. Pourquoi son regard devrait-il « franchir le mur », comme un mortel ordinaire? demanda-t-il à sa mère. Elle en convint, mais lui expliqua que l'apparente immortalité des dieux était en réalité la longévité que leur procurait la si longue orbite de leur planète. Pour y prétendre, il lui fallait rejoindre les dieux sur Nibiru. Et pour y parvenir, il devait se rendre à l'endroit d'où les fusées s'élançaient et se posaient.

On eut beau lui représenter les dangers du voyage, Gilgamesh était déterminé à l'accomplir. En cas d'échec, dit-il, au moins se souviendra-t-on de moi comme celui qui l'a tenté. Sur l'insistance de sa mère, un clone artificiellement généré, Enkidu (ENKI.DU, « Enki l'a conçu »), allait devenir son compagnon et son garde du corps. Leurs aventures, ressassées au long des douze tablettes de l'épopée et de leurs multiples traductions anciennes, sont retracées dans notre ouvrage *L'Escalier céleste*[14]. Ce furent deux périples, et non un seul, en réalité (*Fig. 13*) : l'un pour l'embarcadère de la forêt des Cèdres, l'autre à destination du centre spatial de la péninsule du Sinaï où, à en croire des représentations égyptiennes (*Fig. 14*), les fusées étaient entreposées dans des hangars souterrains. Au cours du premier voyage,

vers **2860 av. J.-C.**, le tandem reçut l'assistance du dieu Shamash, parrain divin de Gilgamesh, de quoi leur assurer une avancée relativement rapide et aisée. À leur arrivée dans la forêt, *ils assistèrent au lancement nocturne d'un vaisseau*. Voici comment Gilgamesh le décrivit :

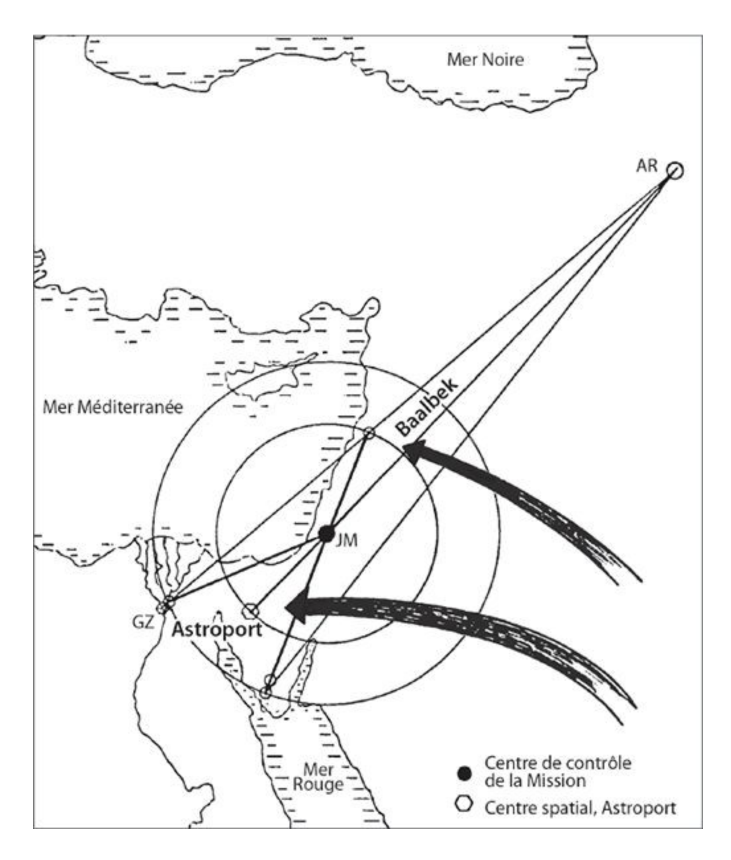


Figure 13

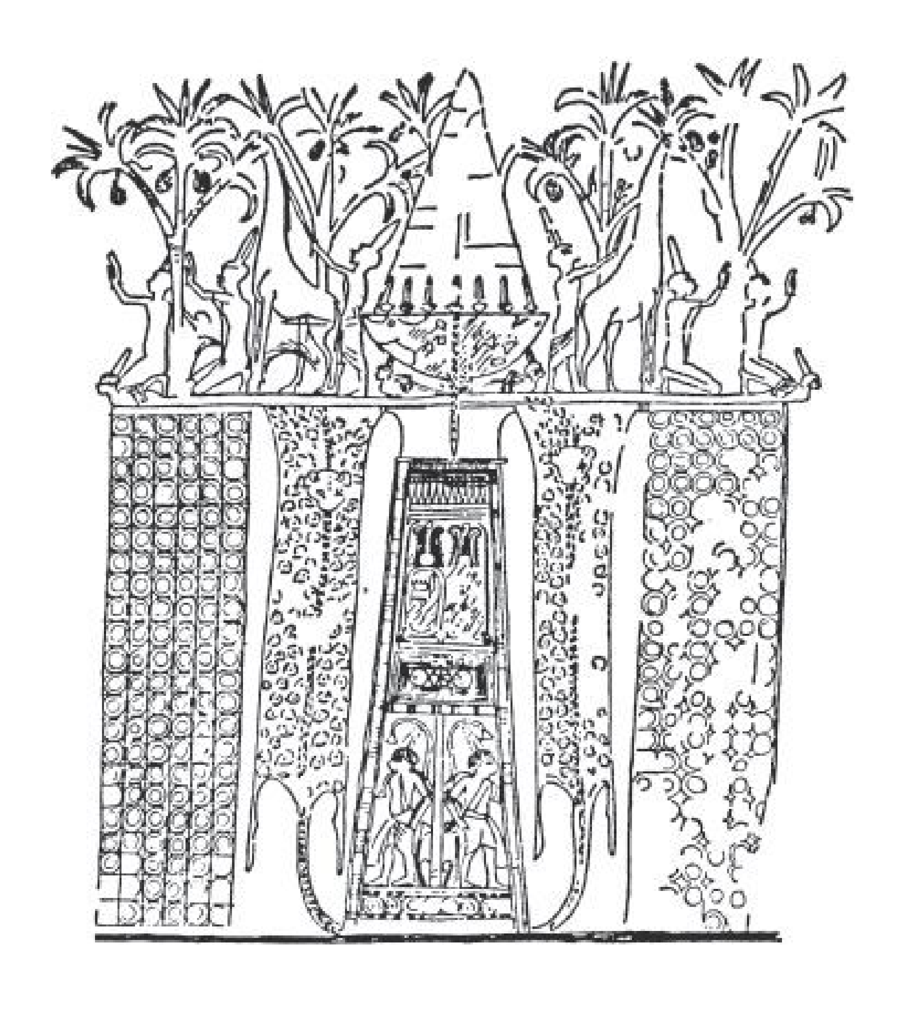


Figure 14

La vision que j'en eue fut extraordinaire.
Les cieux hurlèrent, la terre gronda.
La lumière du jour avait beau se lever, l'obscurité se fit.
L'éclair zébra, une flamme jaillit.
Les nuages s'épaissirent, la pluie battit à mort !
Puis le rougeoiement s'évanouit ; le feu s'éloigna ;
et tout ce qui était retombé se réduisit en cendres.

Abasourdis, mais pas démontés, Gilgamesh et Enkidu, le lendemain, découvrirent le passage secret qu'utilisèrent les Anunnaki, mais, sitôt franchi, ils se virent attaqués par un automate de garde équipé de rayons mortels et d'une arme à feu. Ils s'arrangèrent pour terrasser le monstre et retrouvèrent leur calme au bord d'un ruisseau, persuadés que leur avancée serait désormais dégagée. Mais quand ils s'engagèrent plus avant dans la forêt des Cèdres, un nouvel adversaire surgit : **le Taureau du Ciel.**

Bien malheureusement, la sixième tablette de l'épopée se montre trop endommagée à l'endroit où la créature est décrite et l'engagement relaté pour que le passage se révèle parfaitement intelligible. Mais les tronçons de phrases lisibles montrent bien que les deux compagnons prirent la fuite pour rester en vie, traqués par le Taureau du Ciel tout au long de leur retour vers Uruk. Où Enkidu parvint à le mettre à mort. Le texte

redevient compréhensible là où ce vantard de Gilgamesh, après avoir découpé une patte de la bête, « convoqua les compagnons, les armuriers, les artisans » d'Uruk à s'en venir admirer les cornes du taureau. Le texte à l'air de dire qu'elles étaient *artificielles*, « chacune plaquée à raison de trente mines[15] de lapis[16], dont l'épaisseur est de deux doigts ».

À moins que l'on ne retrouve une tablette où serait lisible le passage tronqué, nous ne saurons pas avec certitude si l'emblème céleste d'Enlil de la forêt des Cèdres fut un taureau vivant spécialement croisé, orné, paré d'or et de pierres précieuses, ou bien une créature robotisée, monstre artificiel. Ce que nous savons avec certitude, c'est qu'à la suite de sa mise à mort, « Ishtar, chez elle, se mit à hurler », à telle enseigne que son cri parvint à Anu au Ciel. L'affaire était si grave qu'Anu, Enlil, Enki et Shamash se réunirent en conseil divin pour juger les deux amis (au terme duquel conseil seul Enkidu se vit sanctionner) et mesurer les conséquences du crime.

L'ambitieuse Inanna/Ishtar eut au fond raison de protester bruyamment : l'invincibilité de l'ère enlilienne avait été prise en défaut, et la durée même de l'ère avait été symboliquement raccourcie par la découpe de la patte du taureau. Des sources égyptiennes, dont des représentations tracées sur des papyrus d'astronomie (*Fig. 15*), nous apprennent que le symbolisme de cette mise à mort n'échappa pas à Marduk : il signifiait qu'au plan cosmique aussi, l'ère d'Enlil avait été amputée.

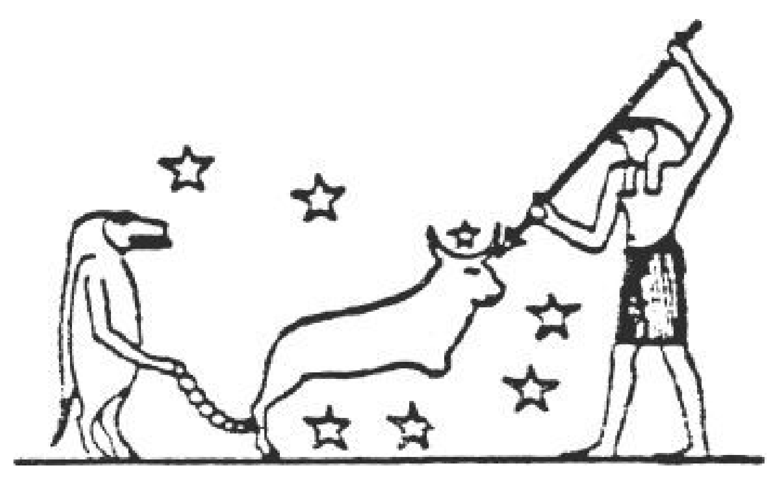


Figure 15

Les Enliliens ne prirent pas à la légère la tentative de Marduk d'établir un autre complexe spatial détourné. Tout montre qu'Enlil et Ninurta tenaient à créer leur propre centre spatial de l'autre côté de la Terre, sur le futur continent américain, proche des sources aurifères de l'après-Déluge.

L'absence d'un tel dispositif, aggravé par l'incident du Taureau du Ciel, inaugura une période d'instabilité et de confusion au cœur de leur domaine mésopotamien, dès lors cible d'incursions depuis les territoires voisins. Les Guti, puis les Élamites de l'Est ; les Sémitophones de l'Ouest. Mais quand les gens de l'Est rendaient un culte aux mêmes dieux enliliens que les Sumériens, les Amorrites (de l'Ouest) s'en éloignaient. Sur les rivages de la « mer Supérieure » (la Méditerranée), chez les

Cananéens, les peuples étaient les obligés des dieux enkiens d'Égypte.

Ainsi se déclenche le détonateur – aujourd'hui encore, peutêtre – des guerres sacrées entreprises « *au nom de Dieu* », mais en l'occurrence des peuples divers possédaient leurs propres dieux nationaux…

C'est alors qu'Inanna exposa une idée brillante. Que l'on pourrait résumer ainsi : « Si vous ne pouvez les battre, conviez-les à venir. » Un jour de vadrouille dans les airs, à bord de sa Chambre du Ciel – l'événement prit place vers **2360 av. J.-C.** –, elle se posa non loin d'un homme plongé dans le sommeil qui avait suscité son désir. Elle aimait le sexe, elle aima l'homme. Il venait de l'Ouest, parlait une langue sémite. Il écrivit plus tard dans ses mémoires ne pas connaître son père, mais il savait que sa mère fut une *Entu*, une prêtresse du dieu, qui l'avait déposé dans un panier de roseaux et confié au fleuve dont le courant l'entraîna au jardin d'Akki, préposé à l'irrigation, lequel l'éleva comme son fils.

Au nom de la possibilité de voir en cet homme fort et bien fait le fils abandonné d'un dieu, Inanna n'hésita pas à recommander aux dieux que le futur roi du pays fût cet Amorrite. Forte de leur approbation, elle le gratifia de l'épithète nom de *Sharru-kin*, titre antique cher aux rois sumériens. Faute d'appartenir aux lignages royaux sumériens antérieurs reconnus, il lui était impossible de s'asseoir sur le trône de l'une des vieilles capitales. Dès lors, c'est une toute nouvelle cité que l'on établit pour lui

servir de capitale. Elle reçut le nom d'*Agadé*, la « Ville de l'Union ». Nos manuels scolaires désignent ce roi sous le nom de Sargon d'Akkad, et sa langue sémite est l'akkadien. Son royaume, en ce qu'il adjoignit à Sumer des provinces du Nord et du Nord-Ouest, prit l'appellation de *Sumer et Akkad*.

Sargon ne mit pas longtemps à remplir la mission pour laquelle il avait été choisi : placer les « territoires rebelles » sous contrôle. Les hymnes dédiés à Inanna – désormais reconnue sous le nom akkadien d'*Ishtar* – lui soufflaient que Sargon entrerait dans la mémoire grâce à la « destruction du territoire ennemi, au massacre de ses habitants, à sa façon de rougir de leur sang le cours des fleuves ». Les expéditions militaires de Sargon furent conservées et vantées dans ses propres annales royales. Ses exploits étaient ainsi résumés dans la *Chronique de Sargon* :

Sharru-kin, roi d'Agadé,
s'installa au pouvoir au cours de l'ère d'Ishtar.
Il ne laissa place à nul rival ni ennemi.
Il força le respect par la terreur qu'il inspirait à toute la contrée.
Il traversa la mer par l'est,
conquit les territoires de l'Ouest
dans leur pleine étendue.

Une telle manifestation d'autoglorification

implique que le domaine spatial sacré, le Site de l'atterrissage au cœur du « pays de l'Ouest », tomba sous sa coupe et fut revendiqué au nom d'Inanna/ Ishtar, mais non sans soulever l'opposition. Dans les textes mêmes dévolus à la gloire de Sargon, on lit que « la vieillesse venue, il subit la révolte de toutes les provinces ». Les annales adverses, celles qui ont enregistré les événements du point de vue du camp Marduk, montrent que ce dernier lança une contre-offensive :

> *Prenant en compte le sacrilège que commit Sargon,*
> *le grand dieu Marduk entra dans une vive colère…*
> *De l'est à l'ouest, il suscita la défiance envers Sargon,*
> *et le châtia d'une peine qui ne lui laissa aucun repos.*

La portée du territoire de Sargon, il faut s'en convaincre, n'intégrait que l'un des quatre sites spatiaux postdiluviens : en tout et pour tout le cosmodrome de la forêt des Cèdres (*cf.* Fig. 3). Deux des fils de Sargon lui succédèrent brièvement, mais son vrai successeur, en âme et en acte, fut un petit-fils, Naram-Sîn. Son nom pouvait bien signifier le « favori de Sîn », les annales et les écrits liés à son règne et à ses campagnes militaires montrent qu'il fut avant tout le favori d'Ishtar. Les écrits

et les représentations rappellent qu'Ishtar, active à ses côtés sur le théâtre des guerres, encouragea le roi dans sa quête de grandeur par des conquêtes sans fin et le massacre des ennemis. Ses images qui la montraient jusqu'alors sous les traits d'une séduisante déesse de l'amour, se mirent à la dépeindre comme une déesse belliqueuse, armée jusqu'aux dents (*Fig. 16*).

Ces guerres n'étaient pas dépourvues d'une stratégie – le plan consistait à contrer les ambitions de Marduk en accaparant *tous* les sites spatiaux sous l'enseigne d'Inanna/Ishtar. La liste des cités capturées ou soumises par Naram-Sîn montre qu'il ne se contenta pas d'atteindre la Méditerranée – où il s'assura du contrôle du centre spatial – mais qu'il se tourna vers le sud pour envahir l'Égypte. Une telle incursion dans les domaines enkiens était sans précédent. Elle fut rendue possible, ce que révèle une lecture attentive des annales, parce qu'Inanna/Ishtar avait formé une alliance contre nature avec Nergal, le frère de Marduk qui avait épousé une sœur d'Inanna. L'entrée en Égypte impliquait en outre la violation de la région sacrée neutre et sa traversée, dans la péninsule du Sinaï, où était installé le cosmodrome, nouvel accroc au vieux traité de paix. Provocateur, Naram-Sîn s'attribua le titre de « roi des quatre régions »...

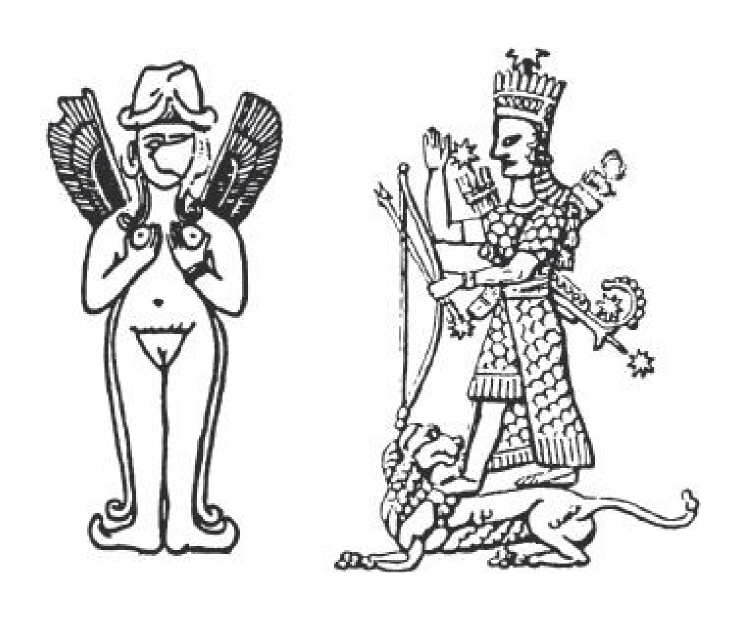


Figure 16

Les protestations d'Enki sont à notre portée. Nous avons accès aux textes qui ont conservé les avertissements de Marduk. Ce qui advenait dépassait même ce que le *leadership* enlilien était capable de tolérer. Un long écrit intitulé *La Malédiction d'Agadé*, chronique de la dynastie akkadienne, établit sans ambiguïté que sa fin survint « sur un froncement de sourcils d'Enlil ». Dès lors, le « mot d'Ekur » – la décision d'Enlil depuis son temple de Nippur – revenait à mettre le holà au scandale : « Le mot de l'Ekur fut sur Agadé »,

qu'elle soit détruite et rasée de la surface de la Terre. La chute de Naram-Sîn survint vers **-2260**. Des textes de l'époque établissent que des troupes venues du pays de Gutium à l'est, fidèle à Ninurta, furent l'instrument de la divine colère. Agadé jamais ne fut restaurée ni repeuplée. Cette cité royale ne fut même jamais retrouvée.

L'épopée de Gilgamesh du début du troisième millénaire avant notre ère et les incursions militaires des rois akkadiens en toute fin de ce même millénaire nous fournissent un panorama limpide des événements de cette période : les cibles étaient les installations spatiales – Gilgamesh pour obtenir la longévité des dieux, les rois au nom d'Ishtar pour décrocher la suprématie.

Il est manifeste que ce fut la tentative de la « tour de Babel » de Marduk qui déplaça le contrôle des centres des vols spatiaux au cœur des affaires des dieux et des hommes. Comme nous allons le voir, cette convergence domina de beaucoup (pour ne pas dire quasi totalement) ce qui allait venir.

La phase de cette « guerre et paix » akkadienne sur Terre n'allait pas sans des considérations célestes ou « messianiques ».

Les chroniques de Sargon ne manquaient pas à la tradition de lui attribuer les titres honorifiques de « lieutenant d'Ishtar, roi de Kish, grand Ensi d'Enlil », mais il se nommait lui-même **« prêtre oint d'Anu »**. Ce fut la première occurrence d'une *onction* divine – ce que signifie littéralement « Messie », l'oint – dans les

antiques écrits.

Marduk, dans ses déclarations, prévint des bouleversements et des phénomènes cosmiques :

Le jour se fera nuit
les flots des fleuves seront détournés,
les terres seront désolées
les peuples promis à la mort.

Si l'on regarde en arrière, si l'on évoque les prophéties bibliques de même nature, il apparaît clairement qu'au tournant du XXIe siècle avant notre ère, dieux et hommes étaient dans l'attente d'un temps d'Apocalypse.

Chapitre 3

Prophéties égyptiennes, destinées humaines

De mémoire d'homme sur Terre, le XXIe siècle av. J.-C. vit l'écriture dans le Proche-Orient ancien des chapitres les plus brillants de la civilisation. Dans le même temps, cette période dénommée Ur III correspondit aux événements les plus difficiles et les plus dévastateurs puisqu'elle fut contemporaine de l'anéantissement de Sumer sous un nuage nucléaire mortifère. Plus rien ne fut plus jamais pareil à partir de cette date.

Ces événements capitaux, nous allons le découvrir, devinrent en outre le fondement des manifestations messianiques concentrées à Jérusalem, au moment où l'avant Jésus-Christ bascula vers notre ère, quelque vingt et un siècles plus tard.

Les péripéties historiques de ce siècle mémorable – à l'image de tout ce qui survient dans l'histoire – plongeaient leurs racines dans des épisodes antérieurs. D'où l'importance de rappeler cette date de **2160 av.J-C.** Les archives de Sumer et d'Akkad de l'époque rendent

compte d'un tournant politique majeur pris par les dieux du camp d'Enlil. En Égypte, cette date marque l'avènement de ruptures de portée politico-religieuse, et ce qui advint au sein des deux sphères d'influence coïncida avec une nouvelle étape dans les efforts de Marduk en quête du pouvoir total. Ce sont bien sûr les manœuvres de Marduk, dignes de la stratégie d'un joueur d'échecs, ses mouvements sur le terrain d'un site à l'autre qui imposèrent le tempo à l'ère des « mats divins ». Ses allées et venues commencèrent par son départ pour l'Égypte où il deviendra (aux yeux des Égyptiens) **Amon** (transcrit parfois *Amun, Amen* ou *Amana*), **« le Caché»**.

La date de **2160 av. J.-C.** est tenue par les égyptologues comme le début de ce qu'ils nomment la première période intermédiaire – le temps chaotique entre la fin de l'Ancien empire et le début des dynasties du Moyen empire. Au cours des milliers d'années du Premier empire, du temps où la capitale politico-religieuse était Memphis, en Moyenne Égypte, les Égyptiens vénéraient le panthéon de Ptah, érigeaient à sa gloire et à celle de son fils Râ des temples monumentaux, comme à leurs successeurs de nature divine. Les célèbres inscriptions des pharaons de Memphis bénissaient les dieux et promettaient aux rois une vie dans l'au-delà. En leur qualité de représentants des dieux, les pharaons portaient la double couronne de Haute (le Sud) et de Basse Égypte (le Nord), emblème de l'unification religieuse des « deux rives », et pas seulement

administrative. Une unité acquise quand Horus eut raison de Seth dans leur lutte pour l'héritage de Ptah/Râ. En **2160 avant notre ère**, cette stabilité unitaire et religieuse s'effondra.

Dans cette tourmente sombra l'union, la capitale fut abandonnée, les princes thébains visèrent la domination en attaquant par le sud, on assista à des incursions étrangères, on profana des temples, la loi et l'ordre s'effritèrent, sécheresses comme famines s'abattirent et l'émeute gronda. Des événements que rappelle un papyrus nommé *Les Admonestations d'Ipuwer*[17]. Le long texte en hiéroglyphes, dont les sections donnent le décompte des calamités et des avanies, met en cause un ennemi impie fauteur de péchés contre la religion et de malheur social, et appelle le peuple à se repentir et à restaurer les rites religieux. Il se clôt sur un passage prophétique qui décrit la *venue du Rédempteur* quand une autre section exalte l'âge idéal à venir.

Le texte s'ouvre sur une description de l'effondrement de la loi et de l'ordre, la débâcle d'une société jusqu'alors en état de marche – temps où « le garde se livre au pillage, le blanchisseur refuse sa charge [...] le vol règne en maître [...] tel homme voit en son fils un ennemi ». Alors que le Nil en crue irrigue les terres, « personne pour labourer [...] le grain est perdu [...] les magasins sont vides [...] la poussière recouvre le sol [...] le désert s'étend [...] les femmes sont stériles, plus personne

ne transmet la vie […] on se débarrasse des morts dans le fleuve [qui est] rouge de sang ». Les routes sont des coupe-gorge, tout échange commercial a cessé, les provinces de Haute Égypte n'acquittent plus l'impôt. « La guerre civile sévit […] les barbares d'ailleurs ont déferlé en Égypte […] tout n'est que ruine. »

Quelques égyptologues restent persuadés qu'une simple rivalité en quête de fortune et de pouvoir se cache derrière ces événements, qu'il s'agit de la tentative (couronnée au final de succès) des princes thébains venus du sud pour prendre le contrôle du pays tout entier et s'en rendre les maîtres. Plus récemment, des chercheurs ont associé l'effondrement du vieil empire à un « changement climatique » qui aurait sapé toute une société fondée sur l'agriculture en causant des restrictions alimentaires, des révoltes de la faim, un cataclysme social, un effacement de l'autorité. Mais l'on aura porté bien peu d'attention à un changement d'importance, peut-être majeur : au cœur des textes, au fil des hymnes, aux frontons des appellations honorifiques des temples, l'on ne vénérait plus Râ, mais, à partir de cette époque, dorénavant, Râ-*Amon*, voire *Amon* tout court. Râ était devenu *Amon* – Râ le Caché – car il avait quitté l'Égypte.

C'était donc bien une cassure religieuse qui avait été cause de l'effondrement politico-social, comme l'écrivit cet anonyme Ipuwer. Nous pensons, nous, que le changement réside en un Râ devenu Amon. Le bouleversement débuta par l'effondrement des pratiques

religieuses qui se traduisit par la profanation et l’abandon des temples, « où le seing du secret a été mis à nu, les écrits de l’auguste périmètre jetés aux quatre vents, déchirés au coin des rues par les premiers venus [...] jetés en pâture sous les yeux de l’ignorant ». Le symbole sacré des dieux, arboré sur la couronne royale, l’Uræus (le Serpent divin), « est remis en cause [...] les dates religieuses perturbées [...] les prêtres à tort désavoués ».

Après son appel à la repentance du peuple – « qu’il brûle de l’encens dans les temples [...] qu’il refasse offrandes aux dieux » –, le papyrus objurgue les repentis *au baptême* – « qu’ils se souviennent de s’immerger ». Puis le message du papyrus se fait prophétique : au long d’un passage que les égyptologues eux-mêmes qualifient de « pleinement messianique », les *Admonestations* évoquent un « temps à venir », quand un *Sauveur* innomé – *un « dieu-roi »* – s’en viendra. Le texte débute par les quelques lignes que voici. De lui, « les hommes diront... :

Il apporte la paix du cœur,
il est le pasteur de tous les hommes.
Ses troupeaux ont beau se compter humblement,
il passera tout son temps à les soigner [...]
Alors il s’en prendra au mal,
il étendra son bras contre lui. »

« Les gens demanderont : “Où est-il aujourd’hui ?

Dort-il ? Pourquoi ne montre-t-il pas son pouvoir ?” » Ipuwer écrivit en guise de réponse : « Voyez, car la gloire n’est pas visible, [mais] l’Autorité, la Finesse, la Justice l’accompagnent. »

Ces temps idéaux, précise Ipuwer en sa prophétie, seront précédés par leurs propres obstacles initiaux, annoncés sur un registre messianique : « La confusion régnera par tout le pays, l’on tuera son prochain dans la furie de la rumeur, la foule massacrera la minorité. Les gens demanderont : “Le Berger réclame-t-il la mort ?” Non pas, répondra-t-il, “c’est la terre qui mène la mort”, mais les années de conflits s’épuiseront, droiture et juste vénération prévaudront. » Voilà, conclut le papyrus, « ce qu’Ipuwer dit en réponse à la majesté du Seigneur du Tout ».

Et comme si la description des événements et la prophétie messianique n’étaient déjà pas en eux-mêmes extraordinaires, le choix des mots au fil de ce papyrus égyptien ne le fut pas moins. Mais ce qui vient se révèle encore plus étourdissant. Les égyptologues savent pertinemment qu’il existe un autre texte prophétique et messianique venu jusqu’à nous depuis l’Égypte ancienne, mais ils sont persuadés qu’il fut composé après les événements, et qu’il ne revendique son caractère messianiste que parce qu’il s’antidate. Pour nous montrer précis, le texte prétend relater des prophéties du temps de Snéfrou, pharaon de la Quatrième dynastie (vers 2600 av. J.-C.). Mais les spécialistes estiment qu’il fut en réalité

écrit sous Amenemhat I, Douzième dynastie (2000 av. J.-C.) – *postérieurement* aux événements qu'il est censé prophétiser. Même ainsi, les « prophéties » ont le mérite de confirmer ces péripéties antérieures. Les nombreux détails qu'elles nous servent et les termes même des prédictions ne sont rien moins qu'« effrayants ».

Les prophéties sont censées être proférées devant le roi Snéfrou par un « grand prêtre-voyant » du nom de Nefer-Rohu, « homme de haut rang, un scribe aux doigts agiles ». Appelé auprès du roi pour décrire l'avenir, Nefer-Rohu « étendit la main pour se saisir de son écritoire, déroula un rouleau de papyrus », puis commença à composer le fruit de sa vision, à la manière d'un Nostradamus :

Vois, les hommes parlent de quelque chose ;
quelque chose de terrifiant [...]
Ce qui va être accompli ne l'a encore jamais été.
La terre tout entière est figée.
Le pays est saccagé, plus rien n'existe.
Aucune aurore n'est visible,
aucune vie n'est possible sous les nuages qui étouffent tout.
Le vent du sud se heurte au vent du nord.
Les fleuves d'Egypte sont à sec [...]
Râ doit commencer la refondation de la Terre.

Avant que Râ ne puisse restaurer les « fondations

de la Terre », l'on assistera à des invasions, des guerres, des bains de sang. De s'ensuivre une nouvelle ère de paix, de calme et de justice. Instaurée par celui que nous avons été amenés à nommer un Sauveur, un Messie :

Alors il se fera qu'un Souverain apparaîtra,
Ameni *(« l'innommé »)*,
celui que l'on appellera le Triomphant.
Son nom sera pour les siècles des siècles le Fils de l'Homme [...]
Le mal sera extirpé ;
à sa place régnera la justice ;
et les gens d'alors de se réjouir.

N'est-il pas ahurissant de découvrir de telles prophéties messianiques d'un temps d'Apocalypse où la fin du Mal préludera à la venue – le retour – de la paix et de la justice, dans un papyrus vieux de 4.200 ans ? Il est fort inquiétant d'y retrouver la terminologie même du Nouveau Testament, à propos d'un Innomé, d'un Triomphant Sauveur, du « Fils de l'Homme ».

Nous voilà en présence, comme nous allons le voir, d'un lien avec des événements en interrelation à travers les millénaires.

À Sumer, une période de chaos, d'occupation par des troupes étrangères, de profanations des temples, de valse-hésitation sur l'emplacement de la capitale et du

choix d'un roi suivit la fin de l'ère Ishtar de Sargon, en **2.260 avant notre ère**.

Pendant un temps, le seul havre de paix du pays fut la « place cultuelle » de Ninurta, Lagash, dont on tenait éloignées les troupes Gutis[18]. Pleinement conscient des ambitions sans trêve de Marduk, Ninurta décida de réaffirmer ses droits au Rang Cinquante[19]. Il donna pour ce faire instruction au roi de Lagash d'alors, Gudéa, de bâtir pour lui dans le *Girsu* de la cité (le quartier sacré) un temple nouveau et de nouvelle facture. Ninurta – en l'occurrence dénommé NIN.GIRSU, le « Seigneur du Girsu » –, possédait déjà en ces lieux un temple, tout comme un emplacement pour son « Oiseau noir divin », son aéronef. Bien sûr, l'érection de ce nouveau temple exigeait l'autorisation toute spéciale d'Enlil, qui lui fut alors accordée. Les inscriptions nous apprennent que le nouveau temple devait présenter des structures particulières de liaison avec le Ciel, capables d'assurer certaines observations astronomiques. À cette fin, Ninurta convia à Sumer le dieu Ningishzidda (le « Thot » égyptien), architecte divin et dépositaire des secrets de la pyramide de Gizeh. Que Ningishzidda/Thot fut le frère que Marduk poussa à l'exil en 3100 av. J.-C. n'était certainement pas le fruit du hasard…

Les circonstances bizarres qui entourèrent l'annonce, la mise en place, la construction et la consécration de l'E.NINNU (« Maison/Temple du Cinquante ») sont finement détaillées au sein des

inscriptions gudéennes. Exhumées des ruines de Lagash (un site dont l'appellation moderne est Tello), elles sont copieusement citées tout au long des ouvrages de mes *Chroniques terriennes*. Ce qui ressort de ces archives précises (composées sur deux tablettes d'argile en un texte sumérien cunéiforme très net, *Fig. 17*), c'est que, de l'annonce à la consécration, à chaque étape, la moindre caractéristique du nouveau temple relevait de considérations célestes.

Ces considérations astronomiques allaient de pair avec la date choisie pour la construction du temple : elle coïncida, comme nous l'avons précisé dès les premières lignes, avec « la détermination par le Ciel des destinées terrestres » :

Quand au Ciel
les destinées terrestres furent fixées,
« Lagash élèvera sa tête vers les cieux
comme le veut le Grand Livre des Destins »
ainsi qu'Enlil en décida pour le bien de Ninurta.

Figure 17

Ce temps particulier de la détermination des destinées terrestres par le truchement du Ciel fut celui que nous avons désigné par les mots de Temps céleste, l'horloge zodiacale. Qu'un tel déterminisme fût lié à l'équinoxe ressort à l'évidence du reste du récit gudéen, mais aussi du nom égyptien de Thot, *Djehouti*, *Le Balancier* (entre le jour et la nuit), celui qui « tire les cordes » utiles à orienter un temple nouveau. Ces considérations célestes pilotèrent tout du long le projet Eninnu, jusqu'à son accomplissement.

Le récit de Gudéa s'ouvre sur une vision mêlée de rêve, un peu comme un épisode de la série télévisée *La Quatrième Dimension* : les dieux qui se pressent dans son rêve se sont évanouis à son réveil, mais Gudéa découvre, bien réels, à ses côtés, les divers objets qu'ils lui ont présentés !

Au cours de cette vision rêvée (la première d'une suite de songes), apparaît au lever du soleil, aligné sur la planète Jupiter, le dieu Ninurta. Le dieu parla pour informer Gudéa qu'il avait été choisi pour bâtir un nouveau temple. Puis s'en vint la déesse Nisaba, porteuse, sur son chef, de l'image de la structure d'un temple. La déesse présentait une tablette où figurait le ciel étoilé, d'un stylet, elle désigna la « constellation astronomique favorable ». Un troisième dieu, Ningishzidda (*alias* Thot), exhibait une tablette de lapis-lazuli où était tracé un plan d'architecte. Il apportait en outre une brique de terre, un moule à brique, et un panier de transport d'ouvrier

constructeur. Gudéa s'éveille, les dieux ont disparu, mais sur ses genoux il trouve la tablette d'architecture (*Fig. 18*) et à ses pieds la brique et son moule !



Figure 18

Il fallut à Gudéa l'aide d'une déesse oraculaire et deux songes supplémentaires pour saisir le sens de ces manifestations. Au cours de la troisième vision onirique, il lui fut présenté une animation en « 3D » de la construction du temple. Elle commença par l'alignement initial sur le point céleste évoqué, le tracer des fondations, le moulage des briques – bref, tout le film de

la construction, étape après étape. Et le début du chantier, et la cérémonie de consécration finale seraient donnés par un signal des dieux à des jours précis. Chacun tomberait le jour du Nouvel An, soit le jour de l'équinoxe de printemps.

Le temple « éleva son sommet » au-dessus des sept degrés coutumiers, mais – de façon inhabituelle pour des ziggourats sumériennes terminées en plate-forme – ce sommet devait se terminer en pointe, « en forme de corne », et Gudéa avait ordre de coiffer le toit du temple. Par quoi ? L'élément n'est pas décrit, mais selon toute probabilité (à en juger par l'image posée sur la tête de Nisaba), cette touche finale affectait la forme d'un pyramidion – à la façon des pierres sommitales des pyramides égyptiennes (*Fig. 19*). De plus, on imposa à Gudéa, plutôt que de laisser l'appareil de brique à l'air libre comme il était d'usage, de recouvrir la structure de pierres rougeâtres, de quoi lui donner un peu plus encore l'allure d'une pyramide égyptienne. « L'aspect extérieur du temple évoquait une montagne posée à cet emplacement. »

L'élévation d'une telle structure à l'image d'une pyramide d'Égypte cachait un but, ce qui ressortit clairement des propos même du dieu Ninurta. Le nouveau temple, dit-il à Gudéa, « sera vu de loin. Son coup d'œil suscitera l'admiration que le Ciel ressentira.

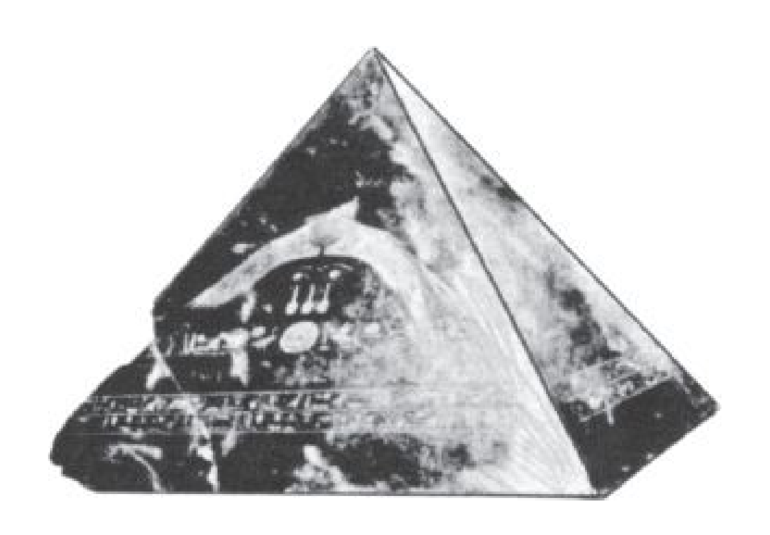


Figure 19

L’adoration de mon temple s’étendra à toutes les nations, son nom divin sera proclamé à la face de tous les pays, jusqu’aux confins de la Terre ».

> *De Magan à Meluhha, il fera* [dire] *aux peuples :*
> *Ningirsu* [le « Seigneur du Girsu »],
> *le Grand Héros des contrées d’Enlil,*
> *est un dieu sans égal ;*
> *il est le seigneur de la terre entière.*

Magan et Meluhha étaient les appellations sumériennes de l’Égypte et de la Nubie, les deux pays des dieux de l’Égypte. L’objectif de l’Eninnu était d’établir,

jusqu’en plein territoire mardukien, la domination de l’inégalable Ninurta : « Un dieu sans pareil, le Seigneur de la Terre entière. »

Proclamer la suprématie de Ninurta (sur Marduk) exigeait des aménagements particuliers de l’Eninnu. L’entrée de la ziggourat se devait de s’aligner sur le Soleil à l’est, et non pas sur le nordest traditionnel. Au plus haut degré du temple, Gudéa était tenu d’élever un SHU.GA.LAM – « là où le lever s’annonce, le point de l’ouverture, l’endroit de la détermination », d’où Ninurta/Ningirsu pourrait voir la « Répétition sur les nations ». Il s’agissait d’une chambre circulaire percée de douze positions, chacune marquée par un symbole zodiacal, ouvertes sur le ciel à observer – *un antique planétarium aligné sur les constellations du zodiaque !*

Sur le parvis du temple débouchant sur une allée face au soleil levant, Gudéa avait pour ordre d’ériger deux cercles de pierre, le premier à six piliers, le second à sept, observatoires du ciel. Comme il n’est mentionné qu’une seule allée, il faut présumer que les cercles étaient inscrits l’un dans l’autre. Quand on se penche sur chaque phrase, sur la terminologie employée et les détails d’agencement, on en vient à se persuader que ce qui fut bâti à Lagash avec l’aide de Ningishzidda/Thot représente un observatoire de pierre, complexe mais opérationnel, dont une partie, réservée entièrement au zodiaque, rappelle un équivalent trouvé à Dendérah, en Égypte (*Fig. 20*), tandis que l’autre partie, conçue pour l’observation des levers et

couchers des astres, évoque un **Stonehenge virtuel sur les rives de l'Euphrate !**

Tout comme le Stonehenge des Îles Britanniques (*Fig. 21*), celui qui fut élevé à Lagash montrait des bornes de pierre destinées à l'observation solaire des solstices et des équinoxes, mais son tout premier trait caractéristique réside en la création d'une perspective à partir d'une pierre centrale, qui se poursuivait entre deux piliers de pierre, en une allée aboutissant à une autre pierre. Une telle perspective, tracée avec précision dès sa conception, servait à déterminer, à l'instant de son lever héliaque[20], dans quelle constellation zodiacale le Soleil commençait à paraître. *C'était là le tout premier but du complexe tout entier – fixer l'ère du zodiaque à partir d'une observation précise.*



Figure 20

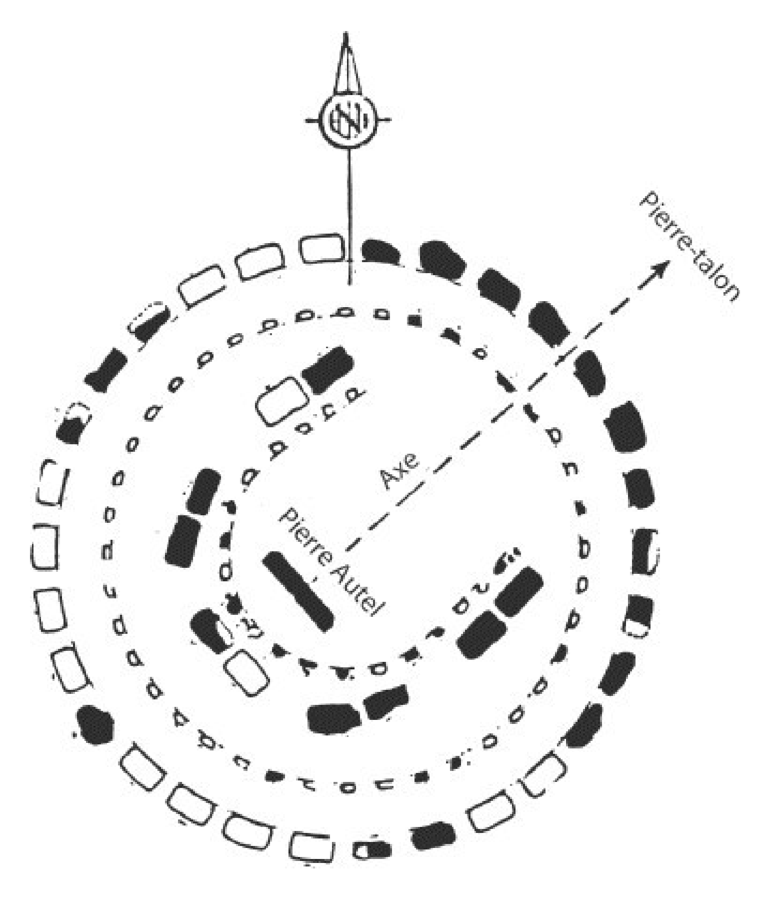


Figure 21

À Stonehenge, cette perspective démarrait (et c'est encore le cas aujourd'hui) à partir de la colonne de pierre nommée la Pierre Autel, au centre, se poursuivait entre deux autres colonnes de grès sarsen, les numéros 1 et 30, puis se continuait en allée jusqu'à la pierre dite *Heel Stone*, la pierre-talon (*cf*. Fig. 6). On convient en général

que le Stonehenge marqué par le double cercle de pierres bleutées et la pierre-talon – Stonehenge II – remonte à une date comprise entre 2200 et 2100 av. J.-C. ***Précisément la même époque – peut-être plus sûrement en 2160 av. J.-C. – qui vit l'érection du « Stonehenge de l'Euphrate ».***

Coïncidence qui ne doit rien au hasard. À l'image de ces deux observatoires zodiacaux, d'autres observatoires de pierre se multiplièrent un peu partout dans le monde – sur des sites divers en Europe, en Amérique du Sud, sur les hauteurs du Golan au nord-est d'Israël, jusqu'en la lointaine Chine (où les archéologues mirent à jour dans la province de Shanzi un cercle de pierre aux treize piliers alignés sur le zodiaque, et daté de 2160 av. J.-C.). Ils étaient autant de ripostes orchestrées par Ninurta et Ningishzidda sur l'échiquier divin de Marduk : **ils marquaient aux yeux de l'humanité que l'ère zodiacale du moment était toujours bien celle du Taureau.**

Plusieurs des textes de cette époque, dont une autobiographie signée Marduk et un récit plus long intitulé l'*épopée d'Erra*, éclairent les allées et venues de Marduk hors d'Égypte, qui l'ont fait surnommer, vu d'Égypte, le Caché. Ils révèlent en outre que ses exigences et ses actes traduisent chez lui un sentiment d'urgence et de férocité né de sa conviction que l'âge de sa suprématie était venu. Les cieux marquent *ma* gloire en qualité de Seigneur, telle était sa revendication. En quel honneur ?

Parce que, clamait-il, l'ère du Taureau, l'ère d'Enlil, était close. *L'ère du Bélier, l'ère zodiacale de Marduk, s'en était venue*. C'était, selon les mots de Ninurta à Gudéa, le temps où, dans le Ciel, les dessinées terrestres étaient fixées.

Les âges du zodiaque, rappelons-le, sont engendrés par la précession, le ralentissement de l'orbite terrestre autour du Soleil. Ce ralentissement se chiffre par un degré (sur 360) tous les 72 ans. La division arbitraire du grand cercle en 12 segments de 30 degrés chacun aboutit à ce que, mathématiquement, le calendrier zodiacal passe d'une ère à une autre tous les 2 160 ans. Puisque le Déluge survint, selon les archives sumériennes, dans l'ère du Lion, notre horloge zodiacale est censée démarrer autour de **10860 avant notre ère**.

C'est une table temporelle étonnante qui émerge si, au sein de ce calendrier zodiacal de 2 160 ans *mathématiquement fixé*, le point de départ est choisi en 10800 av. J.-C., plutôt qu'en 10860 :

10800	à	8640	–	Ère du Lion (Leo)
8640	à	6480	–	Ère du Crabe (Cancer)
6480	à	4320	–	Ère des Jumeaux (Gemini)
4320	à	2160	–	Ère du Taureau (Taurus)
2160	à	0	–	Ère du Bélier (Aries)

Sans même parler du clair constat de la fin *synchrone avec l'ère chrétienne*, l'on doit se poser la

question de savoir si c'est par pure coïncidence que l'ère Ninurta-Ishtar se termina en 2160 av. J.-C., ou autour de cette date. Au moment précis où, selon le calendrier zodiacal cité *supra*, l'ère du Taureau, l'Âge d'Enlil, était sur le point de se terminer. Nulle coïncidence sans doute. Ce que pensa très certainement Marduk. La preuve existe qu'il était sûr que, selon le calendrier céleste, *son* temps de suprématie, son ère, avait sonné (les études modernes consacrées à l'astronomie mésopotamienne confirment bien que le cercle du zodiaque était divisé en 12 maisons de 30 degrés chacune : division toute mathématique et non empirique).

Les textes que nous avons cités stipulent que Marduk remua ciel et terre, tenta une incursion au cœur du territoire enlilien et revint à Babylone avec une escorte de partisans. Plutôt que de recourir au conflit armé, les pro-Enlil poussèrent le frère de Marduk, Nergal (dont l'épouse était la petite-fille d'Enlil), à venir à Babylone depuis le sud de l'Afrique pour convaincre son frère de renoncer. Dans ses mémoires, l'é*popée d'Erra*, Nergal conta que l'argument massue de Marduk était que son ère, celle du Bélier, avait commencé. Mais Nergal contrecarra l'argument en démentant : le lever héliaque, dit-il à Marduk, survenait encore dans la constellation du Taureau !

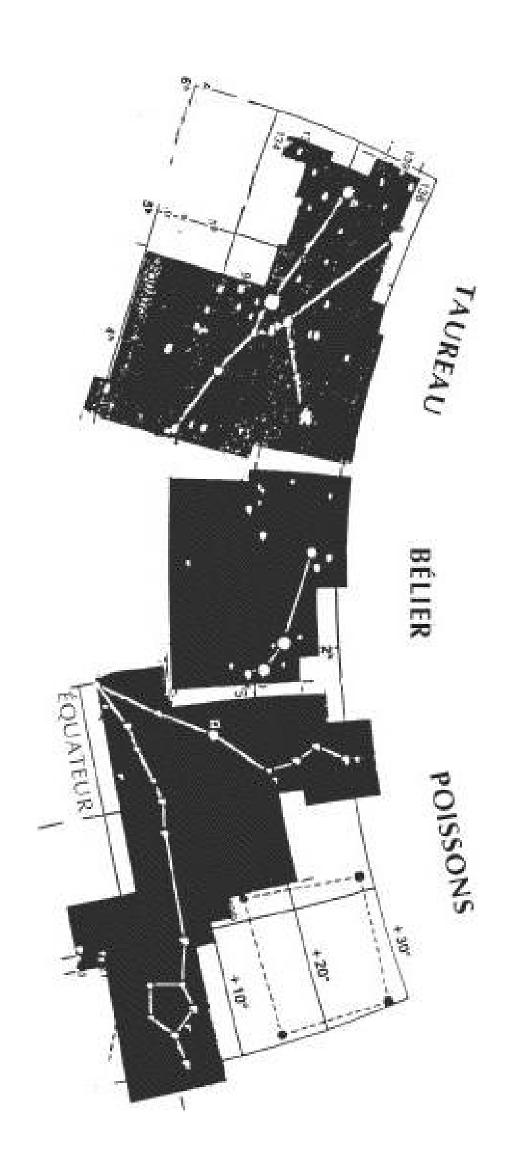


Figure 22

Fou de rage, Marduk mit en cause la justesse des observations. Que sont devenus les instruments précis et fiables, antédiluviens, qui étaient installés dans ton Domaine du Bas ? s'enquerra-t-il auprès de Nergal. La réponse de son frère fut qu'ils furent détruits dans le cataclysme. Mais viens, vois de tes propres yeux quelle constellation est visible au lever du soleil au jour dit, pressa-t-il Marduk. S'en vint-il à Lagash pour cette observation ? On ne le sait pas. Mais il finira par comprendre la raison de leur divergence de vue…

Mathématiquement, les ères basculent tous les 2 160 ans. Dans les faits, du point de vue de l'observateur, tel n'est pas le cas. Les constellations zodiacales, regroupement arbitraire d'étoiles, n'offrent pas de taille identique de l'une à l'autre. Certaines occupent un arc plus grand du ciel, d'autres un arc inférieur[21]. Dans le cas d'espèce, la constellation du Bélier figure parmi les plus petites, coincée entre le plus grand Taureau et les Poissons **(***Fig. 22***)**. Astronomiquement, la constellation du Taureau occupe plus de 30 degrés d'angle céleste et s'attarde au moins deux siècles de plus par rapport à sa durée mathématique.

Au XXIe siècle av. J.-C., le temps astronomique et le décompte messianique ne coïncidèrent pas.

Va en paix, et ne reviens que lorsque le Ciel annoncera ton ère, dit Nergal à Marduk. Lequel se soumit à son destin et s'éloigna, effectivement, mais… pas trop

loin.

À ses côtés se tenait son émissaire, son porte-parole, son héraut : son fils, né d’une mère terrienne.

Chapitre 4

Dieux et demi-dieux

La décision de Marduk de se tenir à l'intérieur des territoires contestés ou à proximité, tout comme celle d'impliquer son fils dans son combat pour le gouvernement de l'humanité poussèrent les Enliliens à restaurer la capitale de Sumer à Ur, le centre cultuel de Nannar (Su-en ou *Sîn* en akkadien). C'était la troisième fois qu'Ur recevait cette charge – d'où l'appellation « Ur III » pour cette période.

Cette translation lia les aventures des dieux en guerre au récit biblique d'Abraham – et au rôle qu'il tint – et cette relation entrecroisée modifia la religion jusqu'à nos jours.

Parmi les raisons multiples d'ériger Nannar/Sîn en champion du camp Enlil figure la prise de conscience que la guerre contre Marduk avait dépassé le champ clos des dieux, qu'elle était devenue un objet d'émulation des esprits et des cœurs du peuple – de ces êtres terriens même que les dieux avaient créés, eux qui formaient les armées impliquées dans les guerres menées au nom de leurs créateurs…

Contrairement aux autres partisans d'Enlil, Nannar/Sîn n'était pas partie prenante des guerres divines. Le choisir, c'était donner le signal à tous, partout, jusqu'aux « territoires rebelles » que sous son autorité s'instaurerait une ère de paix et de prospérité. Le peuple de Sumer adorait ce dieu et son épouse **Ningal** (*Fig. 23*), et Ur ellemême rimait avec prospérité et bien-être. Son nom même, littéralement « le site acclimaté, urbain », en vint à ne plus simplement signifier la « ville », mais la « Cité », le joyau citadin des anciens domaines.

Le temple de Nannar/Sîn, ziggourat aux allures de gratte-ciel, s'élevait au gré de ses terrasses à l'intérieur d'un périmètre sacré entouré de remparts. On y trouvait quantité d'aménagements destinés au séjour du dieu, tout comme les résidences et les bâtiments de fonction d'une cohorte de prêtres, d'officiers et de serviteurs attachés au service du couple divin, chargés d'assurer le déroulement des règles religieuses observées par le roi et le peuple. Au-delà des murs s'étendait une ville magnifique dotée de deux ports et de canaux qui l'ouvraient sur l'Euphrate (*Fig. 24*), une grande ville avec son palais royal, ses bâtiments administratifs (où œuvraient scribes, archivistes et percepteurs), des habitations sur plusieurs étages, des ateliers, des écoles, des magasins, des étables – le tout établi le long de larges rues où, à bon nombre de carrefours, l'on avait établi des chapelles pour prier ouvertes à tout voyageur. La ziggourat majestueuse à l'escalier monumental (reconstitution, *Fig. 25*) bien que

depuis si longtemps en ruines, domine toujours le panorama après plus de 4 000 ans.



Figure 23

Mais il existait une autre forte raison au choix de Nannar/Sîn. Contrairement aux belligérants Ninurta et Marduk, tous deux « émigrants » sur Terre, venus de Nibiru, il était né sur cette planète. Il n'était pas seulement le premier-né d'Enlil à y séjourner, il était aussi le tout premier de la première génération à avoir vu le jour sur Terre. Ses enfants, les jumeaux Utu/Shamash et Inanna/Ishtar, avec leur sœur Ereshkigal, tous trois membres de la troisième génération divine, étaient tous nés sur Terre. Dieux, ils étaient, certes, mais ils étaient tous des Terriens. Circonstances qui seraient prises en compte, assurément, dans la recherche à venir du

consensus populaire.

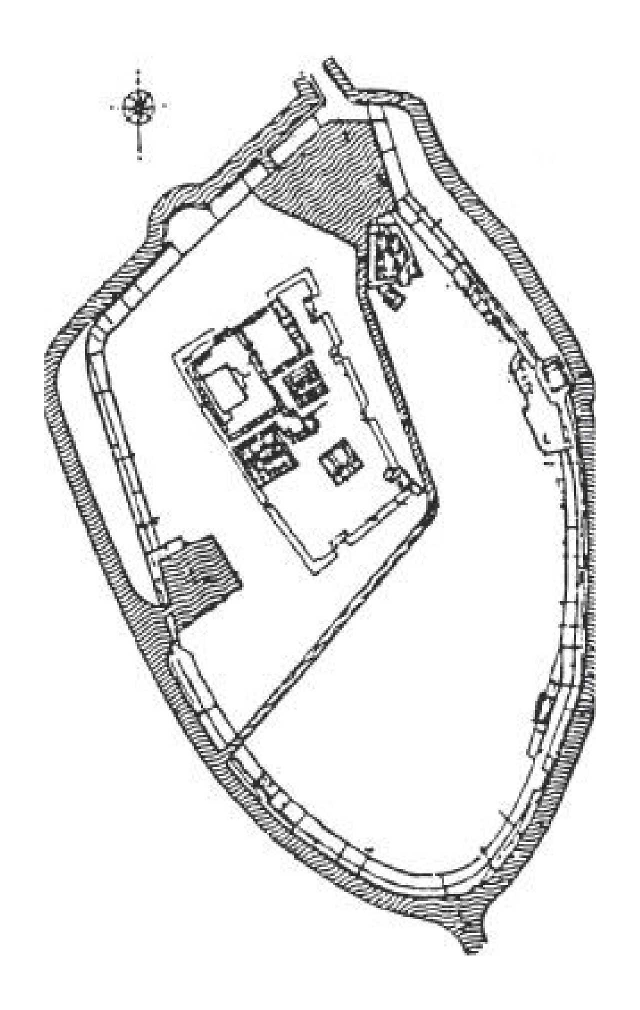


Figure 24

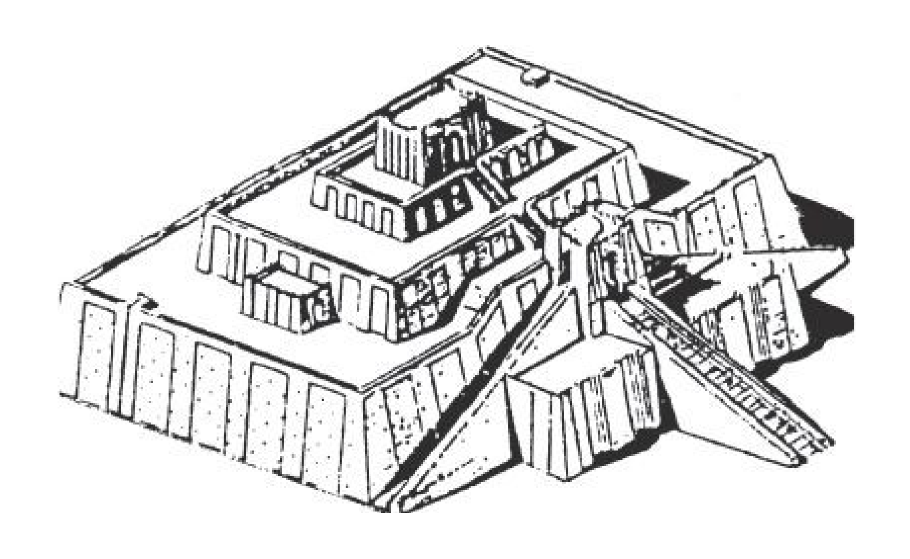


Figure 25

Le choix d'un nouveau roi, destiné à réinstaurer une royauté à Sumer et à partir de Sumer, fit en outre l'objet d'une attention soigneuse. S'en était fini de la carte blanche donnée à Inanna/Ishtar (ou assumée par elle) qui avait choisi l'Akkadien Sargon en qualité de fondateur d'une nouvelle dynastie pour ses talents amoureux. Le nouveau roi, Ur-Nammu (« La Joie d'Ur »), fut sélectionné avec soin par Enlil et approuvé par Anu. Il n'était pas un simple Terrien : il était le fils – « bien-aimé» – de la déesse Ninsun. Mère, vous vous en souvenez, de Gilgamesh. Dans la mesure où cette généalogie divine était rappelée sur de nombreuses

inscriptions tout au long du règne d'Ur-Nammu, en présence de Nannar et d'autres dieux, l'on est en droit de penser que cette revendication reposait sur la réalité. De quoi ne pas conférer seulement à Ur-Nammu le statut de demi-dieu, mais – à l'image de Gilgamesh – celui de « deux tiers divin ». De fait, évoquer la déesse Ninsun pour mère le plaçait sur un pied d'égalité avec Gilgamesh dont on rappelait tant les exploits, et dont le nom demeurait révéré. Ce choix constituait donc un signal adressé aux amis et aux alliés : les jours glorieux sous l'autorité non contestée d'Enlil et de son clan étaient rétablis.

Autant de points importants, pour ne pas dire cruciaux : car Marduk détenait ses propres atouts pour attirer à lui les masses des humains. Au rang desquels l'idée que son adjoint et chef de campagne était son fils **Nabu** – non seulement né sur Terre, mais d'une mère elle-même terrienne, et il y avait un bon moment, en réalité avant le Déluge : Marduk avait rompu avec les traditions et les tabous, et pris pour femme une Terrienne en qualité de compagne officielle.

Était-il si choquant que de jeunes Anunnaki prissent des Terriennes pour femmes ? Tout un chacun ne pouvait-il le lire dans la Bible ? Ce qui est peu connu des spécialistes eux-mêmes, dans la mesure où l'information gît au sein de textes ignorés et demande à être vérifiée à travers les *Listes divines*, c'est que c'est Marduk qui ouvrit la voie, suivi par les « Fils des Dieux »:

Et il arriva
lorsque les hommes commencèrent à se multiplier
sur la face de la Terre
et que des filles leur furent nées,
que les fils des Elohim *virent les filles de* l'Adam,
qu'elles étaient compatibles.
Et ils prirent des femmes d'entre toutes
celles qu'ils choisirent[22].

GENÈSE 6 :1-2

L'explication biblique des causes du Déluge, au fil des huit versets énigmatiques du chapitre 6 de la *Genèse*, s'en tient sans ambiguïté à ces mariages entre fils des Elohim et filles de l'Adam, et aux fruits de ces unions, causes de la colère divine :

Il y avait des Nephilim *sur la terre en ces jours-là*,
et aussi après cela
lorsque les fils des Elohim *vinrent vers les filles de*
l'Adam, *et elles leur enfantèrent des enfants*.

Mes lecteurs se souviendront qu'il s'agissait là de la question que, jeune élève, j'avais posée, qui consistait à savoir pourquoi *Nephilim* – littéralement « Ceux qui sont

descendus [du Ciel sur Terre] – était ordinairement traduit par « géants ». Ce n'est que bien plus tard que j'ai réalisé, et soutenu, que le mot hébreu qui se rendait par « géants », *Anakim*, n'était autre que la translation du sumérien *Anunnaki*.

La Bible cite clairement de telles unions mixtes – *« Et ils prirent des femmes d'entre toutes »* – entre jeunes « fils des dieux » (fils des *Elohim*, les *Nephilim*) et Terriennes (« *les filles de* l'Adam ») comme la motivation divine de chercher à détruire l'humanité par le Déluge : « Mon esprit ne contestera pas toujours avec l'homme ; car lui aussi est chair [...] Et le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'en affligea dans son cœur. Et Il dit : "J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé"... »

Les récits suméro-akkadiens du Déluge expliquèrent qu'une paire de dieux fut impliquée dans ce drame : ce fut Enlil qui rechercha la destruction de l'homme sous le déchaînement des flots, tandis d'Enki manigança l'échec de son plan en donnant pour instruction à « Noé » de construire l'arche salvatrice. Si l'on entre dans le détail, l'on découvre que, d'un côté, le « J'en ai marre ! » d'Enlil, et de l'autre, les menées d'Enki, ne sont nullement des questions de principe. *Car c'est Enki, en personne, qui prit l'initiative de faire l'amour à des Terriennes et de leur faire des enfants*, et c'est Marduk, le fils d'Enki, qui ouvrit la voie, et donna l'exemple de la consécration de mariages avec elles...

Du temps où leur mission Terre connaissait sa phase pleinement opérationnelle, les Anunnaki postés sur la planète étaient 600. Auxquels s'ajoutèrent 300 autres, connus sous l'appellation d'IGI.GI (« Ceux qui observent et regardent »), colons d'une station d'étape planétaire – sur Mars ! – et opérateurs de navettes spatiales entre les deux planètes. Nous savons que Ninmah, médecin-chef des Anunnaki, gagne la Terre à la tête d'un groupe de soignantes (*Fig. 26*). Rien n'est dit sur leur nombre ni s'il existait d'autres éléments féminins parmi les Anunnaki, mais il va de soi qu'elles étaient en tout état de cause en petite minorité. Situation qui exigeait une réglementation stricte de la sexualité, supervisée par les aînés, à telle enseigne qu'Enki et Ninmah devaient agir en entremetteurs, maîtres des appariements conjugaux.

Enlil, très strict sur la discipline, fut lui-même victime de la rareté féminine et abusa d'une des soignantes. Tout commandant en chef qu'il était, son crime fut puni par l'exil. Sanction commuée dès lors qu'il accepta le mariage avec Sud, et qu'il la prit pour épouse officielle sous le nom de **Ninlil**. Elle demeura son unique conjointe.

Enki, de son côté, passe, à travers de nombreux textes, pour un sacré dragueur de déesses de tout âge tout en s'arrangeant pour passer inaperçu. De plus, à partir du moment où les « filles de l'Adam » se multiplièrent, il n'eut rien contre des aventures sexuelles avec elles aussi.



Figure 26

Les récits sumériens louaient la vertu d'Adapa, « le plus sage des hommes », élevé dans la maisonnée d'Enki qui lui apprit à compter et à écrire, et tout premier Terrien enlevé dans les cieux pour rendre visite à Anu sur Nibiru. Ces mêmes textes révèlent qu'Adapa était fils secret d'Enki, née de Terrienne.

Des récits apocryphes nous apprennent que lorsque naquit Noé, biblique héros diluvien, bien des indices autour du bébé et de sa naissance poussèrent Lamech, son père, à se demander si la paternité réelle ne revenait pas à un Nephilim. La Bible se contente de mentionner que Noé fut un homme généalogiquement « parfait » qui « marcha dans les pas des Elohim ». Les textes sumériens, où le héros du Déluge a pour nom Ziuzudra, sous entendent qu'il fut un demi-dieu, fils d'Enki.

Quoi qu'il en soit, Marduk se plaignit un jour

auprès de sa mère : alors que ses compagnons avaient des épouses attitrées, lui n'en avait pas : « Je n'ai pas de femme, nul enfant. » Et il en vint à lui dire qu'il avait noué un lien avec la fille d'un « prêtre majeur, musicien accompli » (nous avons quelque raison de penser qu'il s'agissait de l'élu Enmeduranki des récits sumériens, l'Enoch de la Bible). Après s'être enquis du consentement de la jeune Terrienne – nommée Tsarpanit –, les parents de Marduk lui donnèrent leur accord.

De cette union naquit un fils. Son nom, EN.SAG (« Très haut Seigneur »). Mais contrairement à Adapa, Terrien demi-dieu, on porta le fils de Marduk sur les Listes divines sumériennes, où il apparaissait en outre sous le nom de « divin MESH » – suffixe propre aux demi-dieux (à l'exemple de GilgaMESH). *Il fut dès lors le premier demi-dieu... dieu.* Quand il gouverna plus tard les masses humaines au nom de son père, il reçut l'épithète de **Nabu** – le Porte-parole, *le Prophète* –, au sens littéral, tout comme le mot hébreu parallèle biblique *Nabih*, traduit par « prophète ».

Nabu était donc le fils dieu et un fils d'Adam des anciennes écritures, celui dont le nom même signifiait prophète. Comme au fil des prophéties égyptiennes déjà citées, son nom, et le rôle qu'il tint, furent liés aux espérances messianiques.

Ainsi, quelque temps avant le Déluge, arriva-t-il que Marduk se posa en exemple pour les autres jeunes

dieux célibataires : trouve une Terrienne et épouse-la… Cette violation du tabou concernait essentiellement les dieux igigi, la plupart du temps cantonnés au lointain sur Mars la majeure partie du temps, alors que leur point de chute majeur sur Terre était le site d'atterrissage de la forêt des Cèdres. Dès qu'ils trouvèrent l'occasion – peut-être une invitation de Marduk à son mariage –, ils mirent le grappin sur des Terriennes et les emmenèrent comme conjointes.

Plusieurs livres extrabibliques, dits apocryphes, tels *le livre des Jubilés*[23], *le livre d'Hénoch*[24] et *le livre de Noé*[25], rappellent l'épisode des intermariages des *Nephilim*, avec force détails. Quelque deux cents Veilleurs (« Ceux qui observent et regardent ») s'étaient organisés en douze groupes. À la tête de chacun, un chef identifié. L'un d'eux, Shamyaza, dirigeait l'ensemble. L'instigateur de la transgression, « celui qui écarta du droit chemin les fils de Dieu, qui *les conduisit sur Terre*, et les dévoya avec les filles des hommes », avait pour nom Yeqon… Ce qui survint, confirmèrent ces sources, au temps d'Hénoch.

En dépit des efforts des compilateurs de la Bible hébraïque pour faire basculer les récits sumériens (qui parlaient de la rivalité et de l'affrontement d'Enlil et d'Enki) dans un cadre monothéiste – la croyance en un Dieu unique tout-puissant –, ils clôturèrent cette section du chapitre 6 de la *Genèse* en reconnaissant ce constat factuel. À propos du fruit de ces unions mixtes, la Bible admit deux circonstances : d'abord, que ces mariages

eurent lieu peu de temps avant le Déluge, « *et aussi après cela* ». Ensuite qu'en naquirent « *des héros, il y a bien longtemps, des gens de renom* ». Les textes sumériens soulignent que les rois héroïques et postdiluviens étaient bel et bien des demi-dieux.

Mais ils n'étaient pas les seuls enfants d'Enki et de son clan : il arriva parfois que des rois des territoires enliliens fussent les fils de dieux enliliens. En l'occurrence, *La Liste des rois sumériens* indique sans aucun doute que lorsque la royauté fut établie à Uruk (domaine enlilien), celui qui fut choisi pour roi était un MESH, un demi-dieu :

Meskiaggasher, un fils d'Utu,
devint grand prêtre et souverain.

Utu était bien sûr le roi Utu/Shamash, petit-fils d'Enlil. Plus loin, la lignée royale aboutissait au renommé Gilgamesh, « aux deux tiers divin », fils de la déesse du clan d'Enlil Ninsun et du grand prêtre d'Uruk, un Terrien (bien des monarques se sont succédé dans la lignée, que ce soit à Uruk et à Ur, porteurs du titre de « Mesh » ou « Mes »).

En Égypte tout autant, certains pharaons revendiquèrent une parenté divine. Bon nombre, au cours des XVIIIe et XIXe dynasties, adoptèrent des noms théophores au préfixe ou suffixe en MSS (prononcé Mes, Mose, Meses), avec la signification « issu de » tel ou tel

dieu – comme *Ah-mes* ou *Ra-msès* (RA-MeSeS : « issu de», « fils du » dieu Râ). La fameuse reine Hatshepsout qui, toute femme qu'elle fût, s'adjugea le titre et les privilèges d'un pharaon, légitima sa position par sa qualité de demi-déesse – le grand dieu Amon, proclama-t-elle dans ses inscriptions et ses figurations au sein de son immense temple de Deir el-Bahari, « revêtit l'apparence de sa majesté le roi », le mari de sa mère la reine, « il eut avec elle un rapport sexuel » d'où naquit Hatshepsout, sa fille semi-divine. Des textes cananéens content l'histoire de Kéret, roi fils du dieu El.

Le cas d'Eannatum, roi sumérien du Lagash de Ninurta aux temps anciens « héroïques », constitue une variante intéressante à ces pratiques de roi demi-dieu. Une inscription royale sur l'un des célèbres monuments qui lui reviennent (la « Stèle des Vautours ») attribue son statut de demi-dieu à une *insémination artificielle* menée par Ninurta (Seigneur du Girsu, le quartier sacré) avec l'aide d'Inanna/Ishtar et de Ninmah (qui apparaît sous son épithète de Ninharsag) :

Le Seigneur Ningirsu, soldat d'Enlil,
implanta la semence d'Enlil pour Eannatum
dans la matrice de [...].
Inanna accompagna sa [naissance],
le nomma « Digne du temple d'Eanna [...] »,
et le jucha sur les genoux sacrés de Ninharsag.
Ninharsag lui offrit sa poitrine sacrée.

Ningirsu se réjouit pour Eannatum,
semence implantée dans la matrice par Ningirsu.

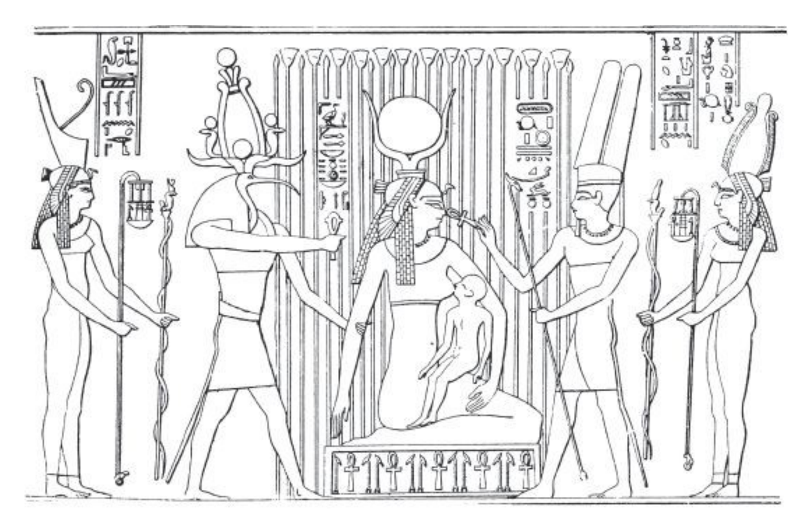


Figure 27

On voit que la référence à la « semence d'Enlil » ne permet pas de trancher : s'agit-il de la propre semence de Ninurta/Ningirsu, tenue pour « semence d'Enlil » en sa qualité de fils aîné d'Enlil, ou bien de la semence même d'Enlil utilisée pour l'insémination (ce qui reste douteux)? Quoi qu'il en soit, l'inscription stipule que la mère d'Eannatum (dont le nom est illisible sur la stèle) se vit fécondée artificiellement, de telle sorte qu'un demi-dieu fut conçu en l'absence de coït – **ce qui constitue une immaculée conception au IIIe millénaire**

sumérien av. J.-C. !

Des textes égyptiens attestent que l'insémination artificielle n'était pas étrangère aux dieux. Ils rapportent qu'après que Seth tua et démembra Osiris, le dieu Thot tira de la semence du phallus d'Osiris et en féconda sa femme Isis, opération qui donna naissance au dieu Horus. Une représentation de la prouesse montre Thot et les déesses obstétriciennes porteuses des deux brins d'ADN utilisés en la circonstance, et la déesse Isis, le dieu Horus sur les genoux (*Fig. 27*).

Il va de soi, dès lors, qu'au-delà du Déluge les Enliliens acceptèrent à leur tour l'union avec les femmes terrestres et considérèrent leur descendance, « *des héros, des gens de renom* », comme aptes à assurer la royauté.

Les lignées royales des demi-dieux étaient dès lors nées.

L'une des premières missions d'Ur-Nammu fut de favoriser un sursaut moral et religieux. À cette fin, en outre, l'on restaura le modèle d'un ancien roi révéré resté en mémoire. Pour y parvenir, l'on promulgua un nouveau code législatif porteur de comportements moraux, de justice – d'adhésion, dit le Code, aux lois qu'Enlil, Nannar et Shamash voulurent que le roi fît respecter et auxquelles le peuple dut se conformer au quotidien.

Quant à la nature de ces lois, une liste de choses à accomplir ou à ne pas faire, on en garde la teneur à travers la déclaration d'Ur-Nammu selon laquelle, de par ces lois de justice, « l'orphelin ne devait pas tomber sous

le joug du riche, la femme veuve devenir la proie du puissant, le possesseur d'une brebis se soumettre au propriétaire d'un bœuf… la justice s'étendait à tout le pays ». Par ces mots, il évoquait la figure d'Urukagina[26] de Lagash, un roi sumérien du passé – en citant parfois ses paroles mêmes –, promulgateur, trois siècles auparavant, d'un code de lois par lequel avaient été instituées des réformes sociales, législatives et religieuses (parmi lesquelles des refuges pour femmes parrainés par la déesse Bau, épouse de Ninurta). Autant de principes de justice et de moralité identiques à ceux que les prophètes de la Bible exigèrent des rois et des peuples au millénaire qui suivit.

Alors que s'ouvrait l'ère d'Ur III, l'on assistait là, à l'évidence, à un effort de retour à un Sumer (désormais Sumer et Akkad) de gloire, de prospérité, de moralité et de paix du passé – à l'époque d'avant la dernière confrontation avec Marduk.

Les inscriptions, les monuments, les traces archéologiques démontrent que le règne d'Ur-Nammu, commencé en 2113 av. J.-C., coïncida avec l'entreprise de travaux publics à grande échelle, la restauration d'une navigation fluviale, la reconstruction et la protection des grandes voies du pays : « Il fit que les artères principales relient les territoires du bas aux territoires du haut », explique une inscription. Des échanges commerciaux stimulés s'ensuivirent. L'on assista à un renouveau des arts, de l'artisanat, de l'enseignement, en parallèle de

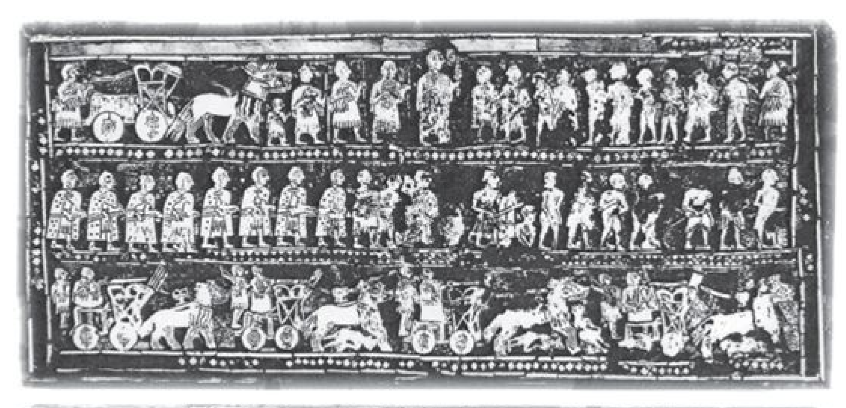
progrès dans la vie sociale et économique (dont l'introduction de poids et mesures plus précis). Des traités signés avec les souverains voisins à l'est et au nord-est, étendirent prospérité et bien-être. Les grands dieux, tout particulièrement Enlil et Ninlil, se virent honorés par des temples rénovés et embellis. Enfin, pour la première fois dans l'histoire de Sumer, le clergé d'Ur et celui de Nippur s'unirent dans la conduite d'un renouveau religieux.

Tous les historiens admettent qu'Ur III inauguré par Ur-Nammu porta la civilisation sumérienne à son apogée dans pratiquement tous les domaines. Conclusion de nature à épaissir le mystère qui entoure une boîte de très belle facture mise à jour par des archéologues : sur les panneaux incrustés avant et arrière, s'étalent deux scènes paradoxales de la vie en Ur. L'un des côtés (que l'on désigne sous l'appellation « la paix ») montre un banquet, des activités commerciales, d'autres scènes d'activités civiles. L'autre (« la guerre »), montre une colonne militaire de soldats armés et casqués et des chars tirés par des chevaux en marche vers l'affrontement (*Fig. 28*).

Une étude attentive des événements de cette période révèle justement que Sumer, sous l'autorité d'Ur-Nammu, s'épanouit, mais que dans le même temps l'hostilité des « pays rebelles » à l'encontre des partisans d'Enlil s'accrut plus qu'elle ne déclina. La situation exigea apparemment une riposte puisque, selon les inscriptions

d’Ur-Nammu, Enlil lui confia une « arme divine qui a pour effet d’entasser les ennemis », avec laquelle « attaquer les nations ennemies, détruire les cités maudites, en vider toute hostilité ». Des « pays rebelles » et des « villes pécheresses » à l’ouest de Sumer, les territoires des partisans amorrites de Marduk. Là où le « diable » – l’hostilité à l’encontre d’Enlil – était avivé par Nabu, prosélyte de son père de cité en cité. Les archives enliliennes le surnommèrent « l’Oppresseur », celui dont l’influence sur les « cités pécheresses » devait se voir éradiquer.

Il y a lieu de croire que les facettes « guerre » et « paix » décrivaient en fait Ur-Nammu lui-même – l’Ur-Nammu des banquets de la paix et de la prospérité, l’Ur-Nammu sur le char royal, à la tête de son armée en guerre. Ses expéditions militaires l’emmenèrent bien au-delà des frontières de Sumer, au cœur des régions ouest. Mais Ur-Nammu – grand réformateur, bâtisseur, « berger » de l’économie – échoua dans sa conduite de la guerre. En plein cœur d’une bataille, son char s’embourba. Ur-Nammu fut éjecté, mais « le char comme une flèche poursuivit sa course » sans le roi laissé au sol, « abandonné telle une cruche écrabouillée ». La tragédie fut complète quand le navire qui ramenait le corps d’Ur-Nammu à Sumer « en un point du fleuve inconnu sombra. Les vagues le submergèrent alors que le mort était à bord ».



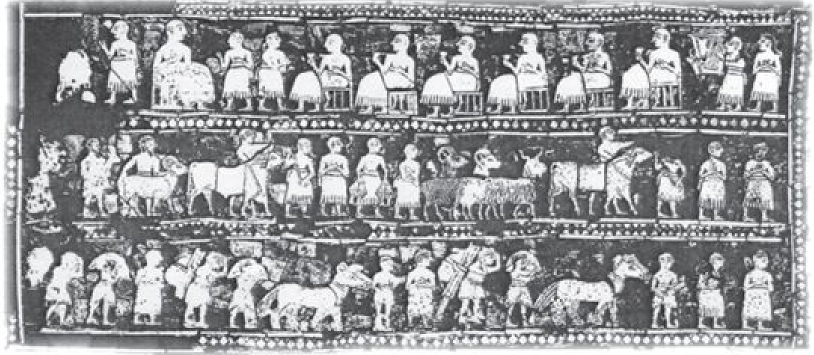


Figure 28

Lorsque l'écho de la défaite et de la mort tragique d'Ur-Nammu parvint en Ur, un grand lamento s'éleva. Le peuple ne comprenait pas comment un roi si dévot, un pasteur si juste qui s'était contenté d'obéir aux directives des dieux, leurs armes à la main, ait pu périr de façon si ignominieuse. « Mais pourquoi donc le dieu Nannar ne

l'a-t-il soutenu ? demandaient les gens. Pourquoi Inanna, Dame du Ciel, ne protégea-t-elle sa tête de son noble bras? Pourquoi le vaillant Utu ne l'a-t-il aidé ? »

Les Sumériens, convaincus que tout ce qui arrive est écrit, se demandèrent « pourquoi donc ces dieux s'abstinrent-ils quand le destin amer d'Ur-Nammu fut fixé ? » À n'en pas douter, ces dieux, Nannar et ses fils jumeaux, connaissaient le dessein d'Anu et d'Enlil. Pourtant, ils renoncèrent à protéger Ur-Nammu. Une seule explication plausible, conclut le peuple de Sumer en larmes, au milieu de ses plaintes : les grands dieux avaient renié leur parole :

Comme le destin du héros fut changé !
Anu revint sur sa parole sacrée.
Enlil malhonnêtement modifia son décret !

Les mots sont forts. Ils taxent les grands dieux Enliliens de malhonnêteté et de double jeu ! Des paroles venues de si loin qui traduisent l'immense déception d'un peuple.

Si tel était le ton en Sumer et Akkad, comment ne pas imaginer la réaction dans les territoires rebelles de l'Ouest ?

Dans la conquête des cœurs et des âmes humaines, les Enliliens avaient perdu des atouts. Nabu, le « porte-parole », poussa les feux de son combat au nom de son père Marduk. Son propre statut avait pris de

l’importance, il avait évolué : sa divinité propre se voyait désormais glorifiée par une série d’épithètes de vénération. Les prophéties du futur soufflées par Nabu – le *Nabih*, le Prophète –, ce qui était sur le point de survenir se répandit partout parmi les nations disputées.

Ces prophéties, nous les connaissons dans la mesure où bon nombre des tablettes d’argile découvertes les portent gravées. Composées en vieux cunéiforme babylonien, elles sont rassemblées par les spécialistes sous le nom de *Prophéties akkadiennes* ou d’*Apocalypses akkadiennes*. **Elles ont en commun la vision que passé, présent, futur appartiennent à un flux continu d’événements.** Qu’orchestrés au sein d’une *pré*destinée, ils demeurent assujettis à des plages de libre arbitre, donc donnent lieu à des destins divergents. Que pour l’humanité, ces deux circonstances étaient décrétées ou déterminées par les dieux du Ciel et de la Terre. Et que *par conséquent les événements sur Terre reflètent les péripéties du Ciel.*

Pour renforcer la crédibilité des prophéties, les textes ancraient parfois la prédiction d’événements à venir dans une péripétie historique ou à travers une entité du passé, toutes deux connues. Les erreurs du présent, le pourquoi d’un changement nécessaire sont alors passés en revue. Les événements en cours découlent des décisions de tel ou tel des grands dieux. ***Un émissaire divin, un Héraut, apparaîtra.*** Le texte prophétique pourrait dès lors transcrire ses paroles,

relevées par un scribe, ou bien présager de ses verdicts. Une fois sur deux, « un fils parlera au nom de son père ». Le ou les événements prédits seront liés à un présage – la mort d'un roi ou des signes du ciel : un corps céleste surviendra dans un vacarme terrifiant ; un « feu dévorant » s'abattra des cieux ; « une grande étoile qui, comme une torche, à l'Orient jaillit et disparaît à l'Occident. »[27] ; et, **plus significatif encore, « une planète apparaîtra avant son heure ».**

Des malheurs, l'Apocalypse, précéderont l'événement terminal. Des pluies désastreuses, des raz de marée géants – ou bien des sécheresses, l'envasement des canaux, l'envahissement de sauterelles, des famines. La mère se retournera contre sa fille, les voisins s'affronteront. Des soulèvements, le chaos, des calamités s'abattront sur les nations. Les villes attaquées seront vidées de leurs habitants. Les rois mourront, seront renversés, emmenés en captivité. « Un trône détruira l'autre. » Les hauts fonctionnaires et les prêtres seront massacrés, les temples abandonnés, plus de rites, nulle offrande. Alors s'en viendra ce qui fut prédit – un bouleversement majeur, une nouvelle ère, un nouveau souverain, un rédempteur. Le bénéfique prévaudra sur le maléfique, la prospérité relaiera les maux, les cités abandonnées seront restaurées, les survivants des diasporas retrouveront leurs foyers. Les temples seront rétablis et les fidèles obéiront aux rites religieux retrouvés.

Il n’est pas étonnant que ces prophéties babyloniennes ou favorables à Marduk pointent du doigt le malfaisant Sumer et Akkad (tout comme ses alliés, Élam, le territoire des Hattis et les peuples de la mer). Ni qu’elles désignent les Amorrites de l’Ouest comme l’instrument du châtiment. Sont nommés les « centres cultuels » enliliens Nippur, Ur, Uruk, Larsa, Lagash, Sippar et Adab. Ils seront attaqués, pillés, leurs temples seront abandonnés. Les dieux du cénacle d’Enlil passent pour perdus (« incapables de trouver le sommeil »). Enlil en appelle à Anu, mais fait fi de son *avis* (certains traducteurs rendent le mot par « ordre ») selon lequel Enlil est invité à promulguer un décret *misharu* – une loi de « remise en ordre ». Enlil, Ishtar et Adad seront tenus de changer la royauté en Sumer et Akkad. Les « rites sacrés » seront transférés depuis Nippur. Astronomiquement, « la grande planète » apparaîtra dans la constellation du Bélier. C’est la parole de Marduk qui prévaudra. « Il soumettra les quatre régions, la Terre tout entière tremblera à l’énoncé de son nom… Son fils régnera après lui, il deviendra le maître de toute la Terre.»

Certaines prophéties délivrent des prédictions propres à des entités bien précises : « Un roi se lèvera, augure l’une d’elles, en allusion à Inanna/Ishtar, il déplacera la déesse protectrice d’Uruk, il établira sa demeure à Babylone… Il imposera les rites d’Anu à Uruk. » Les Igigi sont expressément mentionnés : « Les

offrandes dues aux dieux igigi, suspendues, seront rétablies », stipule une prophétie.

La plupart des chercheurs, à l'image des prophéties égyptiennes, tinrent les « Prophéties akkadiennes » pour de « pseudo-prédictions » ou des textes *post aventum* – composés en réalité bien longtemps après les événements « prédits ». Mais tout comme nous l'avons vérifié à propos des écrits égyptiens, affirmer que les événements n'avaient rien de prédictifs car déjà survenus, c'est au fond soutenir que lesdits événements en soi survinrent réellement (qu'ils aient ou non été prédits). Et c'est ce qui nous importe le plus. *Les prophéties se réalisèrent bel et bien*.

Et si tel est le cas, alors la prédiction que voici (connue sous l'appellation *Prophétie « B »*) est des plus effrayantes :

L'Arme terrible d'Erra
à l'encontre des nations et des gens
s'élèvera tel un jugement.

Oui, prophétie des plus effrayantes, car avant que ne s'achevât le vingt et unième siècle av. J.-C., le « jugement à l'encontre des nations et des gens » survint quand le dieu Erra (« l'Annihilateur ») – épithète de Nergal – déchaîna les armes atomiques en un cataclysme qui avéra les prophéties.

Chapitre 5

Compte à rebours jusqu'au Jugement dernier

Désastreux vingt et unième siècle avant notre ère. Il avait commencé avec la fin tragique et prématurée d'Ur-Nammu, en 2096 av. J.-C. Il connut son apogée avec une catastrophe sans précédent infligée de la main même des dieux, en 2024. Soit vingt-deux années – précisément la précession d'un degré. Coïncidence ? Alors première d'une série d'événements ou coïncidences en soi plutôt bien coordonnés…

Après la mort dramatique d'Ur-Nammu, le trône d'Ur fut occupé par son fils Shulgi. Incapable de revendiquer le statut de demi-dieu, il affirmait malgré tout (*via* ses inscriptions) être né sous de divins auspices : le dieu Nannar lui-même avait fait en sorte que l'enfant fût conçu dans le temple d'Enlil à Nippur, fruit de l'union d'Ur-Nammu et d'une grande prêtresse d'Enlil, afin qu'un « “petit Enlil”, un enfant éligible à la royauté et au trône, soit conçu ».

Le genre de revendication généalogique qu'il ne

s’agissait pas de dédaigner. Ur-Nammu, nous l’avons établi, était aux « deux tiers » divin puisque sa mère était une déesse. Bien que la grande prêtresse, mère de Shulgi, ne fût pas nommée, son statut même souligne qu’à son tour elle appartenait à quelque lignage céleste puisque l’on choisissait la fille d’un roi en qualité d’EN.TU. Or les rois d’Ur, à partir de la Première dynastie, remontaient à des demi-dieux. Il est significatif que Nannar en personne se fût arrangé pour que l’union s’accomplît au sein du temple d’Enlil à Nippur. Comme nous l’avons précisé, c’est sous le règne d’Ur-Nammu que, pour la première fois, le clergé de Nippur se joignit à celui d’une autre cité – en l’occurrence le clergé d’Ur.

La part majeure des événements survenus à Sumer et sa région à cette époque a été compilée à partir des « formules de dates » – des archives royales au sein desquelles chaque année d’un règne se voyait qualifiée par l’événement primordial survenu cette année-là. Le cas de Shulgi est mieux documenté dans la mesure où il laissa à la postérité d’autres inscriptions, courtes comme longues, enrichies de poésie et de chansons d’amour.

Ces archives montrent que peu de temps après son accession au trône, Shulgi – peut-être avec l’espoir d’éviter le sort de son père sur un champ de bataille – alla à l’encontre de la politique combattante paternelle. Il lança des expéditions vers les provinces les plus reculées, jusqu’aux « territoires rebelles », mais ses « armes » prenaient l’allure d’ouvertures commerciales, d’offres de

paix et de mariages avec ses filles. Il se donnait pour successeur de Gilgamesh, à telle enseigne que son itinéraire reprit les deux destinations du fameux héros : la péninsule du Sinaï (site du centre spatial) au sud, et le site de l'atterrissage au nord. Respectueux du caractère « tabou » de la quatrième région, il contourna la péninsule et rendit hommage aux dieux sur sa frontière, en un lieu dit « Grand-Place fortifiée des dieux ». Puis il mit le cap au nord-ouest de la mer Morte, fit halte pour rendre grâces au lieu dit des « Oracles phares » – que nous connaissons pour être Jérusalem – où il éleva un autel au « dieu juge » (épithète courante du dieu Shamash). En la « Place enneigée », au nord, il éleva un autel et offrit des sacrifices. Son « toucher de base »[28] des sites spatiaux accompli, il progressa le long du Croissant fertile – l'itinéraire en arc de cercle du commerce et des migrations est-ouest imposé par la topographie et la disposition des sources d'eau –, puis poursuivit vers le sud à travers la plaine du Tigre et de l'Euphrate pour rejoindre Sumer par le sud.

De retour à Ur, Shulgi avait tout lieu de croire qu'il avait assuré aux dieux comme aux peuples « la paix à tout prix » (pour user d'une analogie moderne[29]). Les dieux le gratifièrent du titre de « grand prêtre d'Anu, prêtre de Nannar ». Il fut pris en amitié par Utu/Shamash et s'attira l'attention personnelle d'Inanna/Ishtar (dont il se vanta dans l'une de ses chansons d'amour d'avoir reçu l'offrande de la vulve dans le temple de la déesse).

Mais alors que Shulgi se détournait des affaires d'État pour des plaisirs plus personnels, l'agitation des « places rebelles » se poursuivait. Peu préparé à l'action militaire, Shulgi demanda des troupes à son allié élamite, en contrepartie de quoi il offrit au roi l'une de ses filles en mariage et la cité de Larsa pour dot. Une expédition militaire massive où entraient ces troupes élamites fut lancée contre les « cités pécheresses » de l'Ouest. Les troupes atteignirent la Grand-Place fortifiée des dieux, sur la frontière de la quatrième région. Shulgi eut beau s'attribuer une victoire sur ses inscriptions, il n'empêche que peu de temps après, il entama l'édification d'une muraille fortifiée pour protéger Sumer des incursions venues de l'ouest et du nord-ouest.

Les formules des dates citent cette muraille sous l'appellation de « Grand mur de l'Ouest » dont les spécialistes pensent qu'il courait depuis l'Euphrate jusqu'au Tigre, au nord de l'emplacement actuel de Bagdad, de quoi bloquer aux envahisseurs l'accès à la riche plaine d'entre les deux fleuves. Cette mesure défensive aura précédé la Grande Muraille de Chine, édifiée pour des raisons semblables à près de deux mille ans d'intervalle !

En 2048 av. J.-C., les dieux conduits par Enlil se lassèrent des défaillances du gouvernement de Shulgi et de sa *dolce vita* personnelle. Ils décrétèrent à son encontre « la mort du pêcheur ». De quel type de mort il s'agit, nous ne savons rien. Mais la réalité historique

atteste qu'il fut, cette année-là, remplacé sur le trône d'Ur par son fils Amar-Sîn, lequel, nous disent les inscriptions, multiplia les expéditions militaires pour réprimer une révolte au nord, pour combattre une alliance de cinq rois à l'ouest.

Comme souvent en pareil cas, les causes profondes de ces péripéties étaient à chercher en arrière, parfois par des voies détournées, dans le passé et à travers d'autres événements. Les « territoires rebelles », bien qu'en Asie et donc domaines du pays enlilien du fils de Noé, Sem, étaient peuplés par divers « Cananéens » – rejetons du biblique Canaan lequel, quoique descendant de Cham (donc africain), occupa une portion du pays de Sem (*Genèse*, chapitre 10). Les « territoires de l'Ouest » le long de la côte méditerranéenne constituaient des terres apparemment convoitées, ce que confirment des textes égyptiens anciens relatifs au différend féroce entre Horus et Seth, soldé par des affrontements aériens au-dessus du Sinaï et de ces mêmes territoires disputés.

Il n'est pas indifférent de noter qu'au travers de leurs expéditions armées pour soumettre et châtier les « nations rebelles » de l'Ouest, Ur-Nammu comme Shulgi parvinrent à la péninsule du Sinaï, mais s'éloignèrent de cette quatrième région sans y pénétrer. L'enjeu du secteur était un endroit nommé TIL.MUN – « Site des missiles » – l'astroport antédiluvien des Anunnaki. À l'issue de la guerre des Pyramides, la quatrième région sacrée fut confiée aux mains réputées neutres de Ninmah (alors

renommée NIN.HAR. SAG – « Dame des pics montagneux »). Mais le commandement opérationnel du centre spatial revint à Utu/Shamash (que voici revêtu de son uniforme ailé, *Fig. 29*, chef des « hommes aigles » du site spatial, *Fig. 30*). Situation, pourtant, qui allait



Figure 29

évoluer au fur et à mesure que la lutte pour la suprématie allait s'intensifier. Inexplicablement, plusieurs textes sumériens et autres « listes divines » commencèrent par associer Tilmun au fils de Marduk, le dieu Ensag/Nabu. Avec, apparemment, l'implication d'Enki : c'est ce que

narre un texte qui décrit l'accord entre Enki et Ninharsag, au terme duquel ils décident de confier le site au fils de Marduk : « Qu'Ensag soit le maître de Tilmun », disent-ils.

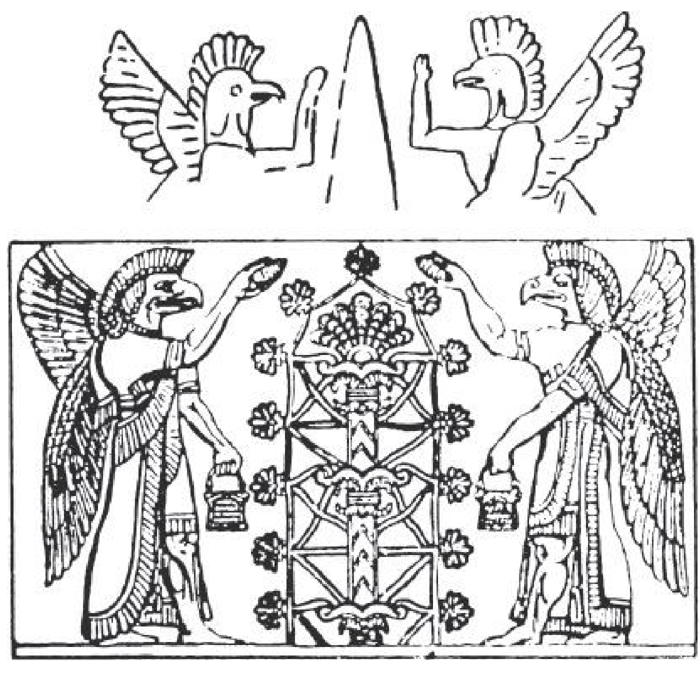


Figure 30

Les sources anciennes indiquent que Nabu s'aventura hors la région sacrée sécuritaire pour gagner les territoires et les villes le long de la côte méditerranéenne, jusqu'à quelques îles de la Méditerranée, histoire de prêcher partout le message de

la survenue prochaine de la suprématie de Marduk. Il était ainsi l'énigmatique « Fils de l'Homme » des prophéties égypto-akkadiennes – fils divin tout autant que fils de l'homme, fils d'un dieu et d'une Terrienne.

Du côté du clan Enlil, impossible, on le comprend, d'accepter une telle situation. Aussi, quand Amar-Sîn prit place sur le trône d'Ur, en successeur de Shulgi, les objectifs et la stratégie des expéditions militaires d'Ur III se réalignèrent sur la reprise de contrôle enlilien de Tilmun pour isoler la région sanctuarisée des « territoires rebelles ». Puis sur l'idée de libérer ces pays par les armes de l'influence de Nabu et Marduk. À partir de 2047 av. J.-C., la quatrième région sacrée devint un objectif et un gage dans la lutte des Enliliens contre Marduk et Nabu. Comme le révèlent tout à la fois les textes de la Bible et de Mésopotamie, le conflit dégénéra en ce qui devint *la plus grande « guerre mondiale » de l'Antiquité*. **Cette « guerre des Rois » va impliquer Abraham l'Hébreu, et le placer au cœur de péripéties internationales.**

En 2048, le destin du fondateur du monothéisme, Abraham, et la prédestination du dieu anunnaki Marduk allaient se rejoindre en un lieu dit Harran.

Harran – le « Caravansérail » – constituait un carrefour de commerce immémorial en Hatti (pays des Hittites). Au croisement des grands axes d'échanges internationaux et des routes empruntées par les armées.

Il était en outre aux sources de l'Euphrate un nœud du transport fluvial, prêt à desservir directement dans le sens du courant Ur elle-même. Ses affluents, le Balikh et le Khabur, fertilisaient les champs qui l'entouraient, de quoi l'ériger en région majeure d'élevage. Les renommés « marchands d'Ur » venaient y chercher la laine d'Harran chargés des fameux textiles d'habillement en laine d'Ur qu'ils distribuaient depuis ce centre. Le commerce des métaux, des peaux, du cuir, du bois, de la vaisselle de faïence et des épices accompagnait le tout (le prophète Ézéchiel, exilé de Babylone dans la région du Khabur aux temps babyloniens, a mentionné les « marchands [d'Harran] de tissus choisis, de capes brodées de bleu et de tapis multicolores »).

Harran (la ville existe toujours en Turquie, sous ce même nom, près de la frontière syrienne, je l'ai visitée en 1997) était également connue, il y a bien longtemps, sous l'appellation d'« Ur loin d'Ur ». En son cœur s'élevait un temple d'Inanna/Ishtar. En 2095 av. J.-C., année du début du règne de Shulgi en Ur, un prêtre, Térah, fut dépêché d'Ur à Harran pour servir ce temple. Il partit avec sa famille qui comptait son fils, Abram. La Bible nous renseigne sur Térah, sa famille, leur déplacement d'Ur vers Harran :

Et ce sont ici les générations de Térah :
Térah engendra Abram, Nahor et Haran ;
et Haran engendra Lot.

Et Haran mourut en présence de Térah son père,
au pays de sa naissance, à Ur des Chaldéens.
Et Abram et Nahor prirent des femmes.
Le nom de la femme d'Abram était Saraï,
et le nom de la femme de Nahor, Milcah [...]
Et Térah prit Abram son fils,
et Lot, fils de Haran, le fils de son fils,
et Saraï sa belle-fille, la femme d'Abram son fils,
et ils sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens,
pour aller au pays de Canaan ;
et ils allèrent jusqu'à Haran, et demeurèrent là.

GENÈSE, 11 : 27-31

Ce sont ces versets qui entament, dans la Bible, l'histoire pivot d'Abraham – nommé au début par son nom sumérien d'**Abram**. Son père, nous a-t-on dit auparavant, descendait d'un rameau patriarcal en droite ligne de Sem, l'aîné de Noé (héros du Déluge). Tous ces patriarches jouirent d'une longue existence – Sem, 600 ans, son fils Arpakshad[30], 438 ans. Puis leur descendance masculine, 433, 460, 239 et 230 ans. Nahor, père de Térah, vécut 148 ans. Quant à Térah lui-même – qui engendra Abram à soixante-dix ans –, il mourut à 205 ans. Le chapitre 11 de la *Genèse* explique qu'Arpakshad et sa descendance vécurent dans les territoires qui prirent plus tard les noms de Sumer et d'Élam, et au sein des nations environnantes. *Ainsi, Abraham, sous*

l'appellation d'Abram, était-il un authentique sumérien.

Cette donnée généalogique à elle seule montre qu'Abraham procédait d'une ascendance particulière. Son nom sumérien, AB.RAM, signifiait « le Bien-aimé de son Père », nom des plus appropriés pour un fils conçu par un père de soixante-dix ans. Le nom du père, Térah, découle du nom-épithète sumérien TIRHU. Il désignait un oracle – prêtre scrutateur des signes célestes ou récipiendaire des messages oraculaires d'un dieu, chargé de les expliquer ou de les transmettre au roi. Le nom de l'épouse d'Abram, SARAÏ (qui deviendra *Sarah* en hébreu), signifie « princesse ». Celui de la femme de Nahor, *Milcah*, « l'égale d'une reine ». Tous deux évoquent une royale généalogie. Puisque, plus loin, il est révélé que la femme d'Abraham était sa demi-sœur – « fille de mon père, non pas de ma mère » –, il s'ensuit que la mère de Saraï/Sarah était de descendance royale. La famille, dès lors, appartenait aux castes sumériennes les plus élevées, ses ancêtres étaient rois et prêtres.

Autre indice parlant dans la recherche de l'histoire familiale, l'obstination mise par Abraham lui-même à se désigner comme *Ibri* – « Hébreu » – lors de sa rencontre avec les monarques de Canaan et d'Égypte. Le mot est tiré de la racine *ABoR* – traverser, croiser –, ce qui permit aux spécialistes de la Bible d'en inférer qu'il s'en était venu de l'autre rive de l'Euphrate, autrement dit de la Mésopotamie. Mais pour ma part, j'estime que le mot est plus spécifique. Le nom utilisé pour désigner le

« Vatican» de Sumer, *Nippur*, est la transcription akkadienne du nom original sumérien, NI.IBRU, le « lieu splendide du Croisement ». Abram et ses descendants, nommés « Hébreux » dans la Bible, appartiennent à une famille qui désigne elle-même ses membres comme *Ibru* – Nippuriens. Ce qui laisse entendre que Térah fut d'abord prêtre à Nippur, puis s'en fut à Ur, enfin à Harran, en compagnie des siens.

Par un travail de synchronisation des chronologies bibliques, sumériennes et égyptiennes (détaillées dans *Les Guerres des dieux et des hommes*[31]), nous en sommes venus à tenir 2123 av. J.-C. pour l'année de naissance d'Abraham. La décision des dieux d'instituer le centre cultuel de Nannar/Sîn, Ur, en capitale de Sumer et de placer Ur-Nammu sur son trône est datée de 2113 av. J.-C. Peu de temps après, les clergés de Nippur et d'Ur furent fusionnés pour la première fois. C'est à peu de chose près à ce moment que le prêtre nippurien Tirhu déménagea en famille, avec Abram âgé de dix ans, pour servir dans le temple de Nannar en Ur.

En 2095, alors qu'Abraham avait vingt-huit ans, déjà marié, Térah se vit transféré à Harran, et sa famille l'accompagna. Ce n'est sans doute pas une coïncidence si c'est précisément cette annéelà que Shulgi succéda à Ur-Nammu. **Le scénario qui se dessine veut que les déplacements de cette famille furent, d'une façon ou d'une autre, liés aux événements géopolitiques de cette zone.** En réalité, quand

Abraham en personne fut choisi pour obéir aux ordres divins de quitter Harran pour se ruer vers Canaan, *le grand dieu Marduk franchit l'étape cruciale en se rendant à Harran.* **Les deux mouvements eurent lieu en 2048 av. J.-C. : Marduk vint séjourner à Harran, Abraham quitta Harran pour le lointain Canaan.**



Figure 31

La *Genèse* nous apprend qu'Abraham avait alors

soixantequinze ans, que c'était donc en 2048 av. J.-C. que Dieu lui dit : « Sors de ton pays, d'où tu es né, et de ta parenté, et de la maison de ton père – quitte Sumer, Nippur et Harran – vers un pays que je te montrerai. » Quant à Marduk, un long texte, *La Prophétie de Marduk*, qu'il adressa au peuple d'Harran (tablette d'argile, *Fig. 31*) renferme l'indice qui confirme et sa venue à Harran, et la date : 2048 av. J.-C. **Il est impossible que les deux voyages n'aient pas été liés.**

Mais 2048 est aussi l'année même au cours de laquelle les Enliliens décidèrent de se débarrasser de Shulgi, qu'ils le condamnèrent à la « mort du pêcheur » – sanction qui signe la fin des « tentatives de pacification » et le retour à une stratégie agressive. *Et là aussi, impossible d'y voir une pure coïncidence.* Assurément, les trois déplacements – Marduk à Harran, Abram qui quitte Harran pour Canaan, et la chute de Shulgi le décadent – sont à mettre en corrélation : **trois mouvements simultanés et liés entre eux sur l'échiquier des dieux.**

Ils marquent, nous allons le voir, autant d'étapes dans le compte à rebours vers le Jugement dernier.

Les vingt-quatre années qui vont alors s'égrener – de 2048 à 2024 avant notre ère – furent marquées par la ferveur religieuse et l'effervescence, par la diplomatie internationale et les intrigues, par les alliances militaires et les échauffourées guerrières, par la conquête de la supériorité stratégique. Le spatiodrome de la péninsule

du Sinaï et les autres sites spatiaux furent sans cesse au cœur des enjeux.

Étonnamment, des archives écrites multiples venues tout droit de l'Antiquité ont subsisté. Elles nous offrent non pas un résumé succinct des événements, mais une profusion de détails sur les batailles, les stratégies, les pourparlers, les mésententes, les acteurs du drame et leurs déplacements, et les décisions déterminantes qui aboutirent au bouleversement le plus profond que la Terre ait connu depuis le Déluge.

Recoupées par les formules des dates et quelques autres références, les sources majeures qui vont reconstituer ces événements tragiques restent les chapitres concernés de la *Genèse*, l'autobiographie de Marduk, ses *Prophéties*, un lot de tablettes de la Collection Spartoli conservées au British Museum *(les textes Kedor-Laomer)* et un long écrit historico-autobiographique dicté par Nergal à un scribe de confiance, l'*Erra Epos*. Comme dans un film – en l'occurrence un *thriller* criminel –, où les témoins visuels et les acteurs clés décrivent le même événement de façon légèrement décalée, mais d'où émerge le vrai de l'histoire, nous avons pu reconstituer les faits réels de l'affaire.

Le déplacement majeur d'une pièce de son échiquier, en 2048 av. J.-C., consista pour Marduk à établir son quartier général à Harran. Ce faisant, il éloignait de Nannar/Sîn ce carrefour du nord vital, et coupait Sumer des territoires Hittites du nord. Au-delà de

la portée militaire du geste, il privait Sumer de ses réseaux commerciaux, économiquement indispensables. Et offrait à Nabu l'occasion de « rassembler ses cités, en direction de la Grande Mer d'établir son parcours ». Les noms topographiques tirés des textes montrent que les principales villes à l'ouest de l'Euphrate tombèrent sous la coupe totale ou partielle du tandem père et fils, dont le site le plus important, le site de l'atterrissage.

Abraham reçut l'ordre de rejoindre la portion des territoires de l'Ouest la plus peuplée – Canaan. Il quitta Harran en compagnie de sa femme et de son neveu Lot. Il voyagea aussi vite qu'il put, plein sud. Ses seuls arrêts visaient à rendre hommage à son Dieu en des sites sacrés choisis. Sa destination : le Néguev, la région sèche en bordure de la péninsule du Sinaï.

Il n'y fit pas escale longtemps. Dès que le successeur de Shulgi, Amar-Sîn, fut intronisé à Ur en 2047, Abram reçut instruction de se rendre en Égypte. On lui enjoignit, immédiatement, de rencontrer le pharaon régnant, et on l'approvisionna en « moutons, en bœufs et en ânes » ; on lui adjoignit « des hommes de main et des servantes, des ânesses et des chameaux ». La Bible ne dit rien du pourquoi de ce traitement royal, mais laisse entendre que le pharaon, informé que Saraï était la sœur d'Abram, supposa qu'elle lui était offerte en mariage – étape dans la conclusion d'un traité sous-jacent. Est-il plausible que des négociations internationales à un tel échelon aient pu intervenir entre Abram et le roi égyptien

? Oui, dès lors que l'on remarque que le retour d'Abram au Néguev à l'issue de sept années en Égypte, en 2040 av. J.-C., coïncide avec la victoire des princes thébains de Haute Égypte sur la dynastie antérieure de Basse Égypte, orée du Moyen Empire égyptien unifié. ***Une nouvelle fois, coïncidence géopolitique !***

Abram désormais secondé en main-d'œuvre et appareillé en chameaux rejoignit le Néguev juste à temps, sa feuille de route enfin claire : défendre la quatrième région et son site spatial. La narration biblique le révèle, il disposait cette fois de la force d'élite des *Ne'arim* que l'on traduit habituellement par « jeunes hommes » alors que les textes mésopotamiens usaient en parallèle du vocable LU.NAR (« Les hommes de NAR ») propre à désigner des hommes armés sur monture. Mon interprétation : Abraham, instruit à Harran des tactiques des Hittites, élite guerrière, obtint en Égypte une force de frappe constituée par des soldats montés sur chameaux. Sa base cananéenne était à nouveau le Néguev, aux marches de la péninsule du Sinaï.

Il agit à temps car une puissante armée – les légions formées par l'alliance des rois enliliens – était en marche, prête, non seulement à écraser et punir les « cités pécheresses » qui avaient formé conjuration avec les « autres dieux », mais aussi à s'emparer du cosmodrome.

Les documents sumériens qui traitent du règne d'Amar-Sîn, fils et successeur de Shulgi, nous apprennent qu'en 2041 av. J.-C. il lança sa plus grande (et ultime)

expédition militaire contre les territoires de l'Ouest tombés sous le charme de Marduk-Nabu. Elle impliquait une invasion d'une envergure sans pareille, menée par une alliance internationale, par laquelle seraient attaquées les cités des hommes tout comme les forteresses des dieux et de leurs enfants.

L'événement était à ce point majeur et unique, en vérité, que la Bible lui consacra un long chapitre – *Genèse*, chapitre 14. Les exégètes l'appellent la « guerre des Rois » car la bataille connut son apogée dans une conflagration qui opposa l'armée de quatre « rois de l'Est » et les forces alliées de cinq « rois de l'Ouest ». S'y illustra de façon remarquable, à un instant culminant, la « cavalerie » d'Abraham.

La Bible attaque sa narration de cette grande guerre internationale par la liste des rois et des royaumes de l'Est, « venus porter la guerre » à l'ouest :

Et il arriva,
aux jours d'Amraphel, roi de Shinéar,
d'Arioch, roi d'Ellasar,
de Chedorlaomer [Kedor-Laomer]*, roi d'élam,*
et de Tidal, roi des nations [Goyim]…

Le lot de tablettes dénommées les *textes de Kedor-Laomer* fut pour la première fois porté à l'attention des exégètes par l'assyriologue Theophilus G. Pinches au cours d'une conférence tenue au Victoria Institute de

Londres, en 1897. Ils décrivent nettement les mêmes événements correspondant à la grande guerre rapportée au chapitre 14 de la *Genèse*, mais de façon bien plus précise. Rien n'empêche de penser, du reste, que ces tablettes aient servi de source aux rédacteurs de la Bible. Elles identifient « Kedor-Laomer, roi d'Élam » au roi élamite Kudur-Laghamar (ou Laghmar), recensé dans des archives. « Ariokh » a été identifié à ERI.AKU (« Serviteur du dieu Lune »), monarque de la cité de Larsa (la biblique « Ellasar »). Et Thidal (ou Tidal) à Tud-Gula, vassal du roi d'Élam.

Un débat a duré des années autour de l'identité d'« Amraphel, roi de Shinéar ». Les hypothèses ont toujours tourné en faveur d'Hammourabi, roi babylonien des siècles plus tard. Shinéar a toujours correspondu, dans la Bible, à Sumer, et non à Babylone. Dès lors qui, au temps d'Abraham, en fut le roi ? J'ai avancé, avec quelque assurance, dans mon livre *Les Guerres des dieux et des hommes*[32], que l'hébreu pouvait ne pas se lire Amra-Phel mais *Amar-Phel*, tiré du sumérien AMAR.PHAL – variante d'AMAR.SIN – dont les formules de dates montrent bien, et c'est certain, qu'il déclencha, en 2041 av. J.-C., la guerre des Rois.

Cette coalition pleinement identifiée fut conduite, dit la Bible, par les Élamites – détail validé par les données mésopotamiennes qui soulignent le retour au commandement des opérations de Ninurta. La Bible en outre date cette invasion par Kedor-Laomer en

remarquant qu’elle intervint quatorze ans après la précédente invasion élamite en Canaan – autre détail conforme aux données de l’époque de Shulgi.

La route choisie pour l’invasion ne fut pourtant, cette fois, pas la même : en coupant court depuis la Mésopotamie par un passage risqué à travers une bande désertique, les envahisseurs évitèrent la côte méditerranéenne densément peuplée en faisant route sur la rive est du Jourdain. La Bible énumère les sites des batailles et les vaincus face aux Enliliens. Elle glisse l’information selon laquelle on tenta de régler ses comptes avec de vieux adversaires – les descendants des Igigi mariés à des Terriennes, jusqu’à Zu l’usurpateur[33] – qui, bien sûr, soutenaient les soulèvements contre les Enliliens. Mais l’on ne perdait pas de vue l’objectif premier : ***le centre spatial***. Les forces d’invasion suivirent ce que l’on nomme, depuis les temps bibliques, la route du roi, qui court nord-sud sur la rive est du Jourdain. Mais quand elles bifurquèrent vers l’ouest en direction de la porte de la péninsule du Sinaï, elles se heurtèrent à un mur : Abraham et sa cavalerie (*Fig. 32*).

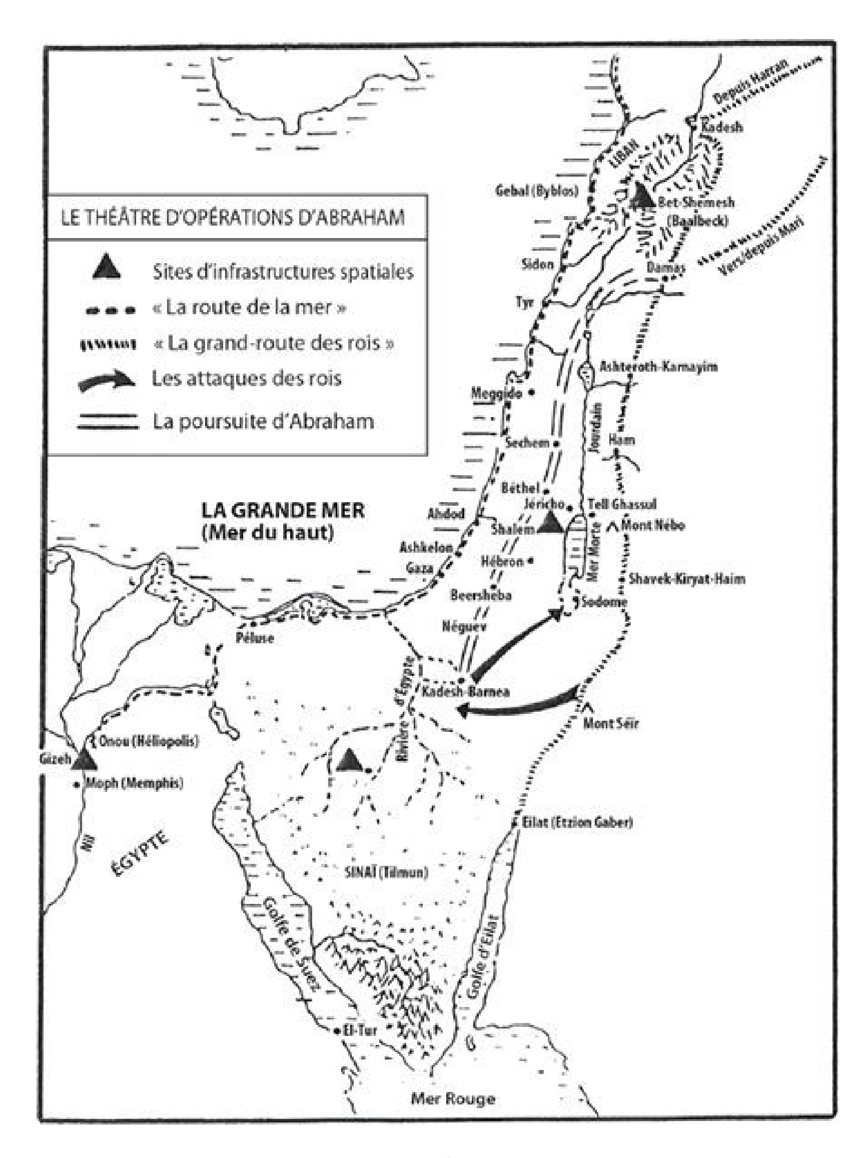

LE THÉÂTRE D'OPÉRATIONS D'ABRAHAM
Sites d'infrastructures spatiales
« La route de la mer »
« La grand-route des rois »
Les attaques des rois
La poursuite d'Abraham
LA GRANDE MER
(Mer du haut)
Depuis Harran
Kadesh
LIBAN
Gebal (Byblos)
Bet-Shemesh
(Baalbeck)
Vers/depuis Mari
Sidon
Damas
Tyr
Ashteroth-Karnayim
Meggido
Jourdain
Sechem
Ham
Béthel
Jéricho
Tell-Ghassul
Ahdod
Shalem
Mont Nébo
Ashkelon
Hébron
Mer Morte
Gaza
Shavek-Kiryat-Haim
Beersheba
Sodome
Péluse
Néguev
Rivière d'Égypte
Kadesh-Barnea
Mont Séir
Onou (Héliopolis)
Gizeh
Moph (Memphis)
Eilat (Etzion Gaber)
Nil
ÉGYPTE
SINAÏ (Tilmun)
Golfe de Suez
Golfe d'Eilat
El-Tur
Mer Rouge

Figure 32

En faisant allusion à la ville carrefour de la péninsule Dur-Mah-Ilani (« Grand-Place fortifiée des dieux ») – Kadesh-Barnéa pour la Bible –, les *textes de Kedor-Laomer* indiquent sans ambiguïté que l'avancée fut stoppée là :

Le fils du prêtre,
celui que les dieux dans leur conseil véritable, avaient oint,
prévint la dévastation.

« Le fils du prêtre », *oint des dieux* ? Pour moi, il ne fait pas de doute qu'il s'agissait d'Abram, fils du prêtre Térah.

Une tablette de formule de date, propriété d'Amar-Sîn, gravée recto verso (*Fig. 33*), se targue de la destruction de NE IB.RU. UM – « Le site d'élevage d'*Ibru'um* ». En réalité, aux portes du centre spatial, nulle bataille n'éclata. La simple présence de la cavalerie combattante d'Abram dissuada les envahisseurs de passer à l'attaque – ils se tournèrent vers des cibles plus riches et lucratives. Mais *si l'allusion vise bien Abram, nominativement, voilà qui offre à nouveau une extraordinaire corroboration de source non biblique du souvenir du patriarche, et peu importe qui revendique la victoire.*

Empêchée de pénétrer la péninsule du Sinaï, l'armée de l'Est se dirigea vers le nord. La mer Morte était

à cette époque plus petite. Son appendice actuel au sud n’était pas encore submergé, c’était alors une plaine fertile d’exploitations agricoles, de vergers et de centres commerciaux. Les implantations comptaient cinq villes, parmi lesquelles les infâmes Sodome et Gomorrhe. Par leur crochet vers le nord, les envahisseurs affrontaient désormais les forces alliées des « cinq villes » que la Bible qualifie de « pécheresses ». Là où, dit la Bible, les quatre rois combattirent et défirent les cinq rois. Les envahisseurs revinrent sur leurs pas après avoir pillé les villes et emmené des captifs, cette fois par la rive ouest du Jourdain.

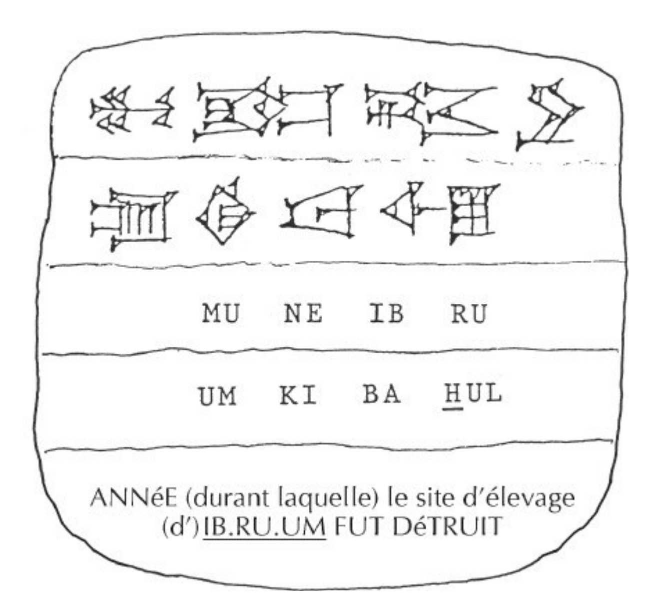


Figure 33

Le coup de projecteur de la Bible sur ces batailles aurait pu se clore sur cette fin des hostilités. Mais c'était sans compter sur la présence, parmi les captifs, du neveu d'Abram, Lot, habitant de Sodome. Sitôt qu'un réfugié de Sodome en avertit Abram, « il arma ses hommes entraînés, trois cent dix-huit d'entre eux, et se lança dans la poursuite ». Sa cavalerie rattrapa les envahisseurs sur la route du nord, près de Damas (*Fig. 32*), libéra Lot, récupéra le butin. La Bible transcrit l'exploit comme le « châtiment de Kedor-Laomer et des rois qui l'accompagnaient » voulu par Abram.

Les écrits antiques laissent entendre que toute déterminée et étendue que fût cette guerre des Rois, elle se montra incapable de venir à bout de la poussée de Marduk et Nabu. Nannar/Sîn, nous le savons, mourut en 2039 av. J.-C. – non pas sous le fer d'un ennemi mais sous la piqûre du dard d'un scorpion. Son frère Shu-Sîn lui succéda en 2038. Les données de son règne de neuf années font état de deux incursions militaires dans le nord, aucune vers l'ouest. Elles recensent surtout ses mesures défensives. Il s'en remit avant tout à l'élévation de nouvelles sections du Mur de l'Ouest pour se protéger des attaques amorrites. Les défenses, pourtant, se rapprochaient sans cesse davantage du cœur de Sumer, et le territoire contrôlé depuis Ur se rétrécissait.

Quand le dynaste suivant (et le dernier), Ibbi-Sîn, prit possession du trône d'Ur III, les envahisseurs de

l'Ouest avaient démantelé le mur défensif et affrontaient la « légion étrangère » d'Ur, les troupes élamites, en plein territoire sumérien. À la tête des peuples de l'Ouest, se tenait celui qui incitait à atteindre l'objectif tant convoité, Nabu. Quant à son divin père, Marduk, il attendait à Harran la nouvelle captivité de Babylone.

C'est alors que les grands dieux, réunis en conseil extraordinaire, approuvèrent des mesures exceptionnelles. Elles allaient bouleverser l'avenir à jamais.

Chapitre 6

Autant en emporte le vent

Que des « armes de destruction massive » n'aient pas été déchaînées au Moyen-Orient de nos jours alimente la crainte que les prophéties d'Armageddon ne se vérifient. La triste réalité est qu'un conflit qui s'aggravait de plus en plus – et qui opposait les dieux, pas les hommes – a bel et bien conduit à l'emploi d'armes nucléaires, à cet endroit du globe, il y a quatre mille ans. S'il s'est jamais réalisé un acte regrettable aux conséquences les plus incontrôlables, ce fut bien celui-ci.

Ce n'est pas en 1945 de notre ère que des armes nucléaires ont sévi sur Terre pour la première fois. Elles ont été utilisées en 2024 av. J.-C. C'est un fait. Pas une vue de l'esprit. L'événement fatidique est décrit dans de multiples documents anciens à partir desquels il nous est possible d'interpréter le quoi, le comment, le pourquoi, les protagonistes, d'en rebâtir les circonstances et de le replacer dans le contexte. Ces sources antiques incluent la Bible hébraïque puisque le premier patriarche hébreu,

Abraham, fut un témoin oculaire de la terrible catastrophe.

L'incapacité de la guerre des Rois à réduire les « territoires rebelles » aura bien sûr découragé les partisans d'Enlil et motivé les pro-Marduk. Mais les événements produisirent d'autres conséquences. Sur instruction d'Enlil, Ninurta s'investit massivement dans l'aménagement d'un astroport de secours de l'autre côté du globe – précisément sur le territoire du Pérou actuel, en Amérique du Sud. Les documents indiquent qu'Enlil lui-même restait éloigné de Sumer au cours de longues périodes de temps. Cette vacance des dieux n'est pas étrangère au chavirement d'alliance des deux derniers rois de Sumer, Shu-Sîn et Ibbi-Sîn, lesquels commencèrent à payer tribut à Enki resté dans son séjour sumérien d'Eridu. Les divines absences induisirent en outre une perte de contrôle de la « légion étrangère » élamite : les archives évoquent les « sacrilèges » commis par ces troupes. Dieux et humains finirent par éprouver un dégoût de plus en plus fort face à la situation.

Tout particulièrement Marduk, en rage contre les échos des pillages, des destructions et des profanations qui frappaient sa si chère Babylone. Rappelons-nous que lors de son dernier séjour dans la cité, il avait été persuadé par son demi-frère Nergal de se tenir en paix jusqu'à ce que le temps astronomique ait atteint l'ère du Bélier. Il s'y était résolu, fort de la promesse solennelle de Nergal que nul trouble ni profanation ne toucheraient

Babylone, c'est l'inverse qui s'avéra. Marduk s'irrita de la profanation supposée de son temple dans la cité, perpétrée par les « indignes » Élamites : « Ils ont fait du temple de Babylone une tanière de meutes de chiens. Des corbeaux s'y ébattent, ils y croassent bruyamment, ils y font leurs déjections. »

Depuis Harran, son cri interpella les dieux majeurs: « Jusqu'à quand ? » Le temps n'est-il donc pas arrivé, demanda-t-il au sein de son autobiographie prophétique :

Ô grands dieux, sachez mes secrets
comme je me ceins, j'évoque ma mémoire.
Je suis le divin Marduk, dieu majeur.
Je fus chassé pour mes fautes,
je m'en fus dans la montagne.
Dans bien des pays, j'ai erré.

Je m'en fus depuis la terre où le soleil se lève à celle où il se couche.

Je m'en vins des hauts plateaux d'Hatti
là où j'ai sollicité un oracle ;
là où j'ai demandé : « Jusqu'à quand ? »

Marduk poursuit : « Au cœur d'Harran je me suis niché, mes jours sont à présent venus. » Il dit encore que l'heure a sonné pour lui de s'établir dans sa ville

(Babylone), « de rebâtir mon temple, d'établir ma demeure éternelle ». Il se posa en visionnaire, évoqua la projection de son temple E.SAG.ILA (le « temple au fronton élevé ») s'élançant telle une montagne depuis sa base à Babylone, il le nomma « ma Maison d'Alliance ». Il projeta une Babylone éternelle où régnerait un roi par lui désigné, une cité d'allégresse sous la bénédiction d'Anu. Les temps messianiques, prédit Marduk, « chasseront le mal et le sort funeste, ils apporteront à l'humanité un amour tout maternel ».

L'année qui marqua le terme des vingt-quatre ans de son séjour à Harran fut 2024 av. J.-C. Soit vingt-deux ans après que Marduk eut accepté de quitter Babylone pour attendre l'ère céleste oraculaire.

Le rappel du « jusqu'à quand ? » de Marduk aux grands dieux n'avait rien d'une figure de style sans effet puisque l'état-major anunnaki consultait constamment, de façon informelle comme au travers de conseils officiels. Alarmé par la détérioration de la situation, Enlil se rua de toute urgence à Sumer. Il fut choqué d'y découvrir que les choses s'étaient dégradées, y compris à Nippur. Ninurta fut prié d'expliquer la méconduite des Élamites, mais il en rejeta la faute sur Marduk et Nabu. Convoqué, Nabu « devant les dieux, le fils de son père se présenta ». En accusateur le plus virulent, Utu/Shamash décrivit la terrible situation et lança que « Nabu avait été cause de tous ces événements ». Au nom de son père, Nabu s'en prit à Ninurta, raviva les vieilles accusations

portées contre Nergal qui consistaient à lui reprocher la disparition des dispositifs de surveillance installés avant le Déluge et son incapacité à prévenir les comportements sacrilèges à Babylone. Le ton s'éleva entre Nergal et lui, et, « convaincu d'irrespect… à l'encontre d'Enlil le vil, il dit : "Au mépris de toute justice, il fomenta la destruction. Enlil, contre Babylone, est à l'origine du malheur dûment préparé" ». Jamais pareille accusation n'avait été portée contre le Seigneur de l'Autorité.

Quand Enki prit la parole, ce fut pour défendre son fils, et non Enlil. De quoi accuse-t-on vraiment Marduk et Nabu ? demandat-il. Il tourna son courroux tout particulièrement contre son fils Nergal : « À quoi rime ton opposition obstinée ? » le questionnat-il. Tous deux envenimèrent à tel point leur dispute qu'Enki au final aboya l'ordre à Nergal de se retirer de sa présence. Le conseil des dieux fut suspendu dans la confusion.

Mais tous ces débats, accusations, contre-accusations intervenaient en réaction contre une réalité chaque jour plus présente – réalité que Marduk renvoyait à l'oracle céleste : l'avancée du temps –, celle de l'inexorable glissement de l'horloge précessionnelle d'un degré : l'ère du Taureau, ère zodiacale d'Enlil, touchait à sa fin, l'ère du Bélier, l'ère de Marduk, pointait sa menace au firmament. Ninurta pouvait s'en rendre compte depuis son temple Eninnu à Lagash (bâti par Gudéa). Ningishzzida/Thot pouvait le confirmer par le jeu des cercles de pierre qu'il avait fait dresser ailleurs sur Terre.

Et de tout cela, à son tour, le peuple n'ignorait rien.

C'est à ce moment que Nergal – humilié par Marduk et Nabu, chassé par son père – « délibéra en son for intérieur », et concocta l'idée de recourir aux « armes de la terreur ». Il ignorait où elles étaient tenues cachées, mais connaissait leur existence, cadenassées dans un souterrain secret (selon un texte catalogué CT-XVI, lignes 44-46, quelque part en Afrique, sur les terres de son frère Gibil) :

Ces sept-là, au cœur de la montagne, attendaient;
elles gisaient dans leur fosse sous la terre.

Si l'on se fonde sur notre actuel degré technologique, elles pourraient être assimilées à sept têtes nucléaires : « Blindées de terreur, dans un éclat de lumière elles se ruent en avant ». Elles avaient été transbordées sur Terre de façon fortuite et avaient été enfouies en un lieu sûr secret il y a bien longtemps. Enki savait où. Enlil aussi.

En conseil de guerre, les dieux rejetèrent Enki, votèrent la motion de Nergal en faveur d'un coup de semonce punitif à l'encontre de Marduk. La communication avec Anu était permanente : « Anu envoyait ses paroles vers la Terre, la Terre vers Anu prononçait les mots. » Il fit clairement entendre que son approbation du pas jusqu'alors jamais franchi se limitait à priver Mardouk du port spatial du Sinaï, mais qu'en

aucun cas ni les dieux ni les Terriens ne devaient être blessés : « Anu, seigneur des dieux, prit la Terre en pitié», expriment les antiques archives. Les dieux désignèrent Nergal et Ninurta comme responsables de la mission, en leur précisant sans aucune ambiguïté sa portée limitée et conditionnelle.

Il n'en alla pas ainsi : la « loi des conséquences imprévisibles » se révéla fondée, à une échelle catastrophique[34].

Dans la foulée du désastre qui se traduisit par des morts sans fin et la désolation de Sumer, Nergal dicta à un scribe de confiance sa version personnelle des événements dans l'espoir de s'exonérer. Cette longue lettre est connue sous le titre d'*Erra Epos*, où *Erra* renvoie à l'épithète de Nergal (l'« Annihilateur »). Ninurta est surnommé *Ishum* (la « Fournaise »). Il nous est loisible de reconstituer l'histoire véritable en recoupant ce texte avec les informations tirées d'autres sources, sumériennes, akkadiennes et bibliques.

C'est ainsi que nous avons découvert que sitôt la décision connue, Nergal se précipita vers le domaine africain de Gibil pour y retrouver les armes et les exhumer, sans attendre Ninurta. Consterné, Ninurta apprit que Nergal s'apprêtait à ne pas tenir compte des limites fixées à l'expédition. Qu'il était sur le point d'user des armes sans discernement, pour régler ses comptes personnels : « Je vais annihiler le fils, que son père l'ensevelisse. Puis je tuerai le père et interdirai à

quiconque de lui donner sépulture », claironnait Nergal.

Au beau milieu de leur dispute, les deux personnages apprennent que Nabu ne reste pas les bras croisés : « De son temple il part rassembler ses cités, il porte son pas vers la Grande Mer. Il fait son entrée dans la Grande Mer, s'adjuge un trône qui n'est pas sien. » Nabu ne se contentait pas de rameuter les villes de l'Ouest, il jetait son grappin sur les îles méditerranéennes et s'instituait leur monarque ! Nergal/Erra en fit un argument : détruire le centre spatial ne suffisait pas : il fallait punir, détruire Nabu et les villes ralliées !

Mais dès lors animé par deux objectifs, le tandem Nergal/ Ninurta entrevit un obstacle : attaquer le site spatial n'allait-il pas donner le signal de la fuite à Nabu et à ses partisans impies ? La solution, ils la trouvèrent en redéfinissant chacun leurs cibles : Ninurta attaquerait le spatiodrome, Nergal les « cités pécheresses » d'alentour. Mais respectueux des accords passés, Ninurta avait des arrière-pensées : il insista pour éloigner non seulement les Anunnaki employés au fonctionnement du site, mais aussi certaines catégories d'humains. « Vaillant Erra, dit-il à Nergal, *détruiras-tu le juste avec l'impie ? Annihileras-tu ceux qui n'ont pas pêché contre toi à la manière de ceux qui ont pêché ?* »

Nergal/Erra, ce sont les textes anciens qui le précisent, fut convaincu par ces paroles : « Les mots d'Ishum, Erra en fit son miel. » C'est ainsi que chacun d'eux, un matin, après s'être partagé les sept têtes

nucléaires, s’embarquèrent pour l’ultime mission :

Alors le héros Erra se mit en mouvement,
rappelant en son esprit les paroles d’Ishum.
Ishum à son tour fit route
dans le respect des paroles échangées,
le cœur serré.

Les sources disponibles vont jusqu’à nous dire qui visa quel objectif : « Ishum vers le mont le plus éminent se dirigea » (*L’épopée de Gilgamesh* nous dit que le complexe des spationefs se tient derrière ce mont). « Ishum éleva la main [et] le mont fut écrasé [...] Ce qui avait été élevé pour s’élancer vers Anu fut cause de sa disparition, sa face fut vouée à s’évanouir, son emplacement fut rendu à la désolation. » En un souffle atomique, le centre spatial et ses équipements furent anéantis de la main de Ninurta.

Puis l’antique récit décrit les faits et gestes de Nergal : « À l’image d’Ishum, Erra suivit la route des rois, fit disparaître les cités, il les rendit à la désolation. » Ses cibles étaient les « cités pécheresses » dont les rois avaient formé alliance contre les monarques de l’Est, la plaine au sud de la mer Morte.

Ainsi fut fait en 2024 av. J.-C. : les armes nucléaires se déchaînèrent sur la péninsule du Sinaï et sur la plaine environnante de la mer Morte. Du centre spatial et des cinq cités, il ne resta rien.

Étonnant ou pas, il n'est pourtant pas si surprenant que l'on interprète Abraham et sa mission au pays de Canaan dans le sens de notre explication : c'est à travers cet événement apocalyptique que convergent le récit biblique et les textes mésopotamiens.

Nous savons par les documents mésopotamiens qui relatent l'affaire que, comme il l'avait été demandé, les Anunnaki de garde au complexe furent éloignés : « Tous les deux [Nergal et Ninurta], prêts à déchaîner le malheur, firent en sorte que les gardiens se tinssent en dehors. Les dieux d'ici abandonnèrent les lieux – les protecteurs du site gagnèrent les hauteurs du ciel. » Mais pourtant, si les écrits mésopotamiens répètent que « chacun d'eux arrangea la fuite des dieux, ménagea leur fuite de la fournaise », ils se montrent ambigus sur l'application d'une alerte préalable aux populations des cités condamnées. Sur ce point, la Bible fournit les détails qui manquent : nous lisons dans la *Genèse* qu'Abraham et son neveu Lot furent bel et bien avertis – mais non les autres habitants des « cités pécheresses ».

Le rapport que constitue la Bible ne se limite pas à éclairer les péripéties « bouleversantes » des attaques, il contient des précisions qui jettent une lumière trouble sur les dieux en général et leur relation avec Abraham en particulier. L'histoire commence au chapitre 18 de la *Genèse*. Abraham, alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, est assis à l'entrée de sa tente sous le chaud soleil de midi. Il « leva les yeux » et vit soudain « trois hommes [qui] se

tenaient debout devant lui ». Quoique décrits comme *Anashim*, des « hommes », ils offraient un aspect singulier ou inhabituel car Abraham se rua hors de sa tente et s'inclina jusqu'au sol, puis – en s'offrant comme leur serviteur – leur lava les pieds et leur prodigua de la nourriture. Autant de signes que les trois visiteurs étaient d'essence divine. Sur le point de partir, leur chef – désormais désigné comme le Seigneur Dieu – décide de révéler à Abraham la mission de leur trio : déterminer si Sodome et Gomorrhe font bien partie des cités vouées au péché et, dans ce cas, si leur « bouleversement » est justifié. Alors que deux des trois visiteurs poursuivent leur route vers Sodome, Abraham approche Dieu et lui ***reproche*** **(!)** dans les termes mêmes du récit mésopotamien : *Feras-tu périr aussi* [l'homme] *droit avec le pervers ?* (*Genèse* 18:23).

S'en suit alors un incroyable marchandage entre l'homme et Dieu. Abraham : « Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ; détruiras-tu aussi, et n'épargneras-tu pas l'endroit à cause des cinquante justes qui y sont ? » interpelle-t-il Dieu. Eh bien tope-là, la ville sera épargnée si elle abrite cinquante justes. Et s'ils sont quarante ? relance Abraham. Et que fais-tu à trente ? Et ainsi de suite, jusqu'à dix… « Et Yahvé s'en alla, dès qu'il eut achevé de parler à Abraham. Et Abraham retourna en sa demeure. »

Les deux autres êtres d'essence divine – le récit qui se poursuit au chapitre 19 les nomme *Mal'achim*,

littéralement « émissaires », généralement traduit par « anges » – arrivèrent à Sodome dans la soirée. Les incidents sur place confirmèrent la duplicité de la population, si bien qu'à l'aube les deux émissaires pressent le neveu d'Abraham, Lot, de fuir avec sa famille, car « Yahvé va détruire la ville ». Le reste de la famille demande un délai, et l'un des « anges » accepte que soit retardé le grand choc, le temps que Lot et sa famille gagnent l'abri de la montagne.

« Et Abraham se leva de bon matin [...] Et il regarda vers Sodome et Gomorrhe, et du côté de tout le pays de la plaine, et contempla, et la fumée de la région montait comme la fumée d'une fournaise. »

Abraham avait quatre-vingt-dix-neuf ans. Né en 2123. Nous devions donc être en 2024 av. J.-C.

La convergence des écrits mésopotamiens avec la narration de la *Genèse* sur la destruction de Sodome et Gomorrhe devient soudain l'une des confirmations les plus significatives de la véracité de la Bible en général et du rôle et du statut d'Abraham en particulier – confirmation pourtant des plus rejetées par les théologiens et autres exégètes : la raison tient en la description des visiteurs du jour d'avant, le jour où trois êtres divins (« des anges » d'apparence humaine) ont rencontré Abraham, ce qui « colle » un peu trop avec un récit impliquant des « astronautes du lointain passé[35] ». Ceux qui questionnent la Bible ou tiennent les écrits

mésopotamiens pour de simples mythes ont cherché à expliquer les destructions de Sodome et Gomorrhe par le jeu d'une calamité naturelle, alors même que la version biblique confirme à deux reprises que le « bouleversement » par le « feu et le soufre » n'eut rien d'une catastrophe naturelle, mais un événement *prémédité, ajournable et même annulable* : première occurrence, le marchandage d'Abraham avec le Seigneur visant à épargner les villes de façon à ne pas sacrifier les justes avec les impies ; deuxième occurrence, l'obtention par son neveu Lot d'un délai avant le déclenchement.

Des photographies de la péninsule du Sinaï prises depuis l'espace (*Fig. 34*) montrent encore l'immense dépression et les cicatrices au sol à l'impact de l'explosion atomique. La zone même est de nos jours constellée de rochers écrasés, brûlés, noircis (*Fig. 35*). Elle présente un taux anormalement élevé d'isotope d'uranium 235, pour les spécialistes le signe d'une exposition à une ***chaleur soudaine immense d'origine nucléaire.***



Figure 34

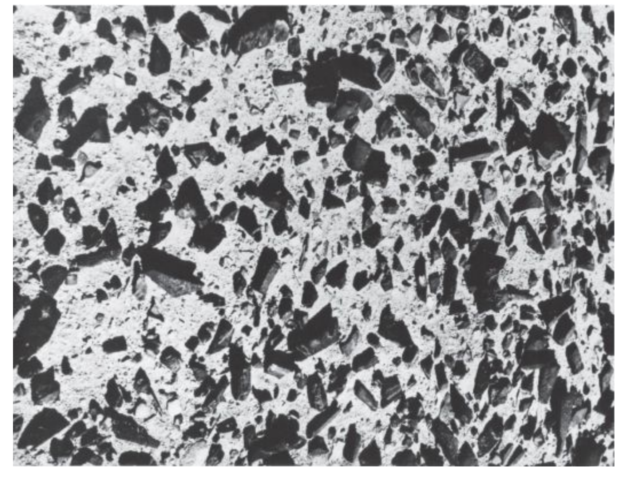


Figure 35

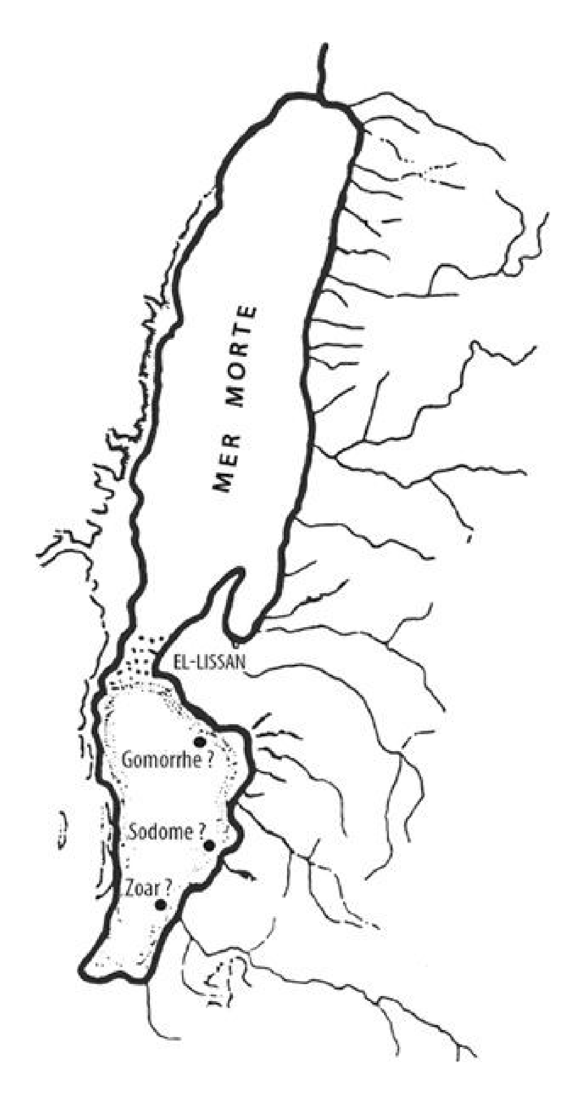


Figure 36

La destruction des cités de la plaine de la mer Morte aboutit à l'affaissement du rivage sud de la mer, à l'inondation de la région jadis fertile, et à son dessin actuel, sorte d'appendice séparé du bassin maritime par une barrière, dite « *El-Lissan* » (« la Langue », *Fig. 36*). Les essais d'exploration du lit marin à cet endroit par des archéologues israéliens ont révélé la présence de ruines sous-marines énigmatiques, mais le royaume hachémite de Jordanie, pour cette moitié de la mer Morte où reposent les traces, mit son veto à la poursuite des fouilles. Intéressant : les textes mésopotamiens concernés confirment le bouleversement topographique et vont même jusqu'à sous-entendre que la mer doit son appellation de « Morte » à un bombardement nucléaire : Erra, content-ils, « excava la mer, la divisa en son entier. Ce qui y vivait, jusqu'aux crocodiles, il le dessécha ».

Le tandem, comme on le découvrit, ne se contenta pas de détruire le complexe spatial et les cités pécheresses: conséquence des explosions atomiques,

Une tempête, le Vent du Diable,
s'éleva dans le ciel.

Et la réaction en chaîne aux effets incalculables démarra.

Les archives historiques montrent que la civilisation sumérienne s'effondra au cours de la sixième année du règne d'Ibbi-Sîn à Ur – 2024 av.

J.-C. Souvenez-vous, chers lecteurs : cette année-là, Abraham était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans…

Les historiens ont d'abord présumé qu'Ur, capitale de Sumer, avait été submergée par des « envahisseurs barbares ». Mais aucune preuve d'une invasion si destructrice n'a été rapportée. Puis l'on mit à jour un texte intitulé *Lamentation sur la destruction d'Ur*. Il plongea les chercheurs dans l'étonnement dans la mesure où il ne pleurait pas la destruction matérielle d'Ur, mais son « abandon » : les dieux qui y avaient résidé l'avaient abandonnée, les habitants qui y avaient séjourné s'en étaient allés, ses écuries étaient vides. Le temple, les maisons, les bergeries demeuraient intacts. Debout. Mais vides.

On trouva alors d'autres « lamentations ». Les textes ne pleuraient pas seulement Ur, mais Sumer tout entier. Et de nouveau, il y était question d'« abandon » : pas seulement de la part des dieux de la cité, Nannar, Nigal, avaient abandonné Ur. Enlil, le « taureau sauvage», avait abandonné son temple bien-aimé de Nippur. Ninmah avait abandonné sa ville de Kesh. Inanna, « reine d'Erech », avait quitté sa cité. Ninurta avait déserté son temple Eninnu. Son épouse Bau n'était plus à Lagash. Les cités sumériennes, l'une après l'autre, avaient été « abandonnées », sans plus de dieux, d'habitants, d'animaux. Les chercheurs se heurtaient désormais à quelque « catastrophe effroyable », une

mystérieuse calamité qui aurait frappé tout Sumer. De quelle nature pouvait-elle relever ?

La réponse à l'énigme se trouvait sous leurs yeux, dans les textes : *Autant en emporte le vent*.

Non, je ne cherche pas même à faire un jeu de mots avec le titre d'une œuvre littéraire doublée d'un film. C'était le refrain des textes de lamentations : Enlil avait abandonné son temple, il avait été « emporté par le vent ». Ninlil avait été « emportée par le vent » hors de son temple. Nannar avait abandonné Ur – ses bergeries « emportées par le vent ». Et la litanie se répète. À telle enseigne que les spécialistes en avaient conclu qu'une telle répétition des vocables relevait d'un procédé littéraire, un refrain répété par les lamentos tant et tant pour amplifier le chagrin. De procédé littéraire, point. La vérité, toute nue, la voici : **Sumer et ses cités avaient été littéralement vidées par le vent.**

Un « *Vent du Diable* », disaient les lamentations (relayées par d'autres textes), se leva et causa « une calamité, l'une de celles que les hommes ignoraient, qui s'abattit sur le territoire ». C'était bien un *Vent du Diable* qui « fut cause de la désolation des villes, cause de la désolation des maisons, cause de la désolation des écuries, de la désertion des bergeries ». Désolation, pas destruction. Le vide, pas la ruine. Les villes étaient debout, les maisons se dressaient, les écuries et les bergeries demeuraient – mais rien qui fût vivant ne les hantait plus. Jusqu'aux « fleuves de Sumer [qui]

charriaient des flots amers, les champs autrefois cultivés étaient envahis d'herbe, dans les prés les plantes étaient flétries ». Toute vie avait disparu. Cette calamité n'avait pas de précédent :

Une calamité avait frappé Sumer,
une de celles que les hommes ignoraient.
Une de celles que l'on n'avait jamais connues avant,
une de celles contre lesquelles l'on ne pouvait lutter.

Portée par le Vent du Diable, cette mort-là ne faisait pas de quartier. Cette mort-là « rôde par les rues, elle va librement par les routes [...] Quelle que soit la hauteur du mur, son épaisseur, elle traverse comme un torrent qui déborde [...] Nulle porte ne la contient, nul verrou ne lui fait faire demi-tour ». Ceux qui se cachaient derrière les portes étaient frappés à l'intérieur. Ceux qui rampaient sur les toits mouraient sur les toits. Cette mort-là se faisait invisible : « Aux côtés d'un homme elle se tient, personne ne la voit. À son entrée dans la maison, son apparence reste inconnue. » Cette mort-là était épouvantable : « La toux et le mucus serraient la poitrine, la bouche s'emplissait de salivation, les gens ne pouvaient plus parler, ils étaient hébétés [...] la mutité les frappaient [...] les maux de tête. » Quand le Vent du Diable s'agrippait à ses victimes, leurs « bouches s'emplissaient

de sang ». La mort et l'agonie régnaient partout.

Les textes établissent que le Vent du Diable, « celui qui jette la nuit de cité en cité », n'eut rien d'une calamité naturelle. Mais la conséquence d'une décision délibérée des grands dieux. Le résultat d'une « grande tempête ordonnée par Anu, une [décision] née au tréfonds d'Enlil». Et l'effet d'un acte singulier – « engendré d'un seul jet, en un flash lumineux » – survenu au fin fond de l'ouest : « Du cœur de la montagne il se produisit, de la Plaine sans Pardon il monta [...] Tel l'amer venin des dieux, de l'ouest il fit chemin. »

Une confirmation de l'origine du Vent du Diable à travers la « commotion » nucléaire à l'arrière et tout près de la péninsule du Sinaï nous vient de l'affirmation que les dieux en connaissaient la source et l'origine – *un souffle, une explosion :*

Un souffle du mal précéda la tempête maudite,
un souffle du mal qui fut son éclaireur.
Puissante progéniture et fils sans peur
du fléau furent les envoyés.

Les auteurs des lamentations, les dieux en personne, nous ont laissé un témoignage vivant de ce qui s'était produit. À peine les « armes de terreur » furent-elles lancées du ciel par Ninurta et Nergal, qu'« elles déployèrent leurs rayons redoutables, consumèrent tout tel un feu ». La tempête qui en naquit « en un éclair de

feu se créa ». Un « épais nuage porteur de mort » – un « champignon » nucléaire – s'éleva alors dans le ciel, suivi par des « rafales de vents qui s'engouffrent [...] une tempête qui embrase les cieux ». Jour inoubliable :

En ce jour,
quand le ciel fut écrasé
et la terre rongée,
sa face enfouie dans le maelstrom.
Quand le ciel fut obscurci
et comme recouvert d'ombre,
en ce jour le Vent du Diable se leva.

Les textes multiples se recoupent pour attribuer le maelstrom empoisonné à l'explosion survenue « là où les dieux s'élevaient et descendaient », à l'anéantissement du centre spatial davantage qu'à la destruction des « cités pécheresses ». C'est là, « au cœur des montagnes », que le champignon nucléaire se déploya dans un éclair aveuglant, et c'est bien de là que les vents dominants, venus de la Méditerranée, convoyèrent le nuage nucléaire nocif vers l'est, en direction de Sumer, où il ne détruisit rien, mais anéantit dans le silence, en tuant tout ce qui vivait, asphyxié par l'air contaminé aux isotopes.

Il ressort de tous les textes concernés que pas un des dieux impliqués, à l'exception probable d'Enki, qui avait protesté contre le recours aux armes de terreur et en avait dénoncé les dangers, n'avait anticipé l'issue. La

plupart étaient nés sur Terre. Pour eux, les récits des guerres atomiques sur Nibiru relevaient des histoires d'ancêtres. Peut-être Anu, qui aurait dû savoir les choses plus que tout autre, avait-il pensé que des armes cachées depuis si longtemps n'auraient pas fonctionné à plein, voire pas du tout ? Peut-être Enlil et Ninurta (originaires de Nibiru) avaient-ils pensé que les vents pousseraient le nuage atomique vers les déserts arides de l'actuelle Arabie, ou même qu'ils ne véhiculeraient rien ? Qui peut le savoir ? Tout ce qu'en disent les textes, c'est que « les grands dieux blêmirent face à l'immensité de la tempête ». Il est toutefois établi que pas plus tôt connues la direction des vents et l'intensité de la pollution nucléaire, on sonna l'alarme à l'intention de ceux qui se trouvaient dans le sillage du vent – dieux et humains : sauve qui peut !

La panique, la terreur, la confusion qui s'emparèrent de Sumer et de ses centres urbains sitôt l'alarme donnée se retrouvent dans les descriptions vivantes d'une série de « Lamentations », des *Lamentations d'Ur* aux *Lamentations sur la désolation d'Ur et de Sumer*, en passant par *La Lamentation de Nippur, La Lamentation d'Uruk*, et d'autres. Du côté des dieux, tout s'est joué apparemment au « chacun pour soi ». Ils sautèrent dans des engins divers et variés, ils prirent l'air ou la voie d'eau pour s'éloigner du passage des vents. À l'adresse des populations, les dieux sonnèrent l'alarme avant leur fuite. On trouve dans *La*

Lamentation d'Ur : « Debout ! Fuyez ! Cachez-vous dans la steppe ! » à l'adresse des gens réveillés au beau milieu de la nuit. « Frappés de terreur, les loyaux citoyens d'Uruk » fuirent pour échapper à la mort, en vain, le Vent du Diable les faucha.

On n'assista pas partout à la même scène. En Ur, la capitale, Nannar/Sîn se montra si incrédule qu'il se refusa à croire le destin de la cité scellé. Son grand appel émouvant vers son père Enlil pour qu'il écarte la calamité a été conservé dans *La Lamentation d'Ur* (composée par Ningal, son épouse). Ainsi s'exprime le constat inexorable de l'inévitable :

La royauté fut conférée à Ur,
non pas un règne éternel…

Nannar et Ningal, trop attachés aux gens de leur cité pour les abandonner, vont refuser l'inévitable et décider de rester. Le Vent du Diable allait envelopper Ur ; « l'évocation de ce jour me fait encore frissonner, écrivit Ningal, mais nous ne fuîmes pas l'odeur putride de ce jour. » Quand survint la fin du monde, « un lamento amer d'Ur s'éleva, mais de son infection nous ne nous éloignèrent pas ». Le couple divin passa cette nuit de cauchemar au cœur de la « termitière », chambre souterraine profondément creusée au sein de leur ziggourat. Au matin, alors que le vent contaminé « s'évacuait de la ville », Ningal comprit que Nannar était

atteint. Elle se vêtit en toute hâte et arracha le dieu loin d'Ur, la ville qu'ils avaient tant aimée.

Une autre divinité au moins fut aussi touchée par le Vent du Diable. Il s'agit de l'épouse de Ninurta, Bau, restée seule à Lagash (quand son mari s'employait à détruire le port spatial). Adulée par son peuple qui la nommait « Notre Mère Bau », elle avait l'expérience d'un médecin praticien et elle ne se résolut pas à fuir. Les *Lamentations* mentionnent que « ce jour-là, la tempête s'empara de Dame Bau. Comme s'il se fût agi d'une mortelle, la tempête s'empara d'elle ». On trouve peu de chose sur la sévérité de son état, mais les archives ultérieures de Sumer semblent indiquer qu'elle ne survécut pas très longtemps.

Eridu, ville d'Enki, plus loin au sud, se retrouva apparemment à la limite de l'extension du Vent du Diable. *Le Lamento d'Eridu* nous apprend que la femme d'Enki, Ninki, s'éloigna de la ville par la voie des airs pour gagner un refuge plus sûr dans l'Abzu africain d'Enki : « Ninki, Auguste Dame, à tire d'ailes comme un oiseau, quitta sa ville. » Mais Enki à son tour ne s'éloigna de la cité que de façon à échapper au sillage du Vent du Diable : « Le Seigneur d'Eridu se tint hors la ville [...]. Sur le sort de sa cité, il versa des larmes amères. » Une foule d'habitants d'Eridu le suivirent, dressèrent des camps hors d'atteinte de la tempête qu'ils virent – un jour et demi – « se saisir d'Eridu ».

Le plus extraordinaire fut que de tous les centres

urbains majeurs du pays, Babylone fut la moins touchée car située à la limite nord du souffle. Dès l'alarme sonnée, Marduk entra en contact avec son père en quête de son conseil : que doit faire la population babylonienne, lui demanda-t-il ? Que ceux qui ont les moyens de fuir aillent vers le nord, lui dit Enki. Et de même que les deux « anges » avaient objurgué Lot et sa famille de ne pas se retourner au cours de leur fuite de Sodome, Enki, à son tour, donna instruction à Marduk de prévenir ceux qui le suivraient « de ne pas se retourner ni regarder par derrière ». Si la fuite était impossible, les gens devaient chercher un abri souterrain. « Place-les dans une chambre sous terre, dans le noir », conseilla Enki. Babylone et les habitants qui obéirent à cet avis, aidés par la direction de vent, ne furent pas touchés.

Le passage du Vent du Diable (dont les derniers relents, nous dit-on, atteignirent le mont Zagros plus à l'est) laissa Sumer désolé, prostré. « La tempête dévasta les cités et les habitations. » Les morts, couchés où ils avaient été abattus, ne furent pas ensevelis : « Les cadavres, comme un monceau de graisse sous le soleil, fondirent à perte de vue. » Dans les pacages, « le gros et le petit bétail se fit rare, tout ce qui vivait disparut ». Les parcs à moutons « furent livrés au Vent ». Les champs cultivés dégénérèrent. « Sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, ne poussèrent plus que des plantes sclérosées, dans les marais les roseaux pourrirent et puèrent. » « Personne pour arpenter les grand-routes, nul voyageur

en quête de chemins. »

« Oh toi, temple de Nannar en Ur, que ta désolation est triste !, s'affligeaient les poèmes de lamentations, Oh, Ningal, toi dont la ville a péri, que ton sang se fasse eau ! »

La ville est devenue étrange cité,
comment peut-on y subsister ?
La maison n'est plus qu'antre de larmes,
l'eau a remplacé mon sang.
Ur et son temple, au Vent
furent livrés.

Au terme de deux mille ans, la grande civilisation sumérienne s'était délitée dans le vent.

Ces dernières années, les géologues ont rejoint les archéologues, avec les climatologues, en compagnie d'autres experts scientifiques dans le cadre d'une action pluridisciplinaire tendant à résoudre une bonne fois pour toutes l'énigme du brutal effondrement de Sumer et Akkad, à la fin du troisième millénaire av. J.-C.

Une étude dans l'air du temps, parmi d'autres, menée par un groupe international de sept scientifiques aux disciplines croisées, s'intitula : « Changement climatique et effondrement de l'Empire akkadien : les preuves tirées des profondeurs de la mer. » Elle fut publiée par le magazine scientifique *Geology* dans son numéro d'avril 2000. Leur recherche a porté sur des

analyses radiologiques et chimiques de couches de terrain ancien correspondant à la période voulue, tirées de plusieurs sites du Proche-Orient, mais principalement du fond du golfe d'Oman. Leur conclusion : un basculement anormal du climat affectant *les régions riveraines de la mer Morte* fut le facteur déclenchant de tempêtes de poussière, poussière – d'un type atmosphérique minéral inhabituel – portée tout au long par les vents dominants vers le sud de la Mésopotamie, au-delà du golfe Persique **(***Fig. 37***)** – n'est-ce pas le cheminement même du Vent du Diable !

La datation au carbone 14 de cette chute de débris anormale conclut qu'elle eut pour cause « *un événement accidentel hors du commun, survenu vers 4025 avant notre ère* ». **En d'autres termes : vers 2025 av. J.-C.** ***Soit l'année 2024 à laquelle j'étais parvenu !***

Détail intéressant : les scientifiques partie prenante de cette étude observèrent dans leur rapport que « *le niveau de la mer Morte baissa soudain à cette époque de 100 mètres* ». Sans en donner d'explication – alors même qu'à évidence, la rupture de la barrière sud de la mer Morte et l'inondation de la plaine, telle que nous l'avons décrite, constitue la bonne option.

Science, le magazine scientifique, a consacré son numéro du 27 avril 2001 au paléoclimat dans le monde entier. Dans un article consacré aux événements survenus en Mésopotamie, il fait référence aux preuves tirées d'Irak, du Koweït et de Syrie selon lesquelles « l'abandon

massif de la plaine alluviale » entre Tigre et Euphrate serait dû à des tempêtes de poussière « qui se sont levées en 4045 avant notre ère ». L'étude n'explique pas le pourquoi de cet abrupt « changement de climat », mais le fixe à la même date : 4045 avant l'année 2001.

L'année fatale, la science contemporaine le confirme, fut bien celle de 2024 av. J.-C.

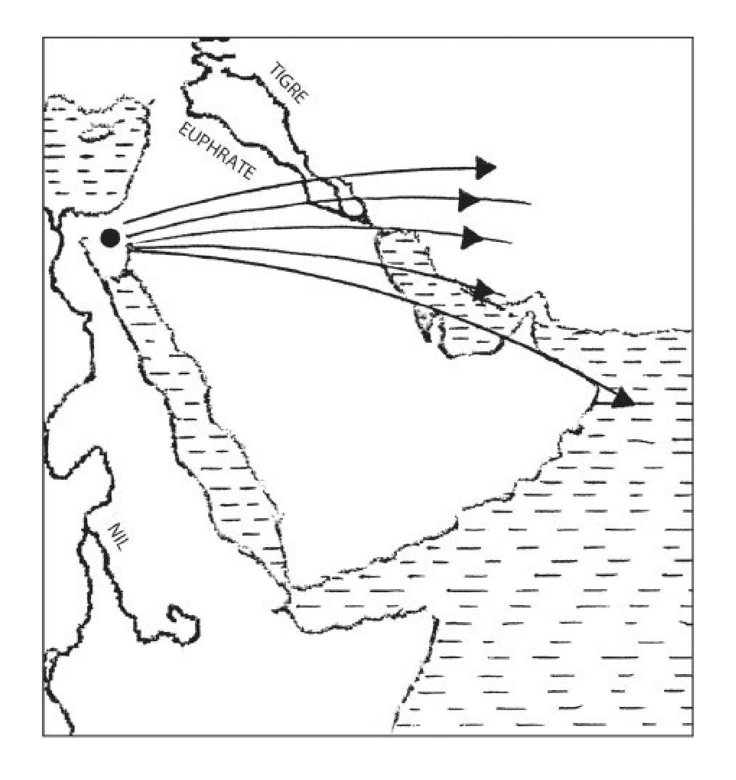


Figure 37

Chapitre 7

Les cinquante noms de la Destinée

Le recours à l'arme atomique à la fin du vingt et unième siècle av. J.-C. inaugura, d'aucuns diraient à *grand fracas*, l'ère de Marduk. Ce fut bien, sur presque tous les plans, un *new age*, au sens même où nous l'entendons aujourd'hui. Son plus grand paradoxe est d'avoir poussé l'homme à tourner son regard vers le ciel et incité les dieux à redescendre du Ciel sur Terre. Les bouleversements que ce nouvel âge a impulsés nous affectent encore de nos jours.

Marduk ressentit le *new age* comme une offense corrigée, une ambition couronnée, des prédictions réalisées. Le prix à payer – l'anéantissement de Sumer, l'envol de ses dieux, l'hécatombe humaine – ne fut pas de son fait. Bien au contraire, ceux qui en souffrirent reçurent châtiment pour avoir contré la destinée. La tempête nucléaire imprévue, ce Vent du Diable dont la course semblait guidée dans un but précis par une main inconnue, ne fit que confirmer ce que les cieux avaient proclamé : **l'ère de Marduk, l'ère du Bélier, avait sonné.**

Le passage de l’ère du Taureau à celle du Bélier fut particulièrement célébré et ancré au pays de Marduk, l’Égypte. Les représentations astronomiques des cieux (comme au temple de Dendérah, *cf*. Fig. 20) se mirent à placer la constellation du Bélier au point focal du cycle zodiacal. Les listes des constellations zodiacales partirent, non plus du Taureau, comme à Sumer, mais du Bélier (*Fig. 38*). Les manifestations les plus marquantes en furent les rangées de sphinx à tête de bélier qui jalonnaient les allées processionnelles des grands temples de Karnak (*Fig. 39*), dont la construction par les pharaons du nouveau Moyen Empire fut entreprise avec l’accession de Râ/Marduk au rang suprême. Ces pharaons portèrent des noms théophores en l’honneur d’Amon/Amen, de telle sorte que les temples comme les rois étaient dédiés à Marduk/Râ sous le nom d’**Amon**, *le Caché*, dans la mesure où Marduk, volontairement absent d’Égypte, élut Babylone en Mésopotamie pour l’ériger en sa ville éternelle.

Marduk comme Nabu survécurent indemnes au maelstrom atomique. Alors même que Nabu fut personnellement visé par Nergal/Erra, il se cacha apparemment sur l’une des îles méditerranéennes et échappa à toute atteinte. Des textes ultérieurs notent qu’il bénéficia de son propre centre cultuel en Mésopotamie, Borsippa, ville neuve à proximité de la Babylone

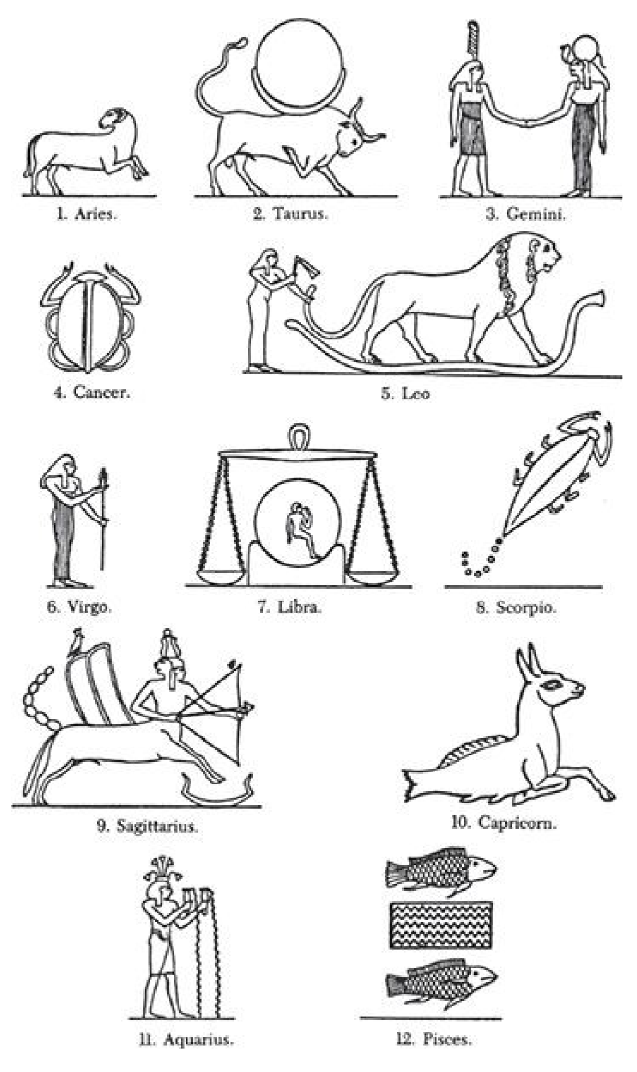


Figure 38

paternelle, ce qui ne l'empêcha pas d'aller en villégiature et de recevoir un culte dans ses territoires favoris de

l'Ouest. La vénération dont il fit l'objet tant dans ces pays qu'en Mésopotamie est attestée par les sites sacrés nommés en son honneur (en témoigne le mont Nebo proche du Jourdain, qui vit plus tard le trépas de Moïse) ou les noms théophores royaux (comme *Nabo*polassar, *Nebo*chadnezzar – *Nabu*chodonosor – et bien d'autres) que se donnaient les fameux rois de Babylone. Quant à son nom, nous l'avons déjà souligné, il devint synonyme de « prophète » et « prophétie » dans tout le Proche-Orient.

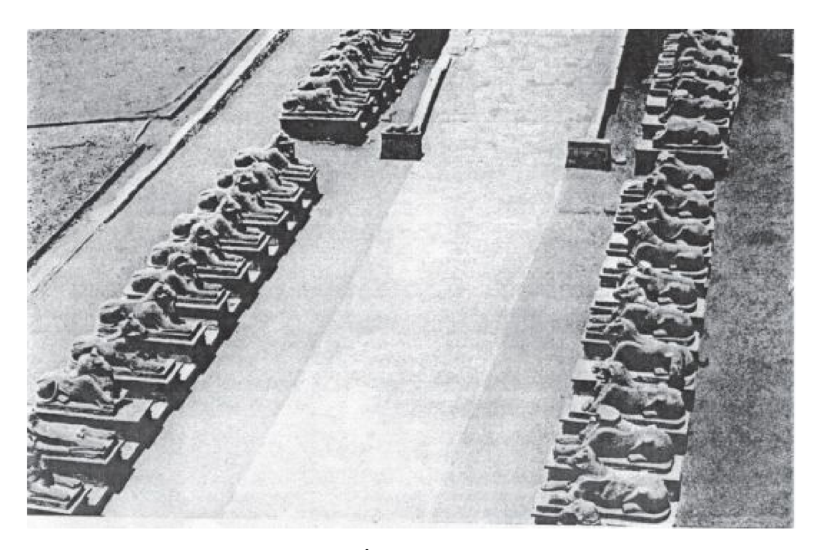


Figure 39

Marduk, lui, rappelons-le, avait lancé la question « Jusqu'à quand ? » depuis son poste de commandement d'Harran quand les événements fatidiques survinrent.

Dans son autobiographie, *La Prophétie de Marduk*, il imagina la **venue de temps messianiques**. Un temps où sa suprématie serait reconnue, où la paix remplacerait la guerre, où l'abondance reléguerait la souffrance, quand un roi choisi par ses soins « placerait Babylone à l'avant-plan », avec l'*Esagil*, le temple (comme le signifiait son nom) qui dressait son fronton vers les cieux :

> *Un roi se lèvera à Babylone* ;
> *dans ma cité babylonienne, en son sein*,
> *mon temple au ciel il élèvera* ;
> *Esagil-la-montagne il rebâtira*,
> *le plan de sol Ciel/Terre*
> *pour Esagil-la-montagne il tracera* ;
> *la Porte du Ciel sera ouverte.*
> *Dans ma cité de Babylone, un roi se lèvera* ;
> *il résidera dans l'abondance* ;
> *de ma main il se saisira*,
> *il me conduira en processions* [...]
> *Dans ma ville et mon temple Esagil*
> *pour l'éternité j'entrerai.*

Cette nouvelle tour de Babel, pourtant, n'était pas destinée (comme la première) à servir de tour de lancement. Sa suprématie, le reconnut Marduk, ne se fondait pas sur la seule possession concrète d'un site spatial, mais bien sur les signes dans le Ciel – sur le temps astronomique zodiacal, sur la position et le

mouvement des corps célestes, le *Kakkabu* (étoiles/planètes) du cosmos.

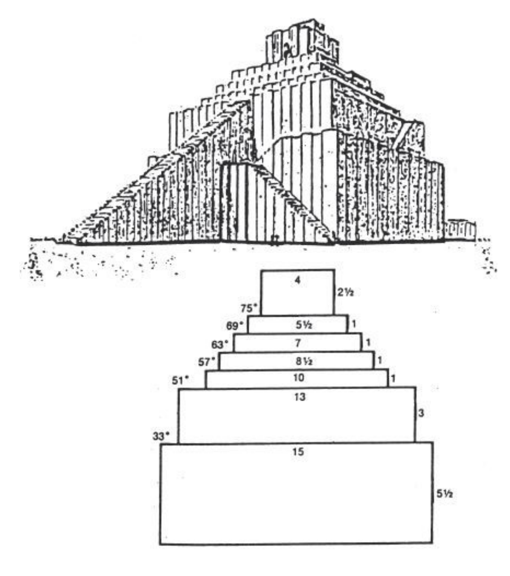


Figure 40

En conséquence, il imagine le futur Esagil en observatoire astronomique officiel, de quoi reléguer l'Eninnu de Ninurta au statut de doublon, tout comme les cercles de pierre érigés par Thot. Quand l'Esagil fut achevé, il se présenta comme une ziggourat bâtie selon des plans détaillés et précis (*Fig. 40*) : sa hauteur, celle de ses sept degrés et son orientation furent calculées de telle sorte que son faîte pointait précisément sur l'étoile *Iku* – corps stellaire majeur de la constellation du Bélier[36] – vers **1960 av. J.-C.**

L'apocalypse nucléaire et ses conséquences non préméditées mirent fin de façon abrupte à la controverse sur la nature de l'ère zodiacale du moment. Le temps astronomique était désormais celui de Marduk. Mais la planète des dieux, Nibiru, poursuivait sa course sur son orbite et marquait le calendrier des dieux – ce qui attira l'attention de Marduk. Sa *Prophétie* en atteste, il imagina de faire scruter les cieux par les astronomes/prêtres depuis les degrés de la ziggourat pour déterminer **« la planète légitime de l'Esagil » :**

Ceux qui savent les présages, qu'ils officient.
Ils graviront au cœur [de l'édifice] ;
à gauche, à droite, aux côtés opposés,
ils se tiendront séparés.
Le roi dès lors s'en viendra ;
le Kakkabu *légitime de l'Esagil*,
au-delà des terres [il observera].

Une religion des étoiles venait de naître. Le dieu – Marduk – était devenu une étoile. Une étoile (en réalité une planète) – Nibiru – était devenue Marduk. La religion était devenue astronomie, l'astronomie était devenue l'astrologie.

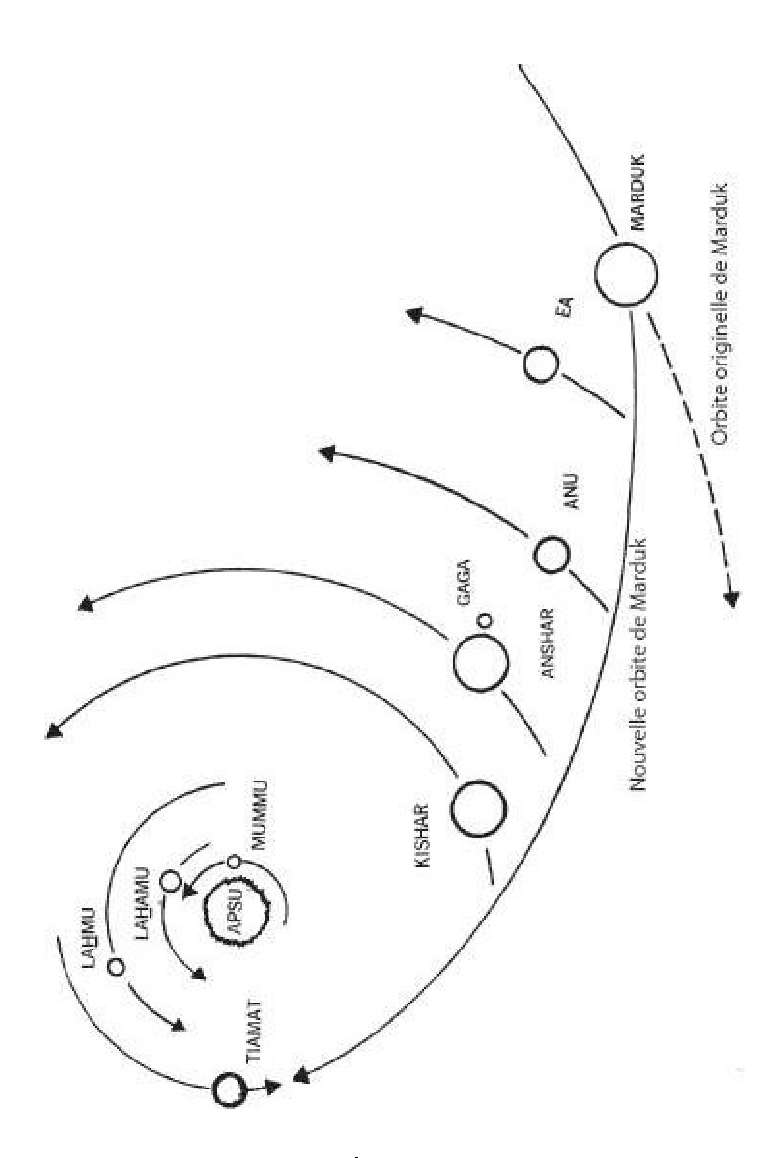

MARDUK
Orbite originelle de Marduk
EA
ANU
GAGA
ANSHAR
Nouvelle orbite de Marduk
KISHAR
MUMMU
APSU
LAHAMU
LAHMU
TIAMAT

Figure 41

Pour une parfaite adéquation avec la religion des étoiles, l'é*popée de la Création, Enuma elish*, se vit révisée sous sa forme de version babylonienne de manière à conférer à Marduk une dimension cosmique : il n'était pas seulement venu de Nibiru, il é*tait* Nibiru. En idiome babylonien, dialecte akkadien (la langue mère sémite), l'on identifiait Marduk à Nibiru, planète d'origine des Anunnaki, et l'on donnait le nom de « Marduk » à la grande étoile/planète venue des profondeurs de l'espace pour venger tout à la fois le céleste Ea et l'Ea venu sur Terre (*Fig. 41*). Dès lors, Marduk fut le « Seigneur » au Ciel comme sur Terre. Sa destinée – qui signifie, dans le cosmos, son orbite – était la plus vaste de toutes celles des dieux célestes (les autres planètes, *cf.* Fig. 1). En parallèle, il était fatalement le plus grand des dieux anunnaki sur Terre.

La version révisée de l'é*popée de la Création* faisait l'objet d'une lecture publique au cours de la quatrième nuit de la fête du Nouvel An. Elle attribuait à Marduk la défaite du « monstre » Tiamat au cours de la Bataille céleste, la création de la Terre (*Fig. 42*) et la nouvelle conformation du système solaire (*Fig. 43*) – prouesses conférées, dans la version sumérienne originale, à la planète Nibiru dans une perspective

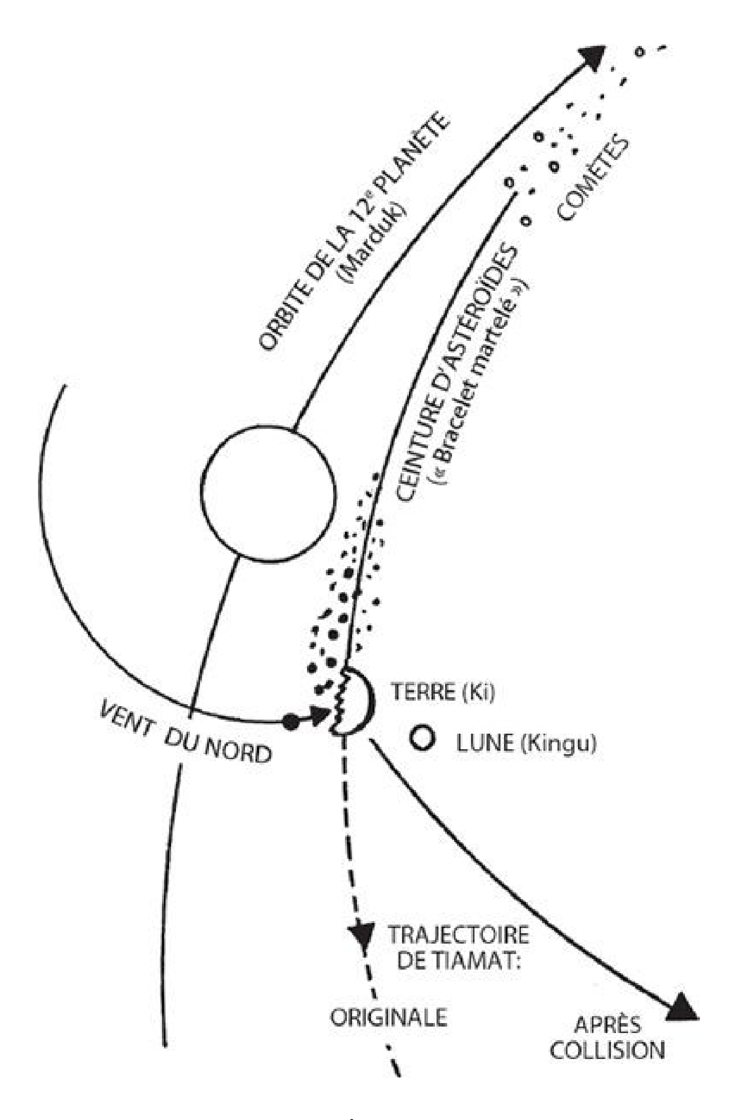

ORBITE DE LA 12e PLANÈTE
(Marduk)
CEINTURE D'ASTÉROÏDES
(« Bracelet martelé »)
COMÈTES
TERRE (Ki)
LUNE (Kingu)
VENT DU NORD
TRAJECTOIRE
DE TIAMAT:
ORIGINALE
APRÈS
COLLISION

Figure 42

cosmogonique scientifique. La nouvelle version allait même jusqu'à porter au crédit de Marduk le « modelage habile » de l'« homme », la mise au point du calendrier et le choix de Babylone pour « nombril de la Terre ».

La fête du Nouvel An – l'événement religieux majeur de l'année – commençait au premier jour du mois de Nissan, en coïncidence avec l'équinoxe de printemps. Il avait pour nom à Babylone le festival de l'*Akiti*, la célébration se déroulait alors sur douze jours quand le festival sumérien A.KI.TI (« L'apport de Vie sur Terre ») en durait dix. Il était rythmé par des cérémonies élaborées et des rituels prescrits bien précis qui mettaient en scène (à Sumer) la légende nibirienne et la venue des Anunnaki sur Terre, et (à Babylone), les épisodes de la vie de Marduk. Ils intégraient ses tranches de vie au cours des guerres de la Pyramide, depuis sa condamnation à mort et sa mise au tombeau scellé, jusqu'à sa « résurrection » lorsqu'il en fut arraché pour revenir à la vie ; son exil au cours duquel il devient « le Caché » ; enfin son retour victorieux. Processions, allées et venues, apparitions et disparitions, jusqu'aux saynètes de la passion avec acteurs, offraient au public le spectacle visuel et vivant d'un dieu en souffrance – en souffrance sur Terre, mais au final victorieux par le gain de la suprématie sous forme de compensation au Ciel (le Nouveau Testament le calquait si résolument que les exégètes et les théologiens européens débattirent un siècle le point de savoir si Marduk n'était pas le

« prototype de Jésus »).

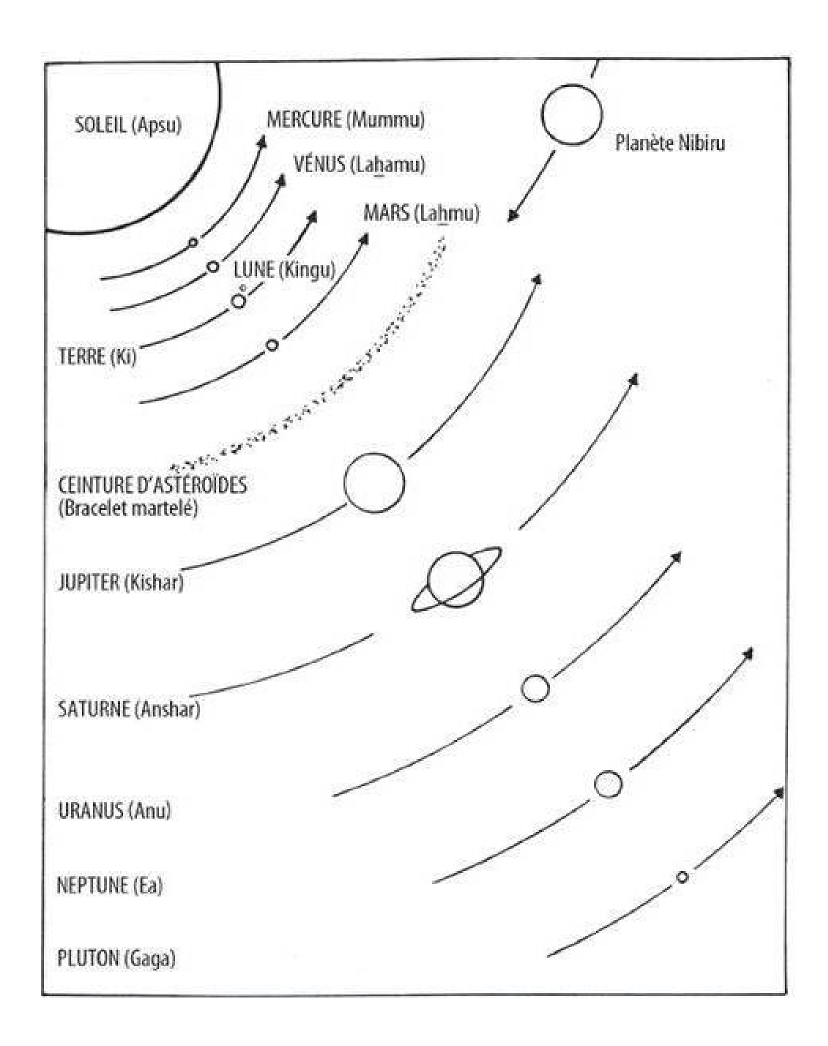


Figure 43

Les cérémonies étaient divisées en deux parties. La

première mettait en scène une navigation solitaire de Marduk sur le fleuve, pour le traverser jusqu'à atteindre un artefact dénommé *Bit Akiti* (« la Demeure d'Akiti »). La seconde avait pour cadre la cité même. Il saute aux yeux que la première scène solitaire symbolisait le voyage céleste de Marduk depuis les confins spatiaux de sa planète mère jusqu'à l'intérieur du système solaire – voyage d'un navire sur les flots conforme au concept d'un espace interplanétaire ressenti primitivement comme une « profondeur marine » que des « navires célestes » (des engins spatiaux) devaient traverser. Ce concept avait sa traduction graphique dans l'art égyptien, où les dieux célestes étaient représentés parcourant le ciel à bord de « « barques célestes » (*Fig. 44*).

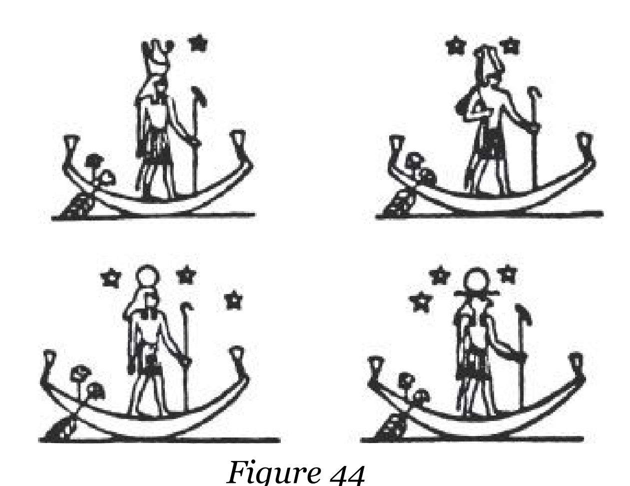


Figure 44

Les réjouissances populaires commençaient avec

le retour réussi de Marduk depuis la lointaine et solitaire Bit Akiti. Ces cérémonies publiques et allègres avaient pour point de départ l'accueil de Marduk par ses pairs au port, et son accompagnement par le roi et les prêtres le long d'une procession sacrée à laquelle assistaient des foules toujours plus nombreuses. Les descriptions de la procession et de son cheminement se révélèrent si détaillées qu'elles guidèrent les archéologues dans leurs fouilles de l'ancienne Babylone. D'après les textes des tablettes d'argile, et en suivant la topographie mise à jour de la cité, on plaça en évidence sept stations, arrêts qu'observait la procession sacrée selon les prescriptions rituelles. Ces stations portaient à la fois des appellations sumériennes et akkadiennes. Elles symbolisaient (à Sumer) les croisières des Anunnaki au sein du système solaire (de Pluton à la Terre, la septième planète), et (à Babylone) les « stations » dans la saga de la vie de Marduk : sa naissance divine en « Terre pure ». Le déni de ses droits de lignée, de sa revendication de la suprématie. Sa condamnation à mort. Son ensevelissement (vivant, au sein de la Grande Pyramide). Son sauvetage et sa résurrection. Son bannissement et son exil. Enfin comment les grands dieux en personne, Anu et Enlil, se soumirent à la destinée et proclamèrent sa suprématie.

L'*épopée de la Création* sumérienne originale occupait six tablettes (équivalentes aux six jours bibliques de la Création). Dans la Bible, Dieu se reposa le septième

jour, il l'employa à passer en revue Son œuvre. La révision babylonienne de l'épopée alla jusqu'à consacrer une septième tablette tout entière à la glorification de Marduk par l'attribution de cinquante noms – une façon emblématique de marquer son accession au rang Cinquante, jusqu'alors propre à Enlil (et que Ninurta avait revendiqué).

La liste commence avec son nom traditionnel de MAR.DUK, « Fils de la Terre pure »), puis alterne les épithètes sumériennes et akkadiennes qui le qualifient tour à tour de « Créateur total », de « Seigneur qui fit le Ciel et la Terre » et d'autres titres liés à la bataille céleste contre Tiamat et à la création de la Terre et de la Lune : « Premier de tous les dieux », « Assignataire des missions aux Igigi et aux Anunnaki » dont il est le Commandant, « Dieu qui tient la vie entre ses mains [...] dieu qui ressuscite le trépassé », « Seigneur de toutes les nations », le dieu dont les décisions et la bienveillance soutiennent l'humanité et les sujets qu'il a créés, « Dispensateur de l'agriculture », faiseur des pluies qui amendent les moissons, distributeur des terres arables et « source de l'abondance » pour les dieux comme pour les hommes.

Et pour finir, on le gratifia du nom de NIBIRU, « Celui qui tiendra le Croisement Ciel/Terre » :

Le Kakkabu *qui brille dans les cieux* [...]
Celui qui navigue sans repos dans les profondeurs

marines,
que le « Croisement » devienne son nom !
Qu'il règle le mouvement des étoiles au Ciel,
puisse-t-il veiller en pasteur sur les dieux célestes ses brebis.

Le long texte se termine sur ces mots : « Les grands dieux l'ont proclamé au titre de "Cinquante". Lui dont le nom est "Cinquante", les dieux l'ont élevé à la suprématie. »

Quand, au bout de la nuit, s'achevait la lecture des sept tablettes – sans doute l'aube pointait-elle –, les prêtres qui menaient le rituel prononçaient ces prescriptions-ci :

Gardez en mémoire les Cinquante Noms [...]
Que le sage et le savant les commentent.
Que le père les récite à son fils,
que les oreilles des pasteurs et des bergers écoutent bien.
Qu'ils se réjouissent en Marduk, « Enlil » des dieux,
lui dont l'ordre est ferme, dont le commandement est inexorable ;
ce que prononce sa bouche, il n'est dieu qui ait le pouvoir de le changer.

Lorsque Marduk apparaissait aux yeux de tous, il

arborait des vêtements somptueux. De nature à jeter la honte aux anciens dieux de Sumer et Akkad dans leurs simples habits de laine (*Fig. 45*).

Le caractère de dieu caché de Marduk en Égypte n'empêcha nullement sa vénération et son accueil de s'imposer assez rapidement. Un hymne à Râ/Amon qui glorifiait le dieu sous une pluie d'appellations calquées sur les Cinquante Noms akkadiens le nommait « Seigneur des dieux qui le scrutent en plein horizon » – un dieu céleste – « qui créa la Terre entière », tout comme un dieu sur Terre « qui créa l'humanité et forma les animaux, fit les arbres fruitiers, suscita l'herbage et insuffla la vie au bétail » – un dieu « en l'honneur duquel l'on célèbre le sixième jour ». Les recoupements entre les récits mésopotamiens et bibliques de la création sont avérés.

À en croire ces expressions de foi sur Terre, en Égypte, Râ/ Marduk était un dieu caché pour la bonne raison que sa résidence s'en trouvait éloignée – un grand hymne désignait en fait Babylone comme l'endroit où les dieux expriment leur jubilation pour sa victoire (même si les spécialistes pensent que la référence ne porte pas sur la Babylone mésopotamienne, mais sur une ville homonyme égyptienne). Caché, il l'était aussi dans les cieux car « très loin dans les nues » pour venir « des *confins des horizons* [...] au zénith ». Le symbole royal en Égypte – un disque ailé flanqué habituellement de serpents – passe en règle générale pour le disque solaire

« puisque Râ était le Soleil ». Mais en réalité, il s'agissait du symbole omniprésent de Nibiru dans l'ancien monde (*Fig. 46*), et c'est bien Nibiru qui était devenue une « étoile » au loin cachée.



Figure 45

Parce que Râ/Marduk n'était physiquement pas présent en Égypte, c'est en Égypte que sa religion stellaire s'exprimait dans sa forme la plus claire. Où **Aton** (Aten), « l'étoile des millions d'années », personnification de Râ/Marduk dans sa dimension céleste, devint *le Caché* car « très loin dans les nues » pour être venu « des

confins de l’horizon ».

Du côté du parti d’Enlil, la transition au *new age* de Marduk et à la nouvelle religion ne se montra pas aussi harmonieuse. Avant tout, la Mésopotamie du Sud et les territoires à l’ouest qu’avait traversés le souffle empoisonné devaient se rétablir.

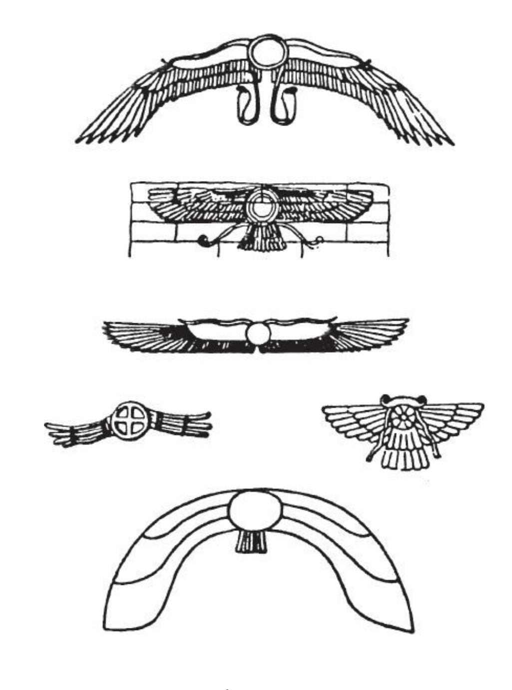


Figure 46

La calamité qui avait frappé Sumer, rappelons-le,

n'était pas l'explosion nucléaire en soi, mais le souffle radioactif qui s'en était ensuivi. Les cités se retrouvaient vidées de leurs habitants et des bétails, mais elles étaient intactes. Les eaux étaient contaminées, mais le flux des deux grands fleuves les assainit rapidement. Le sol absorba le poison radioactif, sur une échelle de temps plus longue. Mais dans la durée, l'état des espaces s'améliora. Ainsi devint-il possible pour la population de réinvestir graduellement les lieux et de vivre à nouveau sur le territoire dévasté.

Le premier dirigeant du sud désertifié dont se souviennent les archives administratives fut un ex-gouverneur de Mari, ville au nord-ouest que baignait l'Euphrate. Nous apprenons de lui qu'« il n'était pas de souche sumérienne ». Son nom, Ishbi-Erra, était de consonance sémitique. Il établit son quartier général dans la ville d'Isin d'où il supervisa les efforts entrepris pour faire revivre les autres cités, mais le processus était lent, ardu, et connaissait des hauts et des bas. Son action en réhabilitation fut relayée par plusieurs de ceux qui lui succédèrent, eux aussi porteurs de noms sémitiques, sous l'appellation aventureuse de « dynastie d'Isin ». Il leur fallut en tout près d'un siècle pour qu'Ur revive en tant que centre économique de Sumer, avant Nippur, le traditionnel cœur religieux du pays. Mais dès lors, ce processus de type « une cité après l'autre » se heurta à la concurrence d'autres potentats de villes du secteur, et le Sumer de jadis ne retrouva jamais son unité dans son

territoire fracassé.

Babylone, de son côté, quoique hors du couloir direct du souffle du diable, avait besoin d’un pays revivifié et repeuplé pour prétendre à une taille et à un statut impériaux. Elle mit du temps à atteindre la majesté assignée par les prophéties de Marduk. Il devait s’écouler plus d’un siècle avant qu’une dynastie digne de ce nom, que les sumérologues ont identifiée sous l’expression de Ire dynastie babylonienne, n’établisse son trône (vers 1900 av. J.-C.). Un autre siècle encore jusqu’à ce qu’un roi digne de la grandeur prophétisée ne prenne place sur ce même trône. Il se nommait Hammourabi. Il s’est davantage fait connaître par le code de lois qu’il a promulgué – des lois gravées sur une stèle de pierre mise à jour par les archéologues (désormais exposée au Louvre, à Paris).

Il faudra quelque deux siècles de plus avant que la vision prophétique de Marduk sur Babylone ne devînt réalité. Les maigres traces qui nous restent des temps post-cataclysmiques – quelques historiens qualifient la période qui a suivi l’éclipse d’Ur d’âge sombre de l’histoire mésopotamienne – semblent indiquer que Marduk laissa les autres dieux – y compris ses adversaires – prendre en main la restauration et le repeuplement de leurs anciens centres cultuels, mais il est douteux qu’ils répondirent à cette invitation. Ishbi-Erra avait initié la remise en état et la reconstruction d’Ur, mais rien n’indique que Nannar/Sîn et Ningal y

retournèrent. On trouve mention de la présence occasionnelle de Ninurta à Sumer, notamment lors de l'installation de garnisons venues d'Élam et de Gutium, mais aucun document n'atteste que son épouse Bau ni lui ne revinrent jamais dans leur bien-aimée Lagash. Les efforts d'Ishbi-Erra et de ses successeurs pour restaurer les centres cultuels et leurs temples culminent – au terme de soixante-douze ans – à Nippur : qu'Enlil et Ninlil y aient repris une résidence n'apparaît nulle part.

Où étaient-ils partis ? Une piste d'exploration de cette énigmatique question a consisté à chercher ce que Marduk – désormais chef suprême et n'envoyant pas dire qu'il commande tous les Anunnaki – a prévu pour eux.

Des documents écrits et d'autres de cette période montrent que la montée vers la toute-puissance mardukienne ne mit pas fin au polythéisme – les croyances en de multiples dieux. Bien au contraire, son règne exigeait le maintien du polythéisme, car qui dit suprématie sur les autres dieux, dit… autres dieux. Les laisser en place lui convenait pour peu que leurs prérogatives obéissent à son contrôle. Une tablette babylonienne a listé (sur la partie restée intacte) les attributs divins dorénavant tributaires de Marduk :

Ninurta	est	la houe de Marduk
Nergal	est	l'offensive de Marduk
Zababa	est	la force de frappe de Marduk
Enlil	est	l'autorité et le conseil de Marduk

Sîn	est	celui qui éclaire la nuit pour Marduk
Shamash	est	la justice de Marduk
Adad	est	les pluies de Marduk

Les autres dieux restèrent en place, leurs attributions aussi, mais elles étaient celles de Marduk qu'*il* leur déléguait. Il tolérait les cultes qui leur étaient rendus. Le nom même du chef administrateur par intérim, Ishbi-*Erra* (« Prêtre d'Erra », autrement dit de Nergal) illustre sa politique tolérante. Mais ce que Marduk attendait d'eux était qu'ils vinssent et demeurassent à ses côtés dans sa Babylone de rêve – retenus dans des prisons dorées, en quelque sorte.

Dans ses autobiographiques *Prophéties*, Marduk avait mentionné très clairement ses intentions à l'égard des autres dieux, y compris ses ennemis : il les voulait près de lui, dans le quartier sacré de Babylone. Des sanctuaires et des pavillons pour Sîn et Ningal, en guise de résidence – « avec leurs trésors et leurs biens » ! –, la mention est explicite. Les textes descriptifs de Babylone tout comme les fouilles qui y furent menées démontrent que les souhaits de Marduk furent exaucés : le quartier sacré de la cité a révélé des résidences chapelles attribuées à Ninmah, Adad, Shamash, et même à Ninurta.

Quand Babylone, en fin de compte, recouvra un pouvoir impérial – sous Hammourabi –, son temple ziggourat avait atteint le ciel. Le puissant roi annoncé en son temps prit effectivement place sur le trône. Mais les

dieux ne se précipitèrent pas dans son quartier sacré où se bousculait la prêtrise. La nouvelle religion ne se manifesta pas de la sorte.

Si l'on examine la stèle d'Hammourabi gravée en mémoire de son code de lois (*Fig. 47*), on le voit recevoir les textes de personne d'autre qu'Utu/Shamash – celui-là même, à en croire la liste citée *supra*, dont les prérogatives en qualité de dieu de la Justice dépendaient dorénavant de Marduk. Le préambule gravé sur la stèle évoquait Anu *et Enlil* – celui dont « l'autorité et le conseil» étaient *a priori* préemptés par Marduk – présentés comme les dieux dont Marduk était redevable de son statut :

Très élevé Anu,
Seigneur des dieux qui du Ciel descendirent sur Terre,
et Enlil, Seigneur du Ciel et de la Terre,
lui qui décide des destinées des nations,
qui établit Marduk, fils aîné d'Enki,
dans les fonctions-Enlil sur toute l'humanité.



Figure 47

Cette reconnaissance de la continuité du pouvoir des dieux enliliens, deux siècles après le début de l'ère de Marduk, reflète la situation politique réelle : ils ne vinrent nullement se retirer au cœur du quartier sacré de Marduk. Éparpillés loin de Sumer, certains avaient accompagné leurs partisans au sein de lointaines nations aux quatre coins de la planète. D'autres étaient restés à proximité, ils avaient rassemblé leurs partisans, les fidèles comme les nouveaux, histoire de réactiver la compétition avec Marduk.

L'opinion que Sumer, en tant que patrie, avait vécu transparaît avec netteté dans les instructions des dieux données à Abram à Nippur – la veille de la tragédie

nucléaire – de « sémitiser » son nom en Abraham (et celui de sa femme Saraï en Sarah), puis de résider à Canaan. Abraham et sa femme n'étaient pas les seuls Sumériens en quête d'un nouveau refuge. L'offensive nucléaire déclencha des mouvements migratoires à une échelle jusqu'alors inconnue. La première vague de population s'*éloigna* des terres touchées. L'aspect le plus significatif de ce mouvement, et celui dont l'effet dura le plus longtemps, fut la dispersion des survivants loin de Sumer. La seconde vague de migrants reflua à *l'intérieur* des terres abandonnées, par vagues venues de toutes les directions.



Figure 48

Mais quelle que fût la destination de ces vagues migratoires, elles convoyèrent les fruits de deux mille ans de civilisation sumérienne, adoptés par les peuples qui suivirent le mouvement au cours des deux millénaires à venir. En réalité, même si Sumer, en tant qu'entité géophysique, avait été écrasée, ses acquis de civilisation nous accompagnent encore aujourd'hui – il suffit de jeter un œil à votre calendrier *sur douze mois*, de vérifier l'heure à *votre montre* fondée sur le système sexagésimal (« base soixante ») ou de conduire votre engin (une voiture) sur *roues*.

Les signes patents d'une large diaspora sumérienne, avec son langage, son écriture, ses symboles, ses coutumes, son savoir astronomique, ses croyances et ses dieux sautent aux yeux sous bien des aspects. Il existe les généralités : une religion fondée sur un panthéon de divinités venues du Ciel, une hiérarchie de dieux, des noms épithètes divins au sens identique d'un langage à l'autre, un savoir en astronomie où figure la planète mère des dieux, un zodiaque et ses douze « maisons », des récits de la création pratiquement identiques, et les souvenirs de dieux et de demi-dieux que les exégètes cantonnent à des « mythes ». Au-delà, s'égrène une foule ahurissante de similarités spécifiques qui ne s'expliquent que par la présence effective des Sumériens. On les retrouve illustrées par la diffusion en Europe du symbole de l'aigle double de Ninurta (*Fig. 48*). Par l'existence de trois langues européennes proches du seul sumérien – le

hongrois, le finnois et le basque. Et l'image répandue dans le monde entier – jusqu'en Amérique du Sud – de Gilgamesh affrontant à mains nues deux lions féroces (*Fig. 49*).

En Extrême-Orient, l'on tombe sur la similitude prononcée entre l'écriture cunéiforme sumérienne et les écritures chinoise, coréenne et japonaise. La ressemblance ne tient pas seulement au tracé : bien des glyphes semblables se prononcent à l'identique et expriment le même sens. Au Japon, l'origine de la civilisation est prêtée à une énigmatique tribu ancestrale nommée AINU. La famille impériale est considérée comme la descendante d'une lignée de demi-dieux issus du dieu Soleil. Et les cérémonies d'investiture d'un nouveau roi ritualisent un séjour nocturne solitaire secret avec la déesse Soleil – un rituel cérémonial qui reproduit de façon tout à fait étrange les rites du « mariage sacré » de l'ancien Sumer, au cours duquel le nouveau monarque passait la nuit avec Inanna/Ishtar.

Au sein des quatre régions du lointain passé, les vagues migratoires de multiples populations poussées par le fléau atomique et le Nouvel Âge de Marduk, bien plus encore que les flots et les débordements de rivières et de ruisseaux après les tempêtes, ont écrit les pages des siècles écoulés où se bousculent les essors et les chutes des nations, des États, des cités-États. Aspirés par le vide laissé par Sumer, les nouveaux venus s'en vinrent, de près

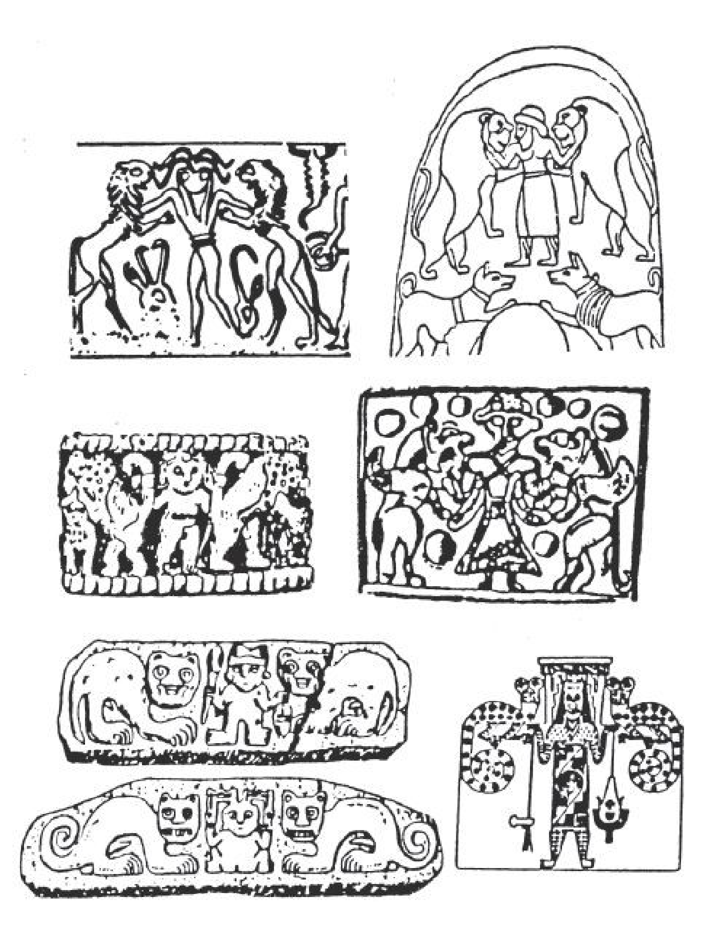


Figure 49

ou de loin. Leur domaine, leur scène centrale, se fixa dans ce que l'on peut dénommer les territoires de la Bible. Au fond, jusqu'à l'avènement de l'archéologie moderne, on ne savait que peu de chose, parfois rien du tout, de la plupart de ces peuples, sinon ce qu'en disait la Bible

hébraïque. Laquelle n'offrait pas seulement le souvenir de ces populations multiples, mais aussi le panorama de leurs « dieux nationaux » – et celui de leurs guerres, menées au nom de ces mêmes dieux.

Mais alors, des nations, comme celle des Hittites, des États tels celui du Mittani ou encore des capitales royales à l'exemple de Mari, Karkemish ou Suse (Élam), véritables casse-tête, ont été littéralement arrachés à la terre par l'archéologie. Leurs ruines livrèrent, outre des objets parlants, des milliers de tablettes d'argile qui montrèrent en pleine lumière ce qu'ils furent et leur dette à l'égard de l'héritage sumérien. Pratiquement partout, les « premières » de Sumer en sciences et technologie, en littérature et en art, à travers la royauté et le clergé, formèrent le socle sur lequel les cultures ultérieures se sont développées. En astronomie, on conserva la terminologie sumérienne, les conventions pour les orbites, les listes des planètes et les concepts zodiacaux. L'écriture cunéiforme sumérienne perdura un millier d'années et davantage. On passa au crible la langue sumérienne, on compila les lexiques, on recopia et traduisit les épopées sumériennes des dieux et des héros. Et une fois que l'on eut déchiffré les idiomes multiples de ces nations, l'on s'aperçut que leurs dieux appartenaient, au final, au vieux panthéon anunnaki.

Question : les dieux enliliens en personne accompagnèrent-ils leurs partisans quand ils réinstallèrent le savoir et les croyances de Sumer au cœur de

territoires reculés ? Les données ne permettent pas de le savoir. Mais ce qui demeure une certitude historique, c'est que deux ou trois siècles après le début de l'ère nouvelle, dans les nations voisines de la Babylonie, les dieux qui étaient censés jouer les hôtes retraités de Marduk se lancèrent dans un style encore nouveau d'affiliations religieuses : *les religions étatiques*.

Marduk a eu beau capitaliser les Cinquante noms de dieu, ça n'a pas empêché, à partir de ce moment, la guerre entre les nations et l'assassinat des hommes par les hommes « au nom de Dieu » – *leur* dieu.

Chapitre 8

Au nom de Dieu

Si les prophéties et les espérances messianiques associées au *new age* du vingt et unième siècle av. J.-C. nous parlent aujourd'hui, les cris des guerres des siècles ultérieurs ne devraient pas nous sembler étranges non plus. Si, au cours du troisième millénaire avant notre ère, le dieu combattit le dieu par armées humaines interposées, pendant le deuxième millénaire ce sont les hommes qui combattirent les hommes « au nom de Dieu».

Il a suffi de quelques siècles après l'ouverture de la nouvelle ère de Marduk pour comprendre que la réalisation des prophéties grandioses du dieu ne serait pas aisée. La résistance sensible ne se fit pas tellement sentir parmi les dieux pro-Enlil dispersés, mais bien *via* les populations, les masses de leurs loyaux fidèles !

Il fallut plus d'un siècle après l'épreuve du feu nucléaire pour que Babylone (la cité) émergeât sur la scène de l'histoire en tant que Babylonie (l'État), incarnée par sa Ire dynastie. Dans l'intervalle, le sud de la Mésopotamie – l'ancien Sumer – fut laissé aux mains de

dirigeants temporaires chargés de sa reconstruction, installés à Isin puis à Larsa[37]. Leurs noms théophores – Lipit-*Ishtar*, Ur-*Ninurta*, Rim-*Sîn*, *Enlil*-Bani – affichent leur loyalisme envers Enlil. Leur titre de gloire fut la restauration du temple de Nippur, exactement soixante-douze ans après les ravages nucléaires – nouvel indice du sens de leur loyalisme et de leur souci de coller à un décompte zodiacal.

Ces responsables non babyloniens étaient les descendants de membres sémitophones de familles royales de la cité-État de Mari. Une carte des nations-États de la première moitié du second millénaire av. J.-C. (*Fig. 50*) le montre fort bien : les États qui n'étaient pas sous la coupe de Marduk formaient un véritable étau autour de la Grande Babylone, à partir d'Élam et de Gutium au sud-est et à l'est. De l'Assyrie et d'Hatti au nord. Et telle une ancre de la chaîne à l'ouest, Mari sur le Moyen Euphrate.

De toutes ces cités-États, Mari était la plus « sumérienne » pour avoir par le passé été la capitale de Sumer, la dixième appelée à cette fonction dans la noria des villes majeures du pays. Ancienne cité portuaire sur l'Euphrate, elle était un carrefour de voyageurs, de marchandises, un repère culturel entre la Mésopotamie à l'est, les territoires méditerranéens à l'ouest et l'Anatolie du Nord-Ouest. Ses monuments présentaient les



Figure 50

exemples les plus achevés de l'écriture sumérienne et son énorme palais central était décoré de peintures murales d'une tenue artistique immense, en l'honneur d'Ishtar **(***Fig. 51***)** (un chapitre consacré à Mari et à ma visite de ses ruines a été publié dans *The Earth Chronicles Expedition*[38]).

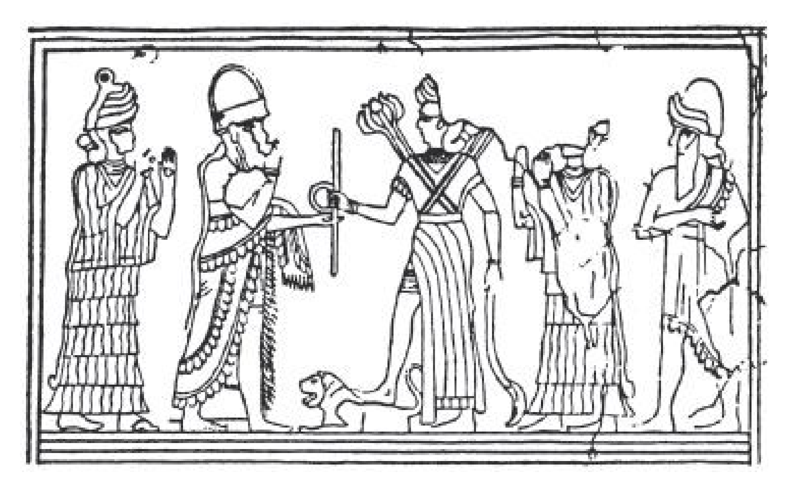


Figure 51

Ses archives royales riches de milliers de tablettes d'argile révélèrent à quel point l'opulence de Mari et ses réseaux de connexion avec un grand nombre d'autres cités-États furent dans un premier temps utilisés, puis par la suite détournés par une Babylone en émergence. Une fois la restauration de la Mésopotamie du Sud assurée, d'abord par les ressortissants royaux de Mari, les rois de Babylone – sous des abords feints de volonté de paix et de nonprovocation – traitèrent Mari en ennemie. En **1760 av. J.-C.**, le roi babylonien Hammourabi attaqua, pilla et détruisit Mari, ses temples, ses palais. Le tout accompli, s'en vanta Hammourabi dans ses annales, « de par les puissants pouvoirs de Marduk ».

Mari tombée, des chefs claniques des « Territoires de la mer » – les zones marécageuses de Sumer au bord

de la mer Inférieure (le golfe Persique) – menèrent des raids vers le nord, et prirent le contrôle à plusieurs reprises de la cité sacrée de Nippur. Mais il ne s'agissait que d'avantages temporaires : Hammourabi avait la certitude que sa victoire sur Mari assurait définitivement la domination politique et religieuse babylonienne de l'antique Sumer et Akkad. Hammourabi appartenait à ce que les historiens ont nommé la Ire dynastie de Babylone. Elle avait commencé un siècle avant lui et allait se poursuivre, à travers sa descendance, deux siècles de plus. En ces temps de troubles, elle constitua presque un exploit.

Ces mêmes historiens, en accord avec les théologiens, estiment qu'en **1760 avant notre ère**, celui qui se faisait nommer « roi des quatre quarts » « avait établi Babylone sur la carte mondiale », et **lancé la religion stellaire propre à Marduk**.

Une fois, donc, la suprématie politique et militaire de Babylone ancrée, le temps était venu d'affirmer et d'étendre sa domination religieuse. Dans une cité dont la Bible louera la splendeur, dont les jardins furent qualifiés de merveille de l'Ancien Monde, le quartier sacré, au centre duquel s'élevait le temple ziggourat, l'Esagil, se protégeait derrière ses propres murailles et ses portes gardées. En son sein, l'on établit les allées processionnelles dignes des cérémonies religieuses et l'on bâtit des chapelles dédiées à d'autres dieux (ceux-là même dont Marduk cherchait à faire ses hôtes contre leur

gré). À l’heure des fouilles, les archéologues découvrirent à la fois les restes de la cité et des « tablettes d’architecte » consacrées à ses descriptifs et à ses plans. Abstraction faite des nombreuses structures héritées du passé, cette vision artistique du centre du quartier sacré (*Fig. 52*) donne une bonne idée du siège grandiose de Marduk.

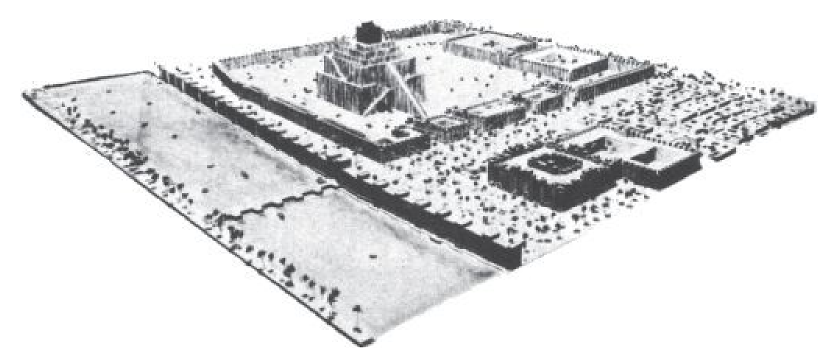


Figure 52

Il était à l’échelle d’un « Vatican », d’où ce déploiement impressionnant, dans le quartier sacré, d’une horde de prêtres dont les fonctions religieuses, cérémonielles, administratives, politiques, comme les tâches subalternes, se déduisent des divers regroupements, classifications, dénominations.

Au bas de l’échelle, s’en venait le petit personnel, les *Abalu* – « portiers » – qui assuraient la propreté du temple et de ses annexes, la fourniture des outils et accessoires dont les autres prêtres avaient besoin, et

agissaient comme des « services généraux » de maintenance – à l'exception des écheveaux de laine, domaine exclusif des prêtres *Shu'uru*. Des prêtres spécialisés, à l'image des *Mushshipu* et des *Mulillu*, accomplissaient les rituels particuliers de purification, sauf celui qui exigeait un *Mushlahhu* pour traiter les invasions de serpents. Les *Umannu*, maîtres artisans, œuvraient dans des ateliers d'où sortaient les objets d'art du culte. Les *Zabbu* constituaient un corps de prêtresses, chefs culinaires et cuisinières chargées des repas. D'autres prêtresses agissaient en qualité de pleureuses professionnelles lors des funérailles (les *Bakate* étaient les spécialistes des grands sanglots). Puis l'on trouvait les *Shangu* – « les prêtres », tout simplement –, en charge de la supervision du temple, du déroulement sans anicroches des rituels, de la réception et de la gestion des offrandes, ou bien encore de la vêture du dieu, etc.

La fourniture de services « d'hôtes » personnels aux dieux résidents revenait à un petit corps d'élite de prêtres spécialement sélectionnés. On y trouvait le *Ramaqu*, chargé des rituels de purification par l'eau (il avait l'honneur de procéder au bain du dieu), et le *Nisaku*, vidangeur des eaux usées. L'onction du dieu à l'aide de « l'huile sacrée » – un mélange subtil d'huiles aromatiques particulières – relevait de mains expertes, à commencer par celles de l'*Abaraku*, chargé du mélange, et celles du *Pashishu* qui ondoyait (s'il s'agissait d'une déesse, tous les prêtres étaient des eunuques). Enfin tout

un lot d'autres prêtres et prêtresses, dont le Chœur sacré – les *Naru* chantaient, les *Lallaru* chantaient et s'accompagnaient, et les *Munabu* étaient les spécialistes des lamentations. Chaque groupe comptait un *Rabu* – le chef, le responsable.

Selon le vouloir de Marduk, quand son temple ziggourat, l'Esagil, dressa son faîte aux cieux, il remplit sa fonction première, l'observation continue du ciel. Et bien sûr, les prêtres les plus importants de cet office du temple étaient ceux dont la tâche consistait à scruter les cieux, à suivre le mouvement des étoiles et des planètes, à enregistrer les phénomènes exceptionnels (comme des conjonctions planétaires ou des éclipses), à évaluer l'intention du ciel d'exprimer des présages. Et dans ce cas, à en interpréter le message réel.

Ces prêtres astronomes – nom générique, *Mashmashu* – se répartissaient en spécialités diverses. Un prêtre *Kalu*, par exemple, n'observait que la constellation du Taureau. Il relevait de la mission du *Lagaru* de tenir un relevé précis, quotidien, des observations célestes qu'il transmettait à un noyau de prêtres interprètes. Lequel – au sommet de la hiérarchie cléricale – comptait les *Ashippu*, experts du présage, les *Mahhu* « capables de lire les signes », et les *Baru* – littéralement, les « Énonciateurs de la vérité » – lesquels « comprenaient les mystères et les signes divins ». Un prêtre spécial, le *Zaqiqu*, avait la mission de porter les paroles divines au roi. Enfin, à la tête de ce clergé

d’astronomes astrologues, venait l’*Urigallu*, le grand prêtre, personnage sacré, magicien, médecin, dont la tenue blanche s’ornait d’ourlets colorés selon un code élaboré.

La découverte de quelque soixante-dix tablettes porteuses d’une série continue d’observations décryptées, intitulées à partir de ses trois premiers mots, *Enuma Anu Enlil*, révéla à la fois le basculement depuis l’astronomie sumérienne et l’existence de formules oraculaires qui donnaient la signification de tel ou tel phénomène. Plus tard, une horde de devins, de liseurs de rêves, de diseurs de bonne aventure et assimilés s’ajoutèrent à la hiérarchie, mais ils œuvraient plutôt pour le roi, non pour les dieux. C’est peu à peu que les observations astronomiques dégénérèrent en présages astrologiques destinés au roi et au pays – à prédire guerre et calme, renversements, longue vie ou mort, abondances ou fléaux, bénédictions divines ou colère des dieux. Mais au commencement, les observations célestes étaient de nature purement astronomique, elles servaient avant tout l’intérêt du dieu – Marduk – et de façon dérivée le roi et les gens.

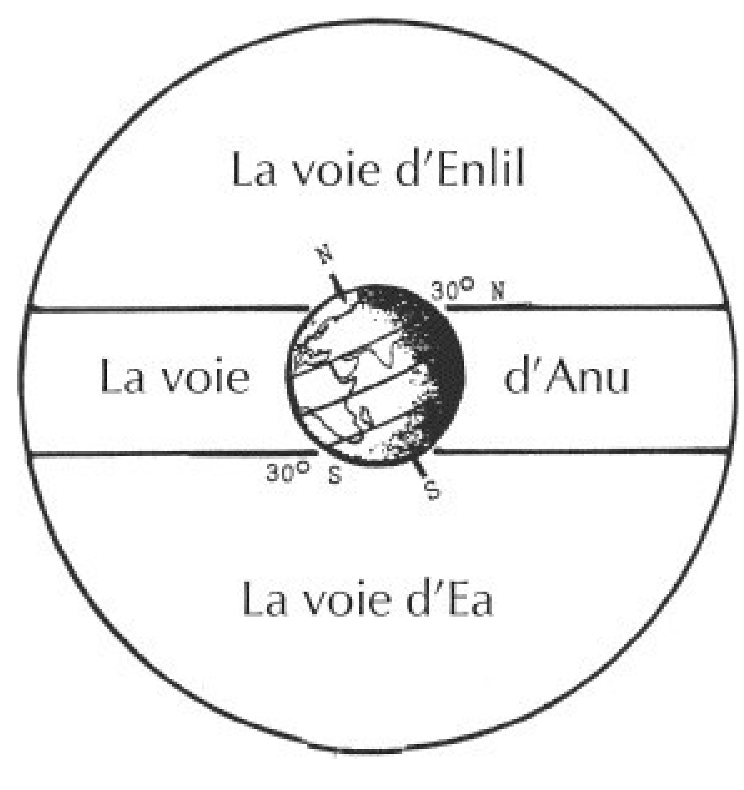


Figure 53

Qu'existât un prêtre Kalu spécialisé dans l'observation de la constellation enlilienne du Taureau, en quête du moindre incident, ne devait rien au hasard : la fonction première de l'Esagil en tant qu'observatoire était la traque zodiacale du ciel et la surveillance du temps astronomique. Des événements significatifs antérieurs à l'explosion nucléaire ont été relevés selon un intervalle de

soixante-douze ans. Ce fut tout autant le cas après (lire *supra* et *infra*). Ce qui signifie que l'horloge zodiacale pour laquelle un mouvement rétrograde d'un degré demande soixante-douze ans fut prise en compte et respectée.

Il est établi d'après les textes astronomiques (et astrologiques) de Babylone que les prêtres astronomes se fondèrent sur la division sumérienne en trois « voies », ou « routes », qui occupaient chacune soixante degrés de l'arc céleste : la voie d'Enlil pour le ciel du nord, la voie d'Ea pour le ciel du sud, la voie d'Anu pour la bande centrale **(***Fig. 53***)**. C'est dans cette dernière voie que sont localisées les constellations zodiacales, c'est là que « la Terre rencontrait le Ciel » – à l'horizon.

C'est peut-être parce que Marduk atteignit à la suprématie en accord avec le temps céleste, celui de l'horloge zodiacale, que ses prêtres astronomes ne cessèrent pas de scruter le ciel à l'horizon, en sumérien AN.UR, le « socle du Ciel ».

Nul point n'était observable à l'AN.PA sumérien, le « toit du Ciel », le zénith, puisque Marduk « l'étoile », Nibiru, était alors partie et invisible.

Mais comme toute planète placée sur orbite, quoiqu'alors cachée, elle était appelée à revenir. Pour exprimer l'équivalent de cette idée d'unicité entre Marduk et Nibiru, la version égyptienne de la religion stellaire de Marduk annonçait ouvertement sa foi en un temps du retour, quand ce dieu étoile ou cette étoile dieu

réapparaîtrait en ATON.

C’est bien cette dimension de la religion stellaire de Marduk – le retour attendu – qui mobilisait directement les adversaires pro-Enlil de Babylone, et qui fit basculer le point focal du conflit en une espérance messianique nouvelle.

De tous les acteurs post-sumériens de la scène de l’Ancien Monde, quatre, qui avaient atteint le statut d’empire, marquèrent profondément l’histoire : l’Égypte et la Babylonie, l’Assyrie et le royaume Hati (les Hittites). À chacun, son « dieu national ».

Les deux premiers empires se rangeaient dans le camp Enki-Marduk-Nabu. Les deux autres furent les obligés d’Enlil, Ninurta et Adad. Leurs dieux nationaux avaient pour nom Râ-Amon et Bel/Marduk, Assur et Teshub. C’est en leur nom que furent menées des guerres continuelles, prolongées et cruelles. Guerres, expliqueront les historiens, qui avaient pour prétextes les causes de toute guerre : ressources, territoire, nécessité, avidité. Mais les archives royales qui passèrent en revue conflits et expéditions militaires les décrivent comme des *guerres de religion* au cours desquelles le dieu de l’une se voyait porté aux nues et la déité opposée humiliée. Pourtant, l’attente inquiétante du retour transforma ces guerres en *campagnes territoriales* avec pour *objectif des sites bien précis.*

Les guerres, à en croire les annales de chacun de ces pays, étaient déclenchées par le roi Untel « sur l’ordre

de mon dieu ». La campagne militaire était décidée « sur la foi de l'oracle » de tel ou tel dieu. Une fois sur deux, la victoire dépendait du concours d'armes sans équivalent ou de l'aide directe du dieu. Tel roi égyptien nota dans ses souvenirs de guerre que « Râ qui m'aime, qu'Amon qui me favorise » m'a donné pour instruction de « marcher contre ces ennemis que Râ abomine ». Un roi assyrien, pour marquer la défaite d'un roi ennemi, se targua d'avoir remplacé dans le temple de la cité les figurations des dieux locaux par les « images de mes dieux, désormais dieux du pays ».

Un exemple patent de la dimension religieuse de ces guerres – associé au choix délibéré d'objectifs – figure dans la Bible hébraïque, dans *2 Rois, chapitres 18-19*, où se voit décrit le siège de Jérusalem mené par l'armée du roi assyrien Sennachérib (ou Sanchérib). La cité fut encerclée, coupée de l'extérieur. Le commandant assyrien mena une guerre psychologique dans l'espoir d'amener les défenseurs de la ville à se rendre. Il prit la parole en hébreu de façon à se faire bien comprendre de tous ceux qui se tenaient sur les murailles, et leur jeta les paroles du roi d'Assyrie : ne laissez pas vos chefs vous tromper en vous disant que votre dieu Yahvé vous protégera. « Un seul des dieux des nations a-t-il jamais protégé ses terres de la main du roi d'Assur ? Où sont-ils donc, les dieux d'Hamath et d'Arpad ? Où sont-ils donc, les dieux de Sepharvaim, Advamelech et Anamelech ? Où sont-ils donc, les dieux de Samarie ? Quel est le dieu de tous ces

pays qui ait arraché le sien à ma main ? Et Yahvé, dès lors, protégera-t-il Jérusalem de ma main[39] ? » – ce qu'Il fit, selon les annales historiques.

Que visaient ces guerres de religions ? Avec les dieux au nom desquels elles étaient menées, elles n'avaient aucun sens, sauf si l'on comprend qu'au cœur des conflits se tenait ce que les Sumériens avaient appelé le DUR.AN.KI – le « lien entre le Ciel et la Terre ». D'une façon récurrente, les textes du passé revinrent sur la catastrophe « du temps où la Terre fut séparée du Ciel » – quand le centre spatial qui assurait le lien avec l'espace fut détruit. La question essentielle de la période post-calamité nucléaire : **qui – quel dieu et sa nation – pouvait s'identifier à celui qui, sur Terre, posséderait la liaison avec les cieux ?**

Du point de vue des dieux, la destruction du port spatial de la péninsule du Sinaï comptait pour une perte matérielle qui rendait nécessaire son remplacement. Mais se représente-t-on son impact – spirituel et religieux – sur l'humanité ? *Du jour au lendemain, les dieux vénérés du Ciel et de la Terre étaient amputés du Ciel...*

Depuis l'anéantissement des installations du Sinaï, seuls trois complexes spatiaux demeuraient dans le Vieux Monde : le site de l'atterrissage de la montagne des Cèdres. Le centre de contrôle de la mission qui avait remplacé Nippur. Et les grandes pyramides d'Égypte qui marquaient le corridor d'approche. Après la destruction du centre spatial, ces sites annexes gardaient-ils une

fonction cosmique – et par conséquent une signification religieuse ?

La réponse, nous la connaissons, d'une certaine façon, puisque ces trois sites existent encore sur Terre. Ils narguent l'humanité de leurs mystères et interpellent les dieux par leurs pierres qui s'élèvent face aux cieux.

Le monument le plus familier des trois restent la Grande Pyramide et ses satellites à Gizeh (*Fig. 54*). Sa taille, sa précision géométrique, sa complexité intérieure, ses alignements célestes et bien d'autres caractéristiques extraordinaires ont longtemps jeté le doute sur l'attribution de sa construction à un pharaon nommé Khéops (ou Chéops) – une attribution qui ne tient qu'à la découverte d'un hiéroglyphe de son nom à l'intérieur de la pyramide. Au fil de *L'escalier céleste*[40], j'ai apporté la preuve que cette marque était le fruit d'un faux moderne. Dans ce livre et d'autres, une belle moisson textuelle et graphique démontre comment et pourquoi les Anunnaki conçurent et édifièrent de telles pyramides. Privés de leur équipement de guidage par rayons au cours des guerres des dieux, la Grande Pyramide et ses satellites se mirent à servir de balises matérielles pour le corridor d'approche. Après le démantèlement du port spatial, elles se figèrent en témoins silencieux d'un passé révolu. Rien n'indique qu'elles devinrent jamais des artefacts sacrés religieux.

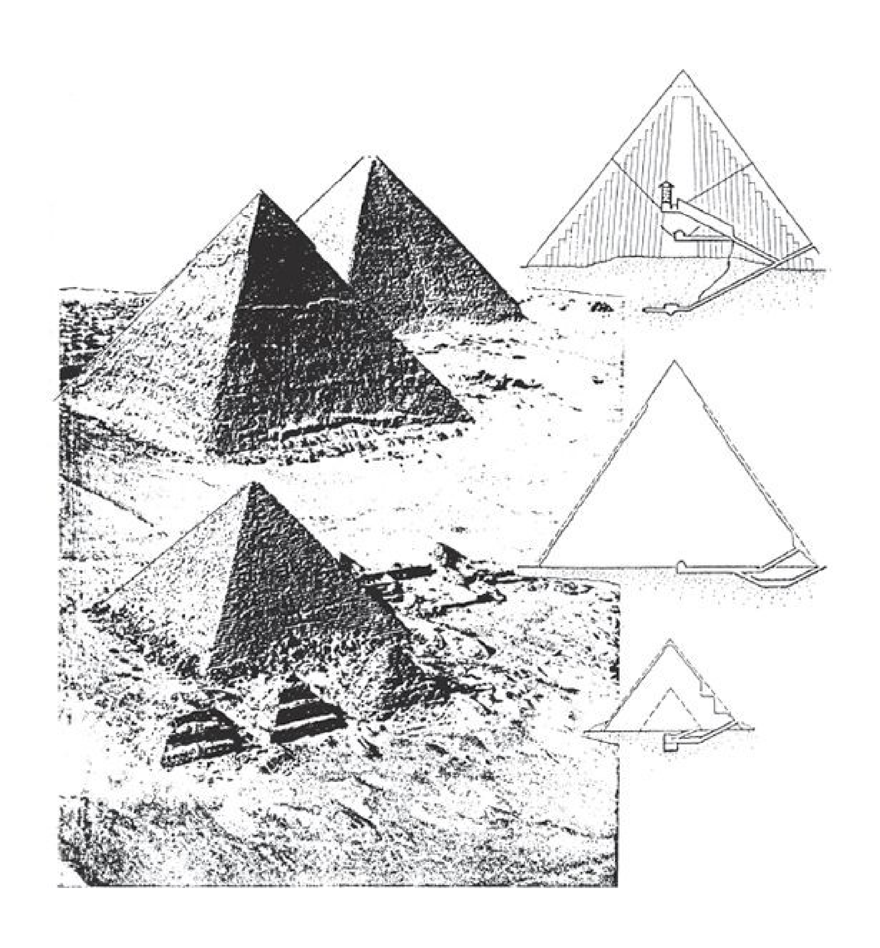


Figure 54



Figure 55

Le site de l’atterrissage de la forêt des Cèdres a laissé une trace d’une autre nature. Gilgamesh qui l’atteignit presque un millier d’années avant la catastrophe nucléaire en a rapporté le témoignage du lancement d’un astronef. Et les Phéniciens de la cité proche de Byblos, sur la côte méditerranéenne, représentèrent sur une pièce de monnaie (*Fig. 55*) une fusée dressée sur son pas de tir ceint de clôtures, au même endroit exactement – près d’un millier d’années après l’accident atomique. Autrement dit, du temps du

centre spatial puis après sa disparition, **le site de l'atterrissage resta opérationnel**.

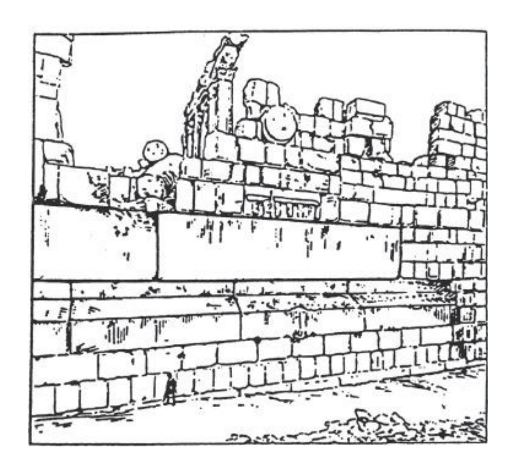


Figure 56

L'endroit, *Baalbek* (la « Vallée sillon de Baal »), au Liban, consistait dans l'Antiquité en une vaste plate-forme (quelque cinq millions de mètres carrés) de pavements de pierre dont le coin nord-ouest est occupé par un immense bloc de pierre qui pointe vers le ciel. Son mur ouest, constitué de blocs de pierre parfaitement taillés de 600 à 900 tonnes chacun, était spécialement renforcé par les plus lourdes pierres sur Terre, dont trois, connues sous le nom de trilithe, atteignent l'incroyable masse de 1 100 tonnes chacune **(***Fig. 56***)**. Le plus extraordinaire, à propos de ces blocs de pierre colossaux, était qu'ils avaient été extraits d'une carrière éloignée de

quelque trois kilomètres dans la vallée où l'un d'eux, pas tout à fait dégagé, dépasse encore du sol **(***Fig. 57***)**.

Les Grecs vénéraient l'endroit depuis l'époque d'Alexandre sous le nom d'Héliopolis (Cité du Soleil). Les Romains y élevèrent le plus grand temple de Zeus. Les Byzantins en firent une vaste église. Après eux, les musulmans y établirent une mosquée. Et de nos jours, les chrétiens maronites révèrent le site comme un vestige de l'âge des géants (j'ai décrit la visite du théâtre des opérations et de ses ruines et la façon dont il était utilisé comme tour de lancement dans *The Earth Chronicles Expedition*[41]).



Figure 57

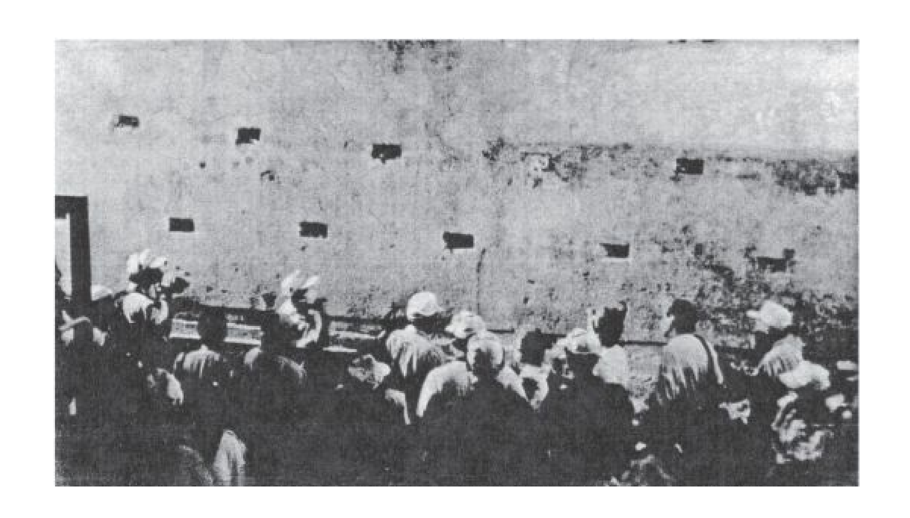


Figure 58

À ce jour le plus sacré et le plus sanctifié des sites fut celui du centre de contrôle de la mission – *Ur-Shalem* (« Cité du dieu total »), **Jérusalem**. Là, comme à Baalbek, mais à une échelle réduite, une grande plate-forme de pierre repose sur un socle rocheux aux pierres façonnées, dont un massif **mur à l'ouest formé de trois blocs de pierre colossaux** de près de six cents tonnes *chacun* (*Fig. 58*). C'est sur cette plate-forme préexistante que le roi Salomon construisit le temple de Yahvé, dont le Saint des Saints renferme l'arche d'alliance déposée sur un rocher sacré au-dessus d'une chambre souterraine. Les Romains, bâtisseurs à Baalbek du plus grand temple jamais dédié à Jupiter, avaient prévu de lui en élever un à Jérusalem, aux lieu et place du temple de

Yahvé. Le mont du Temple est aujourd'hui coiffé par le Dôme du Rocher de facture musulmane (*Fig. 59*). Sa coupole dorée appartenait à l'origine au sanctuaire musulman de Baalbek – preuve que le lien qui unit les deux sites spatiaux ne s'est pratiquement perdu.



Figure 59

Dans les temps troublés de l'après catastrophe nucléaire, la *Bab-Ili* de Marduk, sa « Porte des dieux », a-t-elle pu se substituer aux antiques sites du lien entre le Ciel et la Terre ? La nouvelle religion des étoiles de Marduk put-elle offrir réponse aux masses en demande ?

La quête si lointaine d'une réponse, dirait-on, se poursuit à notre époque même.

Les adversaires les plus implacables de Babylone étaient les Assyriens. Leur province de la plus haute

région du Tigre avait pour nom Subartu à l'époque sumérienne et constituait l'extension la plus au nord de Sumer et Akkad. Par la langue et les origines raciales, les Assyriens semblèrent descendre du roi Sargon d'Akkad, à telle enseigne que lorsque l'Assyrie se constitua en royaume avec un pouvoir impérial, certains de ses plus fameux rois prirent le nom de *Sharru-kin* – Sargon – en guise d'appellation royale.

Tous ces éléments puisés aux découvertes archéologiques de ces deux derniers siècles recoupent les informations succinctes de la Bible (*Genèse*, chapitre 10) qui rangent les Assyriens au rang des descendants de Sem et présentent la capitale assyrienne, Ninive, avec d'autres cités majeures, comme « issues – une excroissance, une extension – de Shinéar » (Sumer). Leur panthéon se confondait avec celui de Sumer – leurs dieux étaient les Anunnaki de Sumer et Akkad. Et les noms théophores des rois assyriens et des hauts dignitaires montraient leur allégeance aux dieux Assur, Enlil, Ninurta, Sîn, Adad et Shamash. Lesquels disposaient de temples, tout comme la déesse Inanna/Ishtar, elle aussi profondément vénérée. L'une de ses représentations les plus connues, celle qui la figure à l'image d'un pilote casqué (*Fig. 60*), fut découverte dans son temple d'Assur (la ville).



Figure 60

Des documents d'époque montrent que ce furent les Assyriens du Nord qui combattirent les premiers la Babylone de Marduk. Le tout premier roi assyrien connu, Ilushuma, mena, vers 1900 av. J.-C., une expédition militaire victorieuse en descendant le Tigre, plein sud

jusqu'à la frontière élamite. Ses inscriptions affirment que son but fut de « libérer Ur et Nippur ». Et il parvint à arracher ces cités, un temps, aux griffes de Marduk.

Il ne s'agissait que du premier engagement entre l'Assyrie et la Babylonie, dans un conflit qui allait durer plus d'un millier d'années et qui se solda par la disparition des deux pays. Un conflit où, la plupart du temps, les rois assyriens tenaient le rôle d'agresseurs. Voisins, tous deux locuteurs de l'akkadien, les deux peuples étaient les héritiers des fondements sumériens. Une seule différence, mais clé de tout, distinguait les Assyriens des Babyloniens : leur dieu.

L'Assyrie était surnommée la « Terre du dieu Assur », ou simplement *ASSUR*, d'après le nom de son dieu national, car rois et peuple tenaient la dimension religieuse pour unique valeur. Sa première capitale avait pris le nom de « Cité d'Assur », ou *Assur*. Étymologiquement, « Celui qui voit » ou « Celui que l'on voit ». Malgré des hymnes innombrables, des prières et tant d'autres allusions au dieu Assur, l'on ne sait pas exactement à qui il correspondait dans le panthéon suméro-akkadien. Dans les énumérations divines, il était l'équivalent d'Enlil. D'autres citations semblent l'assimiler à Ninurta, fils d'Enlil et son héritier. Mais dans la mesure où lorsque son épouse était listée ou mentionnée, elle l'était toujours sous le nom de Ninlil, la conclusion s'impose : l'assyrien « Assur » était Enlil.

Ce que l'histoire a retenu de l'Assyrie sont ses

conquêtes et ses agressions à l'encontre de bien des nations et de leurs dieux. Ses campagnes militaires sans fin étaient des plus éclectiques, lointaines, réparties sur bien des fronts, et elles étaient bien sûr menées « au nom de dieu » – le leur, Assur : « Sur l'ordre de mon dieu Assur, le grand seigneur » ouvrait invariablement les annales d'une campagne militaire d'un roi assyrien. Mais quand il fut question d'attaquer Babylone, la caractéristique étonnante des attaques assyriennes fut leur mobile central : **pas seulement l'éradication de l'influence babylonienne, mais l'extraction matérielle, physique, de Marduk en personne de son temple babylonien !**

L'exploit qui consista à s'emparer de Babylone et à capturer Marduk fut pour la première fois accompli, pourtant, non pas par les Assyriens, mais par leurs voisins du Nord, les Hittites.

Vers 1900 av. J.-C., les Hittites commencèrent à se déployer hors de leurs bastions nord d'Anatolie centrale (l'actuelle Turquie), devinrent une puissance militaire de premier plan et rejoignirent le réseau des États-nations pro-Enlil opposés à la Babylone de Marduk. En un temps relativement court, ils se constituèrent en empire et leurs territoires s'étendirent au sud pour finir par annexer la plus grande partie du Canaan biblique.

La découverte des Hittites sur le plan archéologique, celle de leurs villes, de leurs archives, de leur langue et de leur histoire constitue le récit frappant

et passionnant de la mise au monde de l'existence d'un peuple et de ses sites, recoupée par une connaissance qui ne tenait jusqu'alors qu'à la Bible hébraïque. Les Hittites sont cités à plusieurs reprises dans la Bible, mais sans le dédain ni le mépris réservé aux adorateurs des dieux païens. Il est fait référence à leur présence à travers les pays où se dévoilent les histoires et l'histoire des patriarches hébreux. Abraham avait à Harran des Hittites pour voisins. Et c'est à des propriétaires hittites d'Hébron, au sud de Jérusalem, qu'il acheta la grotte de Machpelah pour y établir sa sépulture[42]. Bethsabée, que le roi David convoita à Jérusalem, était la femme d'un capitaine de l'armée hittite. Le même David acquit de fermiers hittites la plate-forme du mont Moriah (qu'ils utilisaient pour le battage du blé) pour y dresser le Temple. Le roi Salomon acheta des chevaux à atteler aux chars à des princes hittites dont il épousa l'une des sœurs.

La Bible prêta aux Hittites une appartenance, généalogique et historique, aux peuples de l'Asie de l'Ouest. Les chercheurs modernes les croient venus en Asie Mineure à partir de quelque part – probablement d'au-delà des monts du Caucase. Parce que leur langage, après son déchiffrage, fut classé parmi les langues indoeuropéennes (comme le grec d'un côté et le sanskrit de l'autre), on les tint pour des Indo-Européens non sémites. Pourtant, une fois installés, ils adoptèrent l'écriture cunéiforme sumérienne en addition à leur propre écriture, inclurent des « mots empruntés »

sumériens à leur terminologie, étudièrent, copièrent les « mythes » sumériens et les épopées, enfin adoptèrent le panthéon sumérien – jusqu'au décompte des douze « Olympiens ». En réalité, quelques-uns des récits les plus anciens consacrés aux dieux de Nibiru, issus de Nibiru, ne furent connus qu'à travers leur version hittite. Il ne fait aucun doute que les dieux hittites étaient les dieux sumériens, et monuments comme sceaux royaux les montrèrent sans cesse accompagnés de l'omniprésent disque ailé (*cf.* Fig. 46), symbole nibirien. Ces dieux étaient parfois cités dans les textes hittites sous leurs noms sumériens ou akkadiens – c'est ainsi que l'on trouve Anu, Enlil, Ea, Ninurta, Inanna/Ishtar et Utu/Shamash mentionnés régulièrement. En d'autres circonstances, les dieux revêtaient des dénominations hittites : à leur tête s'en venait le dieu national hittite **Teshub** – « Celui qui souffle le vent » ou « Dieu des tempêtes ». Il n'était autre que le plus jeune fils d'Enlil, ISHKUR/Adad. On le représente porteur de la foudre en guise d'arme, la plupart du temps debout sur un taureau – symbole de la constellation céleste de son père (*Fig. 61*).

Les allusions bibliques au grand déploiement des Hittites et à leurs exploits militaires se virent confirmées par des découvertes archéologiques, à la fois sur les sites hittites et au travers des archives d'autres nations. Il n'est pas indifférent que l'avancée hittite vers le sud ait gagné les deux installations spatiales du site de l'atterrissage

(l'actuel Baalbek) et du centre de contrôle de la mission postdiluvien (Jérusalem). Elle a aussi porté les Hittites pro-Enlil à proximité de l'Égypte, territoire de Râ/Marduk. Les deux camps avaient toutes les raisons d'engager un conflit armé. Et de fait, les guerres qui les opposaient comptaient quelques-unes des plus fameuses batailles de l'Ancien Monde menées « au nom de dieu ».



Figure 61

Mais plutôt que d'attaquer l'Égypte, les Hittites créèrent la surprise. L'armée hittite, peut-être la toute première à avoir introduit sur les champs de bataille des chars tirés par des chevaux, en 1595 avant notre ère, de façon parfaitement inattendue, déferla le long de l'Euphrate, prit Babylone, **fit Marduk prisonnier et l'emmena.**

L'on aurait souhaité que des archives plus détaillées de cette époque, dévolues à l'événement, aient pu être découvertes. Mais ce qui nous est connu montre que les attaquants hittites n'avaient pas eu l'intention de s'emparer de Babylone ni d'y établir leur mainmise : ils firent une rapide retraite après avoir enfoncé les défenses de la ville, pénétré le quartier sacré, s'être assuré de la personne de Marduk sans avoir atteint à son intégrité physique, mais en le plaçant sous forte garde. Ils l'avaient conduit jusqu'à la ville d'Hana – site (en attente de fouilles) de la région de Terka, au bord de l'Euphrate.

L'absence humiliante de Marduk de Babylone perdura vingt-quatre ans – très exactement le temps de son exil à Harran, cinq siècles plus tôt. Après plusieurs années de confusion et de désordre, des rois d'une dynastie dénommée Kassite s'assurèrent le contrôle de Babylone, restaurèrent le sanctuaire de Marduk, « prirent la main de Marduk » et le ramenèrent dans sa cité. Les historiens continuent à penser que le sac de Babylone perpétré par les Hittites marqua la fin, et de la glorieuse Ire dynastie babylonienne, et de la période de l'antique

Babylone.

La soudaine attaque de la cité par les Hittites, qui s'était soldée par la déportation temporaire de Marduk, demeure un mystère historique, politique et religieux non résolu. Le raid n'avait-il pour intention que de gêner et d'affaiblir Marduk, rabaisser son orgueil, jeter la confusion parmi ses partisans, ou bien dissimulait-il un dessein, ou une raison, à long terme ?

Était-il possible que Marduk eût pu tomber dans le piège de la fable : « Tel est pris qui croyait prendre » ?

Chapitre 9

Terre promise

La capture, à Babylone, et l'enlèvement de Marduk connurent des répercussions géopolitiques avec le basculement pour plusieurs siècles du centre de gravité de l'ouest de la Mésopotamie aux territoires le long de la côte méditerranéenne. Un vrai tremblement de terre à l'échelle religieuse. Tout soudain, les grands projets que Marduk avaient caressés, garder les autres dieux sous son égide, et toutes les espérances messianiques de ses partisans étaient partis en fumée.

Mais tant sur le plan géopolitique que religieux, l'impact le plus important pourrait se conter à travers l'histoire de trois montagnes – les trois sites spatiaux qui placèrent la Terre promise au milieu de tout : le mont Sinaï, le mont Moriah et la montagne du Liban.

De tout ce qui advint après l'événement inouï survenu à Babylone, l'épisode majeur et dernier en date fut l'exode des Hébreux d'Égypte – le moment où, pour la première fois, des sites qui jusqu'alors étaient dévolus aux seuls dieux furent confiés à des humains.

Quand les Hittites qui avaient emmené Marduk prisonnier se retirèrent de Babylone, ils laissèrent derrière eux la confusion politique et donnèrent naissance à une énigme religieuse : comment tout cela avait-il bien pu survenir ? Pourquoi ? Quand l'adversité frappe les gens, ils ont tendance à l'expliquer par la colère des dieux. Mais que se passe-t-il quand elle affecte les dieux – Marduk ? *Existet-il donc un Dieu suprême au-dessus de Marduk le suprême ?*

Même à Babylone, la libération et le retour, en fin de compte, de Marduk, ne donnèrent pas la réponse. En réalité, cet épilogue épaissit le mystère dans la mesure où les « Kassites » qui recueillirent le dieu capturé de retour à Babylone étaient des étrangers non babyloniens. Ils dénommaient Babylone « Karduniash », arboraient des noms tels que Barnaburiash et Karaindash, mais l'on sait très peu sur eux et leur langue mère. Encore aujourd'hui, l'on n'est pas très sûr de leur provenance ni pourquoi il fut permis à leurs rois de succéder à la dynastie hammourabienne vers **1660 av. J.-C.**, et de dominer Babylone de - **1560** jusqu'en - **1160**.

Les chercheurs actuels qualifient la période qui suivit l'humiliation de Marduk d'« âge sombre » de l'histoire babylonienne, pas seulement en raison de la confusion qui s'ensuivit, mais surtout au regard de la pénurie d'écrits babyloniens de cette époque. Les Kassites se fondirent assez rapidement dans la culture suméro-akkadienne, y compris leur langue et leur écriture, mais

ils ne tinrent ni le rôle d'archivistes méticuleux à l'image des Sumériens disparus ni celui des scribes antérieurs, auteurs des annales royales. Pour tout dire, la plupart des quelques archives royales des monarques kassites ne furent pas mises au jour à Babylone, mais en Égypte – sous la forme de tablettes d'argile de la correspondance royale d'El-Amarna. Notons que les rois kassites, sur ces tablettes, appelaient les pharaons égyptiens « mon frère».

L'expression, toute figurée fût-elle, n'avait rien d'injustifié puisque l'Égypte partageait avec Babylone la vénération de Râ/Marduk, et qu'elle avait, comme Babylone, subi un « âge sombre » – la deuxième période intermédiaire, comme la nomment les spécialistes. Elle commença avec la fin du Moyen Empire, vers 1780 av. J.-C. et se termina vers **1560 av. J.-C**. Tout comme à Babylone, elle correspondit au règne de rois étrangers connus sous le nom d'« Hyksos ». Et là encore, l'on ne sait pas grand-chose d'eux, de leur provenance ni comment leurs dynasties se montrèrent à même de dominer l'Égypte durant plus de deux siècles.

Nulle coïncidence ni caractère fortuit, très certainement, dans le parallélisme constaté entre les dates de cette deuxième période intermédiaire et la transition babylonienne, depuis l'apogée des victoires hammourabiennes **(1760 av. J.-C.)** et la capture et le rétablissement du culte mardukien à Babylone (vers **1560 av. J.-C.**). Ces transitions similaires à des périodes parallèles au cœur des territoires centraux du dieu

s’expliquent par un Marduk « pris à son propre jeu » – la justification même de sa revendication de la suprématie était en train de causer sa perte.

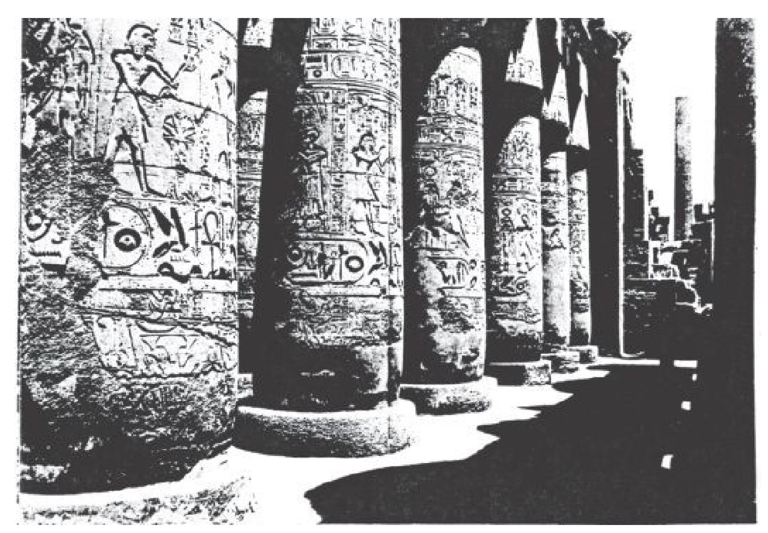


Figure 62

La « bombe » qui lui explosait à la figure tenait en son assertion initiale qu’était venu le temps de sa suprématie sur Terre par la concrétisation, dans le cosmos, de l’ère du Bélier, son âge. Mais l’horloge zodiacale tournait, et l’ère du Bélier commença à s’évanouir peu à peu. La preuve matérielle de ces temps confus existe toujours, on peut la découvrir à Thèbes, l’ancienne capitale de la Haute Égypte.

Aux côtés des anciennes pyramides de Gizeh, les monuments égyptiens antiques les plus impressionnants

et les plus majestueux demeurent les temples colossaux de Karnak et de Louxor, dans le sud de l'Égypte (Haute Égypte). Ce sont les Grecs qui donnèrent aux lieux l'appellation de Thebai, d'où son nom en français de Thèbes. Les anciens Égyptiens la nommaient, eux, Cité d'Amon, puisque c'était à ce dieu caché que ces temples étaient dédiés. Les textes hiéroglyphiques et les représentations dessinées de leurs murs, obélisques, piliers et colonnes (*Fig. 62*) glorifient le dieu et chantent la louange des pharaons qui édifièrent, agrandirent, étendirent les temples – tout en conservant l'antériorité. C'est là que se marqua la venue de l'ère du Bélier par les enfilades de sphinx à tête de bélier *(cf. Fig. 39)*. Là aussi que l'agencement même des temples révèle le dilemme secret des fidèles, en Égypte, de Râ-Amon/Marduk.

Je visitais un jour le site accompagné d'un groupe de lecteurs. Me voilà au beau milieu d'un temple en train de lever le bras à la façon d'un agent de la circulation. Quelques visiteurs, intrigués, se demandèrent ce que « fichait cet olibrius ». Cet olibrius tentait de montrer à ses accompagnants que les temples thébains, œuvre d'une succession de pharaons, gardaient la même orientation au fil du temps **(***Fig. 63***)**. Ce fut Sir Norman Lockyer qui, au cours des années 1890, saisit le premier la signification de cet aspect architectural, en donnant naissance à une discipline dénommée archéoastronomie.

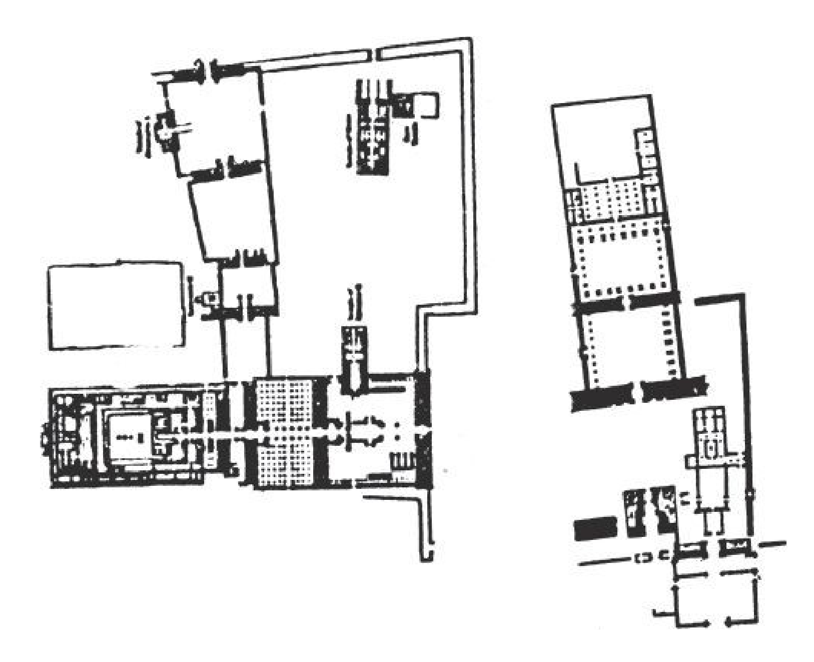


Figure 63

Des temples orientés selon les équinoxes, à la façon du temple de Salomon à Jérusalem (*Fig. 64*), et de la vieille basilique Saint-Pierre de Rome au Vatican. Face à l'est, ils recevaient le rayon du lever du Soleil le jour de l'équinoxe, année après année, sans réorientation. Mais des temples orientés selon les solstices, comme en Égypte à Thèbes ou le temple du Ciel à Pékin, demandaient des réorientations périodiques dues à la précession, quand les levers du Soleil glissent un tant soit peu au cours des siècles – comme l'illustre Stonehenge où Lockyer appliqua ses découvertes *(cf. Fig. 6)*. Les temples mêmes

que les fidèles de Râ/Marduk avaient érigés à sa gloire étaient en train de montrer que les cieux donnaient une image douteuse de la pérennité du dieu et de son ère.

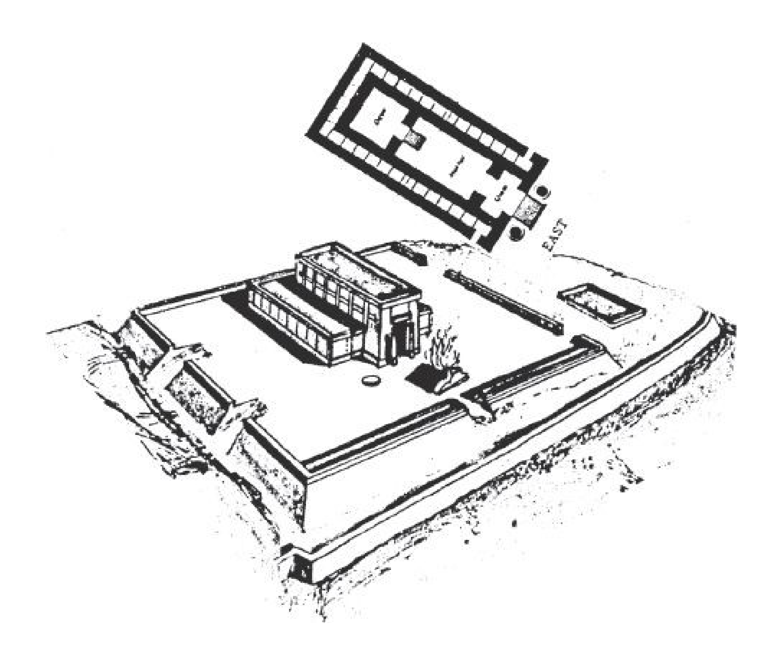


Figure 64

Marduk en personne, si attentif à l'horloge zodiacale quand il avait revendiqué au cours du précédent millénaire l'arrivée de son heure, tenta de décaler l'attention religieuse en instaurant une religion stellaire par laquelle « Marduk est Nibiru ». Mais sa capture et son humiliation remettaient à présent en cause ce dieu céleste caché. La question de savoir combien de

temps allait durer l’âge de Marduk changea d’intitulé : si le Marduk des cieux est Nibiru la Cachée, quand allait-elle se révéler aux yeux de tous, réapparaître, affirmer son ***retour*** ?

Les événements décrits l’ont montré : l’attention religieuse comme géopolitique bascula, au milieu du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, vers cette bande de terre appelée **Canaan** dans la Bible. Au moment où le ***retour de Nibiru*** se mit à se préciser dans le champ religieux, ***les sites spatiaux*** à leur tour attirèrent plus précisément l’attention. Et c’est là, au lieu géographique de « Canaan », que le site de l’atterrissage et l’ancien centre de contrôle de la mission prenaient place.

Les historiens relatent les événements ultérieurs comme des émergences et des chutes de nations-États et l’écroulement d’empires. C’est vers **1460 av. J.-C.** que les royaumes oubliés d’Élam et d’Ansham[43] (qui deviendront la Perse, à l’est et au sud-est de la Babylonie) se rassemblèrent pour former un État nouveau et puissant, avec Suse (la Shushan biblique) pour capitale et Ninurta, dieu national, en qualité de *Shar Ilani* – « Seigneur des dieux ». Cette nation nouvellement fondée allait jouer un rôle décisif dans la perte de la suprématie de Babylone et de Marduk.

Il ne doit certainement rien au hasard si à peu près à la même époque un nouvel État dominateur se forma dans la région de l’Euphrate, là où Mari, autrefois, s’imposa. C’est là que les Horites de la Bible (les Hurrites

des historiens) constituèrent un État conquérant, le **Mittani** – « l'Arme d'Anu » – qui s'empara des territoires que sont aujourd'hui la Syrie et le Liban, et qui lança un défi géopolitique et religieux à l'Égypte. Défi contré, de la plus féroce façon, par le pharaon égyptien Thoutmôsis III[44], le « Napoléon égyptien », comme se plaisent à le surnommer les historiens.

Cet événement, mêlé à tout ce qui constitue ***l'exode des Hébreux d'Égypte***, fit de cette période une date déterminante pour les effets qu'elle continue à produire, de nos jours, sur les religions de l'humanité, ses codes sociaux et moraux, et la place centrale attribuée à Jérusalem. Qu'elle prît place à ce moment-là ne fut pas le fruit des circonstances : tous ces développements étaient en relation avec la question de savoir ***qui serait maître des sites spatiaux au moment du retour de Nibiru.***

Nous l'avons montré au long des chapitres précédents : Abraham ne devint pas un patriarche hébreu sans raison, mais bien parce qu'il fut choisi comme agent actif au cours d'affaires internationales majeures. Les endroits où nous ont entraînés son histoire – Ur, Harran, l'Égypte, Canaan, Jérusalem, le Sinaï, Sodome et Gomorrhe – correspondent aux principaux lieux où s'est déroulée l'histoire universelle des dieux et des hommes dans le lointain passé. L'exode d'Israël hors d'Égypte, que les Juifs rappellent et célèbrent au cours de la trêve de la Pâque, sonne comme le rappel complet des événements

qui se déployèrent alors dans tous les anciens territoires. À son tour la Bible, loin de traiter l'exode comme une péripétie limitée à « Israël », le replaça dans le contexte de l'histoire de l'Égypte et des événements internationaux de l'époque.

La Bible hébraïque ouvre l'histoire de l'exode d'Israël hors d'Égypte dans son second livre, l'*Exode*, par le rappel au lecteur que la présence des Hébreux en Égypte débuta quand Jacob (renommé *Israël* par un ange) et ses onze fils rejoignirent l'autre fils de Jacob, Joseph, en Égypte, en 1833 av. J.-C. Toute l'histoire de Joseph, séparé de sa famille, qui s'éleva du statut d'esclave à celui de vice-roi, la façon dont il sauva l'Égypte d'une famine dévastatrice, est contée dans la Bible au fil des derniers chapitres de la *Genèse*. Quant à mon parti d'expliquer comment Joseph sauva l'Égypte, et que la preuve de mon assertion existe toujours à notre époque, ils figurent dans *The Earth Chronicles Expeditions*[45].

Après ce rappel de l'origine et de la date de la présence des Hébreux en Égypte, la Bible souligne que ces événements étaient bel et bien oubliés aux temps de l'exode : « Et Joseph mourut, et tous ses frères, et toute cette génération. » Au-delà d'eux, c'est toute la dynastie des rois égyptiens alors contemporains de cette époque qui avait à son tour disparu. Une nouvelle dynastie était installée aux commandes : « Et il s'éleva un nouveau roi sur l'Égypte, qui n'avait pas connu Joseph. »

La Bible décrit avec précision la nouvelle forme de gouvernement en Égypte : les dynasties du Moyen Empire siégeant à Memphis s'étaient évanouies, et c'est après le désordre de la deuxième période intermédiaire que les princes de Thèbes avaient fondé les dynasties du Nouvel Empire. Il va de soi que s'installèrent alors des rois totalement nouveaux sur l'Égypte, de nouvelles dynasties, dans une nouvelle capitale, « qui n'avaient pas connu Joseph ».

Parce qu'il avait oublié le rôle des Hébreux dans la survie de l'Égypte, un nouveau pharaon perçut leur présence comme un danger. Il ordonna une série de mesures progressives d'oppression, jusqu'à l'élimination de tous les bébés mâles. Voici les raisons qu'il en donna :

Et il dit à son peuple :

“Voici, le peuple des enfants d'Israël est plus nombreux
et plus puissant que nous.
Allons, agissons prudemment avec eux, de peur qu'ils ne se multiplient,
et que s'il arrive quelque guerre, ils ne se joignent aussi à nos ennemis, et se battent contre nous, et ne montent hors du pays.”

EXODE 1:9-10

Les exégètes sont toujours partis du principe que

le peuple craint, les « enfants d'Israël », étaient les Hébreux qui séjournaient en Égypte. Mais le nombre allégué, pas plus que la transcription littérale des mots de la Bible ne sont en accord avec cette interprétation. L'*Exode* s'ouvre sur une liste des noms de Jacob et des fils qui l'ont accompagné, avec leurs enfants, rejoindre Joseph en Égypte, et stipule que « toutes les âmes issues des reins de Jacob étaient soixante et dix ; car Joseph était déjà en Égypte » (soit 72 avec Jacob et Joseph, détail intriguant qui mérite réflexion). Le « séjour » s'étala sur quatre siècles, et selon la Bible le nombre total des Hébreux à sortir d'Égypte était de 600 000. Quel pharaon pourrait considérer un tel groupe « plus nombreux et plus puissant que nous » ? (Sur l'identité de ce pharaon et celle de la « fille du pharaon » qui éleva Moïse comme son fils, lire *Divine Encounters*[46].) Le verbatim de la narration rappelle la crainte du pharaon « que s'il arrive quelque guerre, ils ne se joignent aussi à nos ennemis, et se battent contre nous, *et ne montent hors du pays* ». Sa crainte n'est pas celle d'une « cinquième colonne » intérieure à l'Égypte, mais celle du départ des « enfants d'Israël » indigents d'Égypte, allés grossir les rangs d'une nation ennemie dont ils sont parents – tous « enfants d'Israël » aux yeux des Égyptiens. Mais quelle est cette nation d'« enfants d'Israël » et de quelle guerre parlait le roi d'Égypte ?

Les découvertes archéologiques des archives royales dans les deux camps de ces conflits du passé et la

mise en concordance de leurs contenus nous autorisent à conclure que les pharaons du Nouvel Empire menaient une guerre prolongée contre le **Mittani**. Elle avait commencé vers **1560 av. J.-C.** sous le pharaon Ahmôsis Ier[47], s'était poursuivie avec Aménophis Ier[48], Thoutmôsis Ier et Thoutmôsis II, Thoutmôsis III l'avait radicalisée au cours de l'année - **1460**. Les Égyptiens s'enfoncèrent dans le pays de Canaan et progressèrent vers le nord à la rencontre des armées mittaniennes. Les chroniques égyptiennes de ces batailles mentionnent généralement *Naharim* pour objectif final – dans la zone de la rivière Khabur que la Bible dénomme *Aram-Naharayim* (« le Pays de l'ouest des deux fleuves »). Principal centre urbain : Harran !

Là où résidait, ceux qui étudient la Bible le savent, le frère d'Abraham, Nahor, quand Abraham se rendit en Canaan. C'est de là qu'était originaire Rebecca, promise au fils d'Abraham, Isaac – elle était du reste la petite-fille de Nahor. Et c'est à Harran que s'en vint le fils d'Isaac, Jacob (rebaptisé *Israël*), en quête de compagne – il finit par épouser ses cousines, les deux filles (Léah et Rachel) de Laban, frère de sa mère Rebecca.

Ces liens familiaux directs entre les « enfants d'Israël » (autrement dit de Jacob) en Égypte et ceux qui demeuraient à Naharim/Naharayim sont mis en évidence dans les tout premiers versets de l'*Exode* : la liste des fils de Jacob venus avec lui en Égypte compte le plus jeune, *Ben-Yamin* (Benjamin), le seul frère à part entière de

Joseph puisque tous deux nés de Jacob et de Rachel (les autres étaient les fils de Jacob et de Léah, et de deux concubines). Nous savons désormais grâce aux tablettes mittaniennes que la tribu la plus importante du fleuve Khabur avait pour nom *Benyamin* ! Donc, le nom du frère à part entière de Joseph était un nom tribal mittanien. Rien d'étonnant, dès lors, si les Égyptiens tenaient les « enfants d'Israël » d'Égypte et les « enfants d'Israël » du Mittani pour une nation unie « plus nombreuse et plus puissante que nous ».

Voilà donc la guerre qui préoccupait tant les Égyptiens, et voilà la raison de l'implication militaire égyptienne – et non pas le petit nombre d'Hébreux résidant en Égypte s'ils y restaient, mais qui deviendraient une menace s'ils « montaient hors du pays » et occupaient un territoire au nord du pays. Ainsi, *prévenir* le départ des Hébreux semble avoir été la préoccupation centrale du drame en devenir de l'*Exode*, depuis les appels répétés de la part de Moïse à l'adresse du pharaon en exercice – « Laisse mon peuple s'en aller » – jusqu'aux refus répétés de ce même pharaon d'accéder à cette requête, en dépit de dix fléaux divins consécutifs. Pour quelle raison ? **Pour que la réponse à cette question devienne plausible, il nous faut impliquer la liaison Terre-Ciel dans le drame ainsi dévoilé.**

Au cours de leurs marches vers le nord, les Égyptiens traversèrent la péninsule du Sinaï *via* la route

de la Mer, un itinéraire (les Romains, plus tard, le baptiseront *Via Maris*) qui s'offrait le luxe d'un passage en pleine quatrième région divine le long de la côte méditerranéenne, sans pénétrer réellement la péninsule même. Puis, dans leur avancée nord par le pays de Canaan, les Égyptiens atteignirent à plusieurs reprises les montagnes des Cèdres du Liban et livrèrent bataille à *Kadesh*, le « Lieu sacré ». Il s'agissait de guerres que nous soupçonnons viser le contrôle des deux sites spatiaux sacrés – le vieux centre de contrôle de la mission (Jérusalem) en Canaan et le Site de l'atterrissage au Liban. Le pharaon Thoutmôsis III, par exemple, dans ses annales de guerre, mentionna Jérusalem (« *Ia-ur-sa* ») où il cantonna ses troupes en sa qualité « *de lieu qui touche aux confins de la Terre* » – un « nombril de la Terre ». La description qu'il donna de ses campagnes plus au nord évoqua les batailles de Kadesh et Naharim, et il parla de s'emparer des montagnes des Cèdres, les « *montagnes du Pays des dieux* », qui « *portent les piliers qui mènent au ciel* ». Sa terminologie désigne sans erreur possible par leurs caractéristiques spatiales les deux sites dont il revendique la prise « pour le grand dieu, mon père Râ/Amon ».

À quoi rimait l'exode ? Dans les mots du Dieu de la Bible en personne, à tenir Sa promesse faite à Abraham, Isaac et Jacob d'offrir à leurs descendants en « héritage éternel » (*Exode* 6:8), « depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate », « tout le pays

de Canaan » (*Genèse* 15:18, 17:8), « le mont de l'Ouest… au pays des Canaanites, et au Liban » (*Deutéronome* 1:7), « depuis le désert et le Liban, depuis le fleuve, le fleuve Euphrate, jusqu'à la mer la plus reculée » (*Deutéronome* 11:24), jusqu'aux « *villes grandes et fortifiées jusqu'au ciel* » où « les enfants des *Anakims* » – les Anunnaki – résidaient encore (*Deutéronome* 9:1-2).

La promesse faite à Abraham fut renouvelée à la première étape des Hébreux, à *Har-Ha-Elohim*, le « mont des dieux/Elohim ». Et la mission était de faire main basse sur les deux autres sites spatiaux, entrer en leur possession. Des sites que la Bible, de façon récurrente, cite en les associant (comme dans *Psaumes*, 48:3) : elle nomme le mont Sion à Jérusalem *Har Kodshi*, « ma montagne sacrée », et l'autre, sur la hauteur du Liban, *Har Zaphon*, « le mont caché du nord ».

La Terre promise, sans ambiguïté, désignait les deux centres spatiaux. Leur répartition entre les douze tribus attribua l'aire de Jérusalem aux tribus de Benjamin et de Juda, et le territoire qui correspond aujourd'hui au Liban à celle d'Asher. Parmi les derniers mots de Moïse avant sa mort, figure le rappel à la tribu d'Asher que le site spatial du Nord entrait dans leur territoire – aucune autre tribu, dit-il, ne verra celui ***«qui chevauche le ciel*** […] ***et les nuages »*** (*Deutéronome* 33:26[49]). Au-delà de l'attribution territoriale, **les paroles de Moïse impliquent que la fonction du site d'élever vers le ciel serait opérationnelle dans l'avenir.**

Pour parler net et sans détour, les enfants d'Israël étaient institués les gardiens des deux derniers centres spatiaux des Anunnaki. Cette Alliance avec le peuple élu pour mener à bien cette mission fut renouvelée, au cours de la plus grande théophanie[50] jamais transcrite, au **mont Sinaï**.

Cette théophanie à pareil endroit n'est pas le fruit du hasard. Dès le début du récit de l'exode – quand Dieu en appela à Moïse et lui fixa la destination de l'exil – ce site de la péninsule du Sinaï a occupé le devant de la scène. Nous lisons dans *Exode* 3:1 que l'appel prit place « à la montagne des *Elohim* », associée aux Anunnaki. La route de l'exode (*Fig. 65*) fut fixée par la volonté divine puisque la multitude des Hébreux s'était vu montrer le chemin [par Dieu] « de jour dans une colonne de nuage [...] et de nuit dans une colonne de feu[51] ». « Et toute la congrégation des enfants d'Israël voyagea dans le désert du Sinaï [...] suivant le commandement de Yahvé[52]», énonce littéralement la Bible. Au troisième mois de leur périple, ils « arrivèrent [...] et campèrent devant le mont ». Et au terme de trois jours, Yahvé, en son *Kabod*[53], « descendra, à la vue de tout le peuple, sur le mont Sinaï[54] ».


KITTIM
(Chypre)
« La route de l'Exode »
Sites d'infrastructures spatiales
« La route de la mer »
« La grand-route des rois »
Depuis Harran
Kadesh
LIBAN
Gebal (Byblos)
Bet-Shemesh
(Baalbeck)
Vers/depuis Mari
Sidon
Damas
Tyr
Ashteroth-Karnayim
Meggido
Jourdain
Sechem
Ham
Rabbat-Amon
Béthel
LA GRANDE MER
(Mer du haut)
Ahdod
Jéricho
Tell Ghassul
Shalem
Mont Nébo
Ashkelon
Arnon
Gaza
Hébron
Mer Morte
Shavek-Kiryat-Haim
Beersheba
Sodome
NÉGUEV
Péluse
Rivière d'Égypte
Kadesh-Barnea
Désert du Sinaï
Mont Séir
Onou (Héliopolis)
Gizeh
Moph (Memphis)
Désert
du Paran
(Pharan)
Eilat (Etzion Gaber)
ÉGYPTE
Nil
Mines
de turquoise
Golfe de Suez
Golfe d'Eilat
Mont
Sainte-Catherine
El-Tur
Mer Rouge

Figure 65

Il s’agissait du mont que Gilgamesh, parvenu là d’où partaient et se posaient des fusées, avait dénommé « mont *Mashu* ». Le même mont et ses « doubles portes pour le ciel » qu’atteignaient les pharaons égyptiens au terme de leur voyage d’après-vie pour rejoindre les dieux sur la « planète aux millions d’années ». Le mont qui enjambait l’ancien astroport – là où l’Alliance fut renouvelée avec le peuple élu pour garder les deux infrastructures spatiales restantes.

Au moment où les Hébreux étaient sur le point, après la mort de Moïse, de traverser le Jourdain, les frontières de la Terre promise se virent reprécisées au nouveau guide, Josué. Elles incluaient l’emplacement des deux centres spatiaux dont, clairement, celui du Liban. Dans son adresse à Josué, le Dieu de la Bible déclara :

> *Maintenant donc lève-toi, passe ce Jourdain,*
> *toi et tout ce peuple, les enfants d’Israël,*
> *dans le pays que je leur donne.*
> *Tout lieu que piétinera la plante de votre pied,*
> *je vous l’ai donné, comme je l’ai dit à Moïse.*
> *Votre territoire sera depuis le désert et ce Liban*
> *jusqu’au grand fleuve, le fleuve de l’Euphrate,*
> *tout le pays des Hittites, et jusqu’à la grande mer,*
> *vers où descend le soleil.*
> [telle sera votre frontière]
>
> JOSUÉ 1:2-4

Face aux troubles actuels si profonds, qu'ils soient politiques, militaires et religieux, qui se manifestent dans les pays de la Bible, et à l'aide de la Bible elle-même comme clé du passé et du futur, l'on se doit de souligner une mise en garde que le Dieu des Écritures a insérée à propos de la Terre promise. Les frontières, depuis le désert dans le Sud à la zone libanaise du Nord, et de l'Euphrate à l'Est à la mer Méditerranée à l'Ouest furent à nouveau confirmées à Josué. Elles étaient, Dieu dit, les limites *promises*. Mais pour que le territoire qu'elles dessinent soit de fait annexé, il doit s'obtenir par l'entrée en *possession*. À la manière du « planter de drapeau » des explorateurs de naguère, les Hébreux avaient la possibilité de marquer leur possession et de se rendre maîtres du territoire où ils poseraient le pied – « que piétinera la plante de votre pied ». Si bien que Dieu objurgua les Hébreux de ne pas s'attarder ni remettre, mais de traverser le Jourdain et, sans peur, méthodiquement, de coloniser la Terre promise.

Mais quand les douze tribus sous la menée de Josué firent leur affaire de la conquête et de la colonisation de Canaan, une partie seulement de la partie est du Jourdain était occupée. Les territoires à l'ouest du Jourdain n'étaient ni conquis ni habités. Quant aux deux sites de voyages sidéraux, leur histoire est radicalement différente : Jérusalem – spécifiquement listé (*Josué* 12:10, 18:28) – était fermement tenue par la tribu de Benjamin. Mais savoir si l'avancée vers le nord avait

atteint le Site de l'atterrissage au Liban, voilà qui n'est pas clair. D'ultérieures références bibliques au site le nommaient « hauteur de *Zaphon* » (« le lieu du nord secret ») – nom que lui donnaient à leur tour les habitants de la zone, les Cananéens-Phéniciens (les épopées cananéennes le tenaient pour le siège sacré du dieu Adad, le plus jeune fils d'Enlil).

La traversée du Jourdain – un exploit accompli à l'aide de plusieurs miracles – aboutit « devant Jéricho », et la cité fortifiée de Jéricho (à l'ouest du Jourdain) devint le premier objectif des Hébreux. Le récit de la chute de ses murs et de sa capture intègre une allusion biblique à Sumer (*Shin'ar* en hébreu). Au mépris de l'ordre de ne pas faire de butin, l'un des Hébreux ne résista pas à la tentation de « garder un précieux atour de Shinéar ».

La prise de Jéricho et de la ville d'Aï, au sud de la cité, laissa le champ libre à l'objectif le plus important et urgent des Hébreux, Jérusalem. Où s'était déployée la plate-forme du contrôle de la mission. Les mandats d'Abraham et de ses descendants comme les alliances de Dieu avec eux ne perdirent jamais de vue ce point central. Dieu l'avait dit à Moïse, ***c'est à Jérusalem que doit s'établir Sa demeure terrestre.*** Désormais, la prophétie, et promesse, pouvait se réaliser.

La soumission des cités sur la route de Jérusalem combinée à celle des villes sur les collines qui l'entourent finit par devenir un défi sans pareil, d'abord parce que

certaines d'entre elles, à commencer par Hébron, étaient la résidence des « enfants des *Anakim* », descendants des Anunnaki. Rappelons que Jérusalem cessa de fonctionner en tant que centre de contrôle de la mission dès lors que le port spatial du Sinaï fut démantelé plus de six siècles auparavant. Mais la Bible disait bien que les descendants des Anunnaki qui avaient été affectés en ce lieu vivaient toujours dans ce coin de Canaan. Et « Adoni-Tsédek, roi de Jérusalem », fut celui qui forma une coalition avec les rois de quatre autres cités contre l'avancée des Hébreux.

L'assaut qui s'ensuivit, à Gibe'on (Gebe'ana), dans la vallée d'Ayalon, juste au nord de Jérusalem, fut un jour mémorable – ***le jour où la Terre s'arrêta***. La majeure partie du temps, « le soleil s'arrêta, et la lune demeura » (*Josué* 10:13), de quoi donner la victoire décisive aux Hébreux. (Une situation parallèle mais inversée, au cours de laquelle la nuit dura vingt heures de plus, se manifesta aux antipodes, aux Amériques, j'en ai analysé la signification dans *The Lost Realms*[55].) Dans la perspective biblique, quoi qu'il en soit, ce fut Dieu qui affirma que Jérusalem tomberait entre les mains d'Israël.

La royauté pas plus tôt établie sous l'égide de David, Dieu ordonna de dégager la plate-forme au sommet du mont Moriah et de la sanctifier pour y établir le temple de Yahvé. Et à partir du moment où Salomon y érigea ce temple, Jérusalem/le mont Moriah/le mont du Temple n'ont jamais perdu leur caractère sacré. C'est l'unique raison pour laquelle Jérusalem – qui n'est pas un

carrefour, qui est loin des cours d'eau, privée de ressources naturelles – fut convoitée et sacralisée depuis la haute Antiquité, et passa pour une cité singulière, « un nombril du monde ».

L'énumération complète des cités capturées qui figure dans le chapitre 12 de *Josué* cite Jérusalem en troisième prise ferme et définitive des Hébreux, après Jéricho et Aï. Ce ne fut pas le même scénario, pourtant, du côté du site spatial au nord.

Les montagnes des Cèdres du Liban se partagent en deux régions, le Liban à l'Ouest et l'Anti-Liban de l'Est que sépare la *Bekaa*– le « Sillon », un canyon en forme de vallée que l'on a connu depuis l'époque cananéenne sous le nom de « Sillon du Seigneur », ou *Ba'al Bekka* – d'où Baalbek, le nom usuel du site de l'atterrissage (le long de la région Est, face à la vallée). Les rois du « mont du Nord » sont passés en revue, dans le *livre de Josué*, pour avoir été vaincus. *Baal-Gad*, « dans la vallée du Liban », figure parmi les villes prises. Peut-être s'agit-il tout simplement, sans autre certitude, d'un autre nom de Baal-Bekka. Il nous est dit (dans *Juges* 1:33) que la tribu de Naphtali « ne chassa pas les habitants de Beth-Shemesh » (« Demeure de Shamash », le dieu Soleil), ce qui pourrait constituer une allusion au site puisque les Grecs, en leur temps, la nommeront Héliopolis, « Cité du Soleil » (même si, plus tard, les territoires sous l'autorité des rois David et Salomon comprirent Beth-Shemesh, ce ne fut qu'à titre temporaire).

Que les Hébreux aient échoué une première fois à établir leur hégémonie sur le centre spatial nord aboutit à le laisser « disponible à d'autres appétits ». Un siècle et demi après l'exode, les Égyptiens tentèrent de s'emparer de ce site de l'atterrissage « disponible », mais ils se heurtèrent à l'armée hittite. L'épique rencontre est décrite en mots et images (*Fig. 66*) sur les murs du temple de Karnak, c'est la bataille de Kadesh. Elle se solda par la défaite de l'Égypte, mais guerre et affrontement épuisèrent à ce point les deux belligérants que le site de l'atterrissage tomba entre les mains des rois locaux phéniciens de Tyr, Sidon et Byblos (le biblique Gebal ; les prophètes Ézéchiel et Amos, qui le dénommaient « Site des dieux » ou la « Demeure d'Éden», lui reconnaissaient une propriété phénicienne).

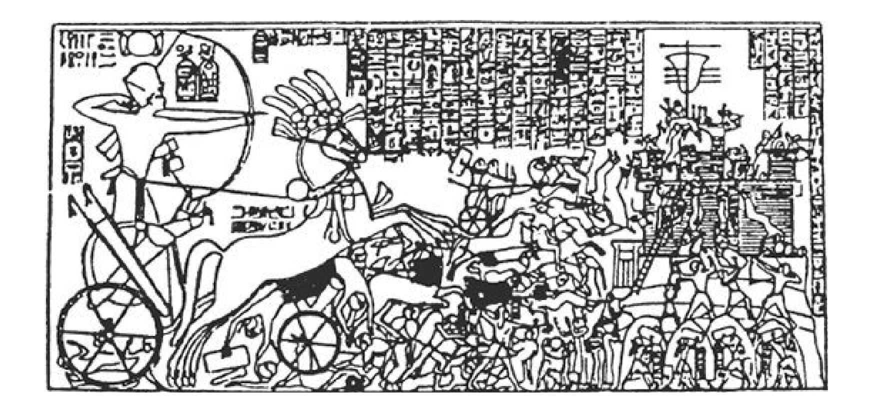


Figure 66

Les rois phéniciens du premier millénaire av. J.-C. étaient parfaitement au fait de la portée du site et de son objet – en témoigne sa représentation sur une monnaie égyptienne en provenance de Byblos (*cf.* Fig. 55). Le prophète Ézéchiel (28:2,14) admonesta le roi de Tyr pour sa prétention à croire que sa simple venue sur le territoire des *Elohim* l'avait élevé au rang divin :

Tu étais sur la montagne sacrée,
tel un dieu tu étais, tu as marché de long en large
au milieu des pierres de feu [...]
Parce que ton cœur s'est élevé et que tu as dit :
« Je suis un Dieu, j'étais assis sur le siège des Elohim » *;*
quoique tu ne sois qu'un homme et non pas un dieu.

Ce fut au temps où le prophète Ézéchiel, exilé au cœur du « vieux pays » près d'Harran sur le Khabur, eut des visions divines et celle d'un char céleste en forme de « soucoupe volante », mais l'on réservera ce récit à un chapitre à venir. Pour l'heure, il est important de retenir **que des deux sites spatiaux, seule Jérusalem fut conservée par les adeptes de Yahvé.**



Les cinq premiers livres de la Bible des Hébreux constitutifs de la *Torah* (« les enseignements ») recouvrent les récits de la Création, d'Adam, et de Noé aux patriarches et Joseph, dans la *Genèse*. Les quatre autres livres – *Exode, Lévitique, Nombres* et *Deutéronome* – relatent l'exode d'un côté, de l'autre énumèrent les règles et lois de la nouvelle religion de Yahvé. Il se révèle parfaitement explicite que l'on promeut là une nouvelle religion au style de vie original, « sacerdotal » : « Vous ne ferez pas ce qui se fait dans le pays d'Égypte, où vous avez habité, et vous ne ferez pas ce qui se fait au pays de Canaan où je vous amène, vous ne marcherez pas non plus selon leurs coutumes » (*Lévitique* 18: 2-3).

Les fondements de la foi établis (« Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi ») et fixés ses codes moraux et éthiques en Dix Commandements, pas un de plus, s'en viennent alors page après page une série d'exigences alimentaires détaillées, de règles rituelles de célébration avec les habits sacerdotaux correspondant, de préceptes médicaux, de principes d'agriculture, de prescriptions architecturales, de consignes de conduite familiale et sexuelle, de lois sur la propriété et la criminalité, etc. L'ensemble révèle un savoir extraordinaire dans la quasi-totalité des domaines de la science, des compétences en métallurgie et dans le textile, des connaissances propres aux organisations législatives et sociales, une familiarité

avec les pays, l'histoire, les us et coutumes et les dieux des autres nations, sans mentionner certaines préférences numérologiques.

Comme celle en faveur du *douze* – les douze tribus d'Israël ou l'année de douze mois –, partout présente. Tout aussi omniprésente, la prédilection pour le *sept*, bien en évidence au cœur des fêtes et des rituels et dans l'établissement d'une semaine de sept jours, avec la réservation du septième au sabbat. *Quarante* revêt un caractère spécial, comme pour les quarante jours et quarante nuits que Moïse passa sur le Sinaï, ou les quarante années fixées à l'errance des Hébreux dans le désert du même nom. Des nombres qui nous sont familiers à travers les récits sumériens : le douze du système solaire et le calendrier de douze mois de Nippur. Le sept comme chiffre ordinal de la Terre (quand les Anunnaki comptaient à partir de l'extérieur du système solaire) et celui d'Enlil en sa qualité de commandant de la Terre. Le quarante, rang numérique d'Ea/Enki.

Le chiffre *cinquante* répond aussi à l'appel. Cinquante, les lecteurs le savent, cachait plusieurs valeurs « sensibles » : il était le rang d'ordre d'Enlil et le rang relais de son héritier présomptif, Ninurta. De façon plus significative, au temps de l'exode, il évoquait le symbole de Marduk et de ses cinquante noms. Toute notre attention est dès lors requise quand nous tombons sur un « cinquante » gratifié d'une importance toute particulière, *quand il est mis à contribution pour créer*

*une nouvelle unité de temps, l'année cinquantenaire du **jubilé**.*

Alors que le calendrier nippurien restait sans ambages la référence pour l'observation des fêtes et autres rituels religieux hébreux, des consignes spéciales étaient mises en œuvre pour la cinquantième année. Elle prenait le nom particulier d'année du *jubilé* : « Cette cinquantième année sera pour vous un jubilé » (*Lévitique*, chapitre 25). Une telle année voyait l'apparition de libertés nouvelles. On devait la décompter à partir du nouvel an de rédemption sept fois sept ans, soit quarante-neuf fois. Puis le jour de rédemption de l'année suivante, la cinquantième, l'on devait sonner de la trompette d'une *corne de bélier* par le pays, et proclamer la liberté pour le territoire et pour tous ses habitants : les gens étaient invités à retourner dans leur famille, les propriétés devaient revenir à leurs premiers possesseurs – toutes les ventes de terres et d'immeubles relevaient du remboursement et de l'annulation. Les esclaves (que l'on devait toujours traiter comme du personnel à gages) recouvraient leur liberté. Dont bénéficiaient même les terres arables, laissées en jachère cette année-là.

Autant le concept d'« année de liberté » se montre novateur et unique en son genre, autant le choix de « cinquante » comme unité calendaire semble curieux (pour notre part, nous avons adopté 100 – le siècle – comme unité de temps pratique). Et puis l'appellation donnée à une telle année tous les cinquante ans intrigue

encore davantage. Le mot traduit par « jubilé » est *Yovel* dans la Bible hébraïque, soit « bélier ». Ainsi est-il justifié d'y voir décrétée une ***«Année du Bélier »***, répétée tous les cinquante ans, annoncée à coups de *corne de bélier*. Le choix du nombre cinquante pour la nouvelle unité de temps tout comme celui de son appellation soulèvent une question nécessaire : ne cachent-ils pas un élément propre à Marduk et à son ère du Bélier ?

Les enfants d'Israël furent-ils instruits de commencer le décompte de « cinquante ans » avant la survenue de quelque événement divin marquant, en relation avec l'ère du Bélier comme avec le titulaire du rang Cinquante – *un moment au cours duquel tout allait recommencer ?*

Puisqu'aucune réponse univoque ne ressort de ces chapitres bibliques, difficile de ne pas chercher des pistes à travers le repérage d'une unité annuelle significativement similaire aux antipodes : elle n'est pas de cinquante mais de cinquante-deux. Le chiffre secret du dieu mésoaméricain Quetzalcoatl, dispensateur de civilisation aux dires des légendes aztèques et mayas, peuples auxquels il a donné leurs trois calendriers. Dans *The Lost Realms*[56], nous avons assimilé Quetzalcoatl au dieu égyptien Thot dont le chiffre secret était cinquante-deux, chiffre fondé sur une valeur de calendrier dans la mesure où il rejoint les cinquante-deux semaines équivalant à sept jours d'une année solaire.

Le plus ancien des trois calendriers mésoamé-

ricains est dit le « compte long ». Son décompte des jours commence au « Jour 1 », fixé par les spécialistes au 13 août de l'an 3113 av. J.-C. À côté de ce calendrier continu mais linéaire, figurent deux calendriers cycliques. L'un, dit le *haab*, était un calendrier de type solaire de 365 jours, divisé en 18 mois de 20 jours chacun, auxquels venaient s'ajouter 5 jours spéciaux en fin d'année. L'autre, le *tzolkin*, était un calendrier sacré de 260 jours seulement sous la forme d'une unité de 20 jours dont la rotation était assurée 13 fois. Les deux calendriers cycliques étaient alors agencés l'un dans l'autre, à la façon de deux roues engrenées (*Fig. 67*), pour générer le cycle sacré de cinquante-deux ans, au terme duquel ces deux décomptes revenaient à leur point d'origine commun pour redémarrer le comptage, et ainsi de suite.

L'ensemble couplé de cinquante-deux ans constituait l'unité de temps la plus importante car liée à la promesse de Quetzalcoatl, qui avait quitté un jour la région mésoaméricaine, de revenir à l'occasion de son année sacrée. Les peuples mésoaméricains, depuis lors, avaient coutume de se réunir sur des montagnes tous les cinquantedeux ans, dans l'attente du retour promis de Quetzalcoatl. Au cours de l'une de ces années sacrées, en 1519 apr. J.-C., un Espagnol barbu à la peau claire, Fernand Cortez, débarqua sur la côte du Yucatan, au Mexique, où l'accueillit le roi aztèque Montezuma persuadé de voir en lui le dieu enfin revenu, erreur qu'il paya cher, comme nous le savons.

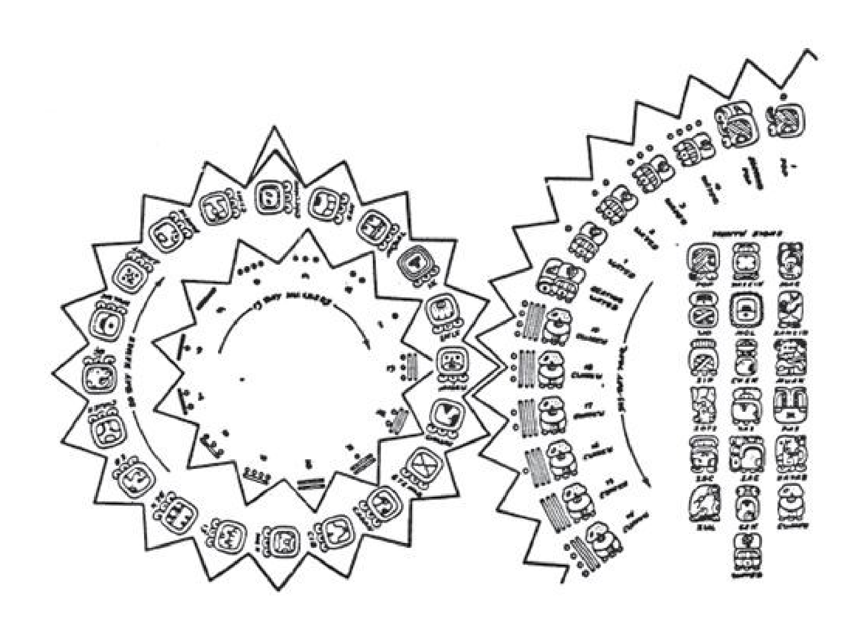


Figure 67

En Méso-Amérique, cette année couplée servait de compte à rebours pour « l'année du retour » annoncée. Question : « *l'année du jubilé » visait-elle la même attente ?*

En quête de réponse, je me suis aperçu qu'agencer l'unité linéaire de cinquante-deux ans avec l'unité cyclique zodiacale de soixantedouze ans – la durée requise pour un glissement d'un degré – aboutissait à 3 600 (50 x 72 = 3 600), autrement dit à la période orbitale

(mathématique) de Nibiru.

Lier un calendrier jubilaire au calendrier zodiacal de l'orbite de Nibiru, était-ce là le sens des paroles du Dieu de la Bible : « Quand vous serez entrés en la terre que je vous donne, vous commencerez le décompte du retour… » ?

Il y a quelque deux mille ans, en pleine période de ferveur messianique, l'on assimilait le jubilé à une unité temporelle d'inspiration divine propice à l'énoncé de l'avenir, au calcul de la date du retour par le jeu des deux roues engrenées. Cette assimilation est à l'origine du plus important des livres postérieurs à la Bible, *le livre des Jubilés*[57].

Seules demeurent aujourd'hui ses traductions du grec et postérieures, mais il fut écrit d'abord en hébreu comme le confirment des fragments découverts parmi les manuscrits de la mer Morte. Il reposait sur des traités et des traditions sacrées extra-bibliques antérieurs, et réécrivit la *Genèse* et une partie de l'*Exode* en se fondant sur un calendrier calé sur l'unité jubilaire. Il fut le fruit, sur ce point tous les exégètes sont d'accord, d'espérances messianiques au temps de l'occupation de Jérusalem par les Romains. Son objet : procurer le moyen de prédire la venue du Messie, celle de la **fin des temps**.

C'est cette même mission que nous nous sommes donnée.

Chapitre 10

La croix qui se lève à l'horizon

À peine soixante années après l'exode des Hébreux, l'on assista à l'essor de très inhabituels mouvements religieux en Égypte. Quelques spécialistes y voient le signe d'un effort en faveur de l'adoption du monothéisme, peut-être sous l'influence des révélations sur le Sinaï. Ils pensaient au règne d'Amenhotep (Amenophis) IV, qui abandonna Thèbes et ses temples, rejeta le culte d'Amon pour instituer ATON dieu créateur unique.

Nous allons le démontrer, il ne s'agissait pas de faire écho au monothéisme. Mais c'était un autre signe avant-coureur d'un retour attendu. Le retour – visible – de la planète du Croisement.

L'on connaît mieux le pharaon en question sous le nom nouveau qu'il adopta, *Akhen-Aton* (« serviteur/adorateur d'Aton »), et la capitale et le centre cultuel nouveaux qu'il établit, *Akhet-Aton* (« l'Horizon d'Aton ») sont plus familiers sous leur nom moderne d'El-Amarna (où furent mises à jour les fameuses

archives anciennes de la correspondance internationale royale).

Akhénaton, descendant de l'illustre XVIII[e] dynastie, régna de 1379 à 1362 av. J.-C., et sa révolution religieuse ne dura pas. Le clergé d'Amon à Thèbes mena l'opposition, sans doute au nom de la frustration de ses privilèges de pouvoir et de fortune, mais sans exclure des raisons fondamentalement religieuses, ce dont atteste le retour, de la part des successeurs d'Akhénaton (au rang desquels le plus célèbre, Toutankhamon), du nom Râ/Amon dans leurs appellations théophores. Akhénaton à peine parti, sa nouvelle capitale, ses temples, ses palais furent jetés à bas et systématiquement rasés. Ce qui n'empêcha pas les restes exhumés par les archéologues de jeter la lumière sur Akhénaton et sa religion.

L'idée que le culte de l'Aton devenait une forme de monothéisme – vénération d'un unique créateur universel – puise ses racines à l'origine dans quelques-uns des hymnes à Aton retrouvés. Ils comptent des versets du style « Ô *dieu unique*, comme il n'en existe nul autre […] Le monde naquit de ta main ». La prohibition façon Yahvé dans les Dix commandements des « idoles » à vénérer se retrouvait très étroitement dans l'interdit sévère de toute représentation anthropomorphique de ce dieu, aux antipodes de la tradition égyptienne. Au surplus, certains passages des Hymnes d'Aton s'apparentent à des clones des Psaumes bibliques :

Ô vivant Aton,
que tes œuvres sont diverses !
Elles sont invisibles aux yeux des hommes.
Ô dieu unique, comme il n'en existe nul autre !
Toi qui créas le monde à l'aune de ton désir
dans ta pleine solitude.

L'égyptologue renommé James H. Breasted (*The Dawn of Conscience*[58]), compara les vers en question au Psaume 104, à partir du verset 24 :

Ô Seigneur, que tes œuvres sont diverses !
Tu les as toutes faites avec sagesse ;
la Terre est pleine de tes richesses.

Une telle similarité, en fin de compte, ne provient pas d'un plagiat réciproque de l'hymne égyptien et du psaume biblique, mais de l'évocation par chacun du même dieu céleste de l'é*popée de la Création* sumérienne – Nibiru – qui modela les cieux et créa la Terre en lui insufflant la « semence de vie ».

Pratiquement tout livre consacré à l'ancienne Égypte vous dira que le disque d'« Aton » dont Akhénaton fit le symbole central du culte était l'emblème du bienveillant Soleil. Dans ce cas, il paraît curieux qu'en rupture totale avec l'architecture des temples égyptiens, qui orientait les temples selon les solstices sur un axe sudnord, Akhénaton orienta son temple atonien sur un

axe est-ouest, mais en lui faisant regarder l'ouest, *très loin* du lever du soleil. S'il attendait une réapparition dans une direction *opposée* au lever du soleil, ce n'était pas celle du Soleil.

À lire attentivement les hymnes, l'on découvre que le « dieu stellaire » d'Akhénaton n'était pas Râ assimilé à Amon « le Caché », mais un autre avatar de Râ : il s'agissait du dieu céleste qui « existait depuis les temps primordiaux [...] *Celui qui se régénère* » au moment où il réapparaît dans sa gloire, un dieu céleste qui « *allait au loin et s'en revenait* ». À l'échelle du quotidien, ces descriptifs pourraient facilement concerner le Soleil, mais si l'on se réfère à une échelle longue, ils ne s'appliquent qu'à Râ/Nibiru : lequel se fit réellement invisible, selon les hymnes, car « fort éloigné au fin fond du ciel », car « venu de derrière l'horizon, des hauteurs du ciel ». Et à présent, annonçait Akhénaton, il revenait dans toute sa gloire. Les hymnes d'Aton prophétisaient sa réapparition, son retour « en beauté sur l'horizon du ciel [...] Étincelant, magnifique, fort », annonciateur d'un *temps de paix et de générosité pour tous*. De tels mots expriment clairement des espérances messianiques sans rapport aucun avec le Soleil.

Pour soutenir l'interprétation « Aton = Soleil », l'on a recours à des représentations variées d'Akhénaton (*Fig. 68*). Elles le montrent, en compagnie de son épouse, bénis par (ou en prière devant) une étoile rayonnante. Le Soleil, allèguent la plupart des égyptologues. Les hymnes

évoquent bien Aton manifestation de Râ, ce qui veut dire, pour les égyptologues qui ont assimilé Râ au Soleil, qu'Aton est aussi le Soleil. Mais si Râ était Marduk, si le Marduk du Ciel était Nibiru, alors Aton, à son tour, était l'image de Nibiru, pas celle du Soleil. Une preuve supplémentaire est tirée de cartes du ciel, de celles qui figurent sur le couvercle de sarcophages (*Fig. 69*) : elle montre explicitement les douze constellations zodiacales, le Soleil en rayons et d'autres corps du système solaire. Mais la planète de Râ, la « planète des millions d'années » est figurée comme planète supplémentaire *naviguant sur sa propre barque céleste au-delà du Soleil*, flanquée du hiéroglyphe « dieu », l'« Aton » d'Akhénaton.

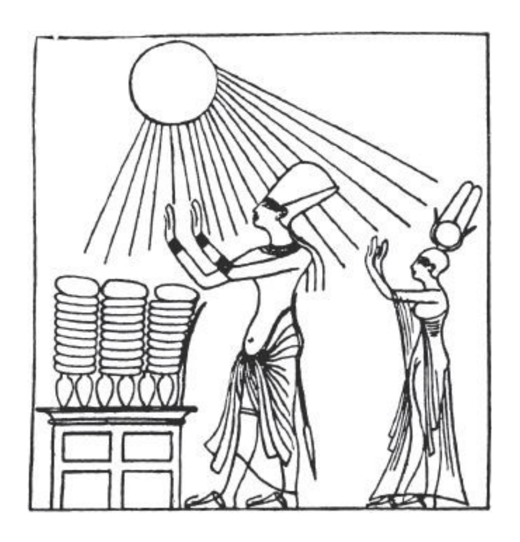


Figure 68

Quelle fut, dès lors, la novation akhénatonienne, disons plutôt la mise entre parenthèses, par rapport à la ligne religieuse officielle ? Au cœur de tout, sa « transgression » rejoignait le même vieux débat qui avait surgi 720 ans plus tôt à propos du *calendrier*. À l'époque, la question fut : l'âge de la suprématie de Marduk/Râ avait-il sonné, l'ère du Bélier s'en était-elle venue dans les cieux ? Akhénaton bouleversa les repères en passant du temps astronomique (l'horloge zodiacale) au temps divin (la période orbitale de Nibiru), et en posant ainsi les termes de la question : *Quand le dieu céleste* ***caché*** *réapparaîtra-t-il* et deviendra-t-il visible – en beauté sur l'horizon du ciel ?

Sa plus grave hérésie, aux yeux des prêtres de Râ/Amon, est à l'aune du monument particulier qu'il fit ériger en honneur du *benben*, objet de la vénération de générations passées en tant que véhicule à bord duquel Râ était arrivé sur Terre en provenance des cieux (*Fig. 70*). Nous y voyons un indice que ce qu'il attendait, corrélé à Aton, était une réapparition, un retour, non pas seulement celui de la planète des dieux, mais une arrivée de plus, ***la survenue nouvelle des dieux en personne !***

La voilà, affirmons-nous, l'innovation, la différence introduite par Akhénaton. Par défi envers le clergé établi, et à l'évidence beaucoup trop tôt pour celui-ci, il annonçait la venue d'une période messianique nouvelle.

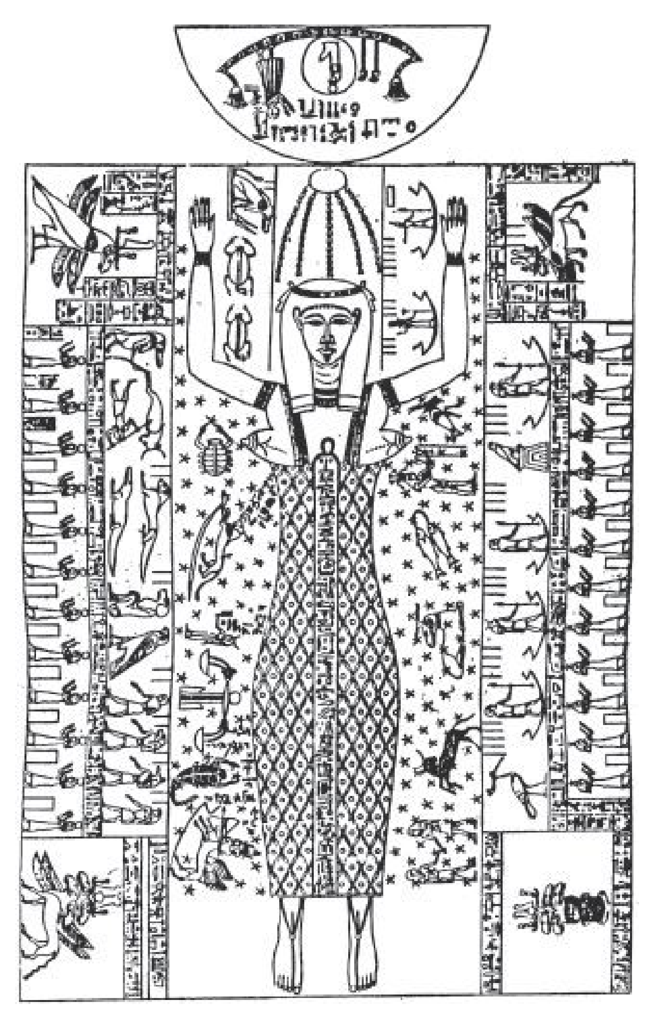


Figure 69

Hérésie aggravée par la prétention personnelle qu'il associait à l'affirmation d'un retour d'Aton. Akhénaton se

désignait de plus en plus nettement comme le *fils prophète du dieu, celui « qui était né du corps du dieu »*, celui, enfin, auquel seul étaient révélés les desseins de la divinité :

Personne qui te connaisse
hors ton fils Akhénaton ;
lui que tu instruisis de tes plans.



Figure 70

Tout aussi inacceptable pour les prêtres thébains

d'Amon. Sitôt Akhénaton écarté (sans que l'on sache précisément comment…), ils restaurèrent le culte amonien – le dieu caché – et jetèrent à bas, détruisirent, tout ce qu'Akhénaton avait bâti.

L'épisode d'Aton en Égypte tout comme l'introduction du jubilé – l'« année du Bélier » – furent les manifestations d'une espérance plus large, celle du retour d'un « dieu stellaire » céleste : j'en veux pour preuve encore une autre référence biblique au bélier, encore une autre manifestation d'un ***compte à rebours vers le retour.***

Cette preuve, c'est le récit d'un incident inhabituel au terme de l'exode. C'est une histoire bourrée de péripéties curieuses, dont une se clôt sur une vision des choses à venir inspirée par le divin.

La Bible a sans cesse décrété que la divination par l'examen des entrailles des animaux, la consultation des esprits, la voyance, les charmes, la magie et la pratique de la bonne aventure étaient des « abominations aux yeux de Yahvé » – autant d'exercices de la sorcellerie pratiquée par les autres nations dont les Hébreux devaient se garder. Tout en affirmant – à travers les paroles de Yahvé en personne – que rêves, oracles et visions pouvaient constituer des moyens légitimes d'entrer en communication avec le divin. Une telle distinction justifie que *les Nombres* consacrent trois longs chapitres (22-24) à conter – pour l'approuver ! – l'histoire d'un voyant non juif, un diseur d'oracles. Il avait pour nom Bil'am, Balaam

dans les transcriptions des bibles françaises.

Les événements décrits dans ces chapitres interviennent au moment où les Hébreux (les « enfants d'Israël » de la Bible) avaient quitté la péninsule du Sinaï et s'avançaient le long de l'est de la mer Morte vers le nord. À l'approche des petits royaumes installés sur les territoires est de la mer Morte et du Jourdain, Moïse sollicita auprès des monarques la permission de passer sans heurts. Ce qui lui fut, en général, refusé. Les Hébreux venaient d'en découdre victorieusement contre les Ammolites qui ne les avaient pas laissé passer. Ils « campèrent dans les plaines de Moab, de ce côté du Jourdain près de Jéricho[59] » dans l'attente de la permission du roi des Moabites de traverser son pays.

Peu désireux de laisser passer « la compagnie » par crainte de la combattre, le roi de Moab – Balak, fils de Zippor – eut une idée brillante. Il envoya des messagers chercher un devin à la renommée internationale, Balaam, fils de Beor, pour qu'il « maudisse pour moi ce peuple » afin qu'il ait une chance de le battre et de le chasser.

Il fallut solliciter Balaam à plusieurs reprises avant qu'il n'accepte la mission. Une première fois chez Balaam (près de l'Euphrate ?) puis en route pour Moab, l'ange de Dieu (le mot hébreu, *Mal'ach*, signifie littéralement « messager ») entre en scène et s'implique dans la démarche. Tour à tour visible et invisible. L'ange autorise la mission de Balaam après s'être assuré que le devin comprend bien qu'il ne proférera que des présages

inspirés par Dieu. Étonnamment, Balaam appelle Yahvé « mon Dieu » quand il fait le rappel de cette condition, d'abord devant les ambassadeurs, puis face au roi moabite lui-même.

Une série de sessions oraculaires est alors organisée. Le roi entraîne Balaam au sommet d'une colline d'où il découvre tout le campement hébreu, et sur instructions du devin il érige sept autels, sacrifie sept bœufs et sept béliers, dans l'attente de l'oracle. Mais de la bouche de Balaam, ce sont des paroles de louanges, non d'accusation, qui touchent les Hébreux.

L'obstiné roi moabite emmène alors Balaam voir, depuis une autre hauteur, la limite du campement hébreu, et le même scénario se répète. Mais de nouveau, l'oracle de Balaam bénit les enfants d'Israël plus sûrement qu'il ne les accable : je les vois sortir d'Égypte sous la protection d'un dieu qui déploie ses cornes de bélier, dit-il, c'est une nation appelée à régner, qui se dressera comme un lion.

Décidé à une nouvelle tentative, le roi amena Balaam sur une autre colline au-dessus du désert d'où l'on fait face à tout le campement hébreu. « Peut-être plairait-il [aux dieux], que tu me les maudisses de là », dit-il. On dresse à nouveau sept autels sur lesquels sont sacrifiés sept bœufs et sept béliers. Mais Balaam perçoit alors les Hébreux non pas de ses yeux d'homme mais en une « vision divine ». Pour la seconde fois, il voit la nation protégée à sa sortie d'Égypte par un dieu aux

cornes de bélier dressées et il a la vision de la nation d'Israël « qui se lèvera comme un lion ».

Face aux protestations courroucées du roi des Moabites, Balaam explique que quels que soient les monceaux d'or et d'argent qui lui seraient offerts, il n'a d'autre possibilité que de proclamer les paroles que Dieu lui souffle. En désespoir de cause, le roi frustré abandonne et laisse Balaam s'en aller. Lequel, alors, délivre au roi trois conseils : permets-moi de te révéler l'avenir, lui dit-il – « Je t'avertirai de ce que ce peuple fera à ton peuple dans les derniers jours[60]. » Puis il se lance dans la description de la vision divine de l'avenir à travers une « étoile » :

Je le verrai, mais pas maintenant ;
je le contemplerai, mais pas de près ;
une Étoile paraîtra de Jacob.
Et un Sceptre s'élèvera d'Israël,
et frappera les coins de Moab,
il détruira tous les enfants de Seth.

NOMBRES 24:17

Balaam désormais tourne ses regards vers les Édomites, les Amalékites, les Kénites et autres nations cananéennes, et y va de son oracle : ceux qui survivront à la colère de Jacob tomberont entre les mains assyriennes. Mais l'heure d'Assur sonnera, elle périra à jamais. Alors,

son oracle proféré, « Balaam se leva, s'en alla, et retourna en son lieu ; et Balak aussi s'en alla son chemin[61] ».

Les discussions, les débats qui ont bien naturellement agité exégètes bibliques et théologiens autour de l'épisode Balaam n'ont pas levé la gêne qu'il suscite ni son énigme. Le texte navigue sans complexe entre les références aux *Elohim* – « dieux » au pluriel – et à Yahvé, Dieu unique, ou à la divine présence. Voilà qui transgresse considérablement l'interdit le plus intangible de la Bible en conférant au Dieu qui emmena les Hébreux hors d'Égypte une image physique, et qui aggrave une telle transgression en Le décrivant visuellement sous la forme d'un « bélier aux cornes dressées », une image qui servit de description égyptienne à Amon (*Fig. 71*) ! L'attitude positive à l'endroit d'un voyant professionnel dans une Bible qui condamne la voyance, la magie et le reste, accrédite le sentiment que l'histoire tout entière n'était pas d'origine hébraïque. Et voilà pourtant la Bible qui l'intègre, qui lui consacre un long passage. De quoi penser que l'épisode et le message qu'il véhicule ont été tenus pour un préliminaire important à l'entrée en possession de la Terre promise par les Hébreux.



Figure 71

Le texte a l'air d'accréditer l'idée que Balaam était araméen, qu'il résidait quelque part en amont de l'Euphrate. Ses visions prophétiques dépassèrent le sort des enfants de Jacob et le rang d'Israël parmi les nations pour établir des oracles sur le futur de ces nations mêmes

– jusqu'au lointain empire d'Assyrie à venir. Les oracles exprimaient donc des attentes à l'époque non spécifiques aux Hébreux, mais plus larges. ***Intégrer ce récit, c'était pour la Bible combiner la destinée israélite aux espérances universelles de l'humanité.***

Ces espérances, selon le récit de Balaam, suivaient deux cheminements, le cycle zodiacal d'une part et la course de l'Étoile du retour d'autre part.

Les allusions zodiacales se montrent plus nombreuses à l'égard de l'ère du Bélier (et de son dieu !) au temps de l'exode. Elles se font oraculaires et prophétiques dès lors que le mage Balaam acquiert une vision de l'avenir, quand les symboles des constellations zodiacales du Taureau et du Bélier (« bœufs et béliers pour de sextuples sacrifices ») et du Lion (« Quand la trompette royale se fera entendre en Israël ») sont évoqués (*Nombres*, chapitre 23). Et c'est dans le contexte de cette vision du futur lointain que sont cités les mots significatifs de Balaam, ***Dans les derniers jours***, au sens du temps où se réalisent les prophéties (*Nombres*, 24:14).

Une expression qui relie directement ces prophéties non réservées aux Hébreux au devenir de la descendance de Jacob dans la mesure où Jacob lui-même les prononce sur son lit de mort, ses enfants rassemblés autour de lui, auxquels il délivre des prédictions qui leur sont propres (*Genèse*, chapitre 24). « Assemblez-vous,

afin que je puisse vous dire ce qui vous arrivera aux ***derniers jours***. » Les oracles, délivrés à titre individuel à chacune des douze tribus d'Israël, sont réputés par bon nombre de commentateurs se rapporter aux douze constellations du zodiaque.

Qu'en est-il de l'Étoile de Jacob, vision explicite de Balaam ?

Les débats savants des exégètes la ramènent au mieux à un contexte astrologique plus qu'astronomique, et cette référence à l'« Étoile de Jacob » s'interprète le plus souvent comme purement figurative. Mais si la référence portait sur une « étoile » lancée sur son orbite, une planète vue à titre prophétique alors qu'elle n'est pas encore visible ?

Et si Balaam, comme Akhénaton, faisait allusion au retour, à la réapparition, de Nibiru ? Un tel retour, convenons-en, constituerait un événement extraordinaire, unique au cours des millénaires, un événement qui aurait régulièrement correspondu au moment charnière majeur des relations entre dieux et hommes.

La question n'est pas pure rhétorique. En réalité, les péripéties dévoilées annonçaient la perspective graduelle d'un événement de portée incroyable. Au détour d'un siècle ou à peu près de prédictions obsédantes liées à la planète sur le chemin du retour, tirées des récits de l'exode, de Balaam et d'Akhénaton d'Égypte, Babylone à son tour commença à voir se

répandre les signes de telles attentes. Dont l'image la plus visible était le **signe de la croix**.

Nous en sommes, à Babylone, à l'époque de la dynastie kassite que nous avons déjà évoquée. Elle a laissé bien peu de son règne dans la cité de Babylone, et nous avons souligné que ces monarques n'excellèrent guère dans la constitution d'archives royales. Ils laissèrent en revanche des représentations parlantes et une correspondance internationale sur tablettes d'argile.

On découvrit les fameuses « tablettes tel-amarniennes » dans les ruines d'Akhétaton, la capitale d'Akhénaton – Tell el-Amarna en Égypte. Les 380 tablettes, à l'exception de trois d'entre elles, étaient libellées en akkadien, alors langue de la diplomatie internationale. Quelques-unes étaient des copies de lettres du souverain émanant de la cour royale. Mais tout le reste consistait en missives originales reçues de rois étrangers.

La cache correspondait aux archives royales diplomatiques d'Akhénaton. La plupart des tablettes relevaient de sa correspondance en provenance des rois babyloniens !

Akhénaton entretint-il ses homologues de Babylone, à travers ces échanges épistolaires, de sa nouvelle religion d'Aton ? Impossible à savoir : tout ce qui nous reste, ce sont les lettres d'un roi babylonien adressées à Akhénaton dans lesquelles il se plaint de ce que l'or qui lui fut envoyé se révéla de poids modeste, que

ses ambassadeurs en chemin vers l'Égypte furent détroussés ou encore que le monarque égyptien ne se fut pas enquis de sa santé. Pourtant, la fréquence des échanges d'ambassades et autres messagers, sans parler des offres d'alliances conjugales, tout comme, pour les rois babyloniens, l'usage de donner du « mon frère » au monarque égyptien, laissent à penser que les dirigeants babyloniens étaient pleinement au fait des fluctuations religieuses en Égypte. Et si Babylone eut la curiosité de savoir à quoi rimait « cette agitation autour de Râ assimilé à une étoile en train de s'approcher », la cité a forcément compris que l'on faisait allusion à « Marduk, la planète en voie d'approche », autrement dit à *Nibiru sur son orbite de retour*.

Forts d'une tradition d'observations astronomiques bien plus anciennes et plus perfectionnées en Mésopotamie qu'en Égypte, les astronomes royaux de Babylone ont bien sûr très bien pu conclure au retour de Nibiru sans l'aide des Égyptiens, voire avant eux. Quoi qu'il en soit, ce fut au cours du treizième siècle av. J.-C. que les rois kassites de Babylone commencèrent à donner des signes, par des moyens divers, de leurs propres et fondamentales évolutions religieuses.



Figure 72

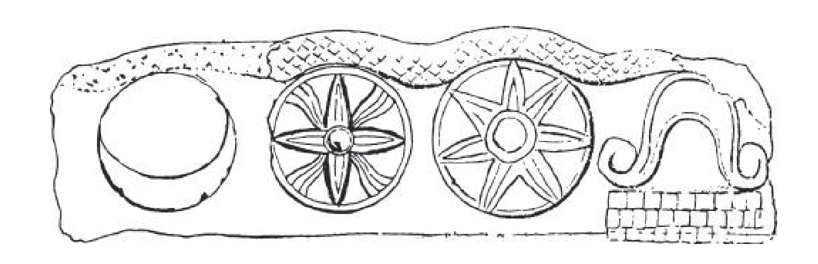


Figure 73

En **1260 av. J.-C.**, un nouveau roi accéda au trône de Babylone. Il adopta le nom de Kadashman-Enlil, dénomination théophore marquant curieusement la vénération d'Enlil. Il ne s'agissait pas d'une attitude de circonstance puisque lui succédèrent des rois kassites porteurs de noms théophores dont l'allégeance ne portait pas seulement sur Enlil, mais aussi sur Adad – choix surprenant, évocateur du désir d'une réconciliation divine. L'attente de quelque chose hors du commun fut mise en évidence plus avant sur des monuments commémoratifs, les *kudurru* – « pierres arrondies » – employés comme bornages. Porteur d'un texte qui fixe les termes du traité de frontières (ou attribution de terres), qu'accompagnent les engagements qui les confirment, le kudurru était sacralisé au moyen des symboles des dieux du Ciel. Les symboles zodiacaux divins – les douze – étaient fréquemment représentés (*Fig. 72*). Les emblèmes du Soleil, de la Lune, de Nibiru, flottaient au-dessus. Une autre scène (*Fig. 73*) montrait Nibiru voisine de la Terre

(la septième planète) et de la Lune (avec le symbole du couteau ombilical emblème de Ninmah).

Il est parlant que Nibiru ne fût plus représentée par le symbole du disque ailé mais d'une autre façon, sous la forme de la planète à **la croix qui irradie**, conforme à la description des Sumériens des « anciens jours » qui la voyaient comme une planète irradiante sur le point de devenir la « planète du Croisement ».

Cette façon de suggérer une Nibiru longtemps hors de vue par le biais d'une croix irradiante commença à se répandre. Assez vite, les rois kassites de Babylone simplifièrent le symbole pour n'en faire plus que le **signe de la croix**, qu'ils substituèrent au disque ailé sur leurs sceaux royaux (*Fig. 74*). Ce symbole de la croix, assez proche de la « croix de Malte » chrétienne de très loin postérieure, est répertorié dans les études des vieilles tailles de pierre (la glyptique) comme la « croix kassite ». Au gré des autres représentations, le symbole de la croix apparaît pour désigner une planète qui n'est à *l'évidence pas le Soleil*, lequel est *figuré à part* aux côtés du croissant lunaire et de l'étoile à six pointes, symbole de Mars (*Fig. 75*).

À l'aube du premier millénaire av. J.-C., le signe de la croix de Nibiru s'étendit depuis Babylone aux dessins des sceaux des nations voisines. En l'absence de textes religieux ou littéraires kassites, on se perd en conjectures sur la nature des espérances messianiques qui auraient pu sous-tendre ces évolutions d'images.

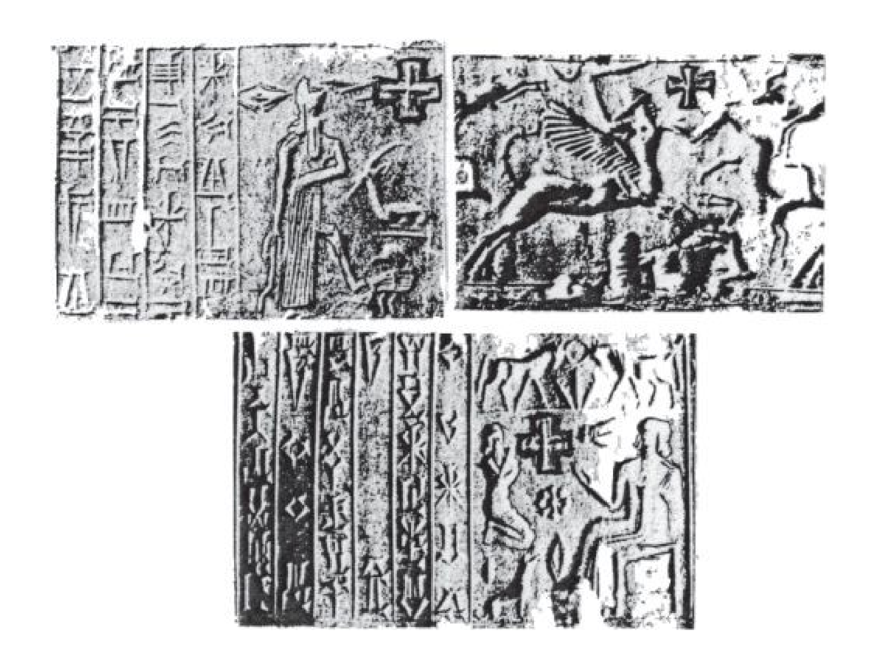


Figure 74

Quelles qu'elles fussent, elles exacerbèrent la férocité des attaques des États enliliens – l'Assyrie, Élam – contre Babylone et leur opposition à l'hégémonie de Marduk. Des assauts qui retardèrent sans l'éviter l'adoption finale du signe de la croix jusqu'en Assyrie. Les monuments royaux montrent qu'il fut arboré de la façon la plus ostensible sur leur poitrine par les rois assyriens, près du cœur (*Fig. 76*), à la façon dont les catholiques fervents portent la croix de nos jours. Sur les plans religieux et

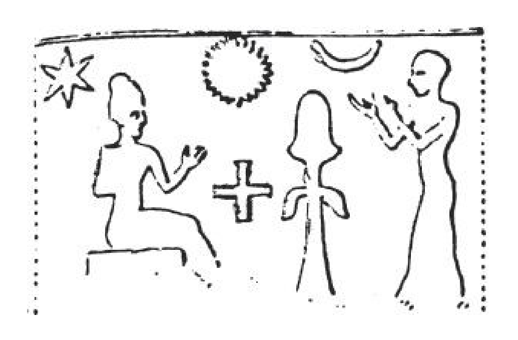


Figure 75



Figure 76

astronomique, le geste se montrait hautement significatif. Un élément montre l’étendue du phénomène : on trouva en Égypte aussi des représentations d’un roi-dieu porteur, à l’image de ses homologues assyriens, du signe de la croix sur sa poitrine (*Fig. 77*).



Figure 77

Adopter le signe de la croix comme emblème de Nibiru à Babylone, en Assyrie et ailleurs, n’eut rien d’une innovation étonnante. Le signe avait été en usage auparavant chez les Sumériens et les Akkadiens. « *Nibiru – que le “Croisement” devienne son nom !* », chantait l’Épopée de la Création. En conséquence, son symbole, la croix, ressortit de la glyptique sumérienne pour désigner Nibiru, mais il avait *toujours alors pour signification son* ***retour à la vue de tous***.

Enuma Elish, l'Épopée de la Création, énonce clairement qu'à l'issue de la bataille céleste avec Tiamat, l'Envahisseur accomplit une grande orbe autour du Soleil pour revenir sur la scène du combat. Puisque Tiamat orbite autour du Soleil dans le plan nommé l'écliptique (tout comme les autres membres de la famille planétaire du Soleil), c'est dans cette zone du ciel que l'Envahisseur était forcé à revenir. Et quand c'est le cas, orbite après orbite après orbite, c'est à cet endroit qu'il *croise le plan de l'écliptique*. Un moyen simple pour illustrer le phénomène : montrer la période orbitale de la bien connue comète de Halley (*Fig. 78*), à l'image en grande réduction de l'orbite nibirienne : son orbite inclinée à elle l'amène, à l'approche du Soleil, depuis le sud, à passer sous l'écliptique, près d'Uranus. Elle arrondit son tracé au-dessus de l'écliptique, contourne le Soleil, salue Saturne, Jupiter et Mars. Puis elle redescend et croise l'écliptique dans la région où Nibiru a livré la bataille céleste à Tiamat – le Croisement (repéré par « X »). Elle s'échappe alors, mais pour revenir selon les lois de sa destinée orbitale.

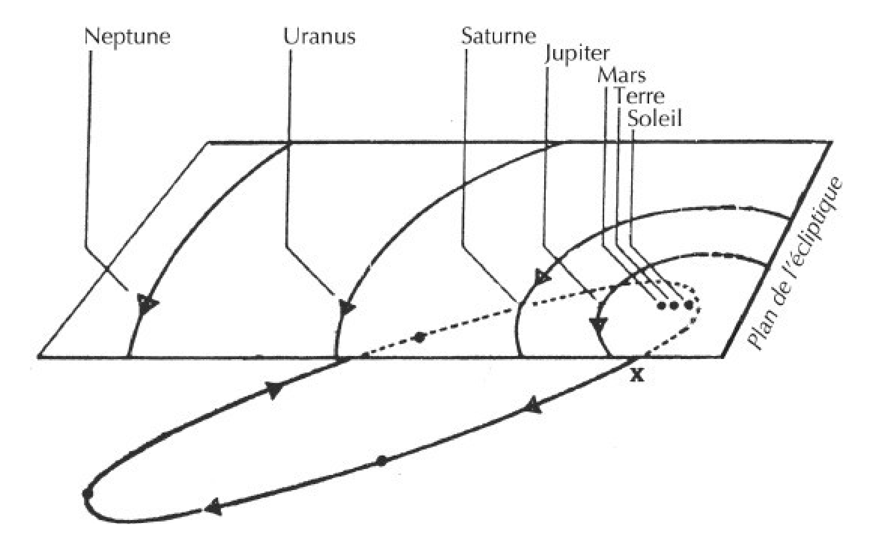


Figure 78

Ce point, dans les cieux et à l'heure dite, c'est ***le Croisement***. C'est alors, énonça *Enuma Elish*, que la planète des Anunnaki devient la ***planète de la Croix*** :

Planète NIBIRU :
le carrefour du Ciel et de la Terre tu occuperas [...]
Planète NIBIRU :
elle occupe le centre [...]
Planète NIBIRU :
elle est celle qui sans fatigue
le sein de Tiamat elle recroise ;
que le "Croisement" devienne son nom !

Les écrits sumériens qui citent des repères événementiels dans la saga de l'humanité donnent des indications sur les apparitions périodiques de la planète des Anunnaki : tous les 3 600 ans environ. Toujours aux articulations cruciales de l'histoire de la Terre et de l'humanité. C'est à ces moments-là que la planète prenait le nom de Nibiru, et ses représentations glyptiques – à partir des premiers âges sumériens – étaient la croix.

Un signe né dès le Déluge. Plusieurs textes évocateurs du Déluge associèrent la catastrophe déterminante à la survenue du dieu céleste, Nibiru, au cours de l'ère du Lion (vers 10900 av. J.-C.) : ce fut « la constellation du Lion qui prit la mesure des eaux de la profondeur », stipule un passage. D'autres écrits décrivent l'apparition de Nibiru aux temps diluviens sous la forme d'une étoile irradiante, et la représentèrent en conséquence (*Fig. 79*).

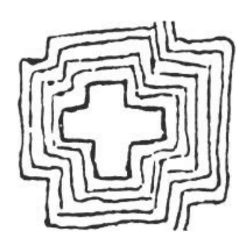


Figure 79

Quand ils s'écriront « Inondation ! »
voilà le dieu Nibiru [...]
Le seigneur dont la ***couronne étincelante*** *est lourde de terreur ;*
chaque jour au sein du Lion ***brûle son feu****.*

La planète revint, redevint visible, et reprit le nom de « Nibiru », à une époque où l'humanité connaissait l'agriculture et l'élevage, à la moitié du huitième millénaire avant notre ère : des figurations (sur cylindre-sceau) des débuts de l'agriculture recoururent au signe de la croix pour montrer Nibiru visible dans le ciel terrestre (*Fig. 80*).

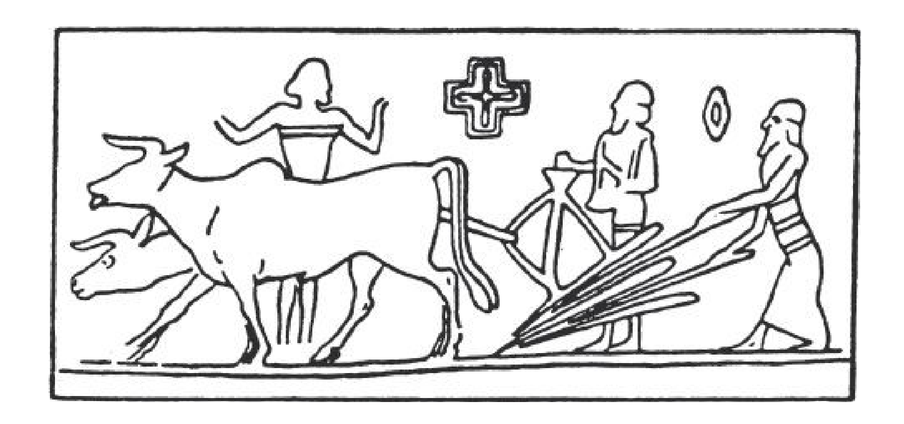


Figure 80

Enfin, la planète fut visible à nouveau, et l'événement resta gravé dans la mémoire des Sumériens, quand Anu et Antu gagnèrent la Terre pour une visite d'État vers 4000 av. J.-C., au cours de l'ère du Taureau (Taurus). La ville que l'on connaîtra pendant des millénaires sous le nom d'Uruk fut créée en leur honneur, on éleva une ziggourat, et l'on se mit à observer, depuis les degrés du temple, l'apparition des planètes à l'horizon, au plus noir de la nuit. Quand Nibiru se fit visible, une clameur s'éleva : « L'image du Créateur grandit ! » Et tous d'entamer les chants des hymnes de prière pour « la planète du seigneur Anu ».

L'apparition de Nibiru au tout début de l'ère du Taureau signifiait qu'à l'époque du lever héliaque (l'aube frémit sur un horizon encore suffisamment sombre pour révéler les étoiles) la constellation de fond de ciel était celle du Taureau. Mais Nibiru la véloce, qui grimpe à l'assaut du ciel dans son périhélie, descend très vite sur le cercle de la sphère céleste (l'écliptique) vers le point du Croisement. Qui s'observe dans la constellation du Lion. Plusieurs représentations sur cylindres-sceaux et tablettes d'astronomie usèrent du signe de la croix pour marquer l'arrivée de Nibiru quand la Terre était à l'ère du Taureau et le Croisement observé dans la constellation du Lion (scène sur cylindre-sceau, *Fig. 81*, et schéma *Fig. 82*).

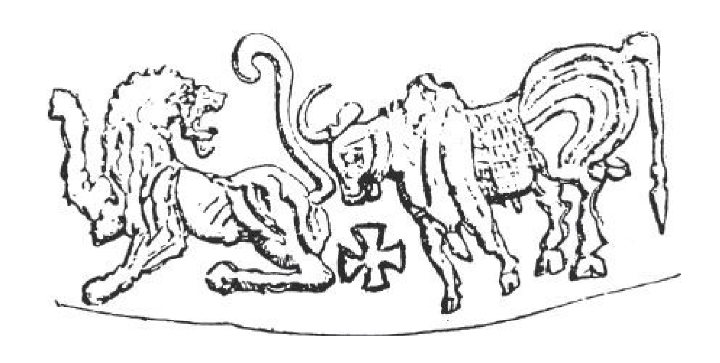


Figure 81

Dès lors, le basculement du symbole du disque ailé vers le signe de la croix n'eut rien d'une innovation. Il s'agissait d'un retour à la représentation du seigneur céleste du lointain passé, mais seulement à partir du moment où son orbite si vaste venait couper l'écliptique et qu'il redevenait « Nibiru ».

Comme par le passé, l'affichage renouvelé du signe de la croix signifiait réapparition, manifestation à nouveau visible, RETOUR.

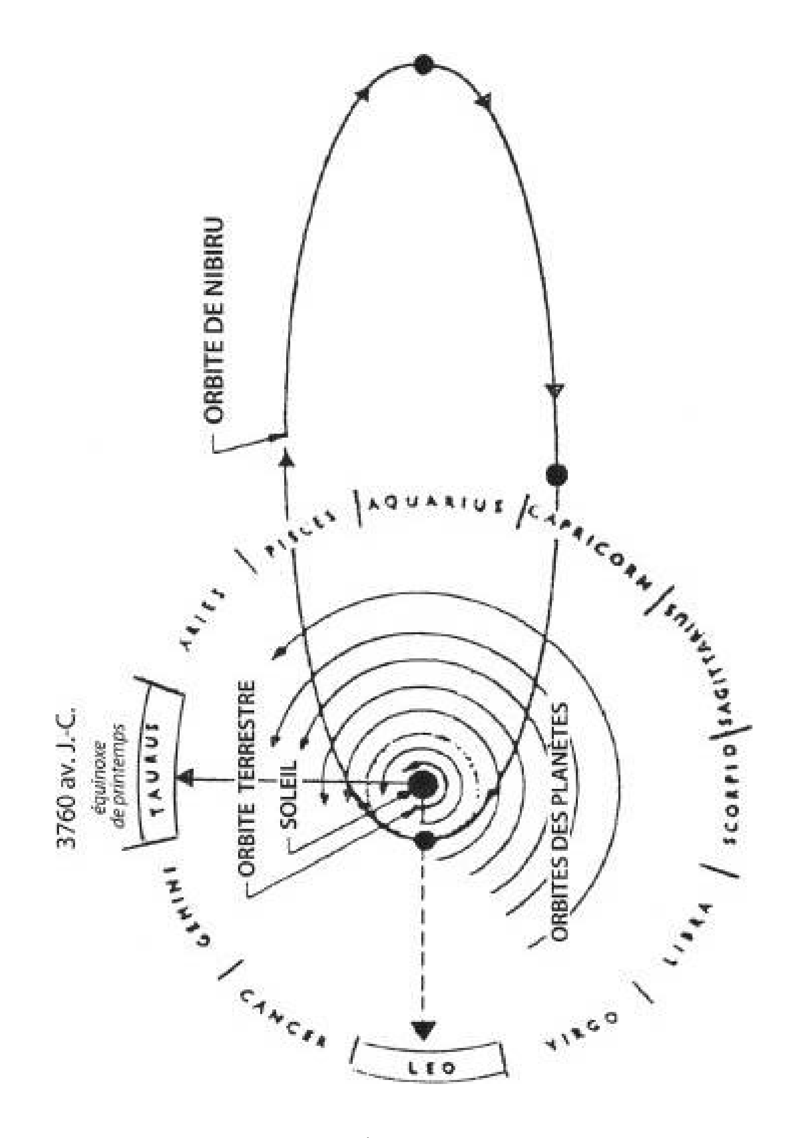

ORBITE DE NIBIRU
AQUARIUS
CAPRICORN
SAGITTARIUS
SCORPIO
LIBRA
VIRGO
LEO
CANCER
GEMINI
TAURUS
ARIES
PISCES
3760 av. J.-C.
équinoxe de printemps
ORBITE TERRESTRE
SOLEIL
ORBITES DES PLANETES

Figure 82

Chapitre 11

Le jour du Seigneur

À l'orée du dernier millénaire avant Jésus-Christ, l'apparition du signe de la croix se fit l'annonciateur du retour. Ce fut en outre à cette époque-là qu'un temple de Yahvé à Jérusalem fut à jamais lié à une succession d'événements historiques et aux espérances messianiques de Marduk. Date et lieu n'avaient rien de fortuits : le retour imminent impliquait la consécration cultuelle du vieux centre de contrôle de la mission.

À côté des empires conquérants puissants de ces temps révolus – ceux de la Babylonie, de l'Assyrie, de l'Égypte –, le royaume hébraïque était un nain. Comparée à la grandeur des capitales de tels empires – Babylone, Ninive, Thèbes –, riches de leurs quartiers sacrés, de leurs ziggourats, de leurs temples, de leurs chemins de processions, de leurs portes décorées, de leurs palais majestueux, de leurs jardins suspendus, de piscines rituelles et de ports sur le fleuve, Jérusalem restait une ville médiocre aux enceintes élevées à la hâte, à l'approvisionnement en eau aléatoire. Eh bien, un millier d'années après, c'est Jérusalem qui joue les villes on ne

peut plus vivantes, chère à nos cœurs, objet de l'actualité quotidienne, quand la grandeur des autres capitales s'est réduite en poussière, leurs ruines dispersées à tous les vents.

Ce qui a fait la différence ? Le temple de Yahvé construit à Jérusalem, et ses prophètes dont les oracles se sont avérés. Leurs prédictions, force est de le croire, constituent toujours la clé de l'avenir.

L'alliance des Hébreux avec Jérusalem, plus précisément avec le mont Moriah, remonte à Abraham. À partir du moment où il avait rempli avec succès la mission qui lui avait été confiée, autrement dit la protection du centre spatial des effets de la guerre des Rois, il se vit salué par Melchizedek, roi d'*Ir-Shalem* (Jérusalem), « qui était le prêtre du Dieu Très Haut ». Abraham fut béni sur place et en retour prêta serment, « au nom du Dieu Très Haut, auquel appartiennent le Ciel et la Terre ». C'est là encore, quand fut reconnu son dévouement, qu'il conclut alliance avec Dieu. Il fallut encore compter mille ans pour que sonnât l'heure de la construction du temple et que fussent réunies les conditions de son érection.

La Bible l'affirme, le temple de Jérusalem était unique, ce qu'il fut en vérité : il avait été conçu pour préserver le « lien entre Ciel et Terre », mission confiée un moment au DU.RAN.KI en la Nippur sumérienne.

Et il arriva
qu'en la quatre cent quatre-vingtième année
après que les enfants d'Israël furent sortis du pays d'Égypte,
en la quatrième année du règne de Salomon sur Israël,
au mois de Zif, qui est le second mois,
il commença de bâtir la maison du Seigneur.

Ainsi débute la construction du temple de Yahvé à Jérusalem par le roi Salomon, selon l'évocation biblique dans le premier *Livre des Rois* (6:1), qui nous gratifie de la date précise de l'événement. Il s'agit d'une étape cruciale, décisive, dont nous continuons à vivre les conséquences. ***Et ce temps, notons-le bien, coïncida avec l'adoption, par Babylone et l'Assyrie, du symbole de la croix comme signe annonciateur du retour…***

L'histoire dramatique du temple de Jérusalem a pour origine non pas Salomon mais le roi David, son père. La façon dont il accéda au trône d'Israël passe par un récit qui révèle un dessein divin : **l'invention du futur par la résurrection du passé.**

L'héritage de David (après quarante ans de règne) consistait en un royaume grandement étendu, au nord jusqu'à Damas (le site de l'atterrissage compris !), en de grandioses Psaumes et en la fondation du temple de Yahvé. Trois messagers divins jouèrent des rôles clés

dans l'avènement de ce roi et de sa place dans l'histoire. La Bible les cite sous les traits de « Samuel le devin, Nathan le prophète et Gad le visionnaire ». C'est à Samuel, prêtre gardien de l'arche d'Alliance, que revint le soin, sur instructions de Dieu, de « distraire le jeune David, fils de Jesse, du gardiennage des brebis pour qu'il soit berger d'Israël », et Samuel « prit une fiole d'huile et ***l'en oignit*** pour régner sur Israël ».

Le choix du jeune David, gardien du troupeau de son père, pour devenir berger d'Israël révélait une portée doublement symbolique dans la mesure où il renvoyait à l'âge d'or de Sumer : quand ses rois étaient désignés sous le nom de LU.GAL, « grand homme », mais qu'ils déployaient tous leurs efforts pour mériter le titre adulé d'EN.SI, « le pasteur juste ». Nous allons voir que ce point n'est que le premier d'une série de liens entre David, le temple et l'Antiquité sumérienne.

David étrenna son règne à Hébron, au sud de Jérusalem, choix qui, à son tour, n'échappe pas au symbolisme historique. L'ancien nom d'Hébron, comme la Bible le répète à satiété, était *Kiryat Arba*, « la cité forteresse d'Arba ». Qui était Arba ? « Il était un *grand homme* des *Anakim* », deux termes bibliques qui sont les équivalents en hébreu du LU.GAL et de l'ANUNNAKI sumériens. La Bible, d'abord à travers des passages des *Nombres*, puis dans *Josué*, *Juges* et *Chroniques*, affirme qu'Hébron était le centre de vie des descendants des « Anakim que l'on compte pour Néphilim ». Elle les relie

donc aux Néphilim dont la *Genèse* 6 dit qu'ils conclurent des mariages mixtes avec les filles d'Adam. Trois fils d'Arba vivaient encore à Hébron au temps de l'exode quand Caleb, fils de Jephone, s'empara de la ville et les extermina au nom de Josué. ***Pour David, choisir de régner à Hébron, c'était placer son trône en droite ligne des rois liés aux Anunnaki de la tradition sumérienne.***

Il régna à Hébron pendant sept ans, puis transféra sa capitale à Jérusalem. Le siège de son royaume – « la cité de David » – était bâti sur le mont Sion directement au sud duquel une mince vallée le séparait du mont Moriah (où se tenait la plate-forme construite par les Anunnaki, *Fig. 83*). Il établit le *Milo*, le remblai, destiné à combler l'espace entre les deux monts, premier effort en vue de la construction, sur la plate-forme, du temple de Yahvé.

Mais seule l'élévation d'un autel était autorisée sur le mont Moriah. La parole divine, portée par le prophète Nathan, fit connaître qu'en raison du sang versé au cours de ses multiples guerres, David devait laisser la construction du temple à son fils Salomon.

Abattu par le message du prophète, David vint s'asseoir « devant Yahvé » face à l'arche d'alliance (alors encore sous une tente de transport). Il se soumit à la décision de Dieu, mais demanda une récompense pour sa loyauté fervente envers Lui : l'assurance, un signe, que la Maison de David serait à l'œuvre dans la construction du

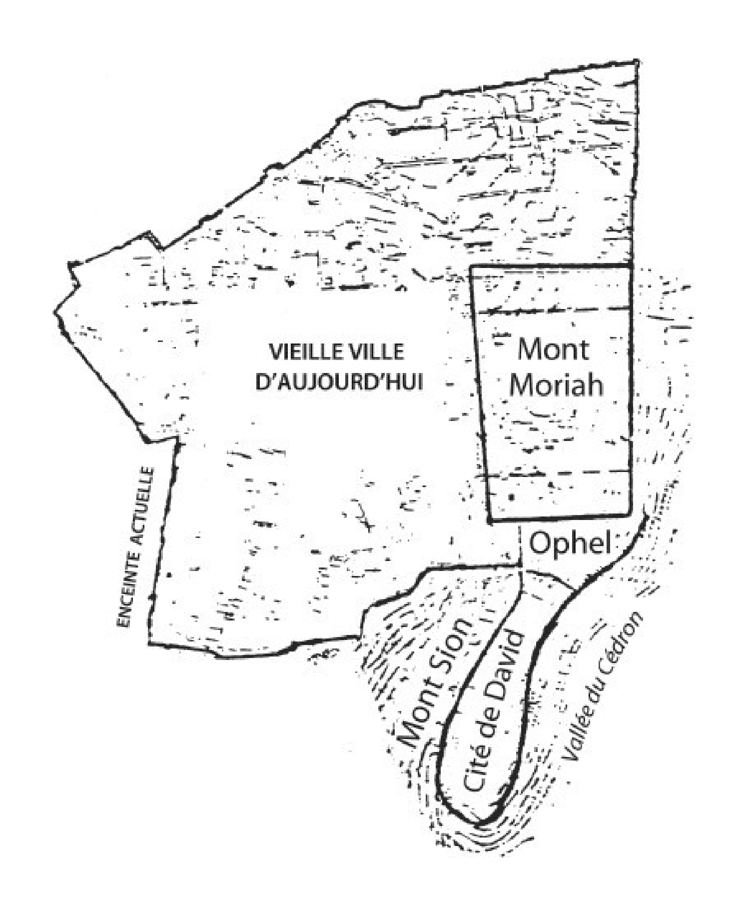


Figure 83

temple et à jamais bénie. Cette nuit-là, alors qu'il se tenait assis face à l'arche d'alliance à travers laquelle Moïse communiqua avec le Seigneur, il reçut un signe divin : le don d'un *Tavnit* – ***un modèle à l'échelle*** – du futur temple !

L'on peut toujours fortement douter de la véracité du conte, si ce n'est que ce qui arriva cette nuit au roi David et à son projet de temple ressemble beaucoup à l'épisode du style *Quatrième Dimension* du roi sumérien Gudéa[62]. Plus d'un millier d'années plus tôt, il avait reçu de la même manière dans un rêve visionnaire une tablette porteuse du plan architectural et un moule à brique pour la construction d'un temple à Lagash dédié au dieu Ninurta.

À l'approche de sa fin, le roi David rassembla à Jérusalem tous les chefs d'Israël, y compris les chefs des tribus et les commandants militaires, les prêtres et les intendants royaux pour les entretenir de la promesse de Yahvé. Et au vu de tous, il tendit à son fils Salomon « le *Tavnit* du temple, de tous ses espaces et ses chambres [...] le Tavnit qu'il avait reçu de l'esprit[63] ». Ce n'était pas tout puisque David remit de la même manière à Salomon « tout ce que Yahvé m'a fait comprendre, c'est-à-dire tous les ouvrages de ce *Tavnit*, en écrivant par Sa main sur moi » : un ensemble d'instructions tracées par la main divine (*1 Chroniques*, chapitre 28).

Le mot hébreu *Tavnit* est traduit dans la Bible du Roi Jacques par « modèle[64] », mais par « plan » dans des traductions plus récentes, de quoi suggérer que David avait reçu quelque chose comme une épure d'architecte. Mais « plan », en hébreu, se rend par *Tokhnit*. *Tavnit*, lui, provient du verbe racine « construire, bâtir, ériger ». C'est donc un « modèle en maquette » qu'avait reçu

David et qu'il avait transmis à son fils Salomon, on parlerait de nos jours de « modèle en trois dimensions » (des archéologues à travers le Proche-Orient ont exhumé des maquettes réellement « 3D » de chariots, chars, embarcations, objets artisanaux, jusqu'à des chapelles à plusieurs étages).

Les livres bibliques des *Rois* et des *Chroniques* fournissent des mesures précises et des détails pointus sur la structure du temple et ses épures architecturales. Son axe s'établit est-ouest, ce qui en fait un « temple éternel » aligné sur les équinoxes. Conçu en trois parties (*cf.* Fig. 64), il adopta les schémas sumériens avec leur avantcorps (en hébreu, *Ulam*), un grand hall central (*Hekhal* en hébreu, du sumérien E.GAL, « grande demeure ») et un saint des saints pour accueillir l'arche d'alliance. Cette partie des plus secrètes avait pour nom *Dvir* (« l'Orateur »), ce qui rend compte de la fonction de l'arche d'alliance, le moyen par lequel Dieu parla à Moïse.

À l'image des ziggourats sumériennes, traditionnellement bâties pour traduire le concept sexagésimal de la « base soixante », le temple de Salomon adopta à son tour la valeur soixante dans sa construction : la partie principale (le hall) mesurait 60 coudées dans sa longueur (environ 30,5 mètres), 20 coudées (60 divisé par 3) de large (un peu plus de 9 mètres) et 120 coudées (60 × 2) de haut (environ 5,5 mètres). Le saint des saints mesurait le carré d'une coudée (20 × 20), tout juste de quoi contenir l'arche

d’alliance et ses deux chérubins d’or à son sommet (« leurs ailes touchaient »). La tradition, les témoignages par les textes, la recherche archéologique, tout montre que l’arche reposait avec précision sur le rocher extraordinaire où Abraham avait été prêt à sacrifier son fils Isaac. Sa dénomination hébraïque, *Even Shatiyah*, se traduit par « pierre angulaire ». Les légendes juives disent qu’à partir d’elle le monde sera recréé. Aujourd’hui, elle est recouverte et surplombée par le Dôme du Rocher **(***Fig. 84***)**. (Mes lecteurs en sauront plus sur le rocher sacré et sa grotte énigmatique aux passages souterrains secrets dans *The Earth Chronicles Expeditions*[65].) Le temple achevé offrait un magnifique spectacle, même s’il n’est pas comparable par ses dimensions non monumentales aux ziggourats dignes des gratte-ciel. Il n’était en outre en rien semblable aux autres temples de la même époque de cette partie du monde. Ni fer ni outil de fer ne furent utilisés pour son érection sur la plate-forme (et pour son élaboration, uniquement des ustensiles de cuivre ou de bronze). ***L’intérieur du bâtiment fut incrusté d’or***, jusqu’aux clous fixant les plaques d’or, du même métal. Les quantités d’or requises à cette fin furent énormes (pour le seul « saint des saints, 600 talents, pour les clous, 50 shekels ») – à telle enseigne que Salomon organisa des expéditions spéciales par bateaux pour transborder l’or d’Ophir, que l’on croit en Afrique du Sud).

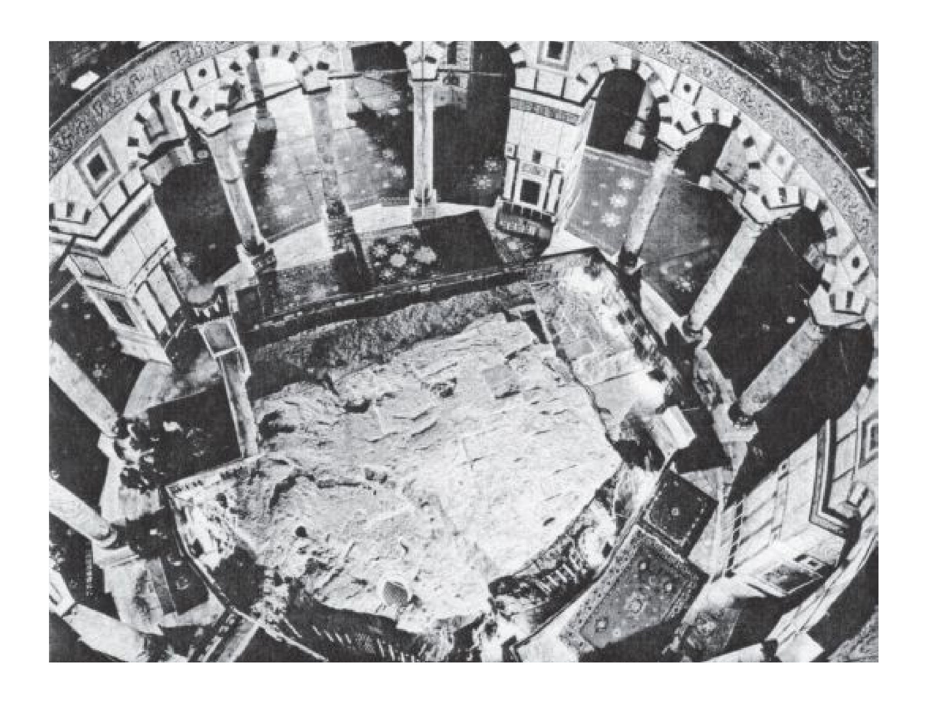


Figure 84

La Bible ne donne aucune explication à propos de l’interdit de l’utilisation de quoi que ce soit en fer sur le site, pas davantage pour l’incrustation d’or de tout l’intérieur du temple. L’on peut seulement se demander si le fer n’était pas proscrit pour ses propriétés magnétiques et l’or privilégié en tant que meilleur conducteur de l’électricité.

Constater que les deux seuls exemples de lieux

cultuels ainsi incrustés d'or se trouvent aux antipodes du monde a du sens. L'un est le grand temple de Cuzco, capitale inca du Pérou, où l'on vénérait le grand dieu d'Amérique du Sud, Viracocha. Son nom, le *Coricancha* (« Enceinte de l'or »), que justifie l'incrustation d'or de son saint des saints. L'autre est au cœur de Puma Punku, sur les rives du lac Titicaca, en Bolivie, près des ruines renommées de Tiahuanaco. Là, les ruines offrent l'aspect des restes de quatre bâtiments de pierre en forme de salles dont les parois, les sols et les plafonds provenaient tous de la taille d'un seul bloc de pierre colossal. Les quatre enceintes étaient entièrement tapissées de plaques d'or fixées par des clous en or. Ma description des sites (et la façon dont ils furent entièrement pillés par les Espagnols) dans *The Lost Realms*[66] tend à conclure que Puma Punku fut bâti à l'occasion du séjour d'Anu et d'Antu lors de leur visite à la Terre vers 4000 av. J.-C.

La Bible mentionne que des dizaines de milliers de travailleurs furent mobilisés pendant sept ans pour l'immense entreprise que fut le temple de Yahvé. Dès lors, à quoi pouvait bien être destinée cette demeure du Seigneur ? Quand tout fut prêt, en grande pompe et préparatifs, les prêtres convoyèrent l'arche d'alliance dans le saint des saints. Sitôt l'arche en place et refermés les rideaux qui séparaient le saint des saints du grand hall, « alors la maison du Seigneur fut remplie d'un nuage. En sorte que les prêtres ne purent s'y tenir[67] [...] ». À ce moment, Salomon rendit grâces par ces mots :

Le Seigneur a dit qu'il demeurerait dans l'obscurité [le nuage] :

> *mais moi, j'ai bâti une maison d'habitation pour toi,*
> *et un lieu pour ta demeure à jamais* [...]
> *Voici, le ciel, et le ciel des cieux, ne peuvent te contenir* [...]
> *entends* [les supplications] *depuis le lieu de ta demeure, c'est-à-dire depuis le ciel...*

« Et le Seigneur apparut à Salomon de nuit, et lui dit : j'ai entendu ta prière, et je me suis choisi ce lieu pour une maison de sacrifice [...] Alors j'entendrai depuis le ciel, et je pardonnerai leur péché [...] Car maintenant j'ai choisi et sanctifié cette maison, afin que mon [*Shem*] y soit à jamais. » (*2 Chroniques*, 6-7)

Le mot *Shem*, dans ce passage et auparavant dans les versets d'ouverture du chapitre 6 de la *Genèse*, est traduit d'ordinaire par « nom ». Dès mon premier livre, *La Douzième Planète*[68], j'ai exprimé l'opinion que le terme, originellement et dans le contexte approprié, s'appliquait à ce que les Égyptiens appelaient « l'embarcation céleste » et les Sumériens le MU – « vaisseau du ciel » – des dieux. J'en tire l'idée que le temple de Jérusalem, dressé au sommet de sa plate-forme de pierre, avec l'arche d'alliance posé sur le rocher sacré, était destiné à servir de lien depuis la Terre avec la

déité céleste, qu'il s'agisse de communiquer avec elle et d'assurer l'atterrissage de son vaisseau du ciel !

Aucune statue, aucune idole, pas la moindre image cultuelle nulle part dans ce temple : le seul objet qu'il contînt fut l'arche d'alliance sanctifiée, « il n'y avait rien dans l'arche que les deux tables que Moïse y avait mises au Sinaï[69] ».

Contrairement aux ziggourats-temples mésopotamiens, de celui d'Enlil à Nippur à celui de Marduk à Babylone, ce temple-ci n'avait rien d'une résidence pour la déité où le dieu vivait, se sustentait, dormait, se baignait. **Il s'agissait d'une maison de culte, de point de contact avec le divin. D'un temple de présence divine suscitée par le Résident dans la nue.**

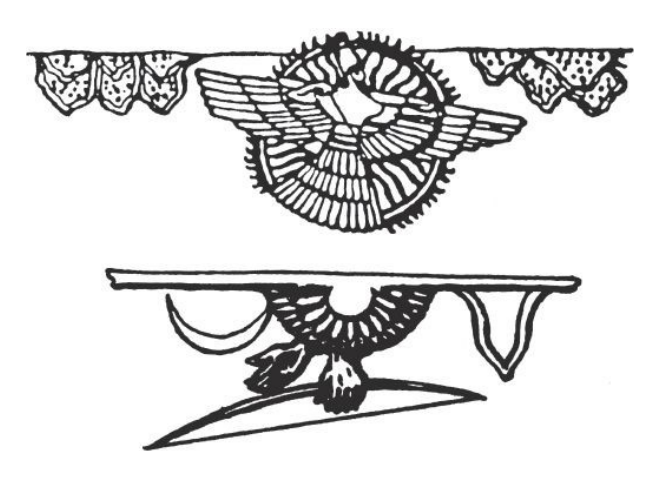


Figure 85

On dit qu'une image vaut mille mots. Là où quelques mots de poids font face à un grand nombre d'images parlantes, l'adage est certainement vérifié.

Ce fut au temps, ou peu s'en faut, de l'achèvement et de la consécration du temple de Jérusalem au Résident dans la nue : un glissement sensible de la glyptique sacrée – représentation du divin – intervint. On vit fréquemment apparaître, sans interdit, de telles images, et, à l'époque, avant tout en Assyrie. Elles montraient sans ambages le dieu Assur en « résident dans la nue », tout entier ou représenté par sa main dont le dessin la montrait souvent armée d'un arc (*Fig. 85*). Et cette figure rappelait le récit biblique de l'arc dans la nue, un signe divin de l'après-Déluge.

Un siècle plus tard en gros, les figures assyriennes introduisirent une nouvelle variante au dieu dans la nue. On l'a cataloguée « déité au disque ailé » car elle montrait une divinité inscrite dans l'emblème du disque ailé, en tant que telle (*Fig. 86a*) ou jointe à la Terre (sept points) et à la Lune (croissant, *Fig. 86b*). Puisque le disque ailé représentait Nibiru, il fallait que ce fût une déité *qui s'en venait avec Nibiru*. Parlons clair : ***ces représentations sous-tendaient l'espérance de l'arrivée prochaine, non seulement de la planète, mais en outre de ses divins résidents, en toute logique conduits par Anu en personne.***



Figure 86a

Les évolutions des glyphes et des symboles, entamées avec le signe de la croix, se voulaient des manifestations d'une espérance plus profonde, de bouleversements et de préparatifs plus tangibles qu'appelait le retour attendu. Pourtant, espérances et préparatifs n'étaient pas les mêmes à Babylone qu'en Assyrie. Dans la première, les espérances messianiques portaient sur le ou les dieux déjà présents. Dans la seconde, elles tablaient sur le ou les dieux sur le point de revenir et de se manifester.

Du côté de Babylone, elles prenaient une dimension essentiellement religieuse – une résurrection messianique de Marduk à travers son fils Nabu. On consentit à de grands efforts pour rétablir, vers **960 av. J.-C.**, les *Akitu*, cérémonies sacrées au cours desquelles



Figure 86b

une version adaptée de l'*Enuma elish* était lue en public – où la création de la Terre, le remodelage des cieux (le système solaire) et la création de l'homme étaient à nouveau attribués à Marduk. La survenue de Nabu depuis son sanctuaire de Borsippa, tout juste au sud de Babylone, et son rôle majeur au cœur des cérémonies constituaient un trait crucial de cette restauration. Dans cette perspective, les rois babyloniens qui régnèrent entre - 900 et - 730 renouèrent avec l'adoption d'appellations

évocatrices de Marduk et, en grand nombre, de Nabu.

Les changements en Assyrie se montrèrent plus géopolitiques. Les historiens partent du principe que l'époque – vers **960 av. J.-C.** – marque le commencement de la période assyrienne du Nouvel empire. La source majeure d'information sur l'Assyrie d'alors, en plus des inscriptions sur les monuments et les murs des palais, sont les annales de ses rois. Ils y ont enregistré leurs faits et gestes, année après année. Ce qui nous permet de constater que leur occupation clé était la conquête. Au nom d'une férocité sans pareille, ces rois menaient campagne sur campagne, pas seulement pour dominer le vieux pays de Sumer et d'Akkad, mais aussi pour s'assurer de ce qu'ils considéraient comme essentiel pour le retour : *le contrôle des sites spatiaux.*

Elle était bien là, la finalité de leurs campagnes, ce que montrent leurs objectifs tout comme les grandes figurations en relief des murs de palais assyriens entre les neuvième et huitième siècles avant Jésus-Christ (visibles dans quelques-uns des plus grands musées du monde) : à la façon de quelques cylindres-sceaux, elles représentent le roi et le grand prêtre qu'accompagnent des *chérubins* ailés – des « astronautes » anunnaki – au pied de l'arbre de vie, en posture d'attente du dieu inscrit dans le disque ailé (*Fig. 87a, b*). ***On attendait visiblement une divine arrivée !***

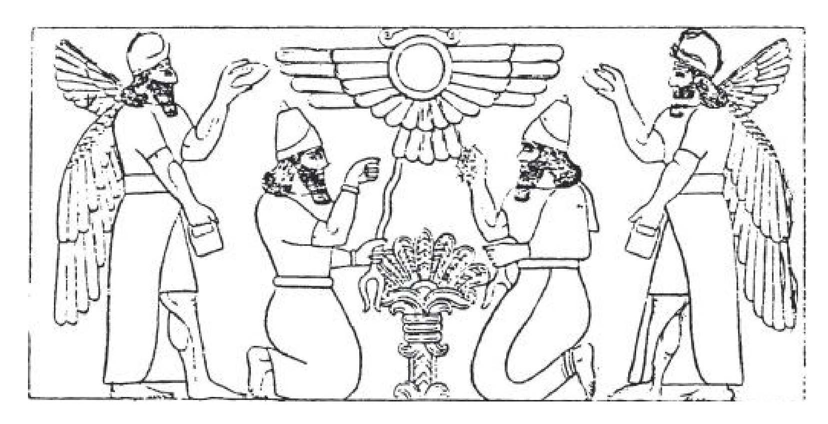


Figure 87a

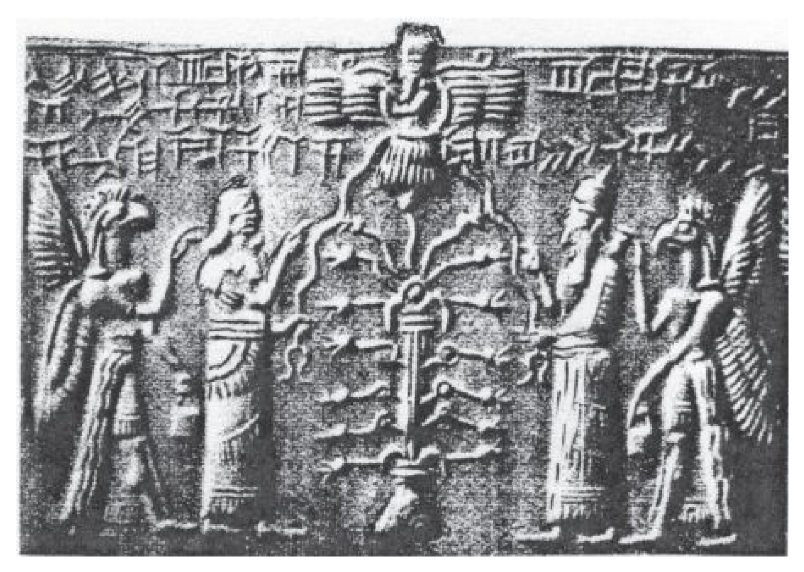


Figure 87b

Les historiens lient le début de cette période néo-assyrienne à l'établissement d'une nouvelle dynastie en Assyrie avec l'accession au trône de Tilgath-Piléser (ou Pilnéser) II, à Ninive. Sa politique d'accroissement de pouvoir dans son pays et de conquêtes, de destructions et d'annexions fut poursuivie par les fils et petit-fils de ce monarque, ses successeurs à la tête de l'Assyrie. Fait intéressant : leur première cible fut la région du Khabur, avec son important centre commercial et religieux, Harran.

Leurs successeurs marchèrent sur leurs brisées. Ils choisirent souvent de porter le nom de prédécesseurs auréolés de gloire (d'où les numérations I, II, III, etc.

qu'ils adoptèrent) et ils étendirent le contrôle assyrien dans toutes les directions, mais avec une insistance particulière sur les cités côtières et les montagnes du *Labaan* (Liban). Vers **860 av. J.-C.**, Assurnasirpal II – qui arborait le symbole de la croix sur sa poitrine, *cf.* Fig. 76 – se targua d'avoir conquis les cités côtières phéniciennes de Tyr, Sidon et Gebal (Byblos) et d'avoir gravi la montagne des Cèdres au site sacré, le vieux site de l'atterrissage des Anunnaki.

Son fils, qui lui succéda, Salmanazar III, versa aux annales l'érection en cet endroit d'une stèle commémorative où le lieu est dit *Bit Adini*. Soit littéralement « Demeure de l'Éden » – que les prophètes de la Bible connaissaient sous ce même nom. Le prophète Ézéchiel punit le roi de Tyr qui s'était autoproclamé divin pour s'être rendu au site sacré et avoir « marché au milieu des pierres de feu ». Quant au prophète Amos, il le cita dans son discours à venir sur le ***jour du Seigneur***.

Comme il fallait s'y attendre, les Assyriens se tournèrent alors vers l'autre port spatial. À la mort de Salomon, son royaume fut coupé en deux par ses héritiers en guerre les uns contre les autres, avec d'un côté la « Judée » au sud (capitale, Jérusalem), de l'autre « Israël » et ses dix tribus, au nord. Sur son monument le plus connu, l'obélisque noir, Salmanazar III consigna le dépôt d'un tribut de la part du roi israélite Jehu où, dans une scène que domine l'emblème du disque ailé de Nibiru, il le fait représenter à genoux en signe de soumission (*Fig.*

88). La Bible et les annales assyriennes enregistrèrent l'invasion ultérieure d'Israël menée par Tilgath-Piléser III (744-727 av. J.-C.), le démembrement de ses meilleures provinces et l'exil partiel de ses dirigeants. Puis, en - 722, son fils Salmanazar V envahit ce qui restait d'Israël, exila tous ses habitants pour les remplacer par des étrangers. Les dix tribus étaient dispersées sans que l'on sache où, ce qui reste un épais mystère (la raison pour laquelle Salmanazar fut châtié, à son retour d'Israël, et comment il le fut, brutalement remplacé sur le trône par un autre fils de Tilgath-Piléser, constitue un autre mystère non éclairci).

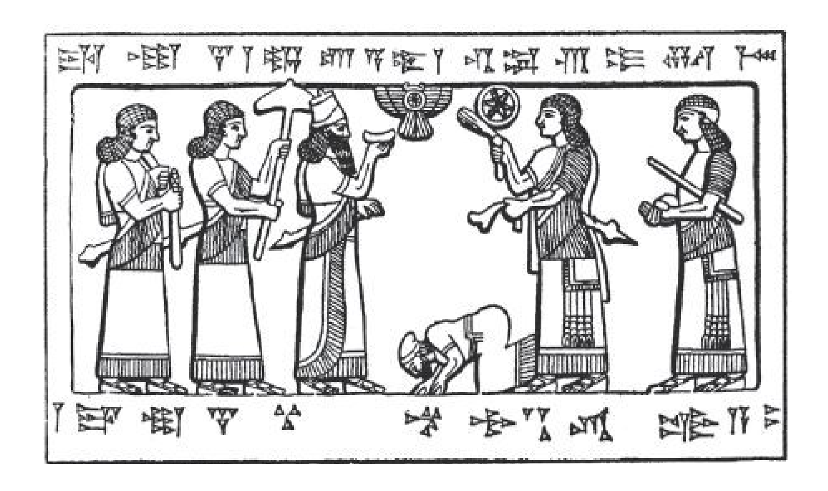


Figure 88

Déjà maîtres du site de l'atterrissage, les Assyriens étaient à un pas de l'ultime prise, Jérusalem. Mais une fois de plus, ils ne livrèrent pas l'assaut final. La Bible l'explique par la volonté de Yahvé. Les annales assyriennes, elles, semblent indiquer que ce que l'Assyrie fit en Israël et en Judée, et quand, fut téléguidé par ce qu'elle fit, et quand, à l'égard de Babylone et Marduk.

À la suite de la prise du centre spatial du Liban, mais avant la campagne entreprise vers Jérusalem, les Assyriens choisirent de faire un pas sans précédent vers la réconciliation avec Marduk. En **729 av. J.-C.**, Tilgath-Piléser III fit son entrée à Babylone, marcha vers son quartier sacré et « prit les mains de Marduk ». Le geste revêtait une grande portée religieuse et diplomatique. Le clergé mardukien marqua son approbation à la réconciliation en invitant Tilgath-Piléser à partager le repas sacramentel du dieu. Dans la foulée, le fils de Tilgath-Piléser, Sargon II, marcha sur les vieilles régions de Sumer et Akkad au sud, puis, après avoir capturé Nippur, fit demi-tour pour entrer dans Babylone. En **710**, à l'image de son père, il « prit les mains de Marduk » au cours des cérémonies du nouvel an.

La mission de se rendre maître du dernier astroport revint au successeur de Sargon, Sennachérib. L'assaut contre Jérusalem en **704 av. J.-C.**, sous le roi Ézéchias, est amplement transcrit dans les annales de Sennachérib comme dans la Bible. Mais l'un, Sennachérib, se contente, dans ses écrits, de mentionner

la capture de cités provinciales de Judée quand le Livre se fend d'un récit circonstancié du siège de Jérusalem mené par une puissante armée assyrienne, miraculeusement balayée par la volonté de Yahvé.

Les Assyriens, qui ont encerclé la ville où ses habitants sont pris au piège, se lancèrent dans une guerre psychologique fondée sur des mots choisis pour décourager, des propos criés aux défenseurs sur les murailles, discours qui se clôtura sur une diffamation de Yahvé. Scandalisé, le roi Ézéchias se mit à déchirer ses vêtements en signe d'affliction et pria dans le temple devant « Yahvé, Dieu d'Israël, qui demeure entre les chérubins, le Dieu unique sur toutes les nations », en quête de secours. La réponse vint du prophète Isaïe (Ésaïe) qui fit tenir au roi l'oracle de Dieu : le monarque assyrien jamais ne pénétrera dans la cité, il repartira chez lui défait, où il sera assassiné.

Et il arriva cette nuit-là
que l'ange de Yahvé sortit
et frappa dans le camp des Assyriens
cent quatre-vingt-cinq mille hommes.
Et, quand on se leva le matin,
voici c'étaient tous des corps morts.
Et Sennachérib, roi d'Assyrie, partit de là,
et s'en retourna ; et demeura à Ninive.

2 ROIS 19:35-36

Pour bien faire comprendre au lecteur à quel point la prophétie se réalisa, la narration biblique se poursuit en ces termes : « Et il arriva, comme il était en train d'adorer dans la maison de Nisroch, son dieu, qu'Adrammelech et Sharezer, ses fils, le frappèrent avec l'épée ; puis ils s'échappèrent dans le pays d'Arménie (Ararat). Et Esarhaddon, son fils, régna à sa place. »

L'ajout biblique constitue un élément informatif étonnant : Sennachérib fut en fin de compte tué par ses propres fils, en - **681**. Pour la seconde fois, les rois assyriens agresseurs d'Israël ou de Judée trouvèrent la mort sitôt de retour.

Même si la prophétie – le présage de ce qui est à venir – est inhérente à ce que l'on attend des prophètes, ceux de la Bible hébraïque allaient au-delà. À aucun moment, et le *Lévitique* est sur ce point très clair, les prophètes n'eurent à jouer les « magiciens, les sorciers, les enchanteurs, les manipulateurs de charmes, les évocateurs des esprits » – une belle liste plutôt exhaustive de tous les styles de voyants propres aux nations alentour. Leur mission en qualité de *Nabih* – « porte-parole » – était de porter aux rois et aux peuples les paroles mêmes de Yahvé. Comme la prière d'Ézéchias l'établissait, tant que les enfants d'Israël restaient son peuple élu, il était « le Dieu unique *sur toutes les nations*».

La Bible évoque les prophètes à partir de Moïse, mais elle ne consacre de livres qu'à quinze d'entre eux.

Parmi lesquels les trois « majeurs » (Isaïe, Jérémie et Ézéchiel), et douze « mineurs ». Leur temps de prophétie commença avec Amos en Judée (vers **760 av. J.-C.**) et Osée en Israël **(-750)**. Il se referma avec Malachie (vers -**450**). Au moment où les espérances messianiques prirent forme, les éléments géopolitiques, la religion et les événements se combinèrent pour créer la prophétie biblique par excellence.

Les prophètes du Livre agirent en gardiens de la foi, ils furent les boussoles morales et éthiques de leurs rois et de leurs peuples. Ils se comportèrent en outre comme fins observateurs et prospectivistes dans l'arène du monde par leur connaissance étonnamment pointue de l'actualité des pays lointains, des intrigues de cour des capitales étrangères, leur capacité à savoir quel dieu était honoré en quel lieu, sans parler d'un bagage intellectuel exceptionnel en matière d'histoire, de géographie, de routes commerciales et d'affaires militaires. ***Ils synthétisèrent dès lors leur pleine conscience du présent avec leur connaissance du passé pour décrire le futur.***

Aux yeux des prophètes hébreux, Yahvé n'était pas seulement *El Elyon* – « le Dieu suprême » –, pas seulement le Dieu des dieux, *El Elohim*, mais aussi un Dieu universel, celui de toutes les nations, de la Terre entière, de l'univers. Sa demeure avait beau se situer au plus haut des cieux, Il se souciait de sa création, la Terre et ses habitants. Tout ce qui survenait procédait de Sa

volonté, volonté transmise par les messagers, qu'ils soient des anges, un roi, un pays. Ils avaient fait leur la distinction sumérienne entre destinée prédéterminée et fatalité librement acceptée : ils croyaient en un futur prédictible car entièrement tracé par avance, même si les choses, dans leur cheminement, pouvaient bouger. L'Assyrie, par exemple, était surnommée à une époque « la massue de Dieu » par laquelle les autres nations étaient châtiées, mais quand elle se mit sciemment à user d'une brutalité gratuite ou sans plus de retenue, elle devint à son tour objet de châtiment.

Les prophètes semblèrent délivrer un message à double sens à propos des événements courants comme par rapport au futur. Par exemple Isaïe : il prophétisa que l'humanité devait s'attendre à un jour de colère au cours duquel toutes les nations (y compris Israël) seront jugées et punies. Mais tout aussi bien projeta-t-il un âge idyllique où l'on verra le loup cohabiter avec l'agneau, les hommes forger leurs épées pour en faire des socs et Sion briller comme un phare pour toutes les nations.

Contradiction qui laissa sans voix des générations d'exégètes bibliques et de théologiens. Mais un examen attentif des mots des prophètes nous laissa entrevoir une vérité des plus extraordinaires : le jugement dernier exprimait le **jour du Seigneur**. L'instant messianique devait survenir à **la fin des temps**. L'un n'était pas le synonyme de l'autre, et la prédiction ne les confondait pas dans une même période. Ils constituaient deux

événements distincts séparés dans le temps :

Le premier, le jour du Seigneur, l'instant du jugement de Dieu, était sur le point de se produire.

Le second, ouverture d'une ère bienfaisante, n'était pas imminent, il interviendrait quelque part dans l'avenir.

Est-il possible que les paroles prononcées à Jérusalem fissent écho aux discussions menées à Ninive et à Babylone pour savoir quel cycle temporel devait s'appliquer au futur des dieux et des hommes (soit le temps divin de l'orbite de Nibiru, soit le temps zodiacal céleste) ? Il ne fait en tout cas aucun doute, en cette fin du huitième siècle avant notre ère, que les trois capitales étaient convaincues que les deux cycles temporels ne se confondaient pas. **À *Jérusalem, quand ils évoquaient le jour du Seigneur imminent, les prophètes de la Bible parlaient bien du retour de Nibiru.***

La Bible a eu beau transcrire une version abrégée de l'*épopée de la Création* sumérienne en son chapitre d'ouverture de la *Genèse*, elle a reconnu l'existence de Nibiru et son retour périodique dans le voisinage de la Terre. Tout en en faisant une autre manifestation de Yahvé – en l'occurrence céleste – comme Dieu universel.

Les *Psaumes* et le *livre de Job* évoquèrent le Seigneur céleste invisible qui « se promène sur la circonférence du ciel[70] ». Ils rappelèrent la première apparition de ce dieu céleste, quand il entra en collision avec Tiamat (que la Bible dénomme *Tehôm* et surnomme *Rahab* ou encore *Rabah*, l'Élevée), la châtia, créa les cieux et « le bracelet martelé[71] » (la ceinture d'astéroïdes), puis « suspendit la Terre sur un rien[72] ». De même, ces passages rappellent le temps qui vit ce Dieu céleste causer le Déluge.

La survenue de Nibiru et la céleste collision, à l'origine de l'immense orbite de la planète, furent célébrées dans le grandiose *Psaume* 19 :

> *Les cieux déclarent la gloire de Dieu*,
> *et le firmament démontre l'ouvrage de ses mains*
> [...]
> *Qui est comme un époux sortant de sa chambre*,
> *et se réjouit comme un homme fort qui dispute une course.*
> *Son départ est de l'un des bouts du ciel, et son circuit s'achève à l'autre bout*[73].

La proximité du Seigneur des cieux aux temps du Déluge induisit l'idée qu'il fût le signe avant-coureur de ce qui allait survenir à son prochain retour (*Psaumes* 77:6, 17-19) :

> *Je rappelle à mon souvenir mon cantique durant*

la nuit [...]
Les eaux t'ont vu, ô Dieu, les eaux t'ont vu [...]
tes flèches aussi partirent
les éclairs éclairèrent le monde ;
la voix de ton tonnerre était dans le ciel ;
la terre trembla et fut secouée.

Pour les prophètes, ces phénomènes passés donnaient la mesure de ce à quoi il fallait s'attendre. Pour eux, le jour du Seigneur (citation du prophète Joël), « la terre tremblera devant eux [...] le Soleil et la Lune seront obscurcis et les étoiles retireront leur éclat [...] Car le jour du Seigneur est grand et fort terrible[74] ».

Ces mêmes prophètes transmirent les paroles de Yahvé à Israël et à toutes les nations durant trois siècles environ. Le plus ancien des quinze prophètes lettrés était Amos. Il devint le porte-parole de Dieu *(Nabih)* vers **760 av. J.-C.** Ses prophéties couvrirent trois périodes ou phases : il prédit les attaques assyriennes du proche avenir, la venue d'un jour du jugement et une fin des temps de paix et de plénitude. Il parla au nom du « Seigneur Yahvé [qui] révèle son secret à ses serviteurs les prophètes[75] » et décrivit le jour du Seigneur où « je ferai coucher le soleil à midi et [...] j'obscurcirai la terre en plein jour[76] ». Il s'adressa à ceux qui rendent un culte aux planètes et à « l'étoile de votre dieu que vous vous êtes fait[77] » et compara le jour qui vient aux événements diluviens, quand « le jour [devint] obscur comme la nuit

[et] les eaux de la mer [se versèrent] sur la surface de la Terre[78] ». Enfin le voilà qui admoneste ces adorateurs à l'aide d'une question rhétorique (*Amos* 5:18) :

Malheur à ceux qui désirent le jour du Seigneur !
À quoi vous servira-il ?
Le jour du Seigneur est obscurité, et non lumière.

Un demi-siècle plus tard, le prophète Isaïe lia les prédictions du jour du Seigneur à un site géographique spécifique, le « mont du temps fixé », sur « les côtés du Nord », et c'est au roi qui s'y était installé en personne qu'il avait à tenir ces propos : « Voici, le jour du Seigneur arrive, cruel avec fureur et ardeur de colère, pour réduire le pays en désolation et il en exterminera les pécheurs[79]. » À son tour, il compara ce qui allait advenir avec ce qui survint au Déluge, tout en rappelant les temps qui virent « le Seigneur s'en venir telle une tempête destructrice aux vagues monstrueuses », et représenta (*Isaïe* 13:10-13) le jour du Seigneur proche sous la forme d'une apparition céleste qui allait toucher la Terre :

Car les étoiles du ciel et leurs constellations
ne donneront pas leur lumière ;
le Soleil sera obscur à son lever,
et la Lune ne fera pas resplendir sa lumière […]
C'est pourquoi je ferai trembler les cieux,
et la Terre se déplacera de sa place,

quand le Seigneur des armées [se mettra en colère, *shall be crossing*]
au jour de l'ardeur de sa colère.

Le plus remarquable de cette prophétie reste la coïncidence du jour du Seigneur avec le moment où le « Seigneur des armées » – le seigneur céleste, planétaire – « ***se mettra en colère »***, [***«shall be crossing »***, lire note *infra*]. Nous sommes en présence des mots mêmes par lesquels l'*Enuma elish* décrit la façon dont l'envahisseur qui battit Tiamat en vint à prendre le nom de Nibiru : « Que le Croisement [Crossing] devienne son nom[80] ! »

À en croire Isaïe, le prophète Osée à son tour prédit un jour du Seigneur pendant lequel Ciel et Terre « dialogueront », un jour de phénomènes célestes en résonance avec la Terre.

Poursuivons l'examen des prophéties de façon chronologique pour nous apercevoir qu'au septième siècle avant Jésus-Christ les discours de prédiction se firent plus pressants et plus explicites : le jour du Seigneur prend l'allure d'un jour du jugement de toutes les nations, dont Israël, mais où l'Assyrie est au premier chef concernée. En cause, ses attitudes passées et, pour Babylone, son agressivité à venir. ***Or le jour approche, il est aux portes.***

Le grand jour du Seigneur est proche,

il est proche !
[…] *et même la voix du jour du Seigneur, l'homme puissant criera là amèrement.*
Ce jour est un jour de colère,
un jour d'angoisse et de détresse,
un jour de dévastation et de désolation, un jour sombre et triste,
un jour de nuages et d'épaisse obscurité…

SOPHONIE 1:14-15

À l'orée de 600 av. J.-C., le prophète Habakkuk (Habacuk) adressa une prière au « Dieu ***qui s'en vient au cours des années toutes proches*** » et qui fera preuve de miséricorde en dépit de Sa colère. Habakkuk qui décrivit le Dieu céleste attendu sous la forme d'une ***planète rayonnante***, soit l'image même qui avait cours en Sumer et Akkad. Elle apparaîtra, dit le prophète, dans la partie sud du ciel :

Dieu vint de Teman[81] […]
Sa gloire couvre les cieux,
et la terre fut remplie de sa louange.
Et sa splendeur était comme la lumière ;
il avait des cornes sortant de sa main ;
et là, était caché son pouvoir.
La pestilence marchait devant lui,
et les charbons brûlants sortaient à ses pieds.

Il se tint, et mesura la terre ;
il contempla, et chassa les nations les unes des autres…

HABAKKUK 3:3-6

La pression prophétique se fit plus forte au début du sixième siècle. ***«Le jour du Seigneur est à portée de main ! »*** claironna le prophète Joël. ***«Le jour du Seigneur est tout proche ! »*** renchérit le prophète Abdias (Obadiah). Vers - 570, le prophète Ézéchiel reçut ce message divin pressant (Ézéchiel 30:2-3) :

Fils d'homme, prophétise et dis :
ainsi dit le Seigneur Dieu :
hurlez : malheur, quelle journée !
Car le jour est proche,
oui, le jour du Seigneur est proche…

Ézéchiel se trouvait alors éloigné de Jérusalem. Il avait été exilé en compagnie d'autres chefs judéens par le roi babylonien Nabuchodonosor. L'exil d'où il avait prophétisé, et notamment évoqué cette fameuse vision du char céleste, se trouvait sur les rives du Khabur, dans la région d'**Harran**.

En cela, aucune coïncidence fortuite : **l'épilogue de l'épopée du jour du Seigneur – celle de l'Assyrie et de Babylone – devait se jouer là où commençait le périple d'Abraham.**

Chapitre 12

Soleil noir

Les prophètes hébreux prédisaient les ténèbres au milieu du jour. Mais *quid* des « autres nations » ? Qu'espéraient-elles dans l'attente du retour de Nibiru ?

À en croire leurs archives écrites et les représentations imagées, elles attendaient la fin du conflit des dieux, des temps meilleurs pour l'humanité, enfin une grande théophanie. ***Chacun guettait, nous allons le voir, une immense surprise.***

Dans l'anticipation du grand événement, le noyau des prêtres affectés à l'observation du ciel à Ninive comme à Babylone se concentrait sur la notation des phénomènes astronomiques et l'interprétation des présages. Lesdits phénomènes étaient consignés soigneusement et rapportés au roi. Les archéologues ont découvert dans les ruines des bibliothèques royales et des temples des tablettes porteuses de ces archives et de ces rapports dont bon nombre étaient classées par thème ou par la planète qu'ils observaient. Une collection bien connue de l'antiquité riche de quelque soixante-dix tablettes fut dénommée *Enuma Anu Enlil*. Elle consignait

des observations de planètes, d'étoiles et de constellations classées en Route d'Anu et Route d'Enlil (elles embrassaient le ciel depuis un angle de 30 degrés au sud jusqu'au zénith nord, *cf*. Fig. 53).

Dans un premier temps, l'on interpréta ces observations en comparant les phénomènes aux archives astronomiques de l'époque sumérienne. Quoique composés en akkadien (la langue commune à Babylone et à l'Assyrie), ces rapports d'observation usaient à profusion de la terminologie et des mathématiques sumériennes. Quelquefois, une note de scribe montrait qu'ils étaient la traduction de tablettes sumériennes antérieures. Ces tablettes-ci leur servaient de « manuels d'astronomie ». Elles leur montraient, fruit de l'expérience du passé, à quelle signification oraculaire correspondait tel phénomène :

> *Si la Lune n'est pas visible quand le calcul en prévoit la période :*
> *l'invasion d'une puissante cité aura lieu.*
> *Si une comète croise la route du Soleil :*
> *la récolte sera maigre,*
> *une vive agitation se manifestera deux fois.*
> *Si Jupiter côtoie Vénus :*
> *les prières de ce bas monde atteindront les dieux.*

Plus le temps passait, plus se multipliaient les rapports d'observations des prêtres spécialistes du

présage auxquels ils joignaient leur interprétation personnelle : « Au cours de la nuit, Saturne se rapprocha de la Lune. Saturne est une planète du Soleil. Ce qui veut dire : le présage est favorable au roi. » L'évolution perceptible passait par l'attention plus forte accordée aux éclipses. Une tablette (conservée au British Museum) porteuse de colonnes de chiffres dignes d'un tableur d'ordinateur servait à la prédiction des éclipses lunaires cinquante ans à l'avance.

Des études contemporaines en sont venues à la conclusion que l'évolution vers un nouveau registre d'astronomie d'actualité commença au huitième siècle av. J.-C. Soit lorsque, après un temps de désordre et de bouleversements de règnes à Babylone et en Assyrie, le destin des deux nations fut pris en mains fermement par de nouveaux rois : Tilgath-Piléser III (745-727 av. J.-C.) en Assyrie, Nabonassar (747-734 av. J.-C.) en Babylonie.

Nabonassar (« Nabu le protège ») fut reconnu, à son époque même, comme un innovateur et un chef de file en astronomie. L'un de ses premiers gestes consista en la restauration du temple de Shamash à Sippar, le « centre cultuel » du dieu Soleil du vieux Sumer. Il bâtit aussi un observatoire à Babylone, mit à jour le calendrier (en droite ligne de Nippur) et institua des rapports quotidiens au roi consacrés aux phénomènes astronomiques assortis de leur signification. C'est avant tout grâce à ces dispositions qu'une mine de données astronomiques, destinées à éclairer les événements à

venir, nous est restée.

Tilgath-Piléser III, à sa façon, se montra lui aussi proactif. Ses annales décrivent des campagnes militaires permanentes et s'enorgueillissent de captures de cités, de mises à mort brutales de rois et de nobles locaux, d'exils massifs. Tout ce qui concerne son rôle et celui de ses successeurs, Salmanazar V et Sargon II, dans l'extermination d'Israël et l'exil de son peuple (les dix tribus perdues), tout comme la tentative de Sennachérib de s'emparer de Jérusalem, figure au chapitre précédent. Plus proches de chez eux, ces rois assyriens se préoccupaient, dans leur annexion de Babylone, de « prendre les mains de Marduk ». Le roi assyrien qui leur succéda, Esarhaddon (680-669 av. J.-C.), proclama qu' « Assur et Marduk, tous deux m'ont conféré la sagesse », prêta des serments d'allégeance aux noms de Marduk et Nabu et lança la reconstruction du temple de l'Esagil à Babylone.

Les livres d'histoire évoquent surtout Esarhaddon pour son invasion victorieuse de l'Égypte (675-669 av. J.-C.). La cause de cette invasion, pour autant que l'on puisse en juger, visait la suspension des tentatives égyptiennes de « s'immiscer en Canaan » et de dominer Jérusalem. Instructive fut la route choisie par le roi, à la lumière des événements ultérieurs : loin d'opter pour l'itinéraire le plus court, par le sud-ouest, il fit un détour considérable en arrivant par le nord à **Harran**. Sur place, au sein du vieux temple de Sîn, Esarhaddon sollicita la

bénédiction du dieu avant d'embarquer pour la conquête. Sîn, courbé sur son bâton, en compagnie de Nusku (divin messager des dieux), approuva la campagne.

Esarhaddon bifurqua alors résolument vers le sud, croisa hardiment à travers les territoires à l'est de la Méditerranée, cap sur l'Égypte. De façon parlante, il passa au large du « gros lot » que Sennachérib ne réussit pas à décrocher, Jérusalem. Tout aussi significatif : cette invasion de l'Égypte et le détour loin de Jérusalem – comme le destin ultime de l'Assyrie – avaient été prophétisés par Isaïe des décennies plus tôt (10:24-32).



Figure 89

Préoccupé qu'il fût par ses desseins géopolitiques, Esarhaddon n'oublia pas les exigences astronomiques de l'époque. Fort des conseils des dieux Shamash et Adad, il fit construire à Assur (la ville, le centre cultuel assyrien), une Maison de la Sagesse – un observatoire – et fit représenter sur ses monuments (*Fig. 89*) le système solaire au grand complet de ses douze membres, dont Nibiru. Une nouvelle porte monumentale ouvrit à un quartier sacré encore plus somptuaire. Elle fut construite, montrent les images d'un cylindre-sceau, à l'image de la porte d'Anu sur Nibiru (*Fig. 90*). Nous tenons là un indice sur les espérances du retour en Assyrie.

Ces mouvements politico-religieux semblent indiquer que les Assyriens firent en sorte de marquer tous les points du côté des dieux. Dès lors, au septième siècle avant notre ère, l'Assyrie était fin prête pour le retour de la planète des dieux qu'elle avait anticipé. Des textes, parmi lesquels des lettres adressées à leurs rois par leurs astronomes en chef, révèlent le plaisir ressenti par avance d'un temps idyllique, utopique :

Quand Nibiru sera au zénith [...]
les nations vivront en toute quiétude,
les rois belliqueux seront pacifiés ;
les dieux accueilleront les prières
et entendront les supplications.
Quand la planète du trône du Ciel
brillera davantage,

s'abattront raz de marée et déluges.
Quand Nibiru atteindra son apogée
les dieux donneront la paix.
Les tourments seront levés,
les blocages seront dénoués.

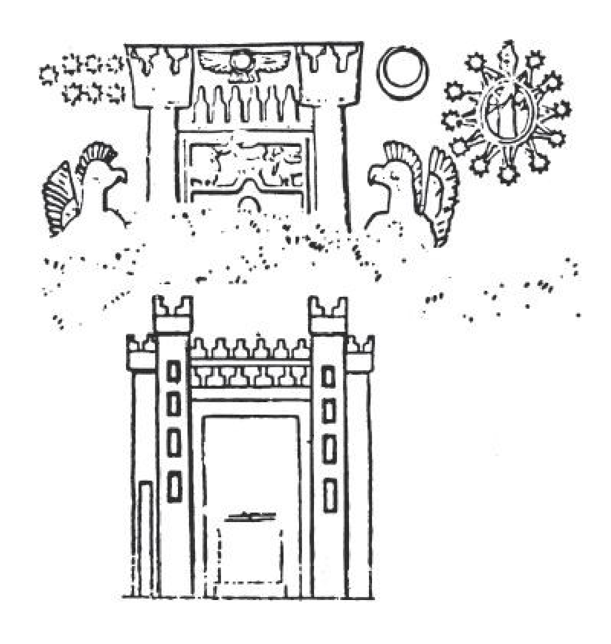


Figure 90

Manifestement, l'attente était celle d'une planète qui allait apparaître, s'élever dans le ciel, monter en brillance, et, à son acmé, au Croisement, devenir NIBIRU (la planète du Croisement). Et comme le montrent la porte monumentale et d'autres édifices, avec la planète de

retour ***l'on s'attend à la répétition de la visite d'Anu à la Terre***. C'était désormais aux prêtres astronomes de scruter le ciel dans l'attente de cette apparition planétaire. Mais où donc se tenaient-ils pour observer l'étendue du ciel, et comment allaient-ils discerner la planète alors encore dans l'écrin du fin fond de l'espace ?

Le roi assyrien qui arriva à ce moment sur le trône, Assurbanipal (668-630 av. J.-C.), brandit une solution.

Les historiens tiennent Assurbanipal pour avoir été le roi assyrien le plus lettré : il avait appris d'autres langues au-delà de l'akkadien, dont le sumérien, et avait même affirmé pouvoir « lire des écrits d'avant le Déluge ». Il s'était en outre vanté d'« avoir appris les signes secrets du Ciel et de la Terre [...] » et d'« avoir étudié les cieux auprès des maîtres de la divination ».

Certains chercheurs contemporains lui reconnaissent au surplus le titre de « premier archéologue » pour avoir systématiquement rassemblé des tablettes en provenance de sites déjà antiques à son époque – Nippur, Uruk et Sippar alors Sumer. Il envoya également des équipes de spécialistes chargés de trier et de s'approprier de telles tablettes tirées des capitales que les Assyriens avaient envahies. Elles finirent sur les rayonnages d'une bibliothèque de renom où des armées de scribes les étudièrent, les traduisirent et copièrent des textes sélectionnés venus des millénaires (un visiteur du musée des Antiquités orientales d'Istanbul est à même

d'admirer une exposition de ces tablettes, rangées avec soin sur leur rayonnage d'origine, chacun agrémenté d'une « tablette de sommaires », liste de tous les textes présents sur le rayonnage).

Bien des thèmes figuraient dans les contenus des tablettes amassées, mais ce que l'on y découvrit montre l'attention particulière portée aux informations d'ordre céleste. Parmi les textes purement astronomiques, des tablettes appartenaient à un ensemble intitulé **« le jour de *Bel* »** – autrement dit ***le jour du Seigneur !*** S'y ajoutent des récits d'épopées et des histoires consacrés aux allées et venues des dieux, jugés importants, surtout quand ils éclairent les passages de Nibiru. *Enuma elish – l'épopée de la Création*, ou comment une planète venue envahir le système solaire devint Nibiru – fut copiée, recopiée, traduite, à l'image des écrits consacrés au Déluge, telles *l'épopée d'Atra-Hasis*, *l'épopée de Gilgamesh*. Tous ces textes semblent avoir leur place justifiée dans le thesaurus de connaissance d'une bibliothèque royale. Certes, mais il se trouve que *tous ont un rapport avec les apparitions passées de Nibiru* – et dès lors avec sa survenue prochaine.

Dans le lot des textes astronomiques spécifiques traduits et, indubitablement, soigneusement étudiés, se glissent des guides d'observation de l'arrivée de Nibiru et la façon de la reconnaître quand elle devient visible. Un écrit babylonien émaillé de termes sumériens originaux dit ceci :

Planète du dieu Marduk :
à son apparition, SHUL.PA.E ;
à son lever à 30 degrés, SAG.ME.NIG ;
lorsqu'elle occupe le mitan du ciel : NIBIRU.

La planète d'abord nommée (SHUL.PA.E) est assimilée à Jupiter (ce pourrait être Saturne), la suivante (SAG.ME.NIG) pourrait passer pour une variante de Jupiter, mais certains y voient Mercure*. Un écrit voisin trouvé à Nippur, qui transcrit les noms sumériens des planètes comme UMUN.PA.UD.DU et SAG. ME.GAR, postulait que l'arrivée de Nibiru serait « annoncée » par la planète Saturne, puis, après son élévation de 30 degrés, qu'elle serait visible dans les parages de Jupiter. D'autres textes (pour mémoire une tablette répertoriée K.3124) déclarent qu'après son passage auprès de SHUL.PA.E et de SAG.ME.GAR – selon moi Saturne et Jupiter – la « planète Marduk » « entrera dans le Soleil » (autrement dit atteindra son périhélie, son point de passage le plus proche du Soleil) et « deviendra Nibiru ».

D'autres textes fournissent des indices encore plus directs sur le parcours de Nibiru, tout comme sur le calendrier de son apparition :

À partir de la station Jupiter,
la planète passe à l'Ouest.
À partir de la station Jupiter,
la planète voit sa brillance s'accroître,

et dans le zodiaque du Cancer elle deviendra Nibiru.
La grande planète :
lors de son apparition : rouge sombre.
Le ciel se partage en deux
quand elle est Nibiru.



Figure 91

Les textes astronomiques synthétisés de l'époque d'Assurbanipal donnent : une planète fait son apparition aux limites du système solaire, se lève sur l'horizon et devient visible à l'approche de Jupiter (ou, avant, de Saturne). Puis elle incurve sa course en descendant sur

l'écliptique. À son périhélie, soit au plus proche du Soleil (et donc à son périgée de la Terre), la planète – au Croisement – devient *Nibiru* ***«au zodiaque du Cancer»***. Ce chemin, comme le montre le schéma (qui n'est pas à l'échelle), n'est possible que le jour du lever du soleil à l'équinoxe de printemps de l'ère du Bélier – soit le signe zodiacal du Bélier (Aries, *Fig. 92*).

Des indices de cet ordre sur le parcours orbital du Seigneur céleste et sur sa réapparition, lesquels parfois utilisent les constellations en guise de carte astronomique, se retrouvent aussi au fil de passages bibliques, ce qui révèle un savoir sans doute accessible à l'échelle internationale : « En Jupiter ta face sera contemplée[82] », énonce le *Psaume* 17. « Le Seigneur vint de Teman[83] [...] Et sa splendeur était comme la lumière », prédit le prophète Habakkuk (chapitre 3). « Lui seul a déployé les Cieux et foulé le dos de la Mer. Il a fait l'Ourse et Orion, les Pléiades [Sirius et Orion] et les Chambres [constellations] du Sud[84] », selon le *livre de Job* (chapitre 9). Quant au prophète Amos, il eut la vision du Seigneur du Ciel : « Il tourne vers le Taureau et le Bélier une face souriante, du Taureau il partira vers le Sagittaire » (5:9[85]). Ces versets décrivaient une planète qui parcourt le firmament et qui, *par son orbite au sens contraire à celui des aiguilles d'une montre* – « rétrograde » dans le vocabulaire de l'astronomie – arrive *via* les constellations sud. Une trajectoire, transposée à plus grande échelle, similaire à celle de la comète de Halley (*cf*. Fig. 78).

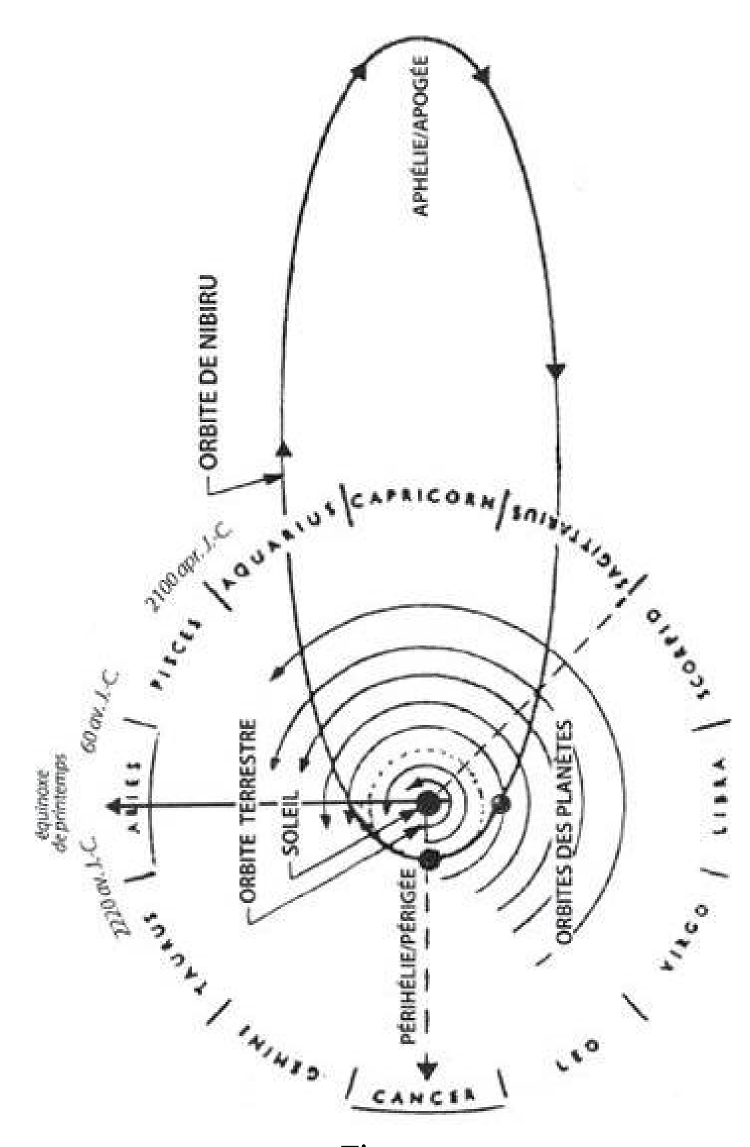

APHÉLIE/APOGÉE
ORBITE DE NIBIRU
CAPRICORN
SAGITTARIUS
AQUARIUS
2100 apr. J.-C.
PISCES
SCORPIO
60 av. J.-C.
ARIES
équinoxe de printemps
2220 av. J.-C.
ORBITE TERRESTRE
SOLEIL
ORBITES DES PLANÈTES
LIBRA
PÉRIHÉLIE/PÉRIGÉE
TAURUS
VIRGO
GEMINI
LEO
CANCER

Figure 92

Un signe caractéristique des attentes d'Assurbanipal se devine à travers la transcription méticuleuse dans la langue akkadienne des descriptions sumériennes des cérémonies qui accompagnaient la visite d'État d'Anu et d'Antu sur Terre vers 4000 av. J.-C. Les passages consacrés à leur séjour à Uruk décrivaient comment, au soir, un observateur se tenait « au plus haut du dernier degré de la tour » pour surveiller et annoncer l'apparition des planètes l'une après l'autre, jusqu'à ce que la « planète du grand Anu du Ciel » se fît visible. Alors les dieux assemblés pour accueillir le couple divin récitaient la formule « À celle dont croît la brillance, la planète céleste du dieu Anu » et chantaient l'hymne « L'image du Créateur s'est levée ». De longs développements se mettaient ensuite à décrire les mets cérémoniels, la façon de se retirer dans les chambres pour la nuit, les processions du lendemain, etc.

Il est licite d'en conclure qu'il importait beaucoup à Assurbanipal de collecter, de collationner, de traduire et d'analyser tous les textes anciens susceptibles de, *primo*, fournir des pistes aux prêtres astronomes chargés de détecter, le plus tôt possible, le retour de Nibiru et, *secundo*, d'instruire le roi des procédures à respecter dans la foulée. Surnommer la planète « trône du Ciel » en dit long sur les attentes royales, comme étaient évocatrices les représentations sur les murs des palais sous forme de reliefs de toute beauté des rois assyriens en posture d'*honorer le dieu du disque ailé* planant au-

dessus de l'arbre de vie (*cf.* Fig. 87).

Il était important de connaître au plus tôt l'apparition de la planète pour se montrer réactif dans *la préparation de la réception adéquate du grand dieu que la glyptique représentait (Anu en personne ?)*. Et se voir gratifié d'une vie allongée, peut-être même éternelle.

Mais ce ne devait pas être.

Peu de temps après la mort d'Assurbanipal, des soulèvements éclatèrent à travers tout l'empire assyrien. La main mise de ses fils sur l'Égypte, la Babylonie et Élam s'évanouit. De nouveaux venus lointains firent leur apparition aux frontières de l'empire, des « hordes » au nord, des Mèdes à l'est. Partout, des roitelets s'arrogeaient le contrôle et déclaraient leur indépendance. Événement d'importance, pour l'immédiat et l'avenir, Babylone se désengagea de son tandem avec l'Assyrie. À l'occasion de la fête du nouvel an en 626 av. J.-C., un général babylonien dont le nom – Nabopolassar (« Nabu le protège ») – impliquait qu'il se revendiquait fils du dieu Nabu, se vit reconnaître pour roi d'une Babylonie indépendante. On lit sur une tablette le début de sa cérémonie d'investiture : « Les princes du pays étaient assemblés. Ils donnèrent leur bénédiction à Nabopolassar. Ils le déclarèrent souverain par leurs poings ouverts. Marduk, en assemblée des dieux, donna à Nabopolassar l'étendard du pouvoir. »

Le ressentiment contre la main de fer assyrienne était si grand que Nabopolassar le Babylonien trouva

rapidement des alliés partants pour une expédition militaire contre l'Assyrie. Parmi lesquels les Mèdes (ancêtres des Perses), alliés majeurs et tout fraîchement déterminés, qui avaient souffert des incursions assyriennes et de leur brutalité. Les troupes babyloniennes progressaient en Assyrie par le sud, les Mèdes attaquaient par l'est : en 614 av. J.-C. – conformément aux dits des prophètes hébreux ! – ils s'emparèrent de la capitale religieuse assyrienne, Assur, et la détruisirent par le feu. Puis ce fut le tour de Ninive, la capitale politique. ***En - 612, l'Assyrie la grande était en miettes.*** L'Assyrie, terre du « premier des archéologues », allait devenir terre des sites archéologiques.

Comment tout cela avait-il pu s'abattre sur le pays dont le nom même voulait dire « Pays du dieu Assur » ? À l'époque, on avait pour seule explication que les dieux avaient retiré leur protection du pays. En réalité, nous allons le démontrer, l'explication allait bien plus loin : **ce sont les dieux eux-mêmes qui s'étaient retirés. De cette terre et de la Terre.**

C'est alors que le plus étonnant des chapitres de la saga du retour, et l'ultime, celui dans lequel **Harran** devait jouer un rôle crucial, commença à s'écrire.

La chaîne inouïe d'événements qui suivit la chute de l'Assyrie débuta avec la fuite vers **Harran** des membres de la famille royale assyrienne. En quête de la protection du dieu Sîn, les réfugiés rallièrent les restes de

l'armée assyrienne et désignèrent l'un des membres de la famille royale « roi d'Assyrie ». Mais le dieu qui avait été celui de la cité jadis ne répondit pas. ***En 610 av. J.-C. les troupes babyloniennes s'emparèrent d'Harran et mirent un terme aux espoirs de continuation assyriens.***

La course au manteau royal de la succession pour l'héritage de Sumer et Akkad était close. Ce manteau était désormais porté sur les seules épaules du roi de Babylone, avec la bénédiction divine. À nouveau, Babylone régnait sur le territoire qui avait été autrefois le très sanctifié « Sumer et Akkad ». Tant et si bien que de nombreux textes de cette époque donnaient à Nabopolassar le titre de « roi d'Akkad ». Il profita de son pouvoir pour étendre les observations astronomiques aux antiques cités sumériennes de Nippur et d'Uruk, et quelques-uns des documents d'observations clés des années décisives qui s'ensuivirent viennent de ces centres.

Cette même année fatidique - 610, année de péripéties majeures que nous allons passer en revue, c'est une Égypte restaurée qui installa sur le trône un homme fort, Néchao. Tout juste un an après, survint l'un des derniers remous géopolitiques identifiés – par les historiens s'entend. Les Égyptiens, d'ordinaire du même bord que les Babyloniens dans leur combat commun contre la dictature assyrienne, sortirent d'Égypte. Ils se ruèrent plein nord, envahirent des territoires et des sites

sacrés que les Babyloniens tenaient pour leurs. L'avancée égyptienne, en ligne droite au nord vers Karkemish, les amena à portée d'Harran. Cette poussée fit tomber pareillement dans leur escarcelle les deux bases spatiales, celle du Liban et celle de Judée. Surpris, les Babyloniens n'allaient pas en rester là. Un Nabopolassar âgé confia le soin de reprendre les sites vitaux à son fils Nabuchodonosor qui s'était illustré sur les champs de bataille. En juin 605 av. J.-C., à Karkemish, les Babyloniens écrasèrent l'armée égyptienne, libérèrent « la forêt sacrée du Liban que Nabu et Marduk désiraient » et chassèrent les Égyptiens en débandade jusqu'au Sinaï. Nabuchodonosor n'arrêta la poursuite qu'à l'annonce, depuis Babylone, de la mort de son père. Il se dépêcha de revenir et fut proclamé roi de Babylone cette même année.

Les historiens ont du mal à expliquer et la surrection égyptienne et la férocité de la réaction babylonienne. À nos yeux, l'explication va de soi : au cœur des événements se tapit l'attente du retour. En réalité, il semble bien qu'en cette année - 605, ledit retour était tenu pour imminent, voire déjà en retard. Car c'est cette même année que le prophète Habakkuk commença ses prophéties au nom de Yahvé, à Jérusalem.

Ses visions incroyables du devenir de Babylone et d'autres nations ne l'empêchèrent pas de demander à Yahvé quand surviendrait le jour du Seigneur – jour de jugement des nations, Babylone comprise. Yahvé lui

répondit :

Écris la vision,
et dresse-la clairement sur des tablettes,
afin que celui qui la lit puisse le faire vite.
Car la vision est encore pour un temps assigné ;
mais à la fin elle parlera, et ne mentira pas !
Si elle tarde, attends-la ;
car elle viendra sûrement,
elle ne tardera pas.

HABAKKUK 2:2-3

(« Elle ne tardera pas » : nous verrons qu'elle aura lieu exactement cinquante ans plus tard.)

Les quarante-trois années du règne de Nabuchodonosor (605-562 avant notre ère) passent pour une période de dominance pour l'empire dit néo-babylonien, marquée par des actions décisives et des changements rapides. Il est vrai qu'il n'y avait pas de temps à perdre : le retour proche était désormais l'enjeu de Babylone !

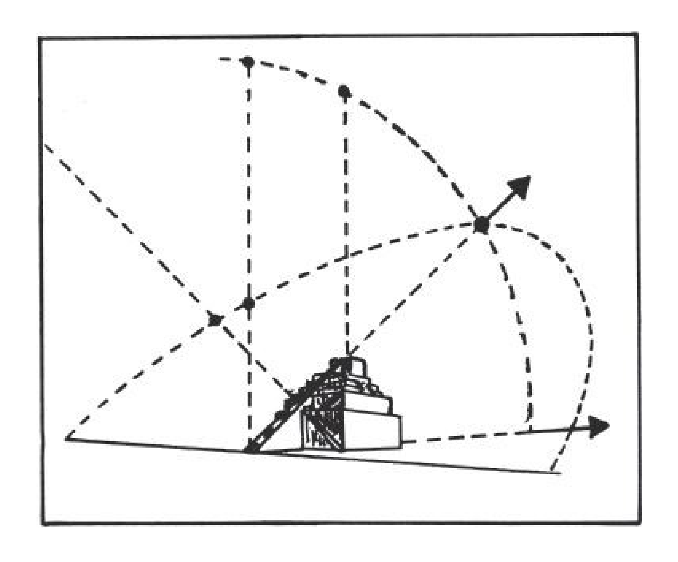


Figure 93

Pour se préparer au retour espéré, la cité entreprit rapidement une rénovation massive et des travaux de grande ampleur. Essentiellement au cœur du quartier sacré où le temple Esagil de Marduk (désormais dénommé plus simplement *Bel/Ba'al*, « le Seigneur ») fut rénové, reconstruit, la ziggourat aux sept degrés fin prête pour une observation du ciel étoilé (*Fig. 93*) – ce qui avait été accompli à Uruk pour la visite d'Anu vers 4000 av. J.-C. Une nouvelle artère processionnelle conduisant au quartier sacré sous une porte majestueuse flambant neuve fut tracée. Les murs furent décorés, couverts de haut en bas de ces briques décoratives vernissées qui

forcent notre admiration aujourd'hui. Et pour cause, puisque les archéologues ont assuré le transfert et la reconstitution conjointe de la voie de procession et de sa porte au Vorderasiatiches Museum de Berlin. Babylone, ville éternelle de Marduk, était prête à accueillir le retour.

« J'ai fait en sorte que Babylone soit la perle au regard de tous les pays et de chaque demeure. J'ai fait en sorte que son nom porte haut pour qu'il soit le plus prisé de toutes les cités sacrées », écrivit Nabuchodonosor. Qu'attendait-on ? Sans doute que le dieu du disque ailé à l'approche atteignît le site de l'atterrissage au Liban. Puis qu'il consacrât le retour par son entrée dans Babylone par la merveilleuse voie de procession et sa porte imposante (*Fig. 94*), porte dénommée « Ishtar » (*alias* IN.ANNA), la « bien-aimée » d'Anu à l'époque d'Uruk : indice supplémentaire sur la personnalité attendue du retour.

En contrepoint de ces attentes, se manifestait le rôle de Babylone, nouveau nombril du monde en sa qualité d'héritière du statut de Nippur d'avant le Déluge en qualité de DUR.ANKI, le « lien entre Ciel et Terre ». Ce qui était devenu la fonction de Babylone trouvait son expression dans l'appellation *sumérienne* donnée à la plate-forme sur laquelle s'élevait la ziggourat, E.TEMEN.AN.KI (« Temple de la fondation pour le Ciel et la Terre »). De quoi souligner le rôle de Babylone, nouveau « nombril de la Terre », ce que la « Carte du monde » babylonienne montre à l'évidence (*cf.* Fig. 10). Une terminologie qui faisait écho à la description de

Jérusalem et de sa « pierre angulaire », lien du Ciel et de la Terre !

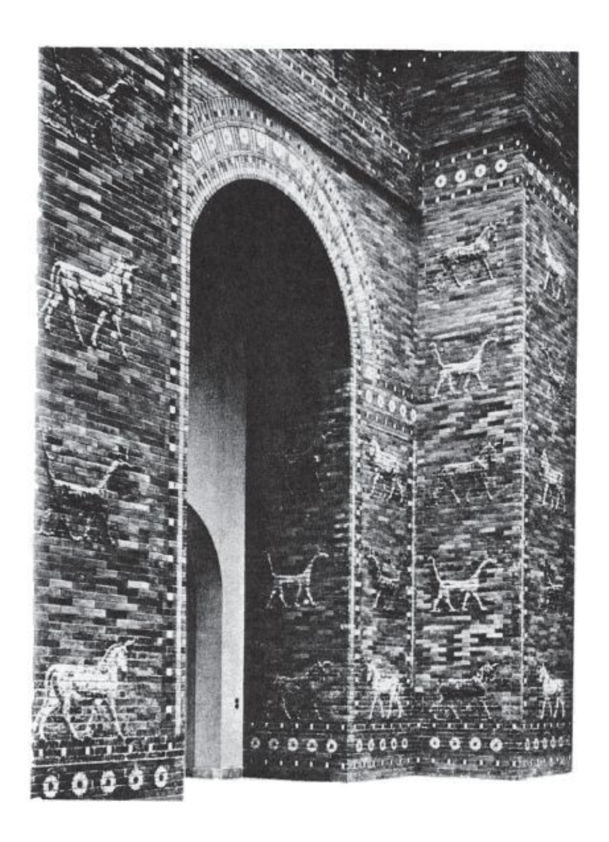


Figure 94

Mais s'il s'agissait bien là de la vision de Nabuchodonosor, encore fallait-il que Babylone prît la place du lien spatial postdiluvien existant, Jérusalem.

Une Jérusalem qui avait endossé la fonction de la Nippur prédiluvienne, celle de centre de contrôle de la mission, et une Jérusalem au centre du cercle concentrique des distances reliant les autres centres spatiaux *(cf.* Fig. 3*)*. En la nommant « nombril du monde » (38:12), le prophète Ézéchiel avait proclamé que Jérusalem avait été choisie pour accomplir cette mission par Dieu lui-même :

Ainsi dit le Seigneur Yahvé :
c'est ici Jérusalem ;
je l'ai placée au milieu des nations
et des pays qui sont autour d'elle.

ÉZÉCHIEL 5:5

Bien déterminé à accaparer ce rôle au profit de Babylone, Nabuchodonosor mena ses troupes à l'assaut de l'insaisissable trésor. En 598 av. J.-C., le voilà qui se rend maître de Jérusalem. Cette fois, comme en avait averti le prophète Jérémie, Nabuchodonosor se fit l'interprète de la colère de Dieu face au peuple de Jérusalem, accusé d'avoir réinstauré le culte des dieux célestes : « [...] à Baal, au soleil, à la lune et aux planètes, et à toute l'armée du ciel » (*2 Rois* 23:5) – *et une telle liste conférait clairement à Marduk* [Baal] *une identité céleste !*

Après avoir affamé les assiégés dans Jérusalem

trois ans durant, Nabuchodonosor parvint à soumettre la cité. Il emmena en captivité à Babylone le roi de Judée, Joachim. L'accompagnèrent dans l'exil la noblesse judéenne et l'élite instruite – dont le prophète Ézéchiel – comme des milliers de ses soldats et artisans. Ils furent assignés à résidence sur les bords du Khabur, non loin d'Harran, leur gîte ancestral.

Ville et temple avaient été laissés intacts en l'occurrence. Mais onze ans plus tard, en 587 av. J.-C., les Babyloniens reviennent en force. De leur propre volonté cette fois, souligne la Bible, ils boutent le feu au temple construit par Salomon. Nulle trace d'explication, dans les écrits de Nabuchodonosor, sinon l'habituelle : répondre aux vœux de « mes dieux Nabu et Marduk » et leur complaire. Mais nous allons bientôt comprendre que la raison profonde était fort simple : la certitude que Yahvé s'était retiré.

La destruction du temple constitua un acte diabolique en vertu duquel Babylone et son roi – que les prophètes avaient comparé auparavant à la « massue de la colère » de Yahvé – devaient se voir sévèrement châtiés : « La vengeance de Yahvé, notre Dieu, la ***vengeance de son temple*** », sera opposée à Babylone, avait annoncé le prophète Jérémie (50:28). Il prédit la chute de la puissante Babylone, sa destruction sous le coup d'envahisseurs venus du nord – ce qui s'avéra quelques décennies plus tard. Il proclama aussi le sort des dieux que Nabuchodonosor avait invoqués :

Déclarez parmi les nations, et publiez-le
et levez l'étendard [le signe] ; *publiez, et ne le cachez pas ;*
dites : Babylone est prise ;
Bel *est décontenancé ;* Marduk [Merodak]*est brisé en morceaux !*

JÉRÉMIE 50:2

Le châtiment divin qui frappa Nabuchodonosor se montra à la hauteur de son sacrilège. Rendu fou, disent les sources de la tradition, par un insecte qui s'était introduit dans son cerveau par le nez, Nabuchodonosor entra en agonie en 562.

Pas plus Nabuchodonosor que ses trois successeurs par le sang (assassinés ou écartés sans ménagement) ne vécurent assez pour assister à une quelconque arrivée d'Anu aux portes de Babylone. Et pour cause, ***cette arrivée n'eut jamais lieu, même si Nibiru, elle, passa réellement.***

***De fait, les tablettes d'astronomie datées de cette époque précise consignent des observations concrètes de Nibiru*, alias « *planète de Marduk* ».** Quelques-unes prirent l'allure de présages. C'est le cas de la tablette K.8688 par laquelle le roi fut informé qu'au cas où Vénus serait vue « face à » (autrement dit, si elle se levait devant) Nibiru, les récoltes seraient gâtées. Mais si Vénus se levait « derrière

(traduire « après ») Nibiru, « les récoltes de la nation seraient excellentes ». Un ensemble de tablettes dit « babylonien tardif » exhumé à Uruk offre à nos yeux un plus grand intérêt. Les documents présentent les données sous la forme de douze colonnes zodiacales et mêlent aux textes des figures dessinées. Sur l'une de ces tablettes (VA 7851, *Fig. 95*), la planète de Marduk, représentée entre le symbole du Bélier (Aries) d'un côté et le symbole des sept étoiles pour la Terre de l'autre, montre Marduk inscrit dans la planète. Autre exemple, celui de la tablette VAT 7847. Elle dénomme une observation en tant que telle, ***dans la constellation du Bélier***, sous l'expression ***«le jour où la porte du grand dieu Marduk s'ouvrit »*** : quand Nibiru se fit visible. Puis une autre entrée, « *Jour du Seigneur Marduk* », marque la migration constatée de la planète dans le Verseau.

Encore plus évocatrice de l'apparition visuelle de la planète Marduk, depuis l'horizon spatial sud jusqu'à sa rapide mutation en « Nibiru » dans le plan céleste central : une autre série de tablettes, cette fois de forme circulaire. Elles marquaient « une avancée dans le retour » vers les dogmes astronomiques sumériens par la division de la sphère céleste en ces trois Routes déjà décrites (la Route d'Enlil pour le septentrion des cieux, celle d'Ea au sud, et celle d'Anu au centre). Les douze segments zodiacaux calendaires étaient alors superposés

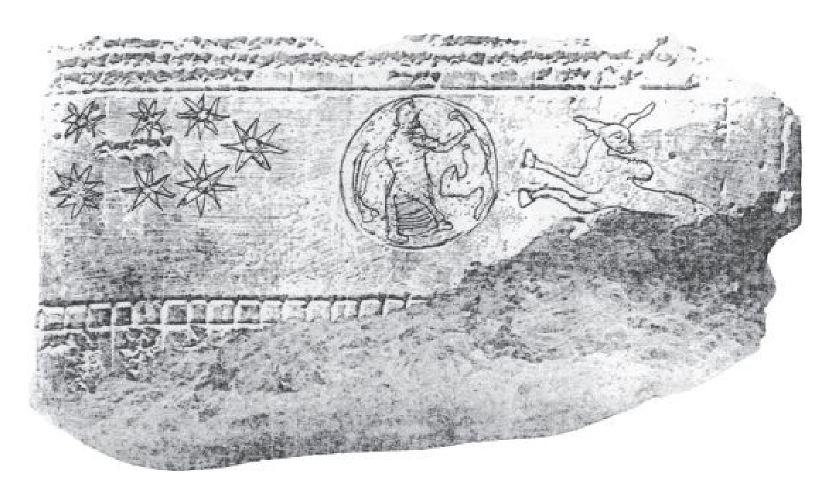


Figure 95

aux trois Routes, comme le montrent les fragments mis à jour (*Fig. 96*). Des textes explicatifs figuraient au verso de ces tablettes circulaires.

En 1900 de notre ère, Teophilius G. Pinches suscita quelque émoi devant une assemblée de la Royal Asiatic Society de Londres : il venait d'annoncer avoir réussi à assembler un « astrolabe » complet (littéralement en grec « prendre [la hauteur des] étoiles »), comme il nomma les tablettes. Il montra que l'on avait affaire à un disque divisé en trois sections concentriques, puis, à la manière d'un gâteau, en douze parts, délimitant

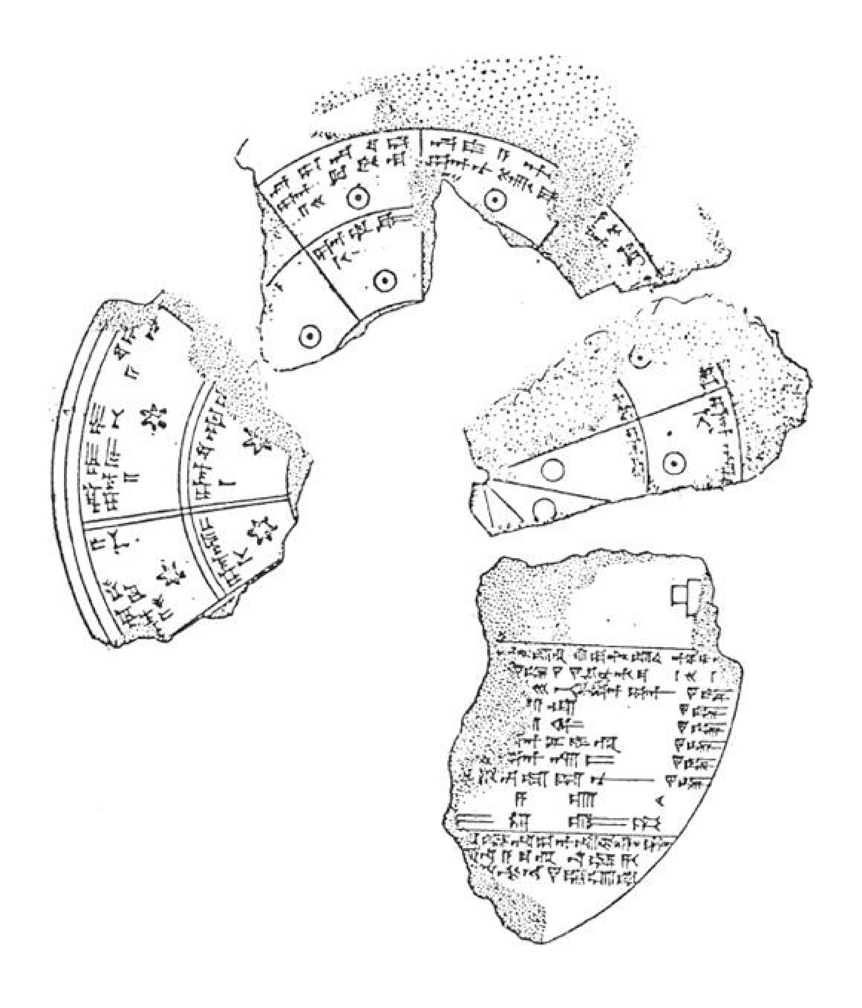


Figure 96

trente-six portions. Chacune des trente-six cases comportait un nom flanqué au-dessous d'un petit cercle,

signe qu'il s'agissait d'un corps céleste, plus un nombre. Dans toutes les cases figurait en outre le nom d'un mois. Pinches les classa de I à XII, à partir de Nissan (*Fig. 97*).

L'exposé causa une indubitable sensation dans la mesure où l'on était face à une carte du ciel que divisaient les trois Routes d'Enlil, d'Anu et d'Ea/Enki. Elle montrait quelles planètes, quelles étoiles et constellations étaient observables dans quelle partie du ciel, tel mois, au cours de l'année. Le débat court toujours sur l'identité des corps célestes (alimenté par l'idée bien ancrée qu'il « n'y a rien au-delà de Saturne ») et la signification des nombres. Pas plus tranchée n'est la datation des données : de quand date la confection de l'astrolabe, s'agit-il de la copie d'une tablette antérieure, à quelle période correspondait-elle ? Pour la date, les avis s'échelonnent, depuis celle du douzième siècle jusqu'au troisième av. J.-C. Un consensus émerge pourtant : l'astrolabe appartiendrait à l'ère de Nabuchodonosor ou à celle de son successeur, Nabonide.

Celui qu'avait présenté Pinches figura sous la nomenclature « P » dans les débats qui s'ensuivirent. Mais on le désigna sous l'expression « Astrolabe A » à partir du moment où un autre fut reconstitué, l' « Astrolabe B ».

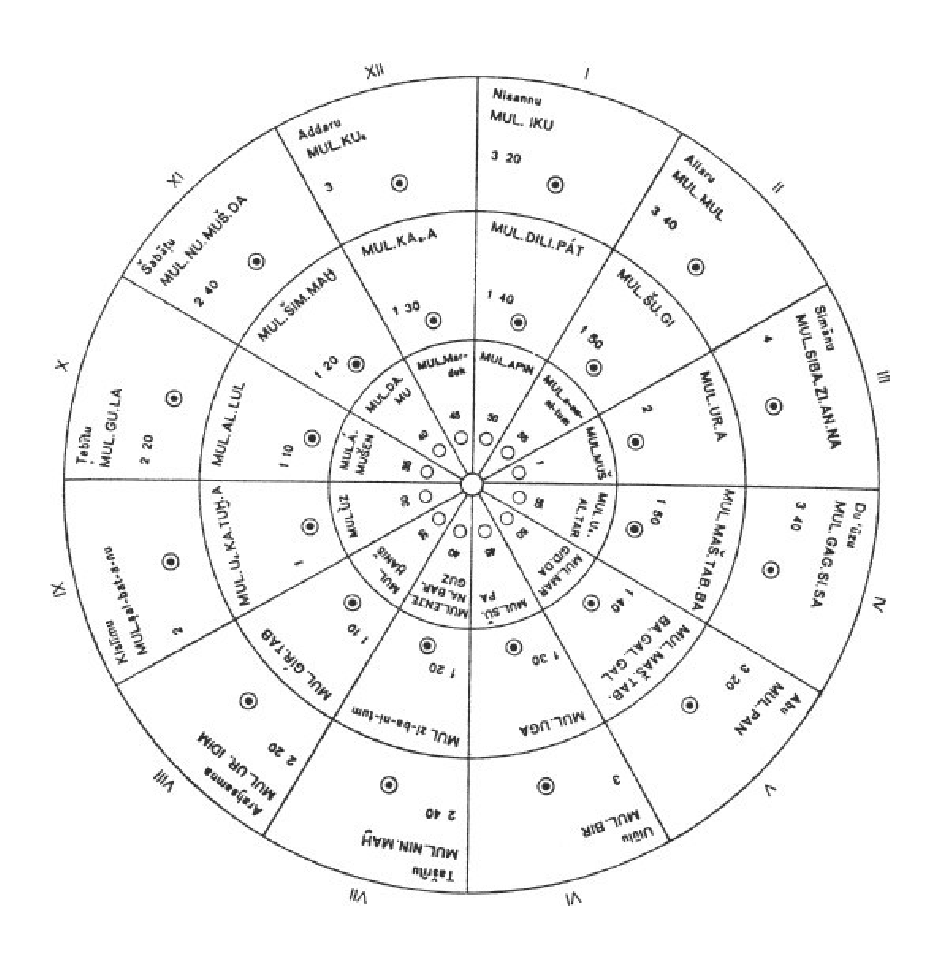


Figure 97

Au premier coup d'œil, les deux astrolabes semblent identiques. Mais tel n'est pas le cas. Notre analyse tend à conclure que la différence essentielle entre les deux tient à ce que sur le « B » la planète identifiée *mul Neberu déité Marduk* (« planète Nibiru du dieu Marduk ») est représentée dans la Route d'Anu, la bande centrale de l'écliptique (*Fig. 98*). Alors que sur le « A », la planète identifiée sous l'intitulé *mul Marduk* (« la planète de Marduk ») apparaît dans la Route d'Enlil, dans la partie nord du ciel (*Fig. 99*).

Le glissement de nom et de position renvoie à la stricte réalité si les deux astrolabes évoquent une *planète en translation* – la « Marduk » des Babyloniens. Laquelle, apparue très haut dans la partie nord du ciel (comme sur le « A »), infléchit sa trajectoire vers le bas pour croiser l'écliptique – et devenir NIBIRU (« le Croisement ») – *dans la Route d'Anu* (comme sur le « B »). La documentation en deux temps délivrée par les deux astrolabes définit très précisément ce que nous affirmons depuis toujours !

Les textes en annexe des figures (KAV 218, colonnes B et C) chassent toute ombre de doute sur l'identité de Marduk/Nibiru.

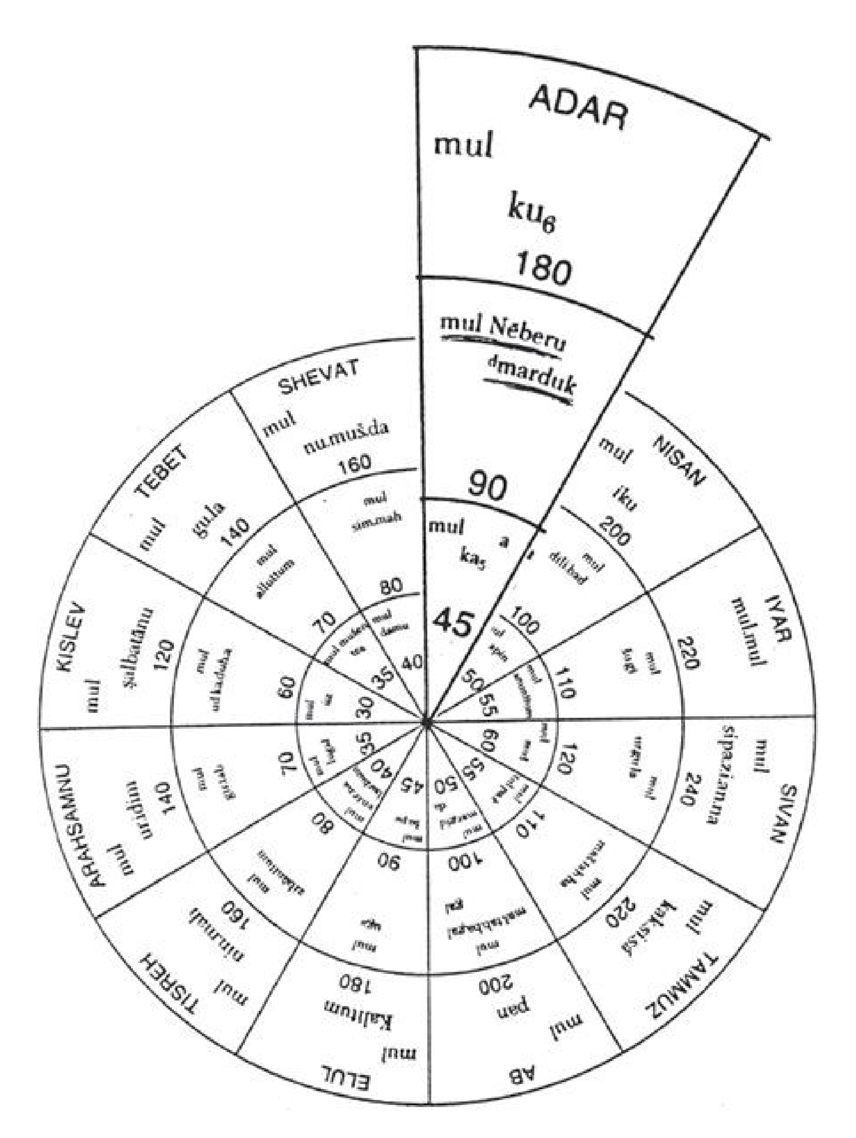

ADAR
mul
ku6
180
mul Nēberu
dmarduk
90
mul
ka5
45
SHEVAT
mul
nu.muš.da
160
TEBET
mul
gu.la
140
KISLEV
mul
šalbatānu
120
NISAN
mul
iku
200
IYAR
mul.mul
220
SIVAN
mul
sipa.zi.an.na
240
TAMMUZ
mul
kak.si.sá
220
AB
mul
pan
200
ELUL
mul
Kalitum
180
TISREH
mul
nin.mah
160
ARAHSAMNU
mul
uridim
140

Figure 98

[Mois] Adar :
la planète Marduk sur la Route d'Anu :
le kakkabu *irradiant qui se lève au sud*
après que les dieux de la nuit en ont fini de leurs travaux, et qui divise les cieux.

Ce kakkabu *est Nibiru = dieu Marduk.*

Primo, nous affirmons – pour des raisons que nous allons très vite donner – que les observations consignées dans ces tablettes du « babylonien tardif » ne peuvent remonter avant 610 av. J.-C. *Secundo*, nous sommes tout aussi sûr qu'elles ne sont pas postérieures à 555 av. J.-C. Parce que c'est cette année-là que le personnage appelé Nabonide devint le dernier monarque de Babylone. Or, sa légitimité passait, dit-il, par la confirmation céleste de son règne puisque « *la planète Marduk, haute dans le ciel, m'appela par mon nom* ». Quand il prononça sa revendication, il ajouta qu'il avait eu la vision nocturne d'une « *grande étoile et de la Lune* ». Si l'on se fonde sur les formules képlériennes de calcul des orbites planétaires autour du Soleil, la lucarne de visibilité de Marduk/Nibiru depuis la Mésopotamie devait durer au mieux quelques années. Donc, la visibilité soutenue par Nabonide place le retour de la planète tout juste quelques années avant 555 av. J.-C.

Dès lors, quand le retour est-il précisément

intervenu ? Une donnée supplémentaire entre dans la résolution de l'énigme : les prophéties des « ténèbres au milieu du jour », le jour du Seigneur – une éclipse solaire. **Une telle éclipse eut bien lieu, en 556 av. J.-C. !**

Les éclipses de soleil, bien que beaucoup moins fréquentes que les éclipses de lune, ne sont pas rarissimes. Elles se produisent quand la Lune, lors d'un passage particulier entre la Terre et le Soleil, cache temporairement l'astre du jour. Un petit nombre d'éclipses solaires sont dites « totales ». L'étendue, la durée et la localisation de la nuit totale varient d'une éclipse à l'autre. Elles dépendent de la triple danse sans cesse changeante entre le Soleil, la Terre et la Lune, sans parler de la révolution quotidienne de la Terre et l'inclinaison variable de son axe.

Malgré sa rareté, le phénomène des éclipses entrait dans le bagage de connaissances en astronomie des Mésopotamiens qui lui donnait un nom, *atalu shamshi*. Des références d'écrits montrent que le phénomène en soi tout comme le rôle qu'y joue la Lune faisaient partie du savoir ancien accumulé. L'on sait qu'une éclipse solaire dont le chemin d'ombre totale est passé sur l'Assyrie s'est produite en 762 av. J.-C. Puis une autre en - 584, visible depuis tous les territoires méditerranéens avec occultation totale depuis la Grèce.

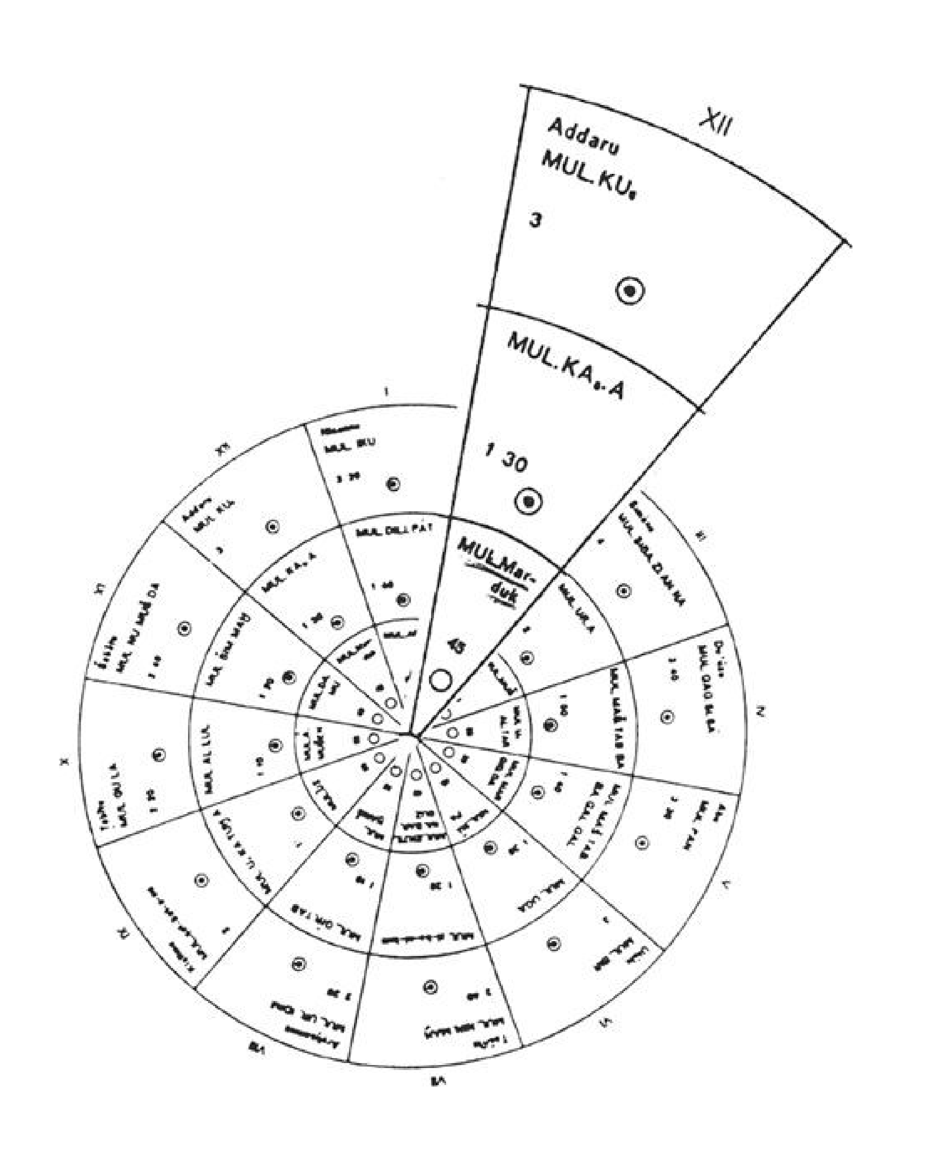


Figure 99

Mais, en 556 av. J.-C., c'est une éclipse solaire extraordinaire qui survint, « ***hors prévision du calendrier*** **».** Si elle a échappé aux mouvements prédictibles de la Lune, **a-t-elle pu avoir pour origine un passage exceptionnellement proche de Nibiru ?**

Parmi les tablettes d'astronomie d'une collection dénommée « Quand Anu est planète du Seigneur », l'une (cataloguée VACh. Shamash/R.M.2,38 – *Fig. 100*) a trait à une éclipse solaire qui nous donne le détail du phénomène observé (lignes 19-20) :

> *Au commencement, le disque solaire,*
> ***en une période qui n'était pas attendue*****,**
> *devint noir,*
> *il* ***resta dans l'éclat de la grande planète.***
> *Au jour 30 [du mois] s'en vint*
> *l'****éclipse du Soleil.***

Que veulent donc exprimer ces mots, le Soleil devenu noir « resta dans l'éclat de la grande planète » ? Même si nulle date pour l'éclipse ne figure sur la tablette, nous pensons que le vocabulaire choisi, souligné dans le texte ci-dessus, ***exprime avec force que cette éclipse solaire inattendue et extraordinaire eut pour cause d'une façon ou d'une autre le retour de Nibiru*****,** la « grande planète éclatante ». Mais la cause

directe en fut-elle la planète même ou bien les effets de son « éclat » (attirance gravitationnelle, magnétique ?) sur la Lune, le texte ne tranche pas.

Quoi qu'il en soit, il est établi sur le plan astronomique que le jour correspondant au 19 mai 556 av. J.-C. une éclipse solaire totale majeure se produisit. Comme le montre cette carte dressée par le centre spatial Goddard de la Nasa **(***Fig. 101***)**, elle se classa parmi les majeures, visible depuis de vastes portions du territoire terrestre, et un aspect exceptionnel du phénomène fut que ***le chemin de l'ombre totale passa directement sur la région d'Harran !***

Éclipse solaire totale du 19 mai 556 av. J.-C.

Conjonction géocentrique (pleine lune) = 12:50:16.9 Temps universel
En calendrier julien = 1518118.034918
Éclipse la plus forte = 12:44:22.5 Temps universel
En calendrier julien = 1518118.030815
Magnitude de l'éclipse = 1.02584
Gamma = 0.31810

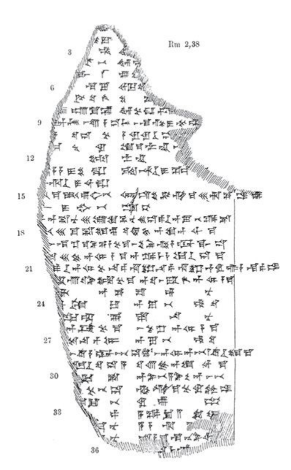


Figure 100

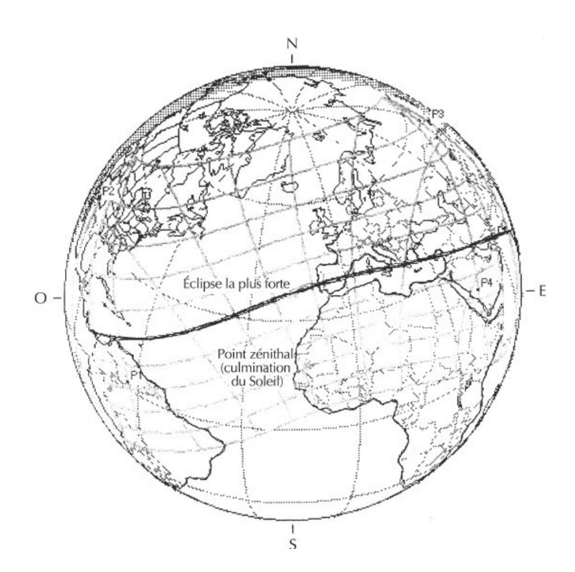


Figure 101

Ce simple fait relève de la dernière importance pour nos conclusions, et il en revêtit une plus grande encore au cours de ces journées fatidiques pour l'Ancien Monde. Car *dans la foulée*, en 555 av. J.-C., Nabonide fut proclamé roi de Babylonie, non pas à Babylone mais à Harran. Il fut le dernier roi de Babylone. Après lui, comme l'avait prophétisé Jérémie, Babylone connut le destin de l'Assyrie.

Ce fut en 556 avant notre ère que le milieu du jour sombra dans les ténèbres. Précisément au moment du retour de Nibiru. Prophétiquement annoncé : ce fut LE JOUR DU SEIGNEUR.

Et quand le retour de la planète eut bien lieu, pas plus Anu qu'aucun des dieux espérés ne se montrèrent. C'est l'inverse qui se réalisa : les dieux, les divinités anunnaki, décollèrent, ils abandonnèrent la Terre.

* L’ensemble des données astronomiques découvertes ont mobilisé le temps, l’attention et la patience de pointures scientifiques, dès le XIXe siècle et au début du XXe. Lesquelles pointures ont brillamment confondu « assyriologie » avec « connaissance de l’astronomie ». Le tout premier livre des « Chroniques terriennes », *La Douzième Planète*, s’est plongé dans les travaux de quelquesuns d’entre eux comme Franz Kugler, Ernst Weidner, Erich Ebeling, Herman Hilprecht, Alfred Jeremias, Morris Jastrow, Albert Schott et Th. G. Pinches, entre autres. Leur tâche fut compliquée par la multiplicité des noms que pouvait revêtir un même *kakkabu* (qui désigne tout corps céleste, qu’il s’agisse de planètes, d’étoiles ou de constellations). J’ai en outre souligné, ici et là, la faille de fond essentielle de leurs travaux : ils sont tous partis de l’idée que les Sumériens et les autres peuples de l’antiquité ne disposaient d’aucun moyen de connaître (« à l’œil nu ») les planètes au-delà de Saturne. Conséquence : dès lors qu’une planète était désignée sous un nom qui n’était pas l’un de ceux qui avaient été affectés aux « sept *kakkabani* connus » – le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne –, ils partaient du principe qu’il s’agissait encore d’un autre nom de l’un des « sept connus ». La victime première de ce partipris erroné fut Nibiru : quelque nom babylonien équivalent que l’on donna à la « planète Marduk », il était décidé qu’il s’agissait d’une autre appellation de Jupiter, ou de Mars, ou même (en dernière extrémité) de Mercure. De façon étonnante, les astronomes contemporains qui ont pignon sur rue fondent toujours leurs

approches sur cette idée des « sept et pas plus ». Et ce contre toute évidence puisqu'il est établi que les Sumériens connaissaient la véritable composition de notre système solaire, dont ils commençaient la liste à partir des planètes extérieures dans l'*Enuma elish*. Ou encore sur le cylindre-sceau VA/243 du musée de Berlin **(***Fig. 91***)**, figure vieille de 4 500 ans des douze membres au complet du système solaire, le Soleil au centre. Sans oublier la représentation de douze symboles planétaires sur des monuments assyriens et babyloniens, etc. (N.D.A.).

Chapitre 13

Quand les dieux abandonnèrent la Terre

L'abandon de la Terre par les dieux Anunnaki constitua un événement dramatique où se bousculèrent théophanies, manifestations de phénomènes, hésitations divines, dilemmes humains.

Chose incroyable, ce grand départ ne relève de notre part ni de la conjecture ni de la spéculation : il est amplement documenté. Les preuves nous viennent du Proche-Orient comme des Amériques. Et l'une des traces les plus directes de cet abandon de la Terre par les dieux, au passage aussi l'une des plus dramatiques, nous vient d'**Harran**. Le témoignage ne procède pas d'un on-dit. Il relève des récits de ***témoins oculaires***, parmi lesquels ceux du prophète Ézéchiel. Ces récits figurent dans la Bible et sous la forme d'inscriptions sur des colonnes de pierre, textes relatifs à des événements miraculeux précédant l'accession au pouvoir du dernier roi de Babylone.

Harran : cette ville atone du sud-est de la Turquie – mais oui, elle existe toujours et je l'ai visitée – s'étend à quelques kilomètres de la frontière syrienne. Des murs en

ruines de la période islamique entourent un habitat de cases en terre agencées tels des alvéoles de ruche. Le puits de la tradition, là ou Jacob rencontra Rachel, existe toujours, quelque part dans les prairies ou paissent les moutons hors la ville, qu'alimente naturellement l'eau la plus pure qui soit.

Pourtant, il y a très longtemps, Harran fut une cité commerciale opulente, un centre culturel, religieux et politique. À telle enseigne que le prophète Ézéchiel (27:24), en exil dans cette ville en compagnie d'autres bannis de Jérusalem, s'y forgea une image de négociant en « habits brodés de bleu et de coffres de cèdre richement apprêtés de lanières ». La cité avait été assimilée au temps sumérien à un centre cultuel de type « Ur déporté au lointain » dédié au « dieu lunaire » Nannar/Sîn. La famille d'Abraham avait fini par s'y installer parce que son père Térah était un *Tirhu*, prêtre oraculaire, d'abord nommé à Nippur, puis à Ur, enfin au temple de Nannar/Sîn d'Harran. Quand Sumer sombra sous l'assaut du Vent du diable nucléaire, Nannar et son épouse Ningal installèrent leur quartier général à Harran.

Même si Nannar (« *Su-en* » ou par diminutif *Sîn* en akkadien) n'était pas l'héritier légal en qualité d'aîné d'Enlil – avantage qui revenait à Ninurta –, il était bel et bien l'aîné d'Enlil avec sa femme Ninlil, son premier-né sur Terre. Dieux et humains adoraient Nannar/Sîn et son épouse. Les hymnes en leur honneur au temps de la splendeur de Sumer comme les lamentations sur sa

désolation en général et sur Ur en particulier révèlent l'amour fort et l'admiration que ce peuple a portés à ce divin couple. Des signes montrent le rôle continu important que jouèrent Nannar/Sîn et Harran jusqu'au bout : c'est, des siècles plus tard, la venue d'Esarhaddon en Égypte pour consulter un Sîn vieillissant (« appuyé sur son bâton ») sur son intention d'envahir l'Égypte. C'est aussi le dernier séjour en Harran des membres de la famille royale assyrienne en fuite.

Dans les ruines du grand temple de Nannar/Sîn de la ville, l'E.HUL.HUL (« la Demeure de la joie double ») les archéologues mirent au jour quatre colonnes de pierre (des « *stelae* ») jadis au sein du temple, chacune dressée à l'un des coins du hall de prière principal. Les inscriptions sur les *stelae* précisent que deux d'entre elles furent voulues par la grande prêtresse, Adda-Guppi, et les deux autres par son fils Nabonide, ultime roi de Babylone.

Adda-Guppi fit montre d'un grand sens de l'histoire : en sa qualité de servante du temple accomplie, elle ne manqua pas de préciser avec soin dans ses inscriptions les dates des événements hors norme dont elle avait été le témoin. Dates vérifiables – et vérifiées – par les chercheurs contemporains car liées, comme de coutume, aux années de règne de rois connus. Il est donc certain qu'elle naquit en 649 av. J.-C. et qu'elle connut les règnes de plusieurs rois assyriens et babyloniens pour mourir à l'âge avancé de 104 ans.

Voici ce qu'elle fit écrire sur sa stèle à propos d'une première série d'événements extraordinaires :

Ce fut à la seizième année du règne de Nabopolassar,
roi de Babylone, que Sîn, seigneur des dieux,
entra en colère contre sa cité et son temple
et partit au ciel ;
et la ville et le peuple qu'elle abritait se décomposèrent.

La seizième année du règne de Nabopolassar nous situe en - 610. Date mémorable, y compris pour le lecteur: cette année-là, les forces babyloniennes arrachèrent Harran aux survivants de la famille royale et de son armée, et une Égypte de retour sur la scène décida de s'emparer des centres spatiaux. Alors, selon Adda-Guppi, Sîn en colère retira sa protection à la cité (et se retira par la même occasion), rassembla ses affaires « **et partit au ciel** » !

Les péripéties qui s'ensuivirent pour la cité se montrent parfaitement résumées : « Et la ville et le peuple qu'elle abritait se décomposèrent. » Les survivants fuirent, Adda-Guppi demeura. « Chaque jour, sans trêve, de jour, de nuit, durant des mois, des années », elle monta la garde au cœur du temple défait. Accablée, « elle quitta ses atours de laine fine, se défit de ses bijoux, ne porta plus ni argent ni or, se passa de parfums et de

douces huiles odorantes ». Tel un fantôme hantant le sanctuaire abandonné, « j'allais revêtue de guenilles, sans faire de bruit » : ce sont ses mots.

Et puis, en plein milieu du quartier sacré déserté, elle trouva une robe que porta Sîn autrefois. Aux yeux de la prêtresse découragée, cette trouvaille fut comme un présage venu du dieu : soudain, il lui avait donné le gage de sa présence physique. Elle était incapable de détourner le regard du vêtement sacré et n'osait pas davantage le toucher sinon « par le bas de la robe ». Comme si le dieu était bien là pour l'entendre, elle se prosterna et « par la prière et l'humilité » murmura un vœu : « Si jamais tu revenais en ta ville, toutes les Têtes-Noires rendraient un culte à ta Sainteté. »

« Têtes-Noires » : voilà comment les Sumériens se désignaient parfois. L'emploi d'un tel terme par une grande prêtresse quelque 1 500 ans après Sumer revêtait une signification entière : ce qu'elle disait au dieu, c'est que s'il revenait, il verrait restaurée sa dignité comme aux jours anciens, il redeviendrait le seigneur dieu d'un Sumer et Akkad rétabli. Dans l'espoir d'y parvenir, Adda-Guppi proposa un pacte à son dieu : s'il daignait revenir et user de ses pouvoirs divins pour que Nabonide son fils devînt le prochain empereur, avec toute autorité sur les territoires babyloniens et assyriens, Nabonide alors rétablirait le temple de Sîn. Non pas seulement à Harran, aussi en Ur, et il imposerait le culte de Sîn comme religion d'État dans tout le pays des Têtes-Noires !

Les doigts crochés à l'ourlet de la robe du dieu, jour après jour elle pria. Puis, une nuit, le dieu lui apparut en rêve pour accepter son offre. Le dieu lunaire, écrivit Adda-Guppi, aima cette idée : « Sîn, seigneur des dieux du Ciel et de la Terre, me considéra en souriant pour mes bonnes actions. Il entendit mes prières. Il exauça mon vœu. Il fit taire la colère en son sein. À l'égard d'Ehulhul, son temple d'Harran, la résidence divine dans laquelle se réjouissait son cœur, il décida la réconciliation. Son cœur avait changé. » Le dieu, poursuivit Adda-Guppi, accepta le pacte :

Sîn, seigneur des dieux,
mes paroles accueillit favorablement.
Il appela Nabonide, mon fils unique, le fruit de mes entrailles,
à régner, à régner sur Sumer et Akkad.
Tous les territoires, depuis la frontière de l'Égypte,
depuis la mer Supérieure jusqu'à la mer du Bas,
il confia entre ses mains.



Figure 102

Les deux parties tinrent leur engagement. « Je vis les choses pleinement accomplies », mentionna Adda-Guppi au fil du dernier passage de son inscription : « Sîn honora la parole qu'il m'avait donnée » et Nabonide monta sur le trône de Babylone en 555 av. J.-C. À son tour il respecta le vœu de sa mère de restaurer le temple de l'Ehulhul à Harran, « et en améliora la structure ». Il rétablit le culte de Sîn et de Ningal (en akkadien, *Nikkal*), « tous les anciens rites il restitua ».

Ce fut alors qu'un grand miracle eut lieu, une

circonstance oubliée depuis des générations. La chose est immortalisée sur les deux *stelae* de Nabonide où il apparaît porteur d'un objet inhabituel, le regard tourné vers les symboles célestes de Nibiru, celui de la Terre et celui de la Lune (*Fig. 102*).

Voici le grand miracle de Sîn
celui que nul dieu ni déesse
ne suscita dans le pays
depuis un très lointain passé oublié ;
un miracle que jamais ne vit
le peuple de la Terre
pas plus qu'il ne le lut
sur tablettes depuis les jours anciens :
Sîn, seigneur des dieux et des déesses,
lui qui réside au Ciel,
s'en vint sur terre depuis les cieux.
Nabonide, roi de Babylone, le vit en face.

Sîn, content les inscriptions, ne revint pas seul. Les textes mentionnent qu'il entra dans le temple Ehulhul restauré au cours d'une procession solennelle en compagnie de son épouse Ningal/Nikkal et de son aide de camp, le divin messager Nusku.

Ce retour miraculeux de Sîn « depuis les cieux » soulève bien des questions. À commencer par celle de son séjour « dans les cieux » : où était-il depuis cinq ou six décennies ? Les réponses à ces questions jaillissent de la

confrontation du document ancien avec les conquêtes de la science et de la technologie d'aujourd'hui. Mais avant de nous y frotter, il est important d'analyser chacun des aspects de ce départ. Car Sîn ne fut pas le seul dieu à se « mettre en colère » et à quitter la Terre pour « gagner le ciel ».

Ces allers-retours célestes hors du commun que décrivent Adda-Guppi et Nabonide eurent lieu lors de leur séjour à Harran. C'est un point décisif dans la mesure où un autre témoin oculaire s'y trouvait, à cette même époque. J'ai nommé le prophète Ézéchiel. Lequel, à son tour, eut pas mal de choses à dire à ce propos.

Ézéchiel, prêtre de Yahvé à Jérusalem, faisait partie des membres de l'aristocratie et des artisans exilés, en compagnie du roi Joachim, après la première attaque de Nabuchodonosor contre Jérusalem en 598 av. J.-C. Ils furent envoyés sous la contrainte au nord de la Mésopotamie, parqués dans une zone du fleuve Khabur, tout près de leur séjour ancestral, Harran. C'est là que prit place la fameuse vision d'Ézéchiel d'un chariot céleste. En prêtre aguerri, lui aussi consigna le lieu et la date : ce fut au cinquième jour du quatrième mois de la cinquième année de l'exil – 594-593 av. J.-C. –, « comme j'étais parmi les captifs près du fleuve de Chebar (Kébar), que les cieux s'ouvrirent et je vis des visions d'*Elohim* », explique Ézéchiel au tout début de ses prophéties. Ce qu'il vit, au milieu d'un tourbillon, émettait des éclairs, dans le nimbe d'un éclat, c'était un chariot divin capable de

s'élever, de descendre et de se mouvoir latéralement, et à l'intérieur duquel, « sur la ressemblance du trône il y avait une ressemblance comme l'aspect d'un homme[86] ». Puis il entendit une voix qui s'adressait à lui en ces termes : « Fils d'homme. » Pour lui annoncer sa mission prophétique.

Les propos d'ouverture du prophète sont d'ordinaire traduits par « visions de *Dieu* ». Le mot *Elohim*, qui est un pluriel, est traditionnellement rendu par « Dieu » au singulier, même quand la Bible elle-même en use clairement comme d'un pluriel, en témoigne ce passage : « *Elohim* dit : Fais*ons* l'Adam à *notre* image comme *notre* ressemblance » (*Genèse* 1:26). Mes lecteurs le savent, le récit de l'Adam biblique est une transposition des textes sumériens de la création beaucoup plus détaillés. Là, c'est une équipe d'Anunnaki, emmenée par Enki, qui met en œuvre de l'ingénierie génétique pour « modeler » l'Adam. Le mot *Elohim*, combien de fois l'avons-nous démontré, s'applique aux Anunnaki. **Ce que transmit Ézéchiel fut sa confrontation avec un vaisseau spatial anunnaki,** près d'Harran.

Vision d'un vaisseau spatial qu'il décrivit, dans le verset introductif et plus loin, comme le *Kavod* de Dieu (« Ce qui est pesant »), soit le mot même employé dans l'*Exode* pour décrire le véhicule divin qui s'était posé sur le mont Sinaï. La description du vaisseau par les soins d'Ézéchiel a inspiré des générations de chercheurs et

d'artistes. Les représentations qui en furent faites ont évolué dans le temps, à l'aune de l'évolution de notre technologie aéronautique.

Les textes anciens mentionnent tout autant des vaisseaux spatiaux que des engins volants. Ils présentent Enlil, Enki, Ninurta, Marduk, Thot, Sîn, Shamash et Ishtar, pour ne citer que les plus importants, comme des dieux détenteurs d'aéronefs pour parcourir les cieux ou livrer des combats aériens à l'image d'Horus contre Seth ou de Ninurta contre Anzu (pour nous limiter aux dieux non indo-européens). Parmi toutes les multiples descriptions rédigées et les représentations imagées des « embarcations célestes » des dieux, celle qui se rapproche le mieux de la vision ézéchielenne d'un « tourbillon » semble bien ce « chariot tourbillonnant » issu d'un site de Jordanie (*Fig. 103*) d'où le prophète Élie fut enlevé au ciel. Avec son allure d'hélicoptère, il devait se contenter de servir de navette jusqu'aux zones d'attente des vaisseaux en tant que tels.

La mission d'Ézéchiel était de prophétiser pour avertir ses compagnons d'exil de la venue du jour du jugement des injustices et autres abominations commises par toutes les nations. Puis, une année plus tard, le même « aspect d'un homme » réapparut, lança une main, le saisit et l'emmena tout droit à Jérusalem pour qu'il y prophétise. La cité, rappelons-nous, venait de connaître un siège destiné à l'affamer, une défaite humiliante, un



Figure 103

pillage délibéré, une occupation babylonienne, enfin l'exil de son roi et de ses notables. Sur place, Ézéchiel fut le témoin d'une débâcle totale de l'ordre et des observances religieuses. Désireux de comprendre ce qui se passait, il entendit ceux qui étaient restés, assis, se lamenter, verser des larmes (8:12, 9:9) :

***Yahvé ne nous voit plus*,**

Yahvé a abandonné la Terre !

Circonstance, pensons-nous, qui explique pourquoi Nabuchodonosor osa attaquer Jérusalem une seconde fois et détruire le temple de Yahvé. Il s'agissait d'un tollé de nature identique à ce qu'Adda-Guppi avait décrit depuis Harran : « Sîn, seigneur des dieux, entra en colère contre sa cité et son temple, et partit au ciel ; et la

ville et le peuple qu'elle abritait se décomposèrent. »

Impossible de comprendre pourquoi des événements propres au nord de la Mésopotamie aboutirent à l'idée qu'en la lointaine Judée Yahvé, à son tour, avait abandonné la Terre. Mais il est certain que le bruit qui voulait que Dieu et les dieux fussent partis se répandit largement. Du reste, la tablette VAT 7847 déjà citée à propos de l'éclipse solaire stipule ceci dans un passage prophétique où il est question de calamités qui durèrent 200 ans :

Les dieux rugissants, volants,
quitteront les territoires,
des peuples ils se sépareront.
Les peuples laisseront les demeures des dieux aller à la ruine.
Plus de compassion, plus de bien-être.
Enlil lui-même, plein de rage, s'en ira.

À l'image de plusieurs autres documents classés parmi les « prophéties akkadiennes », les spécialistes attribuent à ce texte, à son tour, le caractère de « prophétie post-événementielle » (un texte qui part de péripéties passées pour leur faire jouer le rôle de prédictions). Quoi qu'il en soit, nous tenons là un document qui élargit de façon considérable l'exode des dieux : les dieux en rage, *que conduit Enlil*, quittèrent leurs domaines par la voie des airs. Sîn n'est pas le seul à

être parti sous le coup de la colère.

Nous disposons d'un autre document. Les assyriologues le classent au rang des « prophéties de sources néo-assyriennes », alors même que ses tout premiers mots laissent entendre que l'on puisse en attribuer la paternité à un fidèle (babylonien ?) de Marduk. Le voici, dans son intégralité :

Marduk, l'Enlil des dieux, se mit en colère. Son esprit éprouva de la fureur.

Il forgea un plan diabolique qui visait à décomposer le pays et les gens.

Dans son cœur la rage le poussait à niveler le pays et à détruire sa population.

Une malédiction abominable s'esquissa dans sa bouche.

Des présages maléfiques annonçaient la rupture de l'harmonie céleste qui commencèrent à se manifester souvent dans le ciel et sur terre.

Les planètes des Routes d'Enlil, d'Anu et d'Ea se configurèrent de la pire des façons et à plusieurs reprises donnèrent lieu à des présages d'anormalités.

L'Arahtu, la rivière d'abondance, se mua en torrent furieux.

Une brusque montée d'eau, un raz de marée semblable au Déluge submergea la cité, ses maisons et ses sanctuaires, jetés à bas.

Dieux et déesses en prirent peur, ils abandonnèrent leurs lieux consacrés, prirent leur envol tels des oiseaux pour gagner le ciel.

Les points communs à tous ses textes se résument aux assertions selon lesquelles, *primo*, les dieux se mirent en colère contre les populations, *secundo*, les dieux « prirent leur envol tels des oiseaux », *tertio*, ils gagnèrent le « ciel ». On nous dit au surplus que ce départ s'accompagna de phénomènes célestes inhabituels et de quelques dérèglements terrestres. Nous retrouvons les aspects du jour du Seigneur annoncés par les prophètes de la Bible : **le départ était lié au retour de Nibiru. Les dieux quittèrent la Terre quand Nibiru s'en vint.**

La tablette VAT 7847 contient une référence intrigante à une période de calamités étendue sur deux siècles. Le texte n'établit pas clairement s'il s'est projeté dans la prédiction de ce qui suivra le départ des dieux ou bien si c'est précisément durant cette période de deux siècles que leur colère et leur déception à l'encontre de

l’humanité s’aggravèrent, jusqu’à déclencher leur départ. Il semble bien que la seconde hypothèse soit la bonne. Car il ne s’agit sans doute pas d’une coïncidence si l’ère de la prophétie biblique liée aux nations pécheresses et au jugement à venir du jour du Seigneur débuta avec Amos et Osée vers 760/750 av. J.-C. – deux siècles avant le retour de Nibiru. Pendant deux siècles, les prophètes allaient, depuis le seul site légitime du lien entre le Ciel et la Terre, Jérusalem, en appeler à la justice et à l’honnêteté au sein des peuples et à la paix entre les nations, flétrir les vaines offrandes aux idoles inanimées et leur vénération, dénoncer les conquêtes gratuites et les destructions impitoyables, enfin prévenir nation après nation, Israël comprise, des châtiments inévitables. En pure perte.

Si nous avons raison, ce qui s’est passé consiste en la montée graduelle de la colère et de la déception divines, puis la conclusion, de la part des Anunnaki, que la coupe était pleine. Il était temps de partir. Tout cela nous remet en tête la décision des dieux, emmenés par un Enlil déçu, de cacher à l’humanité la survenue du Déluge pendant que les dieux s’entassaient dans leurs vaisseaux spatiaux. À présent, à mesure que Nibiru s’approchait, les dieux enliliens préparaient leur départ.

Lesquels allaient partir ? Comment allaient-ils partir ? Et où allaient-ils si Sîn était en mesure de revenir au terme de quelques décennies ? Pour obtenir des réponses, remontons donc les événements jusqu’au

commencement.

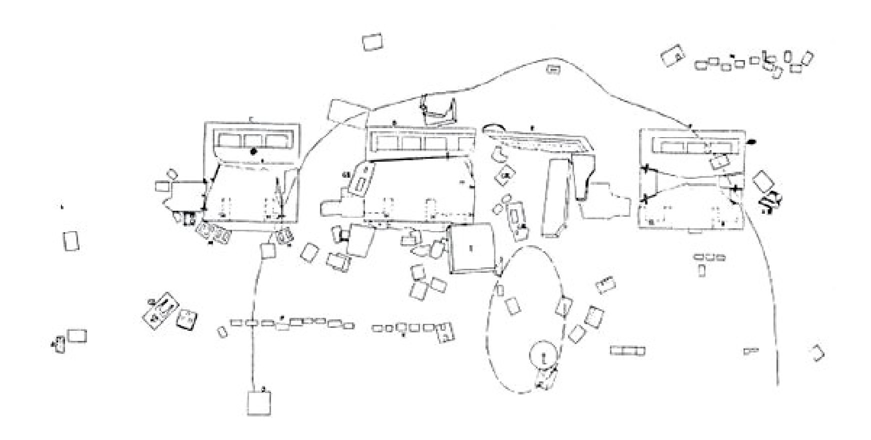
Quand les Anunnaki, sous la conduite d'Ea/Enki, avaient pour la première fois rejoint la Terre dans le but d'en tirer l'or grâce auquel ils protégeaient l'atmosphère déstabilisée de leur planète, ils pensaient extraire le métal précieux des eaux du golfe Persique. Puis l'opération tourna court, et ils basculèrent alors le processus en exploitation minière dans l'Afrique du Sud-Est, avec fonte et raffinage sur le site de l'E.DIN, futur Sumer. Leur nombre s'accrut jusqu'à 600 sur Terre, plus 300 Igigi opérateurs de navettes depuis une station sur Mars, à partir de laquelle les croiseurs cargo à destination de Nibiru pouvaient être lancés plus facilement. Enlil, demi-frère d'Enki et son rival dans la lignée successorale, s'en vint qui obtint le commandement général. Quand les Anunnaki affectés au labeur des mines se mutinèrent, Enki proposa la « mise au point » d'un « travailleur primitif ». Ce qui fut fait par l'amélioration génétique d'un hominidé déjà présent sur Terre. C'est alors que les Anunnaki commencèrent à « s'unir aux filles [de l'Adam] et qu'elles leur donnèrent des enfants » (*Genèse* 6), après qu'Enki et Marduk eurent brisé le tabou. Quand le Déluge s'abattit, Enlil courroucé décréta : « Que l'humanité périsse ». Car « la méchanceté de l'homme était grande sur Terre ». Mais Enki, par l'intermédiaire d'un « Noé », désamorça le plan. L'humanité survécut, se multiplia, pour finir, à une certaine époque, par se voir gratifier d'une civilisation.

Le Déluge qui avait submergé la Terre noya les mines d'Afrique, mais mit à nu un filon d'or majeur dans les montagnes andines d'Amérique du Sud, ce qui permit aux Anunnaki d'obtenir davantage d'or plus aisément et plus rapidement. Et de se passer de la fonte et du raffinage puisque cet or de placer[87] – pépites d'or pur purifiées par l'eau des montagnes – ne demandait qu'à se voir collecter. De quoi, en outre, réduire le nombre de colons anunnaki sur Terre. Au cours de leur visite d'État à la planète vers 4000 avant notre ère, Anu et Antu visitèrent l'exploitation aurifère de l'après-Déluge sur les rives du lac Titicaca.

Visite qui fut l'occasion de commencer la réduction du nombre de Nibiriens sur Terre. Et celle d'approuver les arrangements amiables intervenus entre les deux demi-frères et leurs clans en guerre. Mais autant Enki et Enlil acceptèrent les répartitions territoriales, autant Marduk, fils d'Enki, ne renonça jamais à la lutte pour la suprématie, dans laquelle entrait le contrôle des antiques bases interplanétaires. Alors commença pour les enliliens la mise en œuvre d'installations portuaires spatiales de rechange en Amérique du Sud. À partir du moment où le cosmodrome postdiluvien du Sinaï fut anéanti à coups de bombes nucléaires en 2024 av. J.-C., seules demeurèrent les structures sud-américaines, sous le contrôle total du clan Enlil.

Ainsi, quand le commandement anunnaki frustré, écœuré, décida qu'il était temps d'abandonner la place,

quelques-uns furent à même d’utiliser le site de l’atterrissage. D’autres, peut-être lestés d’un dernier gros chargement d’or, durent en passer par les structures sud-américaines, tout près de l’endroit où Anu et Antu séjournèrent au cours de leur visite dans la zone.



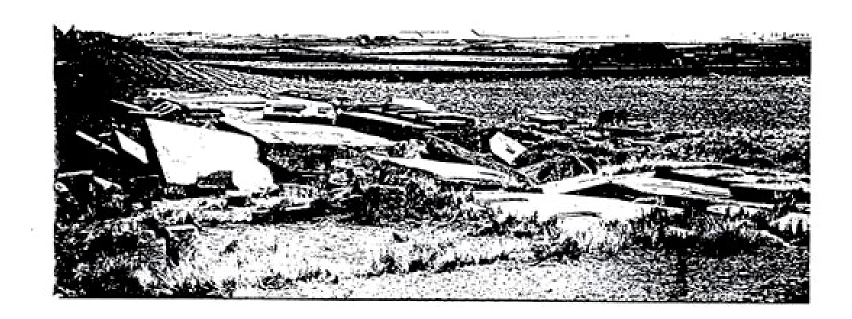


Figure 104

Nous l'avons souligné déjà, l'endroit, de son nom contemporain Puma Punku, est à faible distance d'un lac Titicaca désormais diminué (que se partagent le Pérou et la Bolivie), mais il s'étendait à l'époque sur le rivage sud du lac, pourvu de terminaux portuaires. Ce qui en reste consiste principalement en une rangée de quatre structures effondrées, chacune constituée d'un unique rocher géant évidé (*Fig. 104*). Chaque bâtiment ainsi taillé dans la masse était tapissé à l'intérieur de plaques d'or, que maintenaient des clous d'or, trésor inouï embarqué comme butin par les Espagnols à leur arrivée au seizième siècle. Quant à savoir comment de telles constructions furent taillées avec grande précision dans des blocs de pierre et comment ces blocs eux-mêmes furent acheminés sur le site… mystère.

En fait de mystère, le site en recèle un autre. Les découvertes archéologiques sur place inclurent un grand nombre de blocs de pierre hors norme, découpés avec précision, rainurés, anglés et façonnés. La figure 105 en présente quelques-uns. Nul besoin d'un diplôme d'ingénieur pour comprendre que ces pierres furent découpées, dressées et façonnées par un spécialiste aux compétences technologiques redoutables pourvu d'un équipement de pointe. Le fait est que l'on est en droit de douter de la possibilité de façonner à ce point des *pierres* de nos jours. L'énigme se complique par la question du but : que visaient ces prouesses techniques ? Assurément, l'enjeu inconnu devait se montrer très élaboré. S'il

s’agissait de moules pour des coulées sous pression d’instruments complexes, quels pouvaient-ils être, et destinés à qui ?

Sans ambages, il est loisible de penser que seuls les Anunnaki possédaient et la technologie de ces « coulées » et la capacité de les utiliser sous la forme de produits finis. Leur quartier général principal se tenait à quelques kilomètres dans les terres, un site aujourd’hui dénommé Tiahuanaco, propriété désormais de la Bolivie. L’un des premiers explorateurs européens à l’avoir atteint à notre époque, E. George Squier, a décrit l’endroit dans son livre *Peru Illustrated Or, Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas*[88] comme « le Baalbeck du Nouveau Monde ». Il ne croyait pas si bien dire.

L’autre explorateur clé de Tiahuanaco, Arthur Posnansky (*Tiahuanacu – The Cradle of American Man*[89]), aboutit à des conclusions incroyables sur l’âge du site. Les principales structures à l’air libre de Tiahuanaco (nombre d’entre elles sont souterraines) comprennent l’***Akapana***, colline artificielle criblée de chenaux, de conduites et d’évacuations dont la fonction est abordée dans *The Lost Realms*[90]. La ***Porte du Soleil***, arche de pierre appréciée des visiteurs, monument spectaculaire lui aussi taillé dans un seul bloc avec la même précision que celle qui a prévalu à Puma Punku. Sa fonction est astronomique sans doute, calendaire certainement, comme l’indiquent les dessins gravés qu’elle porte.

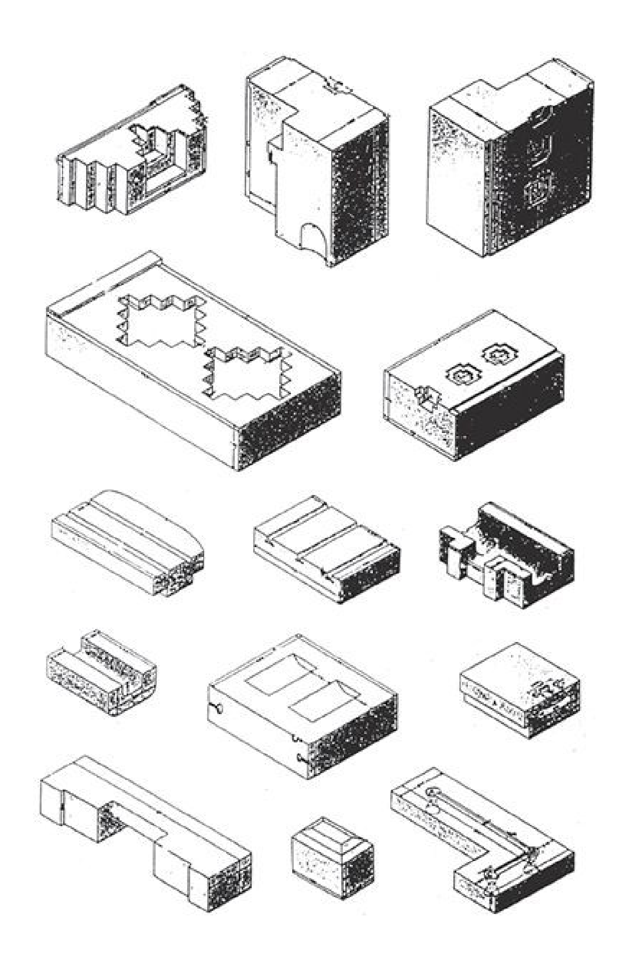


Figure 105

Images que domine une plus grande, celle du dieu Viracocha, porteur de l'arme fulgurante, copie probante

du proche-oriental Adad/Teshub (*Fig. 106*). Du reste, dans *The Lost Realms*, j'ai émis l'hypothèse que Viracocha é*tait bel et bien* Adad/Teshub.

La Porte du Soleil est positionnée de telle sorte qu'elle compose une unité d'observation astronomique avec la troisième structure bien visible, le ***Kalasasaya***. Grand monument rectangulaire, il délimite une cour intérieure centrale en contrebas et des piliers de pierre dressés l'entourent. L'hypothèse de Posnansky qui vit dans le Kalasasaya un observatoire fut confirmée par les explorateurs qui lui succédèrent. Sa conclusion, en accord avec le cadre archéoastronomique posé par Sir Norman Lockyer, tendit à montrer que les alignements du Kalasasaya avaient été élevés des milliers d'années avant les Incas. Conclusion si stupéfiante que des organismes d'astronomie allemands dépêchèrent des équipes de scientifiques pour vérification. Leur rapport, que confortent des vérifications postérieures (comme celle du magazine scientifique *Baesseler Archiv*, volume 14), affirme que l'orientation du Kalasasaya correspond sans l'ombre d'un doute à l'angle terrestre, soit celui de 10000 av. J.-C., **soit de 4000 av. J.-C.**

Quelle que soit la date retenue, ai-je écrit dans *The Lost Realms*, elle me convient : la plus reculée est postérieure de peu au Déluge, autrement dit lorsque les opérations de collecte d'or commencèrent sur ce site, la plus récente coïncide avec la visite d'Anu. Les deux

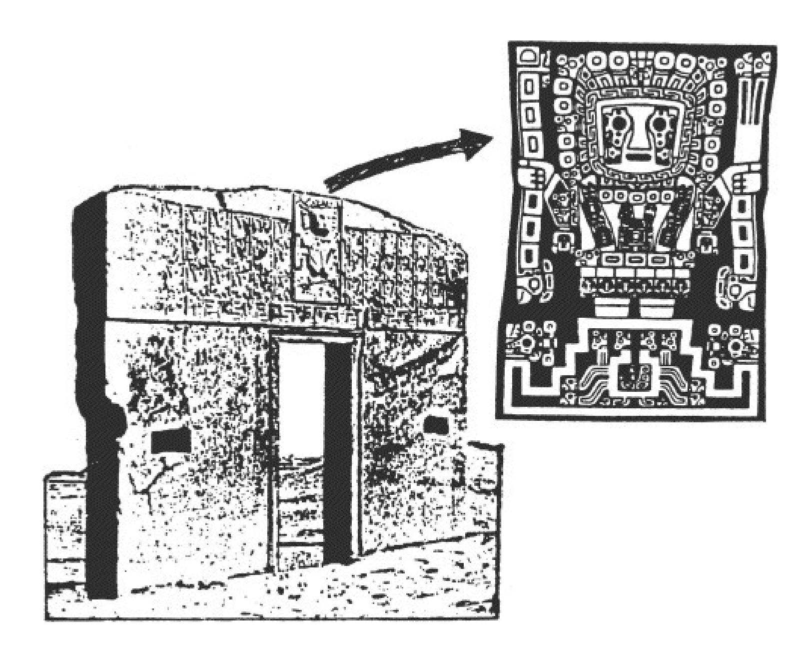


Figure 106

dates ont trait aux activités anunnaki à cet endroit du globe, et les preuves de la présence des dieux enliliens abondent sur place.

Les recherches archéologiques, géologiques et minéralogiques menées à Tiahuanaco et dans sa région confirmèrent qu'il fut aussi un centre métallurgique. Mon hypothèse que valident diverses exhumations et les images de la Porte du Soleil (*Fig. 107a*) associées à leur similitude avec des représentations de sites hittites anciens en Turquie (*Fig. 107b*), est que l'extraction d'or (et d'étain !) était menée sous l'autorité d'Ishkur/Adad, le

plus jeune fils d'Enlil. Son domaine de l'Ancien Monde est l'Anatolie où il était vénéré par les Hourrites sous le nom de Teshub[91], le « dieu de l'orage », dont le symbole est le « paratonnerre à tiges ». Un tel symbole géant, tracé sur le versant abrupt d'une montagne, réellement énigmatique (*Fig. 108*), est visible depuis le ciel ou au large de l'océan dans la baie de Paracas au Pérou, port naturel au pied de Tiahuanaco. On le surnomme le Chandelier des Andes ou le Candélabre. Haut d'un peu moins de 130 mètres, large de quelque 73 mètres, les lignes qui le composent, larges de 1,5 à 4,5 mètres, ont été dégagées sur le substrat rocheux à raison de 60 centimètres de profondeur en moyenne. Personne ne sait qui s'est livré à ce travail, quand et comment. Adad lui-même ? Pour marquer sa présence ?

Au nord de la baie, à l'intérieur des terres entre les cours d'eau Ingenio et Nazca, des explorateurs découvrirent l'une des plus magistrales énigmes du lointain passé, les fameux **géoglyphes de Nazca**. Certains les ont qualifiés de « plus grande œuvre d'art au monde ». Cette aire ample (plus de 300 kilomètres carrés !) qui s'étend vers l'est depuis la *pampa* (désert plat) jusqu'aux montagnes abruptes, « quelqu'un » l'a utilisée comme une toile pour y dessiner des quantités d'images. Les dessins y sont si immenses que l'on ne peut en percevoir la forme depuis le sol. Mais d'en haut, ils

Figure 107a



Figure 107b

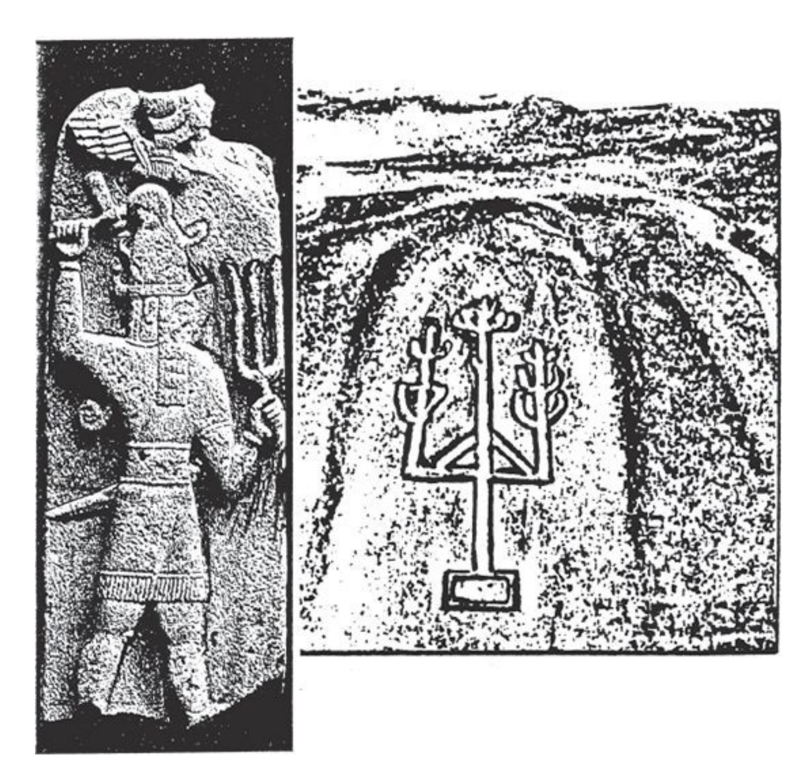


Figure 108

révèlent un bestiaire d'animaux et d'oiseaux, familiers comme imaginaires (*Fig. 109*). Les figures ont été obtenues par le décapage du substrat sur quelques centimètres, selon un tracé unique, une ligne continue qui se courbe et serpente sans jamais se chevaucher. Quiconque survole la zone (de petits avions pour touristes avec pilote se louent sur place) ne peut qu'en arriver à la conclusion que « quelqu'un », *du ciel*, a utilisé un dispositif de mitraillage du sol histoire de gribouiller sur le terrain en contrebas.

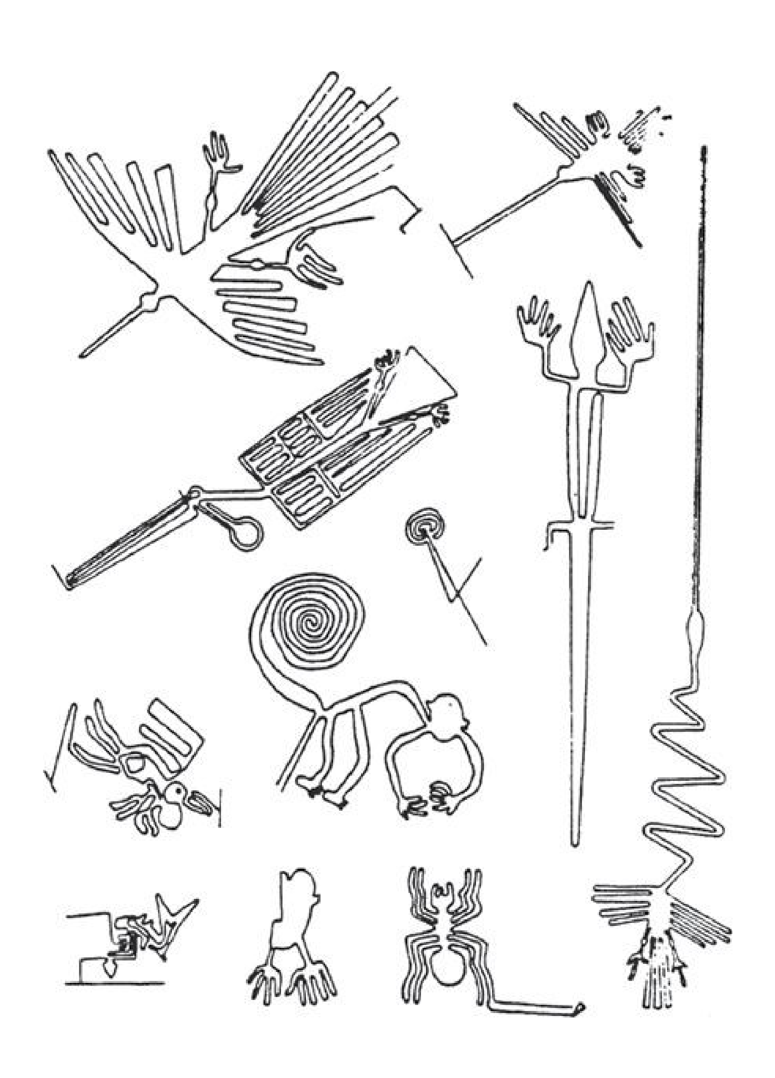


Figure 109

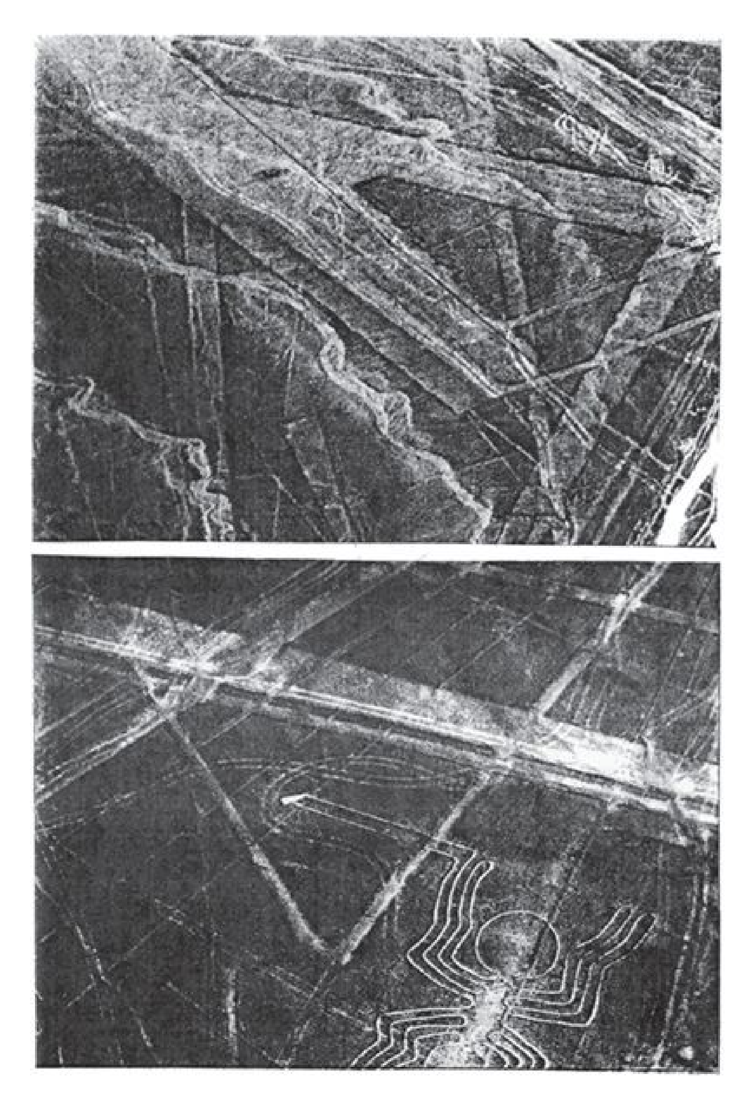


Figure 110

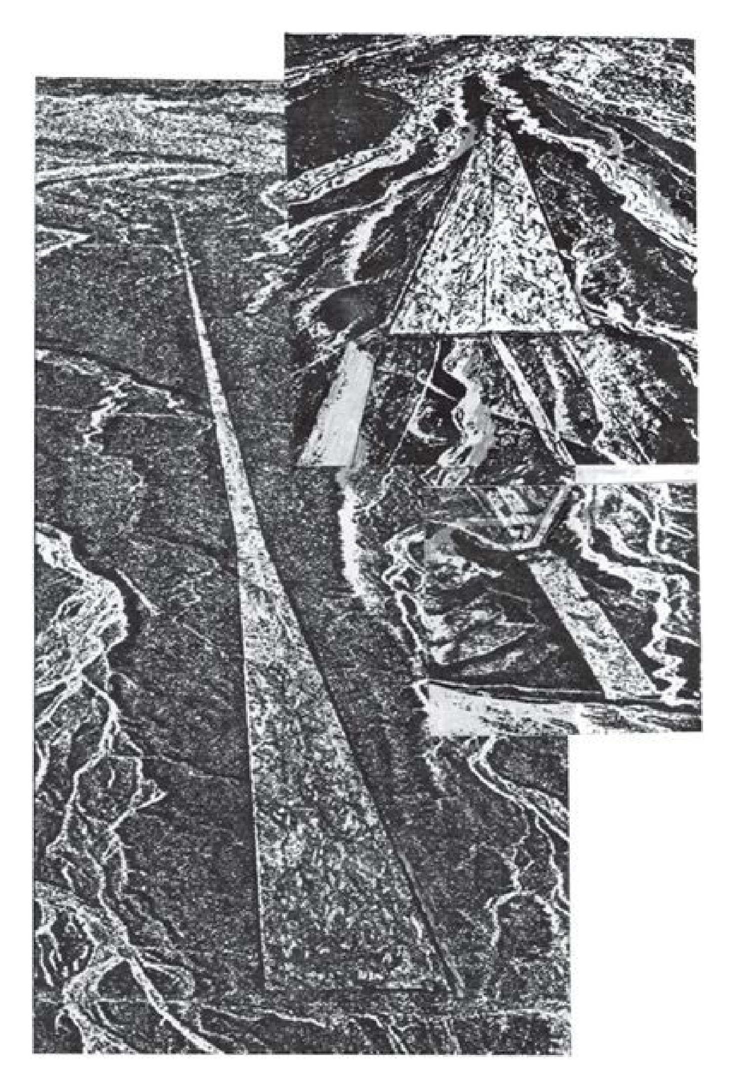


Figure 111

Pourtant, en lien direct avec l'idée de départ, il existe une autre particularité encore plus déroutante parmi les géoglyphes de Nazca, ***celle des « pistas[92]»qui prennent l'allure de larges pistes d'envol*** (*Fig. 110*). Rectilignes sans défaut, ces voies planes, les unes étroites, les autres larges, les unes courtes, les autres allongées, courent par collines et vallons, sans égard pour la configuration du sol. L'on décompte quelque 740 « pistes » droites, de temps à autre liées à des figures triangulaires (*Fig. 111*). Elles se chevauchent souvent, sans rime ni raison, quitte à couper les dessins animaux, signe que ces lignes furent tracées à des époques diverses.

Les tentatives multiples d'explication du mystère des géoglyphes, parmi lesquelles celle de Maria Reiche, qui y a consacré sa vie, est la dernière en date, aboutirent à une impasse dès lors que l'interprétation part du principe qu'« ils furent tracés par les Péruviens indigènes», peuple de la « culture des Nazca », ou « civilisation Paracas », ou équivalents. Des études ont visé à reconnaître les orientations astronomiques des *pistas* (notamment celles de la National Geographic Society) : alignements sur les solstices, les équinoxes, sur telle ou telle étoile. Elles ne débouchèrent sur rien. Si l'on exclut l'hypothèse des « anciens astronautes », l'énigme reste insoluble.

Même si les *pistas* les plus larges ont l'apparence de « *runways* » d'aéroports sur lesquels des aéronefs

roulent pour décoller (ou atterrir), l'hypothèse est inapplicable en l'espèce, ne serait-ce que parce que les « lignes » ne sont pas horizontales : elles se déroulent sur un terrain inégal, ignorent collines et ravins. En revanche, loin de servir aux décollages, ne seraient-elles pas *la conséquence de décollages* d'engins aériens dont l'échappement des tuyères aurait tracé les « lignes » sur le sol sous eux ? Que les « chambres célestes » des Anunnaki émettent vraiment de telles traînées, un pictographe sumérien (lu DIN.GIR) pour désigner les dieux de l'espace le montre (*Fig. 112*).

La voilà, la solution, selon moi, l'origine des pistes de Nazca : le plateau fut le dernier port spatial des Anunnaki. Ils l'utilisèrent après la destruction de l'équipement du Sinaï, ils s'en servirent pour le grand départ.

Aucun récit de témoin oculaire n'existe qui attesterait de l'existence d'aéronefs et de survols de Nazca. Il nous reste, nous l'avons vu, des textes d'Harran et de Babylone relatifs aux vols qui sans conteste intéressèrent le site de l'atterrissage au Liban. Les narrations de témoins directs des envols d'engins anunnaki lors des départs sont celles du prophète Ézéchiel et les écrits d'Adda-Guppi et de Nabonide.

L'on en arrive à la conclusion incontournable qu'à partir de 610 av. J.-C. au moins jusqu'en 590 av. J.-C. probablement, les dieux anunnaki se mirent, méthodiquement, à

abandonner la Terre.

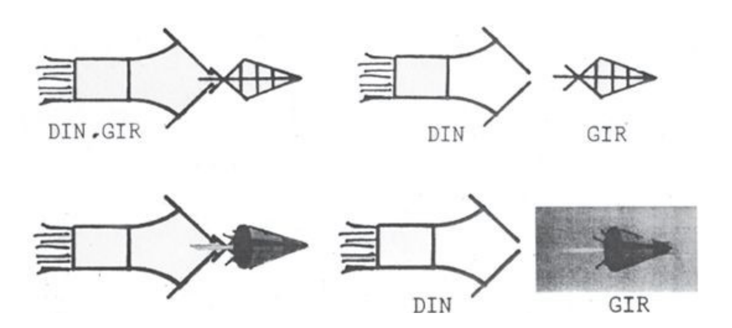


Figure 112

Pour aller où ? Bien sûr là d'où Sîn pouvait pouvait revenir relativement vite quand il eût changé d'avis. Cet endroit, c'était la bonne vieille zone de transit sur Mars à partir de laquelle s'élançaient les vaisseaux au long cours pour croiser Nibiru et se poser sur la planète en déplacement orbital.

Le détail en est donné dans *La Douzième Planète*[93]: la connaissance sumérienne de notre système solaire intégrait des données sur l'utilisation de Mars comme zone de transit par les Anunnaki. La preuve figure sur une remarquable image d'un cylindre-sceau vieux de 4 500 ans, conservé au musée de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg, en Russie (*Fig. 113*). Il montre un

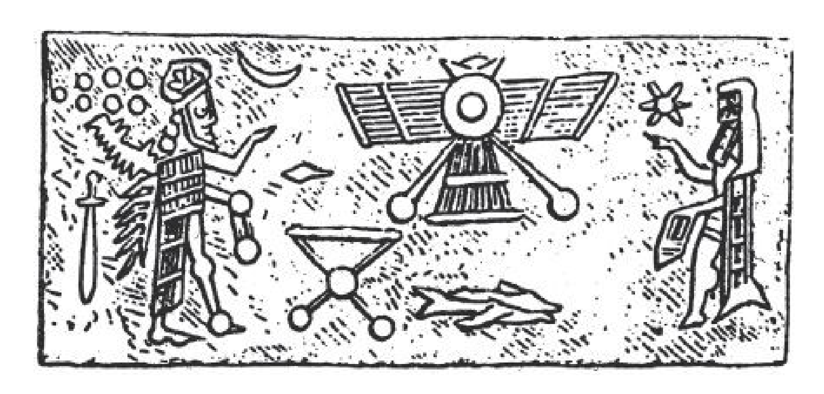


Figure 113

astronaute sur Mars (sixième planète) en train de communiquer avec un autre sur Terre (septième planète, si l'on décompte à partir de l'extérieur) tandis qu'un vaisseau croise dans le ciel entre eux deux. Pour bénéficier de la moindre gravité sur Mars par rapport à la Terre, les Anunnaki avaient estimé plus facile et plus logique d'assurer leur transport et celui de leurs cargaisons d'abord par navette entre la Terre et Mars, et de là assurer le transfert vers Nibiru (et *vice versa*).

En 1976, au moment où cette hypothèse fut exposée dans *La Douzième Planète*[94], Mars passait encore pour une planète hostile privée d'atmosphère, d'eau, de vie. D'où le rejet par les scientifiques de ma suggestion de l'existence d'une base spatiale, encore plus violent de leur part que celui de la notion « d'astronautes du lointain passé ». Plus tard, quand je publiai *La Planète cachée à*

l'origine de l'humanité[95] en 1990, je disposais de suffisamment d'éléments en provenance de la Nasa elle-même et de photographies de Mars pour alimenter tout un chapitre intitulé « Une base spatiale sur Mars ». La preuve y était donnée que Mars avait connu l'eau par le passé, et des photos y étaient publiées qui montraient des structures d'enceintes, des routes, un ensemble en forme de centre de transit (*Fig. 114*, un aperçu de deux de ces images seulement) et le fameux « Visage » (*Fig. 115*).

Les États-Unis comme l'Union soviétique (la Russie aujourd'hui) ont déployé de grands efforts pour atteindre et explorer Mars par des engins inhabités. En rupture avec d'autres aventures spatiales, les missions vers Mars – élargies depuis par l'Union européenne – ont eu affaire à un taux inhabituel, troublant et irrésolu d'échecs, dont des disparitions déconcertantes et inexpliquées d'engins spatiaux. Mais grâce à des efforts déterminés, un nombre suffisant de sondes automatiques américaines, soviétiques et européennes ont réussi à atteindre et explorer Mars au cours des deux dernières décennies. De quoi, aujourd'hui, remplir les magazines scientifiques – parmi lesquels quelques-uns de ceux qui, au tournant des années 1979, jouaient les saint Thomas. À coups d'articles, d'études et de photographies, ils concluent à la présence par le passé d'une atmosphère

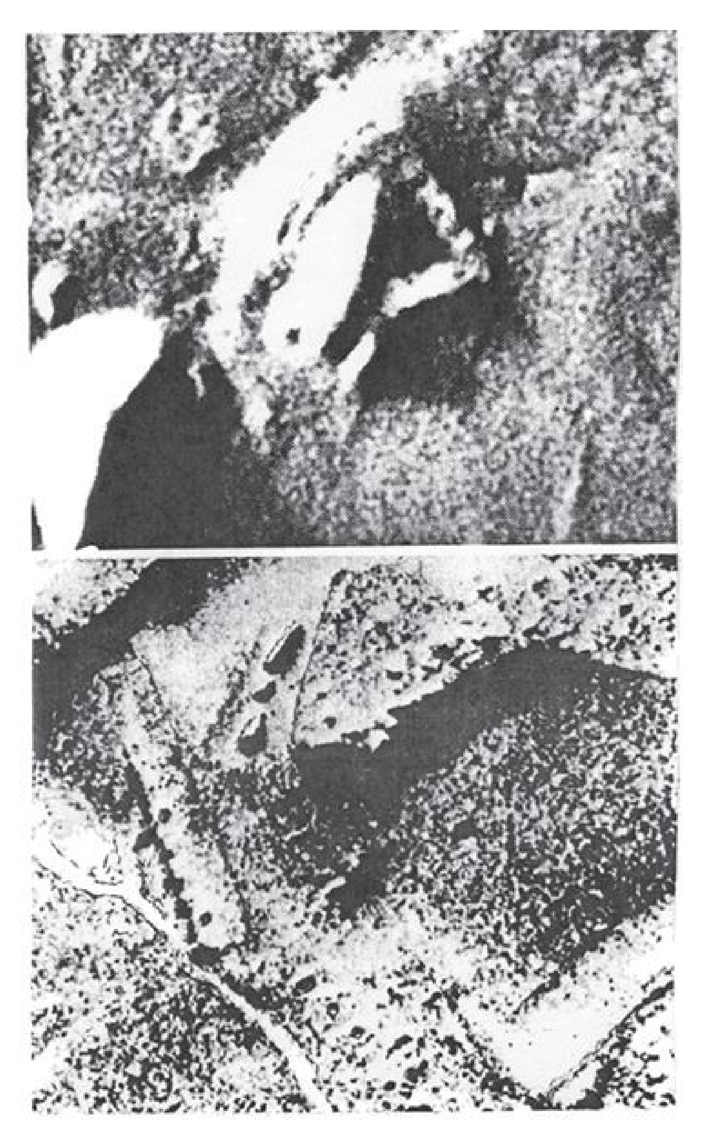


Figure 114



Figure 115

assez dense, encore existante sous forme de traces aujourd'hui, à celle de rivières, de lacs et d'océans, une eau que la planète possède encore en partie, localisée à certains endroits juste sous la surface, et dans quelques cas encore visible sous la forme de petites étendues gelées. Une compilation de quelques coupures le rappelle (*Fig. 116*).

En 2005, les *rovers* de la Nasa sur Mars transmirent des preuves chimiques et photographiques en appui à ces conclusions. Si l'on ajoute à ces éléments

les quelques images surprenantes des mêmes *rovers* qui montrent des restes de structures – tel ce mur recouvert de sable aux angles droits très nets (*Fig. 117*) –, l'ensemble devrait suffire à enfoncer le clou : **Mars a pu servir, a servi, de station de transit pour les Anunnaki.**

Elle constitua la première étape proche des dieux en partance, ce que confirme le retour rapide de Sîn. Qui d'autre abandonna la Terre, qui est resté, qui pourrait revenir ?

Étonnamment, certaines des réponses pourraient une nouvelle fois nous venir de Mars.

New Layers of Evidence Suggest Mars Had Water

By JOHN NOBLE WILFORD

A Wetter, Younger Mars Emerging

Martian Waterworks

New findings suggest the Red Planet may also be a wet planet—just the kind of place to look for life

Red Planet Express

Mars spacecraft traces a watery tale

A Mars-orbiting spacecraft is providing new details about when and where liquid water, an essential ingredient for life, existed on the planet. The craft's instruments have

An Early, Muddy Mars Just Right for Life

ns of Ancient Rain May Stretch Mars's Balmy Past

evolving debate over water on Mars. show up in images Thermal Emis- were cut. And the north drainage area was later cove

f Glaciers on Mars

c Precipitation at

currently cold and dry, with water ice unstable on th

Mist-Made Martian Glaciers

Water ice glaciers flank mountains and volcanoes in the tropics and midlatitudes of Mars. Current conditions on Mars are cold and dry and restrict water ice to regions near the

PLANETARY SCIENCE

Clays in the history of Mars

The stream of revelations from Mars continues. The latest news — the discovery of clays in ancient terrains — helps to fill in the picture of the past existence of liquid water on the planet's surface.

Thanks to three orbiting spacecraft an rovers that continue to return data, w have a great deal of evidence that abu surface water once existed on Mars. Bu ow something has been missing. would be expected to alter the surface m s to form clays, yet that hallmark of aqu ction seemed to be absent.

hard Neukum of the lin. "It may not be so la as they think," he says. U.S. Geological Surve , the first author of ting paper, agrees. s would make me " about a late Hesperia ome researchers sus t have been meltw

Rovers Find More Evidence That Mars Was Once Home to Water

take a close look at Burns Cliff, a steep part of the crater wall. The sediment layers in the lower part of the cliff look as if they were deposited by

the project manager. The first stop will be the heat shield that protected the Opportunity

Figure 116



Figure 117

Chapitre 14

La fin des temps

La mémoire des événements décisifs que l'humanité conserve de son passé – « légendes », « mythes » pour la plupart des historiens – s'ouvre aux récits dits « universels » dans la mesure où ils firent partie intégrante des héritages culturels et religieux des peuples de la Terre. Les récits du « premier couple d'humains », celui d'un « déluge », ceux de « dieux venus des cieux » y sont éligibles. Tout comme les narrations du départ des dieux de retour dans le Ciel.

Nous intéresse tout particulièrement la mémoire collective des peuples et des territoires où les départs ont été effectifs. Nous en avons déjà montré la réalité au Proche-Orient ancien. Cette mémoire remonte aussi des Amériques qui mêle les dieux du clan Enlil comme ceux du clan Enki.

En Amérique du Sud, la divinité dominante avait pour nom ***Viracocha*** (« le Créateur universel »). Les Aymaras, autochtones des Andes, disaient de lui que sa demeure était Tiahuanaco, qu'il donna aux deux premiers couples de frères et sœurs une baguette d'or par laquelle

ils détermineraient l'emplacement du site de Cuzco (dernière capitale inca), celui de l'observatoire de Machu Picchu et d'autres sites sacrés. Ces gestes accomplis, *il s'en alla*. Le vaste plan, image d'une ziggourat carrée aux coins orientés vers les points cardinaux, détermine alors la direction de son grand départ (*Fig. 118*). Nous avons identifié le dieu de Tiahuanaco en la personne de Teshub/Adad du panthéon hourrito-hittito-sumérien, le plus jeune fils d'Enlil.

En Mésoamérique, le dispensateur de civilisation fut le « serpent à plumes » ***Quetzalcoatl***. Que nous avons identifié à Thot, fils d'Enki, du panthéon égyptien (le Ningishzidda des Sumériens), celui qui, en 3113 av. J.-C., emmena ses partisans africains pour établir la civilisation en Mésoamérique. L'on ne connaît pas la date de son départ, mais il faut bien qu'elle coïncide avec la disparition de ses protégés[96] africains, les Olmèques, et l'apparition corrélative des autochtones, les Mayas, vers 600/500. La légende dominante en Mésoamérique consiste en sa promesse, lors de son départ, de *revenir*, à la date anniversaire de son nombre secret 52.

Il arriva donc, aux alentours de la moitié du premier millénaire avant notre ère, région du monde après région du monde, que l'humanité se retrouva privée des dieux qu'elle avait depuis si longtemps vénérés. Avant longtemps, une question (posée par mes lecteurs eux-mêmes) commença à tarabuster l'humanité : ***reviendront-ils ?***

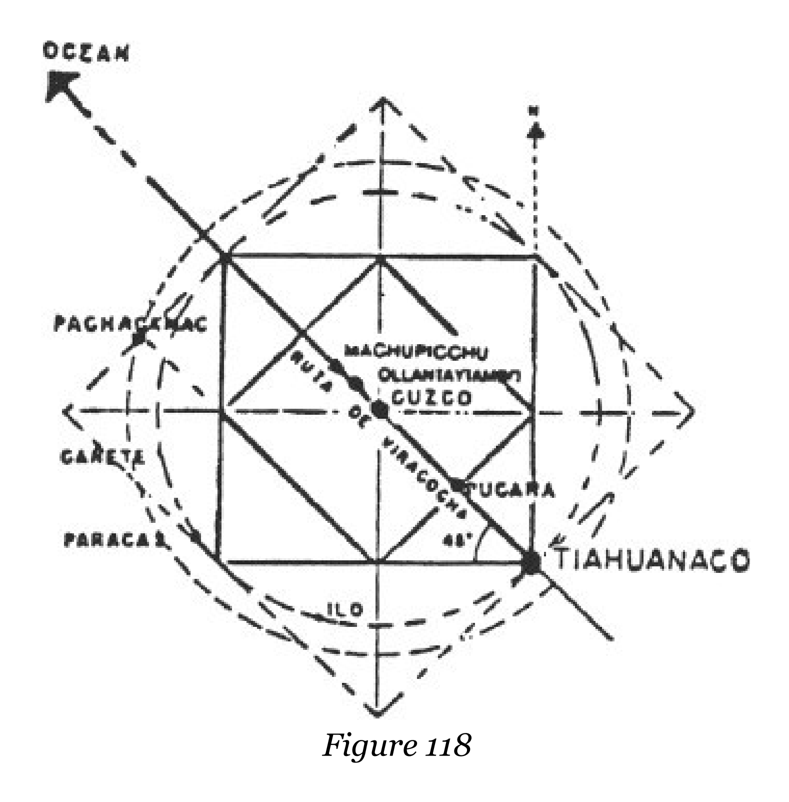


Figure 118

À l'image d'une famille dont le père est parti, l'homme s'accrocha à l'espoir d'un retour. Tel un orphelin en quête de secours, il se mit à chercher un sauveur. Or les prophètes avaient promis qu'il viendrait… à la *fin des temps*.

Au plus fort de leur présence, les Anunnaki étaient 600 sur Terre auxquels s'ajoutaient 300 Igigi stationnés sur Mars. Ce nombre avait chuté après le Déluge et plus

fortement après la visite d'Anu vers 4000 av. J.-C. De tous les dieux cités parmi les textes sumériens du passé et au travers des longues Listes divines, il en demeura peu au fil des millénaires. La plupart retournèrent sur leur planète mère. Quelques-uns, malgré leur « immortalité » supposée, finirent leur vie sur Terre. Citons les vaincus Zu et Seth, Osiris le démembré, Dumuzi qui périt noyé, Bau, rattrapée par le souffle atomique. Les départs des dieux anunnaki à l'approche menaçante de Nibiru constituèrent l'apothéose dramatique.

L'époque grandiose qui vit les dieux résider au cœur des quartiers sacrés dans les cités de leurs peuples, celle qui pouvait laisser un pharaon affirmer qu'un dieu se tenait à ses côtés sur son chariot de guerre ou un roi d'Assyrie se vanter d'obtenir l'aide des cieux, tout cela était mort et enterré. Déjà au temps du prophète Jérémie (626-586 av. J.-C.), l'on moquait les nations qui ne rendaient pas un culte à un « dieu vivant » mais à des idoles nées des mains des sculpteurs de pierre, de bois, de métal, ces dieux qui avaient besoin qu'on les transportât, incapables qu'ils étaient de marcher seuls.

Au moment où se met en place le dernier départ, lesquels, parmi les grands dieux anunnaki, demeurèrent sur Terre ? À en juger par les mentions des uns et des autres dans les textes et les inscriptions composés après coup, nous ne pouvons nous montrer certains que de Marduk et Nabu côté Enki. Côté Enlil, Nannar/ Sîn, son épouse Ningal/Nikkal et son aide de camp Nusku, sans

doute aussi Ishtar. Pour chacune des grandes divisions religieuses, ne restait qu'un unique grand dieu du Ciel et de la Terre : Marduk chez les enkiens, Nannar/Sîn chez les enliliens.

L'histoire du dernier roi babylonien illustra la nouvelle donne. Choisi par **Sîn** depuis son centre cultuel, Harran, il lui fallait l'approbation et la bénédiction de **Marduk** à Babylone, plus la confirmation céleste de l'apparition de la planète de Marduk. Il porta le nom de Nabonide (**Nabu**-Na'id). Cette corégence divine aurait pu servir de pierre de touche en faveur d'un monothéisme dual, si l'on peut dire. En fait, ***elle eut pour conséquence involontaire de semer les prémices de l'*****islam**.

Les archives historiques montrent que ni les dieux ni le peuple n'étaient très heureux de ces arrangements. Sîn, dont le temple d'Harran avait été restauré, exigea que son grand temple ziggourat d'Ur fût lui aussi rebâti pour devenir le centre cultuel. Et à Babylone, les prêtres de Marduk étaient sur le pied de guerre.

Une tablette à présent conservée au British Museum porte un texte que les exégètes ont titré *Nabonide et le clergé de Babylone*. Il dresse une liste des accusations que les prêtres babyloniens proféraient à l'encontre de Nabonide. Les charges concernaient aussi bien des affaires civiles (« la loi et l'ordre ne relèvent pas de sa promulgation ») que des reproches en matière économique (« les fermiers sont corrompus », « les

routes des négociants sont bloquées ») ou un déficit de sécurité publique (« les nobles sont assassinés »). Mais les accusations les plus graves sont à venir, elles relevaient du sacrilège religieux :

Il fabriqua l'image d'un dieu que jamais personne ne vit en ce pays.

Il l'installa dans le temple, le dressa sur un piédestal,

il lui donna pour nom Nannar, le décora de lapis-lazuli,

il le couronna d'une tiare en forme de lune éclipsée,

et donna à sa main le mouvement d'un démon.

Quelle bien étrange statue de divinité, poursuivaient les accusations, jusqu'alors jamais vue, « avec cette coiffure qui cascade jusqu'au bas du piédestal». Quelque chose de si inhabituel et de si inconvenant, écrivirent les prêtres, qu'Enki et Ninmah eux-mêmes (lesquels avaient fini par donner naissance à des créatures chimériques bien insolites au cours de leurs essais pour créer l'homme) « n'auraient pu le concevoir ». Si étrange que « pas même le savant Adapa [une icône de

tout le savoir humain possible] n'aurait pu lui donner un nom ». Pour ne rien arranger, l'on avait sculpté deux bêtes sauvages pour le moins singulières en guise de gardiens. L'une, un « démon du Déluge », l'autre un taureau sauvage. Puis le roi avait placé cette abomination dans le temple, l'Esagil de Marduk. Sacrilège encore plus impie : l'annonce faite par Nabonide que, désormais, le festival *Akitu*, au cours duquel l'on jouait le quasi-trépas, la résurrection, l'exil et le triomphe final de Marduk, ne serait plus célébré.

Alors, les prêtres babyloniens, après avoir proclamé que « le dieu tutélaire [de Nabonide] lui était devenu néfaste » et que « l'ex-favori des dieux était à présent frappé de disgrâce », forcèrent Nabonide à quitter Babylone pour un exil « en une région lointaine ». Il s'agit d'un fait historique. Effectivement, Nabonide quitta Babylone après avoir nommé régent son fils Bel-Shar-Uzur – le Balthazar (Belshatsar) du *livre de Daniel* dans la Bible.

La « région lointaine » où s'exila Nabonide était l'Arabie. Plusieurs inscriptions précisent que sa suite comptait des juifs qui avaient fait partie des exilés judéens dans la région d'Harran. Son point de chute principal était l'oasis de Teima, caravansérail situé aujourd'hui au nord-ouest de l'Arabie Saoudite, plusieurs fois cité dans la Bible (des fouilles récentes ont mis au jour des tablettes qui attestent du séjour de Nabonide). Il fonda six autres colonies pour ses fidèles. Cinq de ces

villes furent considérées par des écrivains d'Arabie, mille ans plus tard, comme des villes juives. ***L'une d'elles était Médine, la ville où Mahomet fonda l'islam.***

La « dimension juive » de l'histoire de Nabonide a bénéficié d'un nouveau souffle parce qu'un fragment des manuscrits de la mer Morte découverts à Qumran, sur le rivage de la mer Morte, mentionne Nabonide. Il y est dit qu'il était atteint, à Teima, d'une « maladie de peau déplaisante » qui ne se trouva guérie que lorsqu'« un Juif lui dit de rendre grâce au Dieu le plus haut ». Ce qui donna à penser que Nabonide envisageait le monothéisme. Sauf que pour lui le Dieu très haut n'était pas le judéen Yahvé, mais son bienfaiteur Nannar/Sîn, dieu lunaire, dont le croissant est devenu le symbole de l'islam. De même, il est peu probable que les racines du monothéisme plongent dans le passé de Nabonide en Arabie.

La présence de Sîn s'estompe des archives mésopotamiennes après la disparition de Nabonide. Des écrits retrouvés à Ougarit, un site « cananéen » de la côte méditerranéenne de Syrie, aujourd'hui Ras Shamra, évoque le dieu de la lune retiré, en compagnie de son épouse, en une oasis à la confluence de deux bras d'eau, « près de la rupture de deux mers ». Parce que je me suis toujours demandé pourquoi la péninsule du Sinaï fut ainsi nommée en honneur de Sîn, tout comme son carrefour central principal le fut en honneur de son



Figure 119

épouse Nikkal (l'endroit porte toujours le nom arabe de Nakhl), j'ai fini par supposer que le couple âgé s'était retiré quelque part sur le rivage de la mer Rouge et le golfe d'Eilat.

Les textes ougaritiques ont appelé le dieu de la lune *EL*, soit simplement « Dieu », précurseur de l'*Allah* de l'islam. Et son symbole de croissant lunaire couronne chaque mosquée musulmane. Comme l'exige la tradition, les mosquées sont flanquées, jusqu'à nos jours, de minarets, images de fusées à plusieurs étages

prêtes pour le lancement (*Fig. 119*).



Le dernier chapitre de la légende de Nabonide coïncida avec l'émergence sur la scène de l'Ancien Monde des **Perses**, appellation donnée à un assemblage hétéroclite de peuples et d'États installés sur le plateau iranien, dont la sumérienne Anshan et le pays d'Élam, comme les Mèdes plus tardifs (qui contribuèrent à la disparition de l'Assyrie).

Au cours du sixième siècle av. J.-C. apparut une tribu que les historiens grecs, compilateurs de leurs faits et gestes, dénommèrent Achéménides. Cette peuplade constituée à la périphérie nord de ces territoires finit par dominer et unifier tous ces groupes jusqu'à devenir un puissant empire. On eut beau les assimiler en termes de race aux « Indo-Européens », leur nom tribal dérive de leur ancêtre *Hakham-Anish*, littéralement « homme sage » en hébreu sémitique, que d'aucuns expliquent par l'influence des exilés juifs issus des dix tribus, assignés dans la région par les Assyriens. Sur le plan religieux, les Perses achéménides semblèrent adopter un panthéon suméro-akkadien, proche de sa déclinaison hurro-mitanienne, étape vers l'aboutissement indo-aryen des Védas en sanscrit (un ensemble de textes que l'on résume pour simplifier en une croyance en un Dieu très haut, ***Ahura-Mazda***, « Vérité et Lumière »).

Le roi achéménide mourut en **560 av. J.-C.** Lui succéda son fils Kurash qui va imprimer sa marque sur les événements historiques à venir sous le nom que nous lui donnons de ***Cyrus***. La Bible le transcrivit en Koresh qu'elle considère comme l'envoyé de Yahvé pour la conquête de Babylone. Il en renversa le roi et rebâtit le temple de Jérusalem. « Je t'ai même appelé par ton nom, je t'ai donné un nom, bien que tu ne me connaissais pas [...] je suis le Dieu d'Israël [...] je t'aiderai [...] bien que tu ne m'as pas connu », déclare le Dieu biblique par la voix du prophète Isaïe (45:4-5).

La fin du roi babylonien fut prédite sur un mode plus dramatique dans le *livre de Daniel*. Daniel, l'un des proscrits judéens arrachés à Babylone, servait à la cour babylonienne de Balthazar lorsque, en plein milieu d'un banquet royal, apparut dans l'air une main qui traça ces mots sur le mur : *MENE MENE TEKEL UPHARSIN*. Abasourdi, tétanisé, le roi en appela à ses magiciens et à ses devins pour déchiffrer l'inscription. En vain. On fit venir en dernier recours Daniel l'exilé, lequel dévoila au roi la signification des mots : Dieu avait placé Babylone dans la balance, l'avait jugée fautive et avait arrêté sa fin. Les Babyloniens périraient sous la main des Perses.

En 539 av. J.-C., Cyrus traversa le Tigre en territoire babylonien, marcha sur Sippar où il se heurta à Nabonide dans sa retraite précipitée. Alors, au prétexte que Marduk en personne l'y avait invité, il pénétra dans Babylone sans livrer de combat. Accueilli par les prêtres

en libérateur des griffes de Nabonide l'hérétique et de son fils honni, Cyrus « saisit les mains de Marduk » en signe d'hommage au dieu. Mais il fit plus : dans l'une de ses toutes premières proclamations, il abrogea la proscription des Judéens, autorisa la reconstruction du temple et ordonna la restitution de tous les objets rituels raflés par Nabuchodonosor.

Les exilés de retour chez eux achevèrent la reconstruction du temple dès lors désigné comme le second temple, sous la conduite d'Ezra et de Néhémie, en 516 av. J.-C., soit soixante-dix ans après la destruction du premier temple, très exactement comme Jérémie l'avait prophétisé. La Bible tenait Cyrus pour une composante des plans de Dieu, un « oint de Yahvé ». Les historiens pensent que Cyrus proclama une amnistie religieuse générale, de quoi autoriser chaque peuple à vénérer n'importe qui. Quant à la foi de Cyrus lui-même, à en juger par le monument qu'il a fait ériger à sa gloire, elle semble l'avoir conduit à se croire chérubin ailé (*Fig. 120*).

Cyrus, auquel certains historiens associent l'épithète « le Grand », rassembla en un vaste empire perse tous les territoires autrefois connus sous les noms de Sumer et Akkad, Mari et Mittani, Hatti et Élam, Babylonie et Assyrie. Il revint à son fils Cambyse (530-522 av. J.-C.) d'étendre l'empire à l'Égypte. Laquelle se



Figure 120

remettait à peine d’une période de confusion dénommée par certains historiens troisième période intermédiaire qui vit régner la désunion, le jeu des chaises musicales entre capitales, la domination des envahisseurs nubiens ou l’absence totale d’autorité centrale. Une Égypte elle aussi plongée dans la confusion religieuse, avec ses

prêtres plus très sûrs de savoir à qui rendre un culte : à telle enseigne que le principal était voué au dieu mort Osiris, que la divinité féminine majeure était Neith, qualifiée de *Mère de Dieu*, et que l'« objet de culte » par excellence était un taureau, le taureau sacré Apis, auquel l'on accordait des funérailles raffinées.

Cambyse ne se signala pas, à l'image de son père, par son zèle religieux, et laissa son peuple adorer qui il voulait. Il aurait même été initié aux secrets du culte neithien, à en croire une *stela* désormais au musée du Vatican, et aurait participé à la cérémonie funèbre d'un taureau Apis.

Cette politique du *laissez-faire*[97]religieux favorisa la paix dans l'empire, mais pas *ad vitam æternam*. Troubles, soulèvements, rébellions sévirent un peu partout. Les relations commerciales, culturelles et religieuses grandissantes entre l'Égypte et la Grèce furent sources de tiraillements importants (l'historien grec Hérodote s'en fit beaucoup l'écho qui écrivit abondamment sur l'Égypte après le voyage qu'il lui consacra vers - 460, soit aux tout débuts de l'« âge d'or » grec). Les Perses ne pouvaient voir d'un bon œil se tisser ces liens, avant tout parce que les mercenaires grecs trempaient dans les soulèvements locaux. En outre, les provinces d'Asie Mineure (la Turquie d'aujourd'hui) revêtaient une importance toute particulière : leur extrémité occidentale formait la façade européenne et grecque de l'Asie et des Perses. Or des colons grecs y

restauraient de vieux comptoirs qu'ils consolidaient. De leur côté, les Perses cherchèrent à tenir en respect les Européens menaçants en s'emparant des îles grecques du voisinage.

Les tensions accumulées se résolurent en guerre ouverte quand les Perses envahirent la péninsule grecque mais furent battus à Marathon en 490 av. J.-C. Une invasion perse par la mer fut contrecarrée par les Grecs dans le détroit de Salamine dix ans plus tard, ce qui n'empêcha pas les escarmouches et les engagements en vue du contrôle de l'Asie Mineure de se poursuivre tout au long d'un nouveau siècle, alors même que les rois de Perse se succédaient et qu'en Grèce Athéniens, Spartiates et Macédoniens bataillaient pour s'assurer la suprématie.

Au cours de ces rixes sur un double front – les Grecs entre eux et contre les Perses –, le soutien des colons grecs d'Asie Mineure se révéla essentiel. Les Macédoniens n'avaient pas plus tôt fait main basse sur la péninsule que leur roi, Philippe II, dépêcha un corps d'armée au détroit de l'Hellespont (aujourd'hui des Dardanelles) pour s'assurer de la loyauté des colonies grecques. En 334 av. J.-C., son successeur, Alexandre (dit « le Grand »), à la tête d'une armée de 15 000 hommes, pénétra en Asie *via* le même passage et se lança dans une grande guerre contre les Perses.

Les victoires époustouflantes d'Alexandre et leurs conséquences, la subordination de l'Ancien Orient à l'Occident (autrement dit aux Grecs), tout cela a été si

moult fois décrit par les historiens, à commencer par ceux qui accompagnaient Alexandre, qu'il n'est pas utile d'y revenir. En revanche, il est très important de se pencher sur les raisons *personnelles* des incursions d'Alexandre en Asie et en Afrique. Car au-delà des causes géopolitiques et économiques intrinsèques de la guerre des Grecs contre les Perses, il s'agissait pour Alexandre d'une quête qui n'appartenait qu'à lui : des rumeurs récurrentes avaient couru à la cour macédonienne selon lesquelles le vrai père d'Alexandre n'était pas le roi Philippe, mais un dieu – égyptien – qui avait « connu » la reine Olympias sous l'apparence d'un homme. L'hypothèse, avec l'aide d'un panthéon grec né des influences d'au-delà de la Méditerranée et dominé (à la manière des douze Sumériens) par les douze Olympiens, qu'un tel dieu ait pu fréquenter la cour de Macédoine n'eut rien de saugrenu, alimentée qu'elle fut par les histoires des dieux (les « mythes »), calques des histoires divines du Proche-Orient. Sur fond de manigances courtisanes où intervenait une jeune maîtresse égyptienne du roi et des querelles conjugales compliquées d'un divorce et d'assassinats, les « rumeurs » avaient tout lieu de se montrer crédibles, en premier lieu pour Alexandre.

Sa visite à l'oracle de Delphes, la Pythie, auprès de laquelle il voulut savoir s'il était vraiment fils d'un dieu et par voie de conséquence immortel, ne fit, pour lui, qu'épaissir le mystère : elle lui enjoignit de chercher

réponse dans un site sacré en Égypte. À peine les Perses furent-ils défaits au cours d'une première bataille qu'Alexandre renonça à les poursuivre, abandonna le gros de son armée pour se précipiter à l'oasis de Siwa, en Égypte. Où les prêtres s'empressèrent de lui confirmer qu'il était un demi-dieu, fils du dieu-bélier Amon. En guise de célébration, Alexandre fit frapper des pièces d'argent à son image, coiffé de cornes de bélier (*Fig. 121*). Mais était-il immortel ? Son historien de campagne militaire, Callisthène, et d'autres avec lui, ont bien documenté la reprise de la guerre et les conquêtes alexandrines, il n'empêche que sa quête personnelle d'immortalité nous est surtout connue par des sources réputées provenir du pseudo-Callisthène, le *Roman d'Alexandre*, mélange de faits embellis par la légende. J'ai donné le détail, dans *L'Escalier céleste*[98], que les prêtres égyptiens dirigèrent Alexandre vers Thèbes, de Siwa. C'est là, sur le rivage occidental du Nil, qu'il put prendre connaissance des inscriptions gravées dans le temple funéraire de la reine Hatchepsout par lesquelles elle allègue avoir été conçue par le dieu Amon venu s'accoupler avec sa mère sous les traits du roi son mari : strictement l'histoire de la conception semi-divine d'Alexandre. Au cœur du grand temple de Râ-Amon à Thèbes, dans le saint des saints, Alexandre reçut la couronne de pharaon. Alors, respectueux des consignes données à Siwa, il s'enfonça dans des passages souterrains de la péninsule du Sinaï pour aboutir auprès

d'Amon-Râ, *alias* Marduk, à Babylone. Il reprit les affrontements contre les Perses pour atteindre Babylone en 331 av. J.-C. où il entra sur son chariot de guerre.



Figure 121

Au quartier sacré, il se précipita vers l'Esagil, le temple ziggourat, dans l'intention de saisir les mains de Marduk, à l'image des conquérants qui l'avaient précédé. ***Mais le grand dieu n'était plus***.

Les pseudo-sources rapportent qu'Alexandre vit le dieu couché en un cercueil d'or, le corps immergé (préservé ?) dans des huiles spéciales. Légende ou vérité, le fait est que ***Marduk n'était plus de ce monde*** et que sa ziggourat l'Esagil fut partout, sans exception, présentée comme sa **tombe** par les historiens patentés qui se succédèrent.

Selon Diodore de Sicile (premier siècle avant notre

ère), dont la *Bibliotheca historica* est réputée avoir été compilée à partir de sources fiables, « des savants désignés sous l'appellation de Chaldéens, qui s'étaient forgés une réputation hors pair en astrologie et étaient passés experts dans l'art de la prédiction des choses à venir par une pratique fondée sur des observations très anciennes », avertirent Alexandre qu'il mourrait à Babylone, mais « qu'il pourrait échapper au danger s'il relevait ***la tombe de Bel*** détruite par les Perses (Livre XVII, 112.1). Alexandre en fin de compte entra dans la cité, mais n'eut ni le temps ni les moyens de procéder aux réparations. Il finit par mourir à Babylone en 323 av. J.-C..

Au premier siècle avant notre ère, l'historien et géographe Strabon, né dans l'une des villes grecques d'Asie Mineure, décrivit Babylone dans son ouvrage fameux, la *Géographie*. Il y cita son étendue, les « jardins suspendus » – l'une des sept merveilles du monde –, ses grandes bâtisses de briques de terre cuite, bien d'autres choses, et consigna ceci (section 16.I.5, c'est nous qui soulignons) :

« Le Tombeau de Bélus, aujourd'hui détruit, é*tait dans le même cas. Ce monument, qu'on dit avoir été renversé par Xerxès, avait la forme d'une pyramide carrée, faite de briques cuites au feu, et mesurant un stade de hauteur en même temps qu'un stade de côté. Alexandre avait eu l'intention de le rebâtir, mais c'était là un travail immense, et qui eût demandé beaucoup de*

temps, car, rien que pour élever la terrasse qui devait servir à déblayer le terrain, il fallut faire travailler dix mille ouvriers pendant deux mois. Alexandre ne put donc pas achever le travail commencé[99] […] »

À en croire cette source, la **tombe** de *Bel*/Marduk fut détruite par Xerxès, roi perse (et monarque de Babylone) de 486 à 465 av. J.-C. Strabon, en son livre 5, avait déjà expliqué que *Bel* était couché en son cercueil quand Xerxès décida de la destruction du temple, en 482 av. J.-C. Par conséquent, Marduk était mort peu de temps auparavant (les assyriologues allemands de premier plan réunis à l'Université de Iéna en 1922 étaient convenus que Marduk était déjà enseveli en - 484). Le fils de Marduk, Nabu, disparut lui aussi des pages de l'histoire à peu près à la même époque. ***C'est ainsi que prit fin, fin des plus humaines, l'aventure des dieux qui fabriquèrent l'histoire sur la planète Terre.***

Fin qui survint au moment où l'ère du Bélier touchait à son extrémité : là non plus, ce ne pouvait être une coïncidence.

Avec la mort de Marduk et l'évanouissement de Nabu, tous les grands dieux anunnaki qui dominèrent la Terre avaient disparu. Avec la mort d'Alexandre, les demi-dieux authentiques ou allégués qui reliaient l'humanité aux dieux avaient eux aussi disparu. Pour la première fois depuis qu'Adam avait été créé, l'humanité se voyait privée de ses créateurs.

En ces temps d'accablement, cette humanité vit l'espoir renaître à Jérusalem.

L'histoire de Marduk et de son sort final à Babylone avait été étonnamment annoncés dans les prophéties bibliques. Nous avons déjà souligné que Jérémie, en train de prophétiser l'écroulement de Babylone, avait apporté la nuance que son dieu Bel/Marduk n'était condamné qu'à s'« effacer » : il demeurerait, mais jusqu'à ce que l'âge et ses maux ne le conduisent à la caducité et au trépas. Rien d'étonnant si sa prophétie s'avéra.

Mais tout comme Jérémie prédit avec justesse la chute de l'Assyrie, celle de l'Égypte et de Babylone, il assortit ces prédictions de prophéties à travers lesquelles il vit le rétablissement de Sion, la restauration du temple et un « happy end » pour l'ensemble des nations ***à la fin des temps.*** Un avenir, dit-il, que Dieu avait préparé « en son cœur » depuis toujours, un secret révélé à l'humanité (23:20) en un futur fixé à l'avance : ***«Vous comprendrez ceci dans les derniers jours »*** (30:24), et « En ce temps-là, on appellera Jérusalem le trône de Yahvé et toutes les nations s'assembleront vers elle » (3:17).

Isaïe, en son second livre de prophéties (désigné parfois sous le vocable de deutéro-Isaïe), tout en assimilant le dieu de Babylone au « Caché » – sens littéral d'Amon –, dessina l'avenir en ces termes :

Bel *s’agenouille*, **Nébo** *s’abaisse,*
leurs idoles ont été mises sur les bêtes et sur le bétail […]
Ils s’abaissent, ils se courbent ensemble […]
mais eux-mêmes sont partis en captivité.

ISAÏE 46:1-2

Ces prophéties, comme chez Jérémie, recelaient la promesse qu’il serait offert à l’humanité une renaissance, un nouvel espoir. Qu’un temps messianique s’en viendrait où « le loup séjournera avec l’agneau ». Et, dit le prophète, « il arrivera, ***dans les derniers jours*****,** que la montagne de la maison de Yahvé sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines ; et toutes les nations y afflueront ». Ce sera le temps où les nations « forgeront de leurs épées des charrues et de leurs lances, des serpes ; une nation ne lèvera plus l’épée contre l’autre, et on n’apprendra plus la guerre » (Isaïe 2:1-4).

L’affirmation qu’après les vicissitudes, après que les nations auront été jugées pour leurs péchés, une époque de paix et de justice s’installerait, s’exprimait déjà à travers les paroles des premiers prophètes, tout comme ils prédirent que le jour du Seigneur serait un jugement. L’on citera Osée, qui annonça le retour des *enfants d’Israël* [qui] *rechercheront le Seigneur leur Dieu, et David, leur roi* […] ***aux derniers jours***, et Michée, à

l'aide des propres mots d'Isaïe, qui affirma que « dans les derniers jours, il arrivera ». Au plein sens, Michée lui aussi tint pour un prérequis la ***restauration du temple de Dieu à Jérusalem*** *et le royaume universel de Yahvé* ***à travers un descendant de David***, un « passage obligé », déterminé depuis toujours, « ses issues ont été d'ancienneté, depuis l'éternité » (Michée 5:2).

Prévalait ainsi la dualité de deux éléments fondamentaux dans ces prédictions de fin des temps : le premier, le jour du Seigneur, jour de jugement des nations sur terre, serait suivi d'une restauration, d'un renouveau, d'une ère de bien-être dont le point central serait Jérusalem. Le second est l'idée que tout avait été arrêté depuis le début, que la fin avait déjà été pensée par Dieu dès l'origine. En vérité, l'on trouve ce concept de fin d'une époque dès les premiers chapitres de la Bible. Un temps qui verrait la course des choses suspendue – en quelque sorte la préfiguration de l'idée moderne de « fin de l'histoire » – et le commencement d'une ère nouvelle (l'on serait tenté d'écrire le *new age*), d'un cycle nouveau (annoncé !).

L'expression en hébreu *Acharit Hayamim* (parfois rendue par « derniers jours » mais plus justement par « fin des temps ») apparaît déjà dans la *Genèse* (chapitre 49). Jacob mourant avait rassemblé ses fils pour leur dire : « Assemblez-vous, afin que je puisse vous dire ce qui vous arrivera **aux derniers jours**. » Ces paroles

suivies de prédictions détaillées, que bon nombre d'exégètes associent aux douze maisons du zodiaque, présupposent que les prophéties reposent sur une connaissance anticipée du fil des événements. De même, dans le *Deutéronome* (chapitre 4), Moïse, à l'orée de sa mort, passa en revue l'héritage divin d'Israël et son devenir, puis conseilla son peuple par ces mots : « Quand tu seras dans la tribulation et que toutes ces choses te seront arrivées, **dans les derniers jours**, si tu te tournes vers Yahvé ton Dieu, [...] sois obéissant à sa voix. »

L'insistance répétée portée à la mission de Jérusalem et au caractère essentiel du mont du Temple décrit comme le phare vers lequel toutes les nations devront converger dépasse l'intention théologique et morale. Une raison des plus concrètes la commande : il fallait que le site fût prêt pour le retour du *Kavod* de Yahvé – le mot même cité dans l'*Exode* puis par Ézéchiel pour décrire le véhicule céleste de Dieu ! Le *Kavod* sera enchâssé dans le temple reconstruit, « et en ce lieu je donnerai la paix, [...] La *gloire* [le *Kavod*] de cette dernière maison sera plus grande que la première », inspira-t-on au prophète Aggée. Il est lourd de sens que le *Kavod* en route pour Jérusalem ait été à plusieurs reprises mentionné chez Isaïe en liaison avec l'autre base spatiale, celle du Liban : *c'est de là que le* ***Kavod*** *de Dieu arrivera à Jérusalem*, expriment les versets 35:2 et 60:13[100].

Impossible de ne pas en conclure qu'un retour du divin était attendu à la fin des temps. Mais quand fallait-il attendre la fin des temps ?

La question – à laquelle nous allons proposer notre propre réponse – n'a rien de nouveau puisqu'elle a déjà été posée dans l'Antiquité, entre autres par les prophètes mêmes qui avaient évoqué la fin des temps.

La prophétie d'Isaïe qui porte sur le jour où « il arrivera qu'on sonnera de la grande trompette », que les nations se rassembleront et « adoreront Yahvé, au saint mont, à Jérusalem » se caractérisa par l'aveu que, faute de précisions et de repères temporels, personne ne pouvait la comprendre. « Car précepte doit être sur précepte, précepte sur précepte, ligne sur ligne, ligne sur ligne, un peu ici, et un peu là », voilà la manière dont Isaïe formulait sa plainte à Dieu (28:10). Quelle que fut la réponse qui lui fut faite, il reçut l'ordre de sceller et de dissimuler le document. Par trois fois, Isaïe changea le mot qui signifie « lettres » dans une écriture – *Otioth* ñ en *Ototh*, dont le sens est « signes oraculaires ». Il donna prise, ce faisant, au soupçon d'existence d'une sorte de **« Code de la Bible »** qui cèlerait la compréhension du plan divin jusqu'à la date propice. Une allusion à un tel code secret pourrait avoir été glissée dans ce passage : le prophète demandait à Dieu – présenté comme « le Créateur des lettres » – de montrer « les choses qui doivent arriver ensuite » (41:23).

Le prophète Sophonie (dont le nom même

signifiait « crypté par Yahvé ») a transmis le message en provenance de Dieu selon lequel il arrivera, au temps du rassemblement des nations, qu'Il « retournera au peuple un langage pur [clair] ». Mais la formule revenait à dire « vous saurez quand sera venu le temps de parler ».

Il ne faut dès lors guère s'étonner si, au fil de son dernier livre prophétique, la Bible ne traita presque exclusivement que de la question « QUAND » : quand surviendra la fin des temps ? Ce dernier livre, c'est celui de *Daniel*, ce même Daniel qui déchiffra (avec succès) pour Balthazar l'écrit sur le mur. Après quoi, Daniel commença à être habité de rêves prémonitoires et de visions apocalyptiques du futur au cours desquelles l' « Ancien des jours » et ses archanges tenaient le rôle majeur. Dérouté, Daniel implora les anges en quête d'explications. Les réponses prirent la forme de prédictions des événements à venir qui surviendraient à la fin des temps ou qui y menaient. Et quand ? demanda Daniel. Les réponses avaient beau sembler précises, elles ne faisaient qu'accumuler énigmes sur casse-tête.

Dans un cas, un ange répondit qu'une période, au cours des événements à venir, un temps pendant lequel « un roi différent des premiers [...] pensera à changer les temps et les lois » durera « *jusqu'à un temps, des temps et une moitié de temps* » (7:25). C'est seulement après que s'établira le temps messianique promis, quand « le royaume, et la domination, et la grandeur du royaume [qui sont] sous le ciel entier seront donnés au peuple des

saints du Très-Haut » (7:27). En une autre circonstance, l'ange qui lui répond lui dit[101] : « Soixante-dix semaines sont déterminées sur ton peuple et sur ta ville pour terminer la transgression [...] et pour sceller [...] la prophétie » (9:24). Et une fois encore qu'« après les soixantedeux semaines, [le] Messie sera retranché, et [...] le peuple du prince qui viendra détruira la ville [...] et sa fin sera avec débordement[102]... » (9:26).

En quête d'une réponse plus claire, Daniel finit par demander à un messager divin de s'exprimer simplement : « Quelle sera l'issue de ces choses ? » À nouveau, il reçut la réponse énigmatique que la fin interviendra après ***«un temps, des temps et une moitié [de temps] »*** (12:7). Mais que voulait donc dire ce « temps, des temps et une moitié de temps », que signifiaient ces « soixante-dix semaines » ?

« Et moi j'entendis, mais je ne compris pas », écrit Daniel en son livre. « Et je dis : Ô mon seigneur, quelle sera l'issue de ces choses ? » L'ange au langage chiffré repartit de plus belle : « Depuis le temps où sera ôté le sacrifice journalier et où l'abomination qui désole sera en place, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Béni est celui qui attend, et qui parvient jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours. » (12:8-12). Ce message passé, l'ange qui avait appelé auparavant Daniel « Fils de l'homme » lui dit : « Mais toi, va ton chemin jusqu'à la fin ; néanmoins tu te reposeras, et tu tiendras debout dans ton lot, à la fin des jours. »

À la suite de Daniel, des générations d'exégètes, de savants et de théologiens, d'astrologues et même d'astronomes – au rang desquels l'illustre Isaac Newton – entonnèrent eux aussi l'antienne « nous entendons, mais ne comprenons goutte ». L'énigme ne se limite pas à la compréhension de « temps, des temps et une moitié de temps » et le reste. Elle consiste à savoir à partir de quand le décompte commence (ou commença). L'incertitude prend sa source dans l'idée que les visions symboliques de Daniel que lui expliquent les anges (du style une chèvre qui attaque un bélier, ou deux cornes qui se scindent en quatre avant de se diviser à nouveau) devaient se concrétiser dans un futur lointain : dans une Babylone très éloignée de l'époque de Daniel, au-delà de sa chute prédite, au-delà même de la reconstruction prophétique du temple passé soixante-dix ans. L'extension puis l'écroulement de l'empire perse, l'invasion des Grecs sous la conduite d'Alexandre, jusqu'au partage de sa conquête entre ses successeurs, tous ces événements sont prédits avec une telle justesse que nombre de spécialistes pensent que les prophéties de Daniel appartiennent à la catégorie des « post-événementielles ». Que la partie prophétique du livre a été composée en réalité vers 250 av. J.-C. tout en passant pour l'avoir été trois siècles plus tôt.

L'argument déterminant est l'allusion, au cours de l'une des rencontres avec un ange, du point de départ du décompte, quand « sera ôté le sacrifice [dans le temple] et

où l'abomination qui désole sera en place ». Voilà qui ne peut que se référer aux événements qui survinrent à Jérusalem le 25e jour du mois hébreu de Kislev en **167 av. J.-C.**

La date est dûment consignée puisque c'est alors que « l'abomination qui désole » fut introduite dans le temple. Et qu'elle marqua le début, beaucoup le croient, du commencement de la fin des temps.

Chapitre 15

Jérusalem : le calice disparu

Au vingt et unième siècle avant Jésus-Christ, date de la première utilisation de l'arme nucléaire sur Terre, Abraham reçut la bénédiction du vin et du pain à *Ur-Shalem* au nom du Très-Haut. C'est alors qu'il institua la première religion monothéiste de l'humanité.

Vingt et un siècles plus tard, un fervent continuateur d'Abraham qui venait de célébrer un repas très exceptionnel à *Jérusalem* porta sur son dos une croix – le symbole d'une certaine planète – jusqu'au site d'exécution, et fonda une nouvelle religion monothéiste. Les interrogations sur sa personne n'en finissent pas : qui fut-il vraiment ? Que faisait-il à Jérusalem ? Y fut-il la victime d'un complot ou bien fut-il, lui, l'instigateur du complot ? Et qu'elle fut la nature du calice qui donna naissance aux légendes (et à la quête) du « graal sacré » ?

Au cours de son dernier soir de liberté, il célébra le dîner cérémoniel de la Pâque juive (*Seder* en hébreu) à l'aide de vin et de pain azyme, en compagnie de ses douze disciples. La scène a été immortalisée par quelques-uns des plus grands peintres, mais *La Cène* de Léonard de

Vinci est l’œuvre la plus connue (*Fig. 122*). Vinci s’illustra par ses connaissances scientifiques et ses intuitions théologiques. Ce que sa toile *révèle* a fait l’objet de discussions, de débats, d’analyses contemporaines qui ont davantage épaissi que résolu les énigmes.

La clé du mystère, nous allons le démontrer, se cache dans ce que l’œuvre *ne montre pas*. C’est ce qui manque à l’image qui apporte les réponses aux énigmes irrésolues de l’aventure de Dieu et de l’homme sur terre, et aux aspirations d’un temps messianique.

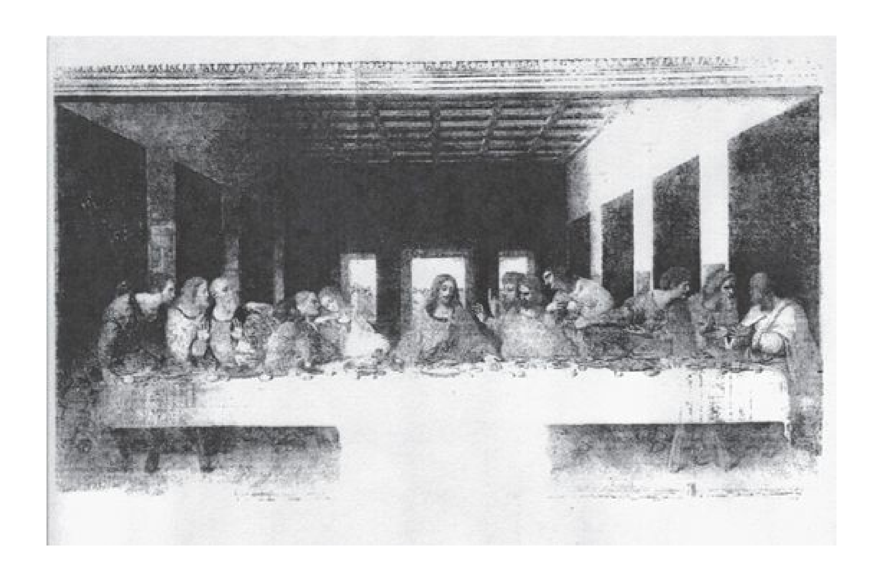


Figure 122

Passé, présent, futur jouent à cache-cache entre les deux événements fondateurs du monothéisme que vingt et un siècles séparent. Axe essentiel entre les deux : Jérusalem. Leur place dans le calendrier les relie, par les prophéties bibliques, à la ***fin des temps.***

Pour comprendre le sens de ce qui survint il y a vingt et un siècles, nous allons devoir remonter le temps jusqu'à Alexandre, lui qui se proclama fils d'un dieu, et qui, pourtant, mourut à Babylone à l'âge de trente-deux ans. Avant cette issue, il parvint à garder le contrôle sur ses généraux en conflit à coups de faveurs, de punitions, jusqu'à des disparitions prématurées (du reste, certains historiens penchent pour une mort par empoisonnement dans le cas même d'Alexandre). À peine mourut-il que son fils de quatre ans et son tuteur, le frère d'Alexandre, furent assassinés. Et ses généraux chicaneurs, comme les commandants locaux, dépecèrent à leur profit l'essentiel des territoires conquis : Ptolémée et ses descendants, installés en Égypte, se rendirent maîtres des possessions africaines alexandrines. Séleucus[103] et ses successeurs régnèrent sur la Syrie, l'Anatolie, la Mésopotamie et sur les lointains territoires d'Asie. La Judée (et Jérusalem), objets de revendications multiples, finirent par se soumettre au royaume ptolémaïque.

Les Ptolémées, qui avaient ourdi le rapatriement du corps d'Alexandre en Égypte pour ses funérailles, se considéraient comme ses héritiers légitimes. Ils poursuivirent à peu près sa politique de tolérance envers

les autres religions. Ils fondèrent la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, et ordonnèrent à un prêtre égyptien du nom de Manéthon de rédiger la préhistoire à caractère divin et l'histoire dynastique de l'Égypte pour l'édification des Grecs (l'archéologie a validé ce que l'on nomme les écrits de Manéthon). L'œuvre persuada les Ptolémées que leur civilisation était la continuité de la culture égyptienne, de quoi se considérer comme les successeurs en droit fil des pharaons. Les savants grecs firent preuve de leur profond intérêt pour la religion et les livres des juifs, au point que les Ptolémées ordonnèrent la traduction de la Bible hébraïque en langue grecque (connue sous l'appellation de *Septante*). Ils autorisèrent la liberté religieuse totale de culte en Judée aux juifs, comme au sein de leurs communautés grandissantes en Égypte.

À l'exemple des Ptolémées, les Séleucides assignèrent à leur tour à un savant parlant le grec, ancien prêtre de Marduk, Bérose, le soin de compiler à leur profit la préhistoire et l'histoire de l'humanité et celle de ses dieux puisées aux sources mésopotamiennes. Un clin d'œil de l'histoire voulut qu'il diligentât ses recherches et rédigeât à partir d'une bibliothèque de tablettes cunéiformes proche d'Harran. C'est à travers ses trois livres (que nous ne connaissons qu'à travers des citations tronquées dans les écrits d'autres auteurs antiques) que le monde occidental de la Grèce et de Rome apprit l'existence des Anunnaki et de leur venue sur Terre, celle des temps antédiluviens, la création de l'homme

« sage[104]», le Déluge et ce qui s'ensuivit. Ce fut donc grâce à Bérose (plus tard recoupé par la découverte et le déchiffrement des tablettes cunéiformes) que fut connue pour la première fois l'« année » des dieux de 3 600 « saros ».

En 200 av. J.-C., les Séleucides violèrent la frontière des Ptolémées et s'emparèrent de la Judée. Comme en d'autres circonstances, les historiens ont recherché les raisons géopolitiques et économiques d'une telle guerre, en négligeant ses implications messiano-religieuses. Glissée dans le récit du Déluge, une information de la part de Bérose se révéla précieuse : Ea/Enki donna instruction à Ziusudra (le « Noé » sumérien) de « préserver tous les écrits disponibles à Sippar, la cité de Shamash » aux fins d'une exhumation postdiluvienne. Raisons : ces écrits ***«traitaient des commencements, de la continuité et des fins »***.

À en croire Bérose, le monde subit des cataclysmes périodiques qu'il associa aux ères zodiacales. Celle dans laquelle il vivait avait commencé 1 920 années avant le règne séleucide (312 av. J.-C.). D'où l'origine de l'ère du Bélier en 2232 avant notre ère, destinée à une fin rapide, en dépit d'une durée arithmétique totale assurée (2232 - 2160 = 122 av. J.-C.).

Les archives semblent montrer que les rois séleucides, en rapprochant ces calculs du retour qui n'avait pas été au rendezvous, furent saisis par l'urgence de sa préparation. Débuta une frénésie de reconstruction

des temples effondrés de Sumer et Akkad, à commencer par l'E.ANNA – « Demeure d'Anu » – d'Uruk. Le site de l'atterrissage du Liban, qu'ils avaient rebaptisé Héliopolis – Cité du dieu soleil –, se vit à nouveau consacré par l'érection d'un temple voué à Zeus. D'où notre conclusion: ce qui a motivé la campagne militaire d'appropriation de la Judée fut l'urgence parallèle de préparer le site spatial de Jérusalem en vue du retour. ***La façon gréco-séleucide de préparer la réapparition des dieux.***

À la différence des Ptolémées, les monarques séleucides étaient bien décidés à imposer la culture et la religion hellènes sur leurs territoires. La rupture fut plus grandement ressentie à Jérusalem où, brutalement, des troupes étrangères prirent leurs quartiers et où l'autorité du clergé du temple fut réduite à la portion congrue. Avec imposition en force de la culture et des modes de vie grecs. Les noms mêmes durent subir le changement, en premier lieu celui du grand prêtre Joshua devenu Jason. Des lois civiles contrôlèrent la citoyenneté juive dans Jérusalem. On leva des impôts pour l'enseignement de l'athlétisme et de la lutte aux lieu et place de celui de la *Torah*. Et hors la ville, les autorités furent tenues de bâtir des chapelles dédiées aux divinités grecques que des soldats détachés forcèrent à vénérer.

En 169 av. J.-C., le roi séleucide d'alors, Antiochos IV (qui s'adjoignit l'épithète d'Épiphane) se rendit à Jérusalem. Rien à voir avec une visite de courtoisie. Au

mépris de la sacralité du temple, il pénétra dans le saint des saints. Il ordonna la confiscation des objets d'or rituels, un gouverneur grec fut nommé à la tête de la cité et l'on flanqua le temple d'une caserne permanente de soldats étrangers. De retour dans sa capitale syrienne, Antiochos proclama le culte obligatoire des dieux grecs dans tout le pays. En Judée, furent spécifiquement interdits le sabbat et la circoncision. Conformément au décret, le temple de Jérusalem fut dédié à Zeus. Et en -167, au 25e jour du mois hébreu de Kislev – ***l'équivalent de notre 25 décembre*** – une idole, une statue à l'effigie de Zeus, « Seigneur du Ciel », fut installée au temple par des militaires syriano-grecs, le grand autel fut modifié et reçut des sacrifices destinés à Zeus. Plus grand sacrilège eût été impossible.

Un soulèvement juif était inévitable. Mené par un prêtre nommé Matthias, ou Matthatias[105], avec ses cinq fils, il est qualifié de révolte asmonéenne ou maccabéenne, entamée dans l'espace rural. Rapidement, le soulèvement déborda les garnisons grecques. Quand les Grecs dépêchèrent des renforts, la révolte se généralisa à tout le pays. La férocité et le zèle religieux compensaient chez les Maccabées l'infériorité numérique et le manque d'armes. Les événements, rapportés dans *le livre des Maccabées* (et par des historiens ultérieurs), montrent bien que cette lutte d'une poignée contre un empire puissant était aiguillonnée par un souci de calendrier : *il était impératif que Jérusalem fût reprise,*

que le temple fût purifié et dédié de nouveau à Yahvé avant une date limite. Les Maccabées manœuvrèrent en 164 av. J.-C. pour se rendre maîtres à nouveau du mont du Temple. Ils purifièrent le temple et la flamme sacrée fut ranimée cette année-là. La victoire finale que traduisirent le complet contrôle de Jérusalem et la restauration de l'indépendance juive intervint en **160 av. J.-C.** Cette victoire et la réinauguration du temple font toujours l'objet, de la part des juifs, d'une célébration qui prend la forme des fêtes de *Hanoucca* (« réinauguration »), le 25e jour de Kislev.

La succession et le calendrier de ces événements apparaissent liés aux prophéties de la fin des temps. Parmi toutes ces prophéties, nous l'avons vu, celles qui présentent des indices chiffrés spécifiques sur l'ultime devenir, la fin des temps, furent transmises à Daniel par les anges. Elles manquent de clarté dans la mesure où le décompte fut exprimé de façon énigmatique soit dans une unité dénommée « temps », soit en « semaines sur une année », voire en nombre de jours. C'est peut-être selon ce dernier critère que l'une des prophéties révèle quand le décompte commence vraiment, si bien que l'on doit pouvoir savoir à quelle finalité elle correspond. Dans ce cas particulier, le décompte devait commencer à partir du jour où « sera ôté le sacrifice [dans le temple] et où l'abomination qui désole sera en place » dans le temple de Jérusalem. Or nous avons établi que cet acte inqualifiable concerne un jour de l'année -167.

Gardons en tête la succession de ces événements. Le décompte des jours livré à Daniel doit bien s'appliquer aux péripéties qui ont affecté le temple : sa profanation en -167 (quand « sera ôté le sacrifice [dans le temple] et où l'abomination qui désole sera en place »), la purification du temple en -164 (après « mille deux cent quatre-vingt-dix jours »), enfin la libération totale de Jérusalem en -160 (« Bénis est celui qui attend, et qui parvient jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours »). Le nombre des jours, 1 290 et 1 335, correspond en gros à l'amplitude des événements au temple.

En accord avec les prophéties du *livre de Daniel*, c'est à ce moment-là que l'horloge de la fin des temps commença à faire entendre son tic-tac.



L'impérative reconquête de la ville tout entière et la nécessité de chasser les soldats non circoncis du mont du Temple en 160 av. J.-C. constituent un autre indice. Nous avons usé de la datation universelle « av. J.-C. » et « apr. J.-C. » pour situer les événements. Bien évidemment, les peuples de cette lointaine histoire ne pouvaient en passer par un repère temporel fondé sur un calendrier chrétien à *venir*. Ils ne le firent donc pas. Le calendrier hébreu, nous l'avons dit déjà, fut institué à Nippur en 3760 av. J.-C. : selon ce calendrier, ***ce qui***

pour nous est 160 av. J.-C. fut justement l'année 3600 !

Vous savez désormais, lecteur, que 3 600 correspondait à un saros. Soit la période orbitale mathématiquement propre à Nibiru. Même si la planète avait fait son apparition quatre cents ans plus tôt, la survenue de l'année du saros – 3 600, ***accomplissement d'une année divine*** – revêtait forcément une signification. À ceux pour lesquels les prophéties bibliques du retour du *Kavod* de Yahvé en Son mont du Temple correspondait à des arrêts divins intangibles, l'année que nous chiffrons « 160 av. J.-C. » revêtait le caractère d'un instant crucial de vérité : quelle que soit la position de la planète dans le ciel, Dieu avait promis de revenir dans Son temple, donc le temple devait se voir purifier et préparer à cette fin.

Le *livre des Jubilés* montre que la fuite des années selon le calendrier nippurien/hébreu n'était en rien perdue de vue au cours de ces périodes mouvementées. Ce texte apocryphe a sans doute été composé en hébreu, à Jérusalem, dans les années qui ont suivi la révolte maccabéenne (il n'est plus lisible qu'à travers ses traductions grecque, latine, syriaque, éthiopienne et slave). Il retrace l'histoire du peuple juif à partir de l'exode en usant de l'unité temporelle des jubilés, celle des 50 ans instituée par Yahvé sur le mont Sinaï, *cf.* chapitre IX). Il a été en outre à l'origine d'un décompte calendérique historique qui prit le nom depuis d'**Annu**

Mundi en latin – année du monde, AM – dont l'origine correspond à l'année 3760 av. J.-C. Les savants (tel le Révérend R. H. Charles, dans son interprétation en anglais du livre) convertirent ce « jubilé des années » et leurs « semaines » en un décompte dit Anno Mundi.

L'on peut être certain qu'un tel calendrier fut conservé dans tout le Proche-Orient ancien, et qu'il servit à fixer la survenue des événements : il suffit de vérifier quelques dates clés des précédents chapitres (souvent en caractères **gras**). Choisissons quelques événements fondamentaux. Voilà ce qui apparaît quand l'« avant Jésus-Christ » (av. J.-C.) est converti en calendrier nippurien (c. n.) :

Av. J.-C.	c. n.	ÉVÉNEMENT
3760	0	Civilisation sumérienne. Naissance du calendrier de Nippur.
3460	300	L'épisode de la tour de Babel.
2860	900	Le Taureau du Ciel est terrassé par Gilgamesh.
2360	1400	Sargon : début de l'ère Akkad.
2160	1600	Première période intermédiaire égyptienne. Ère de Ninurta (Gudéa bâtit le « temple-des-Cinquante »).
2060	1700	Nabu fédère les partisans de Marduk. Abraham gagne Canaan. Guerre des Rois.
1960	**1800**	Temple Esagil de Marduk à Babylone.
1760	2000	Hammourabi renforce la suprématie mardukienne.
1560	2200	Nouvelle dynastie (Moyen Empire) en Égypte. Début du nouveau pouvoir (« kassite ») à Babylone.
1460	2300	Émergence d'Ansham, d'Élam et du Mitanni contre Babylone. Moïse au Sinaï, épisode du « buisson ardent ».
960	2800	Naissance de l'empire néo-assyrien. La fête Akitu est restaurée à Babylone.
860	2900	Assurbanipal arbore le symbole de la croix.
760	**3000**	La prophétie à Jérusalem commence avec Amos.
560	3200	Les dieux anunnaki bouclent leur départ. Les Perses rivalisent avec Babylone. Cyrus.
460	3300	Âge d'or grec. Hérodote séjourne en Égypte.
160	**3600**	Les Maccabées délivrent Jérusalem. Le temple est réinauguré.

Un lecteur impatient aura du mal à attendre l'intitulé des autres dates :

60	3700	**Les Romains bâtissent le temple dédié à Jupiter à Baalbeck. Occupation de Jérusalem.**
0	**3760**	**Jésus de Nazareth.**

Début du décompte en « apr. J.-C. ».

Le siècle et demi qui s'est écoulé entre la libération macabéenne de Jérusalem et les péripéties liées à l'arrivée de Jésus sur le théâtre des opérations aura été le plus mouvementé de l'histoire de l'Ancien Monde et du peuple juif en particulier.

Cette période critique dont les retombées sont actuelles s'ouvrit dans un climat de jubilation difficilement compréhensible. Pour la première fois depuis des siècles, les Juifs étaient de nouveau les maîtres absolus de leur capital sacré et de leur temple béni, libres de choisir leurs rois et leurs grands prêtres. Guerres ou pas aux frontières, ces limites territoriales s'étendaient désormais bien au-delà de la vieille unité territoriale du temps de David. L'établissement d'un État juif indépendant, capitale Jérusalem, sous régime asmonéen, constituait un acquis triomphal à tout point de vue, sauf un : le retour du *Kavod* de Yahvé, à la fin des temps, n'avait pas eu lieu.

Et pourtant, le décompte des jours depuis l'abomination n'avait apparemment pas souffert d'erreur. Le temps de l'accomplissement n'était-il pas proche ? se demandaient tant de gens. On dut se rendre à l'évidence : les énigmes des autres décomptes de Daniel, en « années» et en « semaines d'années », en « un temps, des temps», etc. attendaient leur déchiffrement.

Les pistes tenaient aux passages prophétiques du *livre de Daniel* qui évoquaient la montée et la chute de royaumes *futurs après* Babylone, la Perse et l'Égypte, royaumes codés en « du Sud », « du Nord », quand ce n'était pas ce « Kittim » marin. Et des royaumes en train de se déchirer, de se combattre, de « dresser les tabernacles de [leurs] palais entre les mers » (Daniel 11:45). Autant d'entités à venir tout aussi cryptées sous

forme d'animaux divers (un bélier, une chèvre, un lion, et *tutti quanti*) dont les successeurs, désignés par le vocable « cornes », allaient à leur tour se scinder et entrer en guerre les uns contre les autres. Quelles étaient-elles, ces nations à venir, et de quelles guerres était-il question ?

Le prophète Ézéchiel aussi avait évoqué la perspective de grandes batailles, entre le Nord et le Sud, entre un Gog non identifié et son ennemi Magog. Et les gens de se demander si les royaumes ainsi prophétisés étaient apparus déjà sur la scène du monde : la Grèce d'Alexandre, les Séleucides, les Ptolémées ? Était-ce eux, les cibles des prophéties, ou bien d'autres entités à venir dans un avenir encore plus lointain ?

L'inquiétude théologique battait son plein : l'espérance de l'arrivée au temple du *Kavod* sous la forme d'un appareil physique correspondait-elle à une interprétation juste des prophéties ? À moins que la venue attendue ne fût que symbolique, de nature impalpable, une *présence spirituelle* ? Attendait-on quelque chose des gens pour que l'événement survînt, ou bien l'événement, quel qu'il fût, surviendrait-il quoi qu'il arrive ? Les dirigeants de la communauté juive balançaient entre les Pharisiens fervents et attachés à la lettre des textes et les Sadducéens plus libéraux, davantage tournés vers une vision internationale des choses, conscients de l'importance d'une diaspora juive déjà bien réelle de l'Égypte à l'Anatolie et à la Mésopotamie. Dans les interstices de ces deux courants

majeurs, de petites sectes, parfois regroupées en communautés fermées sur elles-mêmes, apparurent. La plus connue fut celle des Esséniens (auteurs des bien connus manuscrits de la mer Morte), retirés à Qumran.

Dans le panorama des tentatives de décryptage des prophéties, une puissance nouvelle se faisait jour, **Rome**. Victorieux dans bon nombre d'affrontements contre les Grecs, les Romains contrôlaient la Méditerranée et ils commencèrent à s'impliquer dans les affaires de l'Égypte ptolémaïque et du Levant séleucide (y compris la Judée). Dans le sillage des ambassadeurs impériaux, ne tardèrent pas à s'en venir les armées. Vers 60 av. J.-C., les Romains, sous l'autorité de Pompée, occupèrent Jérusalem. En route, comme Alexandre avant lui, il accomplit un détour pour rejoindre Héliopolis (*alias* Baalbeck) et offrir des sacrifices à Jupiter. S'ensuivit l'érection, sur les vieux blocs de pierre colossaux, du plus grand temple de l'empire romain dédié à Jupiter (*Fig. 123*). Une inscription commémorative sur place rappelle que l'empereur Néron visita l'endroit en 60, ce qui semble indiquer que le temple romain existait déjà à cette époque.

L'agitation politique et religieuse de l'époque trouva à s'exprimer dans une prolifération d'écrits à la fois historiques et prophétiques, qu'illustrent le *livre des Jubilés*, le *livre d'Hénoch*, les *Testaments des douze patriarches* et l'*Assomption de Moïse* (et d'autres, rassemblés sous l'intitulé *Apocryphes* ou *Pseudo-*

épigraphes). La constante qui les traverse répond à la

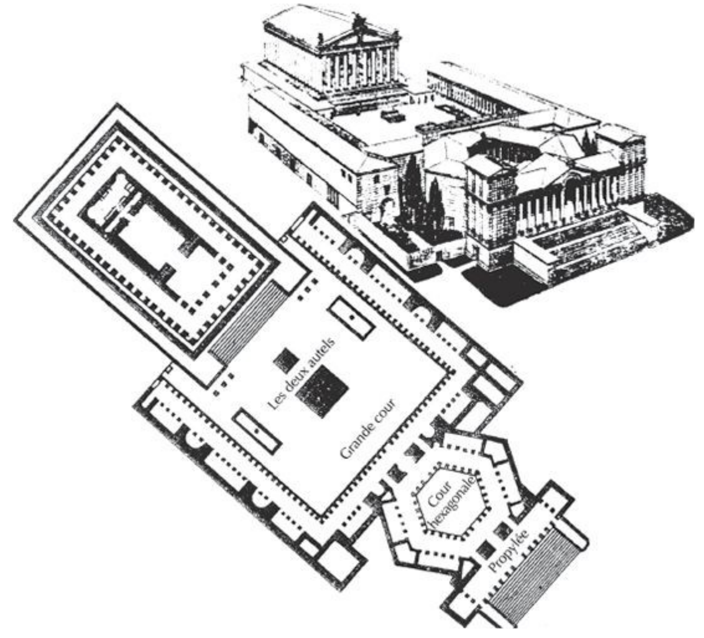


Figure 123

croyance que l'histoire est cyclique, que tout a déjà été prédit, que la fin des temps, période de bouleversements, ne traduit pas seulement la fin d'un cycle historique, mais le commencement d'un nouveau, et que ces « temps de zapping » (pour oser une expression des plus modernes) se traduiront par la venue de l'**« oint »** – *Mashi'ach* en hébreu (transcrit par *Chrystos* en grec et donc par Messie ou Christ en français).



L’onction d’un roi nouvellement investi à l’aide d’une huile sacerdotale était une pratique courante dans l’Ancien Monde, au moins depuis l’époque de Sargon. La Bible y voyait une action de consécration envers Dieu de toute éternité, mais elle acquit ses lettres de noblesse quand le prêtre Samuel, le gardien de l’arche d’alliance, appela David, fils de Jessé, le proclama roi par la grâce de Dieu,

« prit la corne d’huile, et l’oignit au milieu de ses frères et l’Esprit du Seigneur vint sur David depuis ce jour-là ».

1 SAMUEL 16:13

À Jérusalem, les pratiquants fervents qui avaient étudié chaque prophétie et le moindre énoncé prophétique trouvèrent des allusions récurrentes à ***David l’oint de Dieu***, et le vœu divin que son trône sera rétabli à Jérusalem de par « sa semence » – autrement dit par un descendant de la maison de David – ***«dans les temps à venir »***. C’est sur le « trône de David » que prendront place à Jérusalem les futurs rois, nécessairement de la maison de David. Quand tout sera consommé, rois et princes de la Terre afflueront à Jérusalem au nom de la justice, de la paix et de la lettre divine. « Une promesse pour l’éternité », selon le vœu de Dieu, une alliance de Dieu « pour toutes les générations». L’universalité de cette volonté est attestée chez Isaïe, 16:5 et 22:22. Chez Jérémie, 17:25, 23:5 et 30:3. Chez Amos,

9:11. Chez Habakkuk, 3:13. Chez Zacharie, 12:8. Dans *Psaumes*, 18:50, 89:4, 132:10, 132:17, et l'on pourrait allonger la liste.

Ce sont des paroles fortes, elles prônent incontestablement l'alliance messianique ***avec la maison de David***, mais elles témoignent de contenus explosifs qui ont pratiquement piloté la précipitation des événements à Jérusalem. Au cœur de ces péripéties, les écrits du **prophète Élie**.

Élie, surnommé le Tishbite d'après le nom de sa ville, dans la région de Galaad[106], fut un prophète biblique énergique du royaume d'Israël (après la séparation d'avec la Judée), au neuvième siècle av. J.-C., sous le règne du roi Achab et de sa femme cananéenne, la reine Jézabel. Fidèle à son nom hébreu d'*Eli-Yahu* (« Yahvé est mon Dieu »), il entra en conflit permanent avec les prêtres et les « porte-parole » du dieu cananéen Baal (« le Seigneur »), dont Jézabel était le prosélyte. Au sortir d'une période de retraite solitaire en un endroit caché près du Jourdain où il lui fut ordonné de devenir un « homme de Dieu », il reçut un « manteau de crin » vecteur de pouvoirs magiques, et se montra capable de réaliser des miracles au nom de Dieu. Le premier chroniqué (1 *Rois* chapitre 17) consista à assurer la nourriture à une veuve toute sa vie à partir d'un peu de farine et d'un fond d'huile. Puis il ramena à la vie le fils de cette femme, qui avait été terrassé par une maladie foudroyante. En compétition avec des prophètes de Baal sur le mont Carmel, il parvint

à tirer le feu du ciel. Il fut le seul Israélite dans la Bible à revenir au mont Sinaï après l'exode : alors qu'il s'était échappé pour protéger sa vie menacée par la colère de Jézabel et des prêtres de Baal, un ange du Seigneur l'avait abrité dans une grotte du mont.

Les Écritures disent à son propos qu'il ne connut pas la mort car enlevé au Ciel dans un tourbillon pour rejoindre Dieu. Son ascension, rapportée avec moult détails dans 2 *Rois* chapitre 2, ne prit pas l'allure d'un accident inattendu. Au contraire, il s'est agi d'une manœuvre bien préparée, en un lieu et une date transmis par avance à Élie.

Le lieu ? La vallée du Jourdain, sur la rive est du fleuve. À l'heure dite, ses disciples l'accompagnèrent, menés par un certain Élisée. Il fit étape à Gilgal (là où Yahvé prodigua des miracles pour les Israélites que commandait Josué) où il tenta de persuader ses compagnons de ne pas aller plus avant. Mais ils finirent par le suivre à Béthel. Il eut beau leur demander de rester sur place, de le laisser traverser seul le fleuve, ils ne le lâchèrent pas jusqu'à sa destination, Jéricho, tout en harcelant Élisée tout le long du parcours de la question de savoir : « Sais-tu que le Seigneur enlèvera ton maître d'au-dessus de ta tête aujourd'hui ? »

Sur la rive du Jourdain, Élie roula son manteau miracle et en frappa les eaux, qui se partagèrent pour lui permettre de franchir le fleuve. Ses autres disciples restèrent en retrait. Mais Élisée envers et contre tout

traversa avec Élie pour ne pas le quitter.

> *Et il arriva comme ils continuaient leur chemin et parlaient,*
> *voici qu'apparut un chariot de feu, et des chevaux de feu,*
> *et ils les séparèrent l'un de l'autre.*
> *Et Élie monta au ciel dans un tourbillon.*
> *Et Élisée le vit, et s'écria :*
> *Mon père, mon père, le chariot d'Israël et ses chevaliers.*
> *Et il ne le vit plus* [...]
>
> 2 ROIS 2:11-12

Des fouilles archéologiques menées à Tell Ghassul (le « mont du Prophète »), site de Jordanie qui correspond à la localisation géographique du récit biblique, ont mis au jour des fresques qui représentèrent les « tourbillons » reproduit en figure 103. Il s'agit de l'unique site fouillé avec la bénédiction du Vatican. (Ma recherche des trouvailles, qui en est passée par les musées d'archéologie en Israël et la Jordanie, et qui m'a conduit au final à l'Institut biblique pontifical de Jérusalem[107] qu'administrent les Jésuites – *Fig. 124* – est contée dans *The Earth Chronicles Expéditions*[108].)

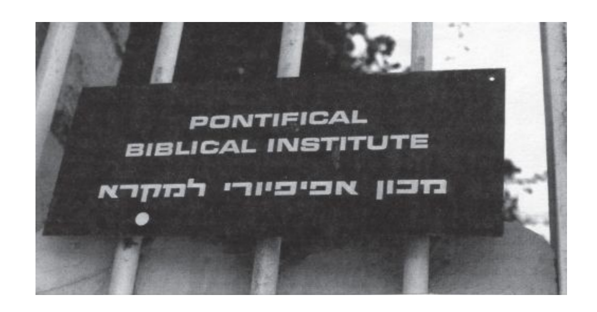


Figure 124

La tradition juive a véhiculé qu'Élie transfiguré reviendra un jour en signe annonciateur de la rédemption finale du peuple d'Israël, ***en héraut du Messie***. Cette tradition figurait déjà au cinquième siècle av. J.-C. dans les écrits du prophète Malachie, le dernier des prophètes bibliques, au sein de son ultime prophétie. Parce que cette même tradition a rapporté que la grotte du Sinaï où l'ange avait caché Élie était celle où Dieu s'était révélé à Moïse, l'on a attendu la réapparition d'Élie au début de la fête de la Pâque, quand l'exode est commémoré. Jusque de nos jours, le *Seder*, ce repas cérémoniel du soir qui ouvre les festivités des sept jours de la Pâque, exige que l'on dispose sur la table une coupe de vin destinée à Élie, qu'il boira à son arrivée. La porte reste ouverte pour l'inviter à entrer et l'on récite un hymne convenu par lequel l'on exprime le souhait qu'il annoncera sous peu « le Messie, fils de David ». C'est l'exact équivalent de l'histoire racontée aux petits chrétiens selon laquelle le père Noël est descendu discrètement dans la cheminée

pour apporter les cadeaux qu'ils découvrent. De la même manière, l'on raconte aux enfants juifs que tout invisible qu'il fût, Élie s'est vraiment coulé dans la pièce pour boire une gorgée de vin. L'usage a voulu que la « coupe d'Élie » soit devenue peu à peu un verre à pied artistement décoré, un calice réservé au seul rituel d'Élie du repas de la Pâque.

La « Cène », dernier repas de Jésus, n'est autre que ce repas si traditionnel de la Pâque.

Quand bien même la Judée conserva-t-elle ce simulacre du choix de son grand prêtre et de son roi, elle devint à tous égards une colonie romaine, d'abord dirigée depuis les quartiers généraux de Syrie, puis par des gouverneurs locaux. Le gouverneur romain, dit le procurateur, s'assurait que les Juifs choisissaient bien pour *Ethnarch* (« chef du conseil juif ») en qualité de grand prêtre du temple le candidat préféré de Rome. Et de la même façon un « roi des Juifs » (non pas « roi de Judée », le pays). De 36 à 4 av. J.-C., le roi fut Hérode, descendant d'Édomites convertis au judaïsme, choisi par deux généraux romains (rendus célèbres par Cléopâtre) : Marc-Antoine et Octave. À Hérode l'on doit des travaux monumentaux, dont l'extension du mont du Temple et la forteresse palatiale de Massada sur la mer Morte. Il fit aussi en sorte de se conformer aux souhaits du gouverneur de par son statut de vassal de Rome *de facto*.

C'est dans une Jérusalem agrandie et embellie par les travaux d'architecture des Asmonéens et des

Hérodiens, encombrée par la foule des pèlerins venus pour la Pâque, qu'arrive Jésus de Nazareth, en 33 (si l'on s'en tient aux datations savantes retenues). Les Juifs ne sont à cette époque autorisés à conserver qu'une seule autorité religieuse, un conseil de soixante-dix aînés, le *Sanhedrin*. Il n'existe alors plus de roi juif. Le territoire, qui n'est plus un État juif mais une province romaine, est gouverné par le procurateur Ponce Pilate, confortablement installé dans la citadelle Antonia, adossée au temple.

Les tensions s'aggravaient entre la population juive et les maîtres romains. Elles se traduisaient par des émeutes à répétition, réprimées dans le sang. Ponce Pilate, qui arriva à Jérusalem en 26, crispa la situation en autorisant les légionnaires romains à entrer dans la ville avec les enseignes à l'aigle *(signa)* et à utiliser leur propre monnaie, les unes et les autres porteuses d'images interdites au sein du temple. Les Juifs rebelles étaient sans pitié condamnés à la crucifixion. Il s'en trouva un tel nombre que l'endroit du supplice reçut l'appellation moqueuse de *Gulgatha*, le mont des crânes, le Golgotha.

Jésus était déjà venu à Jérusalem. « Ses parents allaient à Jérusalem chaque année à la fête de la Pâque. Et quand il eut douze ans, ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume de la fête. Et lorsque les jours [de la fête] furent accomplis, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus s'attarda à Jérusalem. » (Luc 2:41-43) Quand, cette fois, Jésus s'en vint (avec ses disciples), la

situation n’avait rien à voir avec ce que l’on en attendait, rien à voir avec les promesses prophétiques. Les Juifs très pieux – comme Jésus devait l’être – étaient pétris de l’idée de rédemption, du salut par un Messie, que dominait l’alliance singulière et éternelle entre Dieu et la maison de David. Ce qui transparaissait pleinement et avec insistance dans le magnifique *Psaume* 89 (19-29) où Yahvé, que contemplent en vision ses fidèles emplis de foi, s’exprima par ces mots :

J’ai exalté celui-ci, choisi parmi le peuple.
J’ai trouvé David mon serviteur,
je l’ai oint de mon huile sainte […]
Il me criera : “Tu es mon père, mon Dieu
et le roc de mon salut.”
Aussi je ferai de lui mon premier-né,
plus élevé que les rois de la terre.
Je lui garderai ma miséricorde à jamais,
et mon alliance avec lui sera assurée.
Je ferai que sa semence dure à jamais,
et son trône **[sera]** ***comme*** **les jours du Ciel.**

Et si cette référence aux « jours du Ciel » était un signe, un lien entre la venue d’un sauveur et la fin des temps prophétisée ? Et s’il s’agissait du temps pendant lequel les prophéties allaient se réaliser ? C’est en tout cas le moment que choisit Jésus de Nazareth, à Jérusalem en compagnie de ses douze disciples, pour prendre les

choses en mains : si le salut exige l'oint de la maison de David, eh bien, lui, Jésus, serait cet homme !

Son nom hébreu même – *Yehu-shuah* (« Joshua », « Josué ») – signifiait le Sauveur de Yahvé. Quant à l'exigence de l'oint (« Messie ») membre de la maison de David, elle était satisfaite, il en faisait partie : le tout premier verset du Nouveau Testament, tiré de l'é*vangile selon saint Matthieu*, s'énonce ainsi : **« Le livre de la génération de Jésus Christ, le fils de David, le fils d'Abraham. »** Puis, çà et là au détour du Nouveau Testament, nous est livrée la généalogie transgénérationnelle de Jésus : quatorze générations d'Abraham jusqu'à David. Quatorze générations de David jusqu'à l'exil en Babylone. Enfin quatorze générations jusqu'à Jésus. « Bon pour le service », comme l'affirment tous les évangiles.

Lesquels, avec d'autres livres du Nouveau Testament, constituent nos sources pour décrire ce qui advint alors. Nous savons que ces « témoignages oculaires » furent en réalité composés bien après les événements qu'ils relatent. Nous savons que la version codifiée est le fruit de débats menés au cours d'une assemblée convoquée par l'empereur romain Constantin, trois siècles plus tard. Nous savons que les manuscrits « gnostiques », comme ceux qui ont été découverts à Nag Hammadi ou encore l'Évangile de Judas, délivrent des variantes que l'Église s'est estimée autorisée à écarter. Nous savons même, et il s'agit d'un fait indiscutable,

qu'au tout début exista une Église de Jérusalem conduite par le frère de Jésus, réservée strictement aux fidèles juifs, qui fut proprement étouffée par l'Église de Rome, aux mains des Gentils[109]. Pourtant, c'est bien la version « officielle » que nous suivrons, car elle assure en soi la liaison de tout ce qui arriva autour de Jésus avec les siècles et les millénaires écoulés dont nous avons jusqu'ici, dans ce livre, exploré la trame.

Premier point sur lequel l'on peut vraiment lever le doute, si tant est qu'il en existe encore un : Jésus était bien à Jérusalem pour la Pâque, et la « Cène » correspondit au repas rituel du *Seder*. Matthieu (26:2), Marc (14:1) et Luc (22:1) citèrent Jésus s'adressant à ses disciples à leur arrivée à Jérusalem : « Vous savez que dans deux jours c'est la fête de la Pâque (...) » ; « Deux jours plus tard était la fête de la Pâque (...) » ; « Or la fête des pains sans levain, qui est appelée la Pâque, approchait. » Puis les trois évangiles, au cours des mêmes chapitres, établirent que Jésus demanda à ses disciples de se rendre en une certaine demeure où ils seraient à même de célébrer la Pâque, signe du commencement des fêtes.

L'affaire Élie, le héraut du Messie à venir, est l'autre interrogation (Luc 1:17 alla même jusqu'à citer les versets qui le concernent dans Malachie). À en croire les évangiles, ceux qui entendaient parler des miracles accomplis par Jésus, miracles si proches de ceux d'Élie, se sont d'abord demandé si Jésus n'était pas Élie revenu. L'intéressé n'a pas démenti, mais a provoqué ses plus

proches disciples : « Mais *vous*, qui dites-vous que je suis ? Et Pierre répondit, et lui dit : Tu es le Christ » (Marc, 8:28-29).

Dans ce cas, lui fut-il demandé, où est Élie, lui qui devait revenir le premier ? Et Jésus répondit : Oui, c'est certain, mais il s'en est déjà venu.

Et ils l'interrogeaient, disant :

pourquoi les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elias (Élie) vienne tout d'abord ?
Et il répondit et leur dit : il est vrai, Elias (Élie) vient d'abord et restaure toutes choses [...]
Mais je vous dis
qu'Elias (Élie) en effet est venu...

MARC 9:11-13

L'affirmation était audacieuse, elle se prêtait au contrôle de ce qui allait arriver : car si Élie était réellement revenu sur Terre, **« en effet est venu »**, la condition à l'apparition du Messie était ainsi remplie, **il devait donc se montrer au *Seder* et tremper ses lèvres dans sa coupe de vin !**

Comme la tradition l'exigeait, la coupe de vin d'Élie figurait à la table du *Seder* de Jésus et de ses disciples. Le repas de cérémonie est décrit dans Marc, chapitre 14. En sa qualité de servant du *Seder*, Jésus prit

le pain azyme (on dit aujourd'hui *Matzoh*), procéda à la bénédiction, le rompit et le donna à ses disciples. « Et il prit **la coupe** et, après avoir remercié, il la leur donna, et ils en burent tous » (Marc 14:23).

Ainsi est-on certain de l'existence de la coupe d'élie, mais Léonard de Vinci choisit de ne pas la représenter. Sur cette peinture du dernier repas, *La Cène*, forcément inspirée des versets du Nouveau Testament, ***Jésus ne porte pas la coupe essentielle, la table ne porte nulle part la moindre coupe de vin !*** En revanche, il existe **un vide que rien n'explique à la droite de Jésus (*Fig. 125*)**, tandis que sur cette droite le disciple se penche sur le côté, comme s'il faisait place à quelqu'un d'invisible pour qu'il vienne parmi eux :

Le très théologiquement correct Léonard de Vinci avait-il voulu impliquer qu'un Élie caché s'en fut venu par la fenêtre ouverte, derrière Jésus, pour s'emparer de la coupe sur la table ? Élie, comme le sous-tend la toile, revint bel et bien. Le héraut qui annonçait le roi oint de la maison de David était bel et bien là.

De cette façon légitimé, quand Jésus aux arrêts fut amené devant le gouverneur romain qui lui demanda « Es-tu le ***roi des Juifs*** ? Jésus lui dit : Tu le dis » (Matthieu 27:11). La sentence, la mort sur la croix, était inévitable.



Figure 125

Au moment où jésus éleva la coupe de vin et procéda à la bénédiction requise, il dit à ses disciples, selon Marc 14:24, « Ceci est mon sang du nouveau testament (...) » *Si* ce furent ses paroles exactes, il n'entendit pas signifier par là que l'on devait boire du vin changé en sang, ce qui eût constitué une grave transgression de l'un des interdits les plus stricts du judaïsme depuis les temps les plus anciens, « car le sang est l'âme ». Ce qu'il dit (ou voulut dire), c'est que le sang dans *cette coupe*, la *coupe d'élie*, symbolisait un testament, la confirmation de sa ***lignée***. Et Vinci représenta cette coupe par le tour de force de son absence: elle avait sans doute été ôtée par Élie.

La coupe disparue : l'un des thèmes favoris des poètes au cours des siècles. Les récits se firent légendes : les croisés la cherchèrent, les templiers la trouvèrent. Pour la ramener en Europe... La coupe se fit calice. Le calice symbole du sang royal, le *sang real* du vieux français qui donna *san greal*, le **Graal sacré**.

En Europe ? À moins qu'il n'ait jamais quitté

Jérusalem, après tout ?

Le maintien du joug romain sur les Juifs de Judée au nom d'une répression aggravée aboutit à l'éclatement du soulèvement le plus dangereux pour Rome. Il fallut sept ans à ses plus valeureux généraux et à ses meilleures légions pour venir à bout de la minuscule Judée et rejoindre Jérusalem. En l'an 70, à l'issue d'un siège prolongé et d'empoignades féroces, les Romains enfoncèrent les défenses du temple. Et voilà le général en chef Titus qui ordonna sa mise à feu. La grande révolte juive, en dépit d'une résistance poursuivie sur d'autres théâtres trois ans de plus, avait vécu. Les Romains triomphateurs étaient si contents d'eux qu'ils commémorèrent la victoire par une frappe de monnaies destinées à proclamer à la face du monde que *Judaea Capta*, la Judée était prise. Ils élevèrent à Rome un arc de triomphe où étaient représentés les objets rituels pillés (*Fig. 126*).

Mais au cours des années d'indépendance, la monnaie des Juifs était frappée à chaque millésime de la mention « Année une », « Année deux », etc., « pour la liberté de Sion », et elle représentait en guise de motifs décoratifs les fruits produits de par le pays. **Inexplicablement, les pièces des années deux et trois arboraient l'image d'un calice (*Fig. 127*) …**

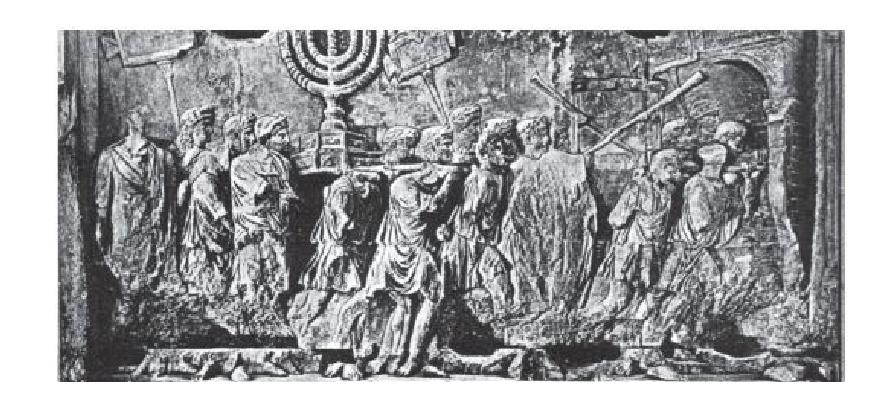


Figure 126



Figure 127

Le « Graal sacré » était-il donc toujours à Jérusalem ?

Chapitre 16

Armageddon et les prophéties du retour

Reviendront-ils ? Quand reviendront-ils ?

Je ne compte plus le nombre de fois où ces questions me furent posées. « Ils », ce sont les dieux anunnaki dont l'épopée a peuplé mes livres. À la première question, je réponds « oui ». Il existe des signes qui ne trompent pas et les prophéties du retour attendent leur accomplissement. La réponse à la seconde question a constamment mobilisé l'humanité depuis les événements cruciaux survenus à Jérusalem depuis plus de deux mille ans.

Mais la question ne se réduit pas à « si » et à « quand ». Quelle forme prendra le signe du retour, qu'apportera-t-il dans son sillage ? Sera-ce une survenue bienfaisante ou bien, comme lors de la menace du Déluge, rimera-t-elle avec « fin » ? Quelles prophéties se réaliseront ? **Un temps messianique, la seconde venue du Christ, un nouveau commencement, ou alors une apocalypse catastrophe, la fin des fins, Armageddon…**

Ce dernier terme tire ces prophéties du domaine

de la théologie, de l’eschatologie ou de la simple curiosité pour les replacer dans la question de la survie même de l’humanité. Car au fond, ce nom qui a glissé dans le champ sémantique de guerre terrible et inimaginable ***n’est que celui d’un site précis dans un pays qui fit l’objet de menaces d’annihilation nucléaire.***

Au vingt et unième siècle av. J.-C., un conflit opposant les rois de l’Est contre les rois de l’Ouest dégénéra en calamité atomique. Vingt et un siècles plus tard, quand l’avant Jésus-Christ devint l’après, les peurs de l’humanité furent transcrites sur un rouleau de peau, enfoui dans une grotte proche de la mer Morte. Il portait la description d’une grande guerre finale « des fils de la lumière contre les fils de l’obscur ». Aujourd’hui, à nouveau, au vingt et unième siècle de notre ère, une menace nucléaire plane au-dessus du même site historique. Raison suffisante pour se poser cette question : l’histoire se *répétera-t-elle*, l’histoire se *répète-t-elle*, par quelque voie mystérieuse, tous les vingt et un siècles ?

Une guerre, une conflagration d’anéantissement, fut décrite comme l’un des éléments d’un scénario de la fin des temps chez Ézéchiel (chapitres 38-39). Même si « Gog au pays de Magog » ou « Gog et Magog » sont pressentis comme les instigateurs majeurs de cette conflagration dernière, la liste des belligérants entraînés dans les affrontements implique pratiquement toutes les nations de quelque importance. Et l’épicentre sera le

grand massacre de « ceux qui vivent au nombril de la Terre », le peuple de Jérusalem selon la Bible, mais celui de « Babylone » au lieu de Nippur chez ceux pour lesquels l'horloge s'était arrêtée là.

La longue liste (38:5) que donne Ézéchiel de ces nations engagées dans le dernier conflit qu'est Armageddon a de quoi faire frémir quand on prend conscience qu'elle commence réellement avec la* PERSE *: c'est bien ce pays (l'Iran de nos jours) dont les chefs cherchèrent les armes nucléaires avec lesquelles « balayer de la surface de la Terre » le peuple d'Har-Megiddo!

Qui est donc ce « Gog du pays de Magog » et pourquoi cette prophétie vieille de deux millénaires et demi évoque-t-elle tant les manchettes des journaux d'aujourd'hui ? La précision d'un détail dans la prophétie donne-t-elle *la* date, **celle de maintenant, celle de notre siècle ?**

Armageddon : cette guerre ultime entre Gog et Magog est aussi un élément déterminant du scénario de la fin des temps dans le livre prophétique du Nouveau Testament, *Révélation* (dont le nom complet est *l'Apocalypse de saint Jean*). Il compare les instigateurs des événements douteux à deux bêtes, dont l'une pouvait « faire tomber la foudre du ciel sous les yeux des hommes». Un seul indice sur sa nature (13:18) :

Ici est la sagesse.
Que celui qui a de l'intelligence
compte le nombre de la bête,
car c'est le nombre d'un homme,
et son nombre est
six cent soixante-six.

Nombreux furent ceux qui tentèrent de décrypter le mystérieux nombre **666**, en partant du principe qu'il s'agissait d'un message codé lié à la fin des temps. Parce que le livre fut rédigé au moment où commençait la persécution des chrétiens à Rome, on accueillit l'interprétation qui voulait que le nombre fût un code qui désignait l'empereur Néron : la valeur numérique de son nom en hébreu (NeRON QeSaR) totalise 666. Qu'il se soit rendu sur la plate-forme spatiale à Baalbeck en **60**, peut-être pour y inaugurer le temple jovien, a peut-être un rapport avec l'énigme du 666. Ou pas.

Le 666 dépasse un rapport à Néron : le montre le constat intrigant que 600, 60 et 6 sont tous trois des nombres de base du système sexagésimal sumérien. Le « code » pourrait ainsi interférer avec quelques textes anciens. Il y avait 600 Anunnaki, le rang numéral d'Anu était 60, celui d'Ishkur/Adad, 6. Dès lors, s'il s'agit de multiplier et non d'additionner les trois nombres, nous obtenons 666 = 600 x 60 x 6 = 216 000, soit le familier 2 160 (une ère zodiacale) que multiplie 100 – résultat sur

lequel l'on pourra spéculer jusqu'à plus soif.

Autre énigme : quand les sept anges révèlent la perspective des événements à venir, ils ne les lient pas à Rome. Mais à « **Babylone »**. On l'explique habituellement ainsi : de la même manière que 666 était le code de l'empereur romain, « Babylone » cryptait « Rome ». Mais Babylone avait disparu depuis des siècles quand fut composé *Révélation*, lequel texte, à propos de Babylone, lie sans l'ombre d'un doute les prophéties au « grand fleuve Euphrate » (9:14). Il va même jusqu'à décrire comment « le sixième ange versa sa fiole sur la grande rivière Euphrate ; et son eau tarit, afin que [...] les rois de l'Est » puissent rejoindre le champ de bataille (16:12). L'on parle ici d'une ville, d'un pays sur l'Euphrate, et non sur le Tibre.

Dans la mesure où les prophéties de *Révélation* intéressent l'avenir, force est de conclure que ***«Babylone » n'est pas un code, que Babylone veut dire Babylone, une Babylone à venir*** qui se verra impliquée dans la guerre d'« Armageddon » (que le verset 16:16 cite avec justesse pour être le nom d'« un lieu appelé en hébreu Armageddon », *Har-Megiddo*, le mont Megiddo en Israël), une guerre en Terre sainte.

Si cette Babylone du futur est bien l'Irak d'aujourd'hui, les versets prophétiques ont une nouvelle fois de quoi nous donner la chair de poule. Car comme ils annoncent des événements actuels commencés avec la chute de Babylone après une guerre courte mais terrible,

ils sont en train de prédire le démantèlement de Babylone/Irak en trois territoires ! (16:19[110]).

À la façon du *livre de Daniel* qui annonça des phases de troubles et d'étapes expérimentales au cours du processus messianique, *Révélation* tacha d'éclairer les prophéties peu compréhensibles du Vieux Testament : description (chapitre 20) d'un premier âge messianique correspondant à une « première résurrection » d'un millier d'années. Suivie par un règne de Satan de mille ans (quand « Gog et Magog » s'engageront dans une formidable guerre). Retour d'un nouvel âge messianique et d'une nouvelle résurrection (donc le « second retour » du Christ).

Il était inévitable que ces prophéties déclenchent une avalanche de spéculations à l'approche de l'an 2000 : spéculation autour du **millénium** comme point repère, dans l'histoire de l'humanité et de la Terre, des réalisations des prophéties. Je fus assiégé de questions autour du millénium à l'approche de l'an 2000, et répondis à mes interlocuteurs qu'il ***ne se passerait rien cette année-là***. La raison ne tenait pas seulement au constat que la véritable occurrence du millénium, calculée depuis la naissance de Jésus, était déjà dépassée, puisque Jésus naquit, à en croire les calculs des savants, en 6 ou en 7. Pour moi, la raison majeure était que les prophéties semblaient ne pas se fonder sur une vision *linéaire* du temps (année un, deux, 900, etc.), mais sur une récurrence ***cyclique*** des événements, sur la

croyance fondamentale que « les premiers seront les derniers[111] », circonstance qui ne saurait se produire que lorsque l'histoire et le temps de l'histoire se déroulent dans un mouvement circulaire, quand le point de départ rejoint le point d'arrivée et *vice versa*.

Le concept de Dieu ressenti comme une *entité divine éternelle* est inhérent à ce plan cyclique de l'histoire, Dieu au commencement, quand furent créés Ciel et Terre, Dieu à la fin des temps quand Son royaume sera restauré sur Sa montagne sacrée. Ce qui s'exprime au fil de passages multiples, depuis les assertions bibliques les plus anciennes jusqu'aux derniers prophètes. Ainsi lorsque Dieu annonça, par la bouche d'Isaïe (41:4, 44:6, 48:12) :

> *Je suis celui, je suis le premier, et je suis aussi le dernier…*
> *Déclarant la fin depuis le commencement,*
> *et longtemps d'avance les choses qui n'ont pas encore été faites.*
>
> ISAÏE 48:12, 46:10

Et de façon identique (deux fois) dans le *livre de la Révélation* du Nouveau Testament :

> *Je suis Alpha et Oméga,*
> *le commencement et la fin,*

dit le Seigneur,
qui est, et qui était, et qui est à venir…

RÉVÉLATION (APOCALYPSE) 1:8

Et ainsi, le fondement de la prophétie reposait sur la croyance que la fin était ancrée au commencement, que le *futur* était prédictible parce que le *passé* était connu, si ce n'est par l'homme, au moins par Dieu : je suis celui qui **« déclare la fin depuis le commencement »**, dit Dieu (Isaïe 46:10). Le prophète Zacharie (1:4, 7:7, 7:12), prévoyait les desseins de Dieu pour le futur – ***les derniers jours*** – dans les termes du passé – ***les premiers jours***.

Cette croyance, réaffirmée dans les *Psaumes*, dans les *Proverbes*, dans le *livre de Job*, était ressentie comme un plan divin universel pour la terre entière et toutes ses nations. Le prophète Isaïe, dans sa vision des nations de la Terre rassemblées pour déterminer ce qui leur est réservé, les montre en train de s'interroger l'une l'autre : « Qu'ils montrent ce qui auparavant a été fait, quelles sont-elles, afin que nous puissions y réfléchir, afin que nous sachions ce qui s'ensuivra » (41:22). Tirée d'un ensemble de *Prophéties assyriennes*, cette parole du dieu Nabu au roi assyrien Esarhaddon montre bien qu'il s'agissait d'une doctrine universelle : **« L'avenir sera à l'image du passé. »**

Cette composante cyclique des prophéties

bibliques du retour nous conduit à une réponse actuelle à la question du QUAND.

Un retour cyclique de l'histoire s'est manifesté, souvenez-vous, en Mésoamérique, fruit de la combinaison, comme des roues crantées engrenées, de deux calendriers (*cf.* Fig. 67) avec pour conséquence l'émergence d'un « intervalle » de 52 années à l'issue desquelles – au terme d'un nombre indéterminé de cycles – Quetzalcoatl (*alias* Thot/Ningishzidda) avait promis de revenir. Et voilà qui nous amène aux prétendues *prophéties Mayas* censées **prédire la fin des temps en 2012**.

La perspective d'une telle date critique prophétique quasiment à nos portes a suscité une attention immense. Elle exige explication et analyse. La date revendiquée naît du constat que cette année-là (liée à la façon dont on la calcule) l'unité temporelle dite *Baktun* clôt son treizième cycle. Puisqu'un Baktun dure 144 000 ans, il sert en quelque sorte de repère.

Ce scénario souffre de quelques erreurs et d'affirmations fallacieuses qu'il nous faut mettre en lumière. Première erreur, le Baktun n'appartient pas aux deux calendriers « entrecroisés » porteurs de la promesse des 52 ans (le *Haab* et le *Tzolkin*), mais à un troisième calendrier beaucoup plus ancien, *le compte long*. Introduit par les Olmèques – des Africains venus en Mésoamérique sur les pas de Thot chassé d'Égypte –, il commence son décompte des jours en réalité à partir de

cette arrivée. Autrement dit, le jour un du « compte long » correspond à notre mois d'août 3113 av. J.-C. Les glyphes de ce calendrier représentaient ces suites d'unités:

1 kin		= 1 jour
1 Uinal	= 1 kin × 20	= 20 jours
1 Tun	= 1 kin × 360	= 360 jours
1 Ka-tun	= 1 tun × 20	= 7 200 jours
1 Bak-tun	= 1 Ka-tun × 20	= 144 000 jours
1 Pictun	= 1 Bak-tun × 20	= 2 880 000 jours

Ces unités, où chacune est un multiple de la précédente, se poursuivent au-delà du Baktun, marquées par d'autres glyphes exprimant une durée sans cesse plus longue. Mais dans la mesure où nul monument maya n'a jamais porté le signe de plus de 12 Baktun, dont les 1 728 000 jours se projetaient déjà au-delà de l'existence des Mayas, le 13e Baktun prend l'allure d'un repère très important. Du reste, la tradition maya véhiculait le message que l'actuel « soleil » ou « âge » se terminerait avec le 13e Baktun. Si l'on divise le nombre de jours de cet âge (144 000 x 13 = 1 872 000 jours) par 365,25, l'on obtient 5 125 années. Déduisons de ce chiffre la date de 3113 av. J.-C., **nous arrivons à l'année 2012**.

La prédiction est aussi séduisante qu'inquiétante. Mais cette date fut mise en cause il y a un siècle déjà par des spécialistes (tel Fritz Buck, *El Calendario Maya en la Cultura de Tiahuanacu*[112] ») qui soulignèrent que, comme le montre le tableau ci-dessus, le multiplicateur, et par conséquent le diviseur, devait être le nombre en soi mathématiquement parfait du calendrier, le 360, et non ce 365,25. Dès lors, le nombre de 1 872 000 jours se traduit par 5 200 années, quotient parfait puisqu'il équivaut précisément à 100 « intervalles » du chiffre magique de Thot, 52. Ainsi recalculée, **l'année magique de Thot, celle du retour, serait 2087** (5 200 – 3113 = 2087).

L'on pourrait après tout supporter cette attente. Mais il y a un « hic » : ***le compte long est un décompte temporel linéaire, et non pas le décompte cyclique nécessaire***. Dès lors, rien n'empêche l'ajout des jours jusqu'au 14e Baktun, au 15e Baktun, et ainsi de suite.

Le tout, pourtant, ne remet pas en cause la portée d'un millénium prophétique. Puisque le « millénium » compris comme un temps eschatologique prend sa source dans les écrits apocryphes judaïques du deuxième siècle av. J.-C., c'est dans cette direction qu'il faut tourner nos recherches. Au fond, le recours au « millier » – un millénium – comme échelle d'ère puise à l'origine dans l'Ancien Testament. Le *Deutéronome* (7:9) chiffre la durée de l'alliance d'Israël avec Dieu « jusqu'à mille

générations » – valeur confirmée (1 *Chroniques* 16:15) lorsque David achemina l'arche d'alliance à Jérusalem. Les *Psaumes*, à plusieurs reprises, associent le nombre « mille » à Yahvé, à ses miracles, jusqu'à son chariot (*Psaumes* 68:17).

Une parole des *Psaumes* (90:4) constitue une allusion directe à la fin des temps et au retour – parole attribuée à Moïse en personne – qui dit de Dieu que « mille ans à tes yeux sont seulement comme le jour d'hier quand il est passé [...] ». Parole qui donna corps à l'hypothèse (apparue sitôt après la destruction du temple par les Romains) qu'il s'agissait-là d'une image susceptible de traduire l'indéfinissable fin des temps messianiques : si la création, le « au commencement » de la *Genèse*, demanda six jours à Dieu, et si un jour divin dure mille ans, on aboutit à une durée de 6 000 ans entre le commencement et la fin. La fin des temps, s'est-on alors imaginé, surviendra en l'*Anno Mundi* 6000.

Si l'on applique cette grille au calendrier hébreu de Nippur commencé en 3760 av. J.-C., **alors la fin des temps correspondra à l'année 2240** (6000 – 3760 = 2240).

Ce troisième calcul d'une fin des temps risque de décevoir ou offre la chance de rassurer, selon l'attente de chacun. L'attrait de cette approche arithmétique est qu'elle entre en parfaite harmonie avec le système sumérien sexagésimal (« base 60 »). Le calcul pourrait-il se vérifier dans le futur ? Peut-être, mais je ne le pense

pas : c'est encore un décompte linéaire. Or c'est une unité de temps cyclique qu'appellent les prophéties.

Face aux impasses des dates prédites « modernes», l'on doit bien se tourner vers les anciennes « formules » – suivre les conseils d'Isaïe, **« vois les signes du passé »**. Deux choix cycliques s'offrent à nous : le temps divin de l'orbite de Nibiru et le temps astronomique de précession zodiacale. Duquel s'agit-il ?

Que les Anunnaki vinrent, qu'ils arrivèrent à l'occasion d'une « lucarne opportune » au moment où Nibiru parvint au périhélie (au plus près du Soleil et donc au plus près de la Terre et de Mars) offre une évidence si criante que quelques-uns de mes lecteurs ont simplement déduit 3 600 de 4 000 (un millésime « rond » qui correspond à la dernière visite d'Anu), soit 400 apr. J.-C. D'autres ont déduit 3 600 de 3 760 (début du calendrier nippurien) – à la manière des Macabées –, et sont parvenus à 160 apr. J.-C. Quel que soit le décompte, le retour de Nibiru n'interviendra que dans un lointain avenir.

Mais comme mes lecteurs le savent désormais, Nibiru passa bien avant, vers 560 av. J.-C. Cet « écart » doit nous rappeler que le saros parfait (3 600) n'est jamais qu'une période orbitale *mathématique* : les orbites cosmiques – celles des planètes, des comètes, des astéroïdes – connaissent des variations passage après passage en raison de l'influence gravitationnelle d'autres planètes à proximité. L'exemple de la comète de Halley à

l'orbite si bien connue nous montre que sa période théorique de 75 ans fluctue en réalité entre 74 et 76 ans. Si vous transposez les variations de Halley aux 3 600 ans de Nibiru, vous allez obtenir une variation minorée ou amplifiée de quelque 50 ans entre chaque passage.

Il existe une autre raison qui nous pousse à nous demander pourquoi Nibiru s'est tant éloignée de son saros régulier : la survenue exceptionnelle du Déluge autour de 10900 av. J.-C.

Au long de ses 120 saros *avant* le Déluge, Nibiru avait accompli ses révolutions sans causer une catastrophe de cet ordre. Puis une fluctuation accidentelle rapprocha Nibiru de la Terre : aggravé par le glissement de la banquise coiffant l'Antarctique, le Déluge se déclencha. Que fut cette « fluctuation accidentelle » ?

La réponse pourrait bien se nicher plus loin dans notre système solaire, là où orbitent Uranus et Neptune – des planètes dont la cohorte de satellites en compte quelques-uns qui, inexplicablement, orbitent en sens contraire (« rétrogrades »). Et ces planètes croisaient l'orbite de Nibiru.

L'un des grands mystères de notre système solaire tient à la planète Uranus qui est couchée sur le côté : son axe nord-sud fait face au Soleil horizontalement au lieu de se présenter verticalement. « Quelque chose » avait donné à Uranus un « grand coup », à un moment du passé, conclurent les scientifiques de la Nasa, sans

s'aventurer à conjecturer ce que ce « quelque chose » pouvait être. Je me suis souvent demandé s'il avait été aussi la cause de l'immense et mystérieuse balafre en forme de « chevron » et du « sillon » inexpliqué que la sonde *Voyager 2* de la Nasa avait identifiés sur la lune d'Uranus, Miranda, en 1986 (*Fig. 128*), satellite à bien des égards différent des autres lunes uraniennes. ***Nibiru et ses propres satellites lancés sur leur orbite avaient-ils pu au cours d'une collision occasionner de tels effets ?***

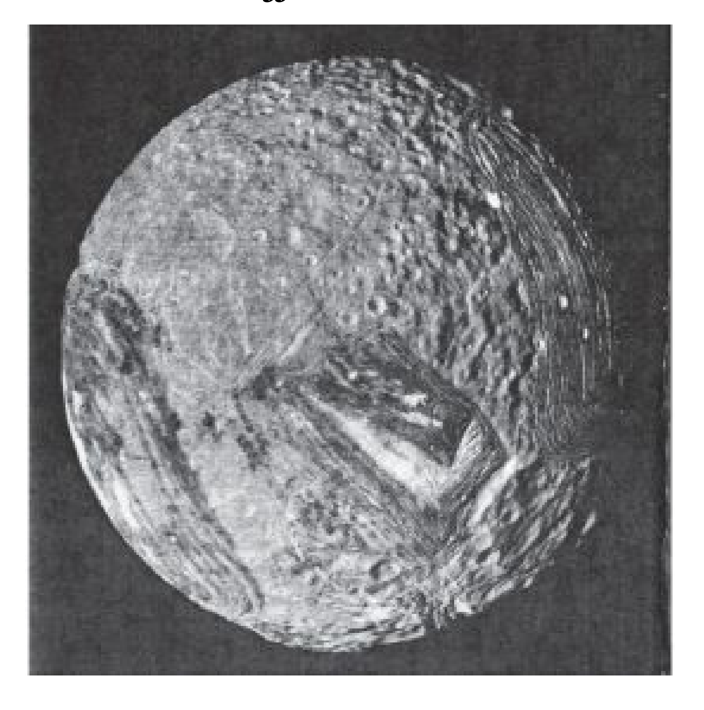


Figure 128

Ces dernières années, des astrophysiciens ont soutenu que les planètes géantes extérieures n'étaient pas restées là où elles s'étaient formées, mais qu'elles avaient dérivé à la périphérie, loin du Soleil. Leur étude concluait que l'éloignement d'Uranus et de Neptune s'était montré de plus grande amplitude (*cf.* schéma, *Fig. 129*). Une explication possible à la raison pour laquelle rien ne vint affecter un grand nombre des passages de Nibiru avant que, soudain, ne se produisît quelque chose. Il est plausible que lors du passage de Nibiru qui a correspondu au « Déluge », la planète ait croisé Uranus excentrée ***qu'aurait frappée l'un de ses satellites***, cause de son basculement sur le côté. Et si « l'arme » de la collision avait été la bizarre lune Miranda, ***satellite de Nibiru***, capturée par Uranus après le choc ? Un tel épisode eût été de nature à raccourcir la période orbitale de Nibiru à l'équivalent de 3 450 années terrestres contre 3 600. De quoi situer ses réapparitions postdiluviennes vers 7450, 4000, 550 av. J.-C.

Si les choses ont pu se dérouler de cette façon, voilà qui expliquerait une arrivée « anticipée » de Nibiru en 556 av. J.-C. et qui projetterait **son retour à venir vers 2900 de notre ère**. Si l'on associe les grands événements cataclysmiques prophétisés au prochain passage de Nibiru – que d'aucuns surnomment « planète X » –, alors les temps ne sont pas proches.

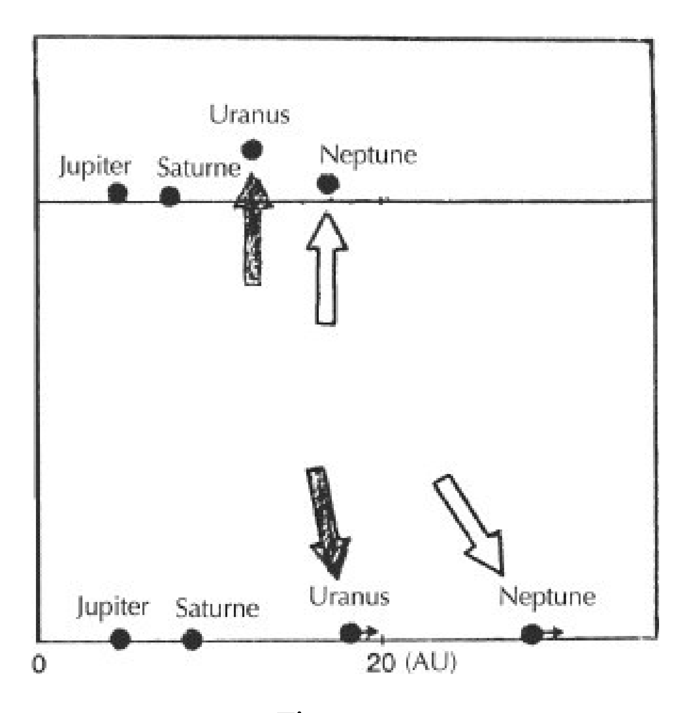


Figure 129

Mais l’idée que les Anunnaki aient limité leurs allées et venues à l’unique « lucarne » limitée dans le temps lorsque la planète est au périhélie est pourtant fausse. Il leur est loisible de venir et de repartir tout aussi bien en d’autres circonstances.

Les textes anciens regorgent d’exemples où les dieux ont accompli des navettes alors que rien n’indique la proximité de la planète. Tout comme abondent les récits de croisières entre la Terre et Nibiru qui impliquent

des Terriens, sans la moindre allusion à une Nibiru qui serait alors visible dans les cieux (alors qu'une telle présence visible a été soulignée lors de la visite d'Anu à la Terre vers 4000 av. J.-C.). Une seule fois, Adapa, le fils d'Enki et d'une Terrienne, celui auquel fut donnée la sagesse mais non l'immortalité, rendit une courte visite à Nibiru, en compagnie des dieux Dumuzi et Ningishzidda. Henoch, comme Enmeduranki le Sumérien, lui aussi accomplit le voyage, deux fois, au cours de sa vie sur Terre.

Ces déplacements étaient possibles au moins de deux façons, comme l'illustre la figure 130 : à bord d'un vaisseau lancé au cours de l'approche de Nibiru (depuis le point **A**), qui devance alors de beaucoup le passage de la planète au périhélie ; ou bien au moyen d'un engin spatial en décélération (au point **B**) lorsque Nibiru s'éloigne, en « chute » vers le Soleil (et donc en direction de la Terre et de Mars). Une courte visite à la Terre, comme celle d'Anu, a très bien pu combiner le scénario « A » pour arriver et le « B » pour repartir. Un rapide voyage vers Nibiru (comme celui d'Adapa) a pu s'envisager par le processus inverse – l'on quitte la Terre pour croiser Nibiru en « A » et l'on repart de Nibiru en « B » pour revenir sur Terre, et ainsi à l'envi.

Donc, un retour des Anunnaki hors la période du retour de la planète est jouable, dans le cadre, alors, de l'autre temps cyclique, le temps du zodiaque.

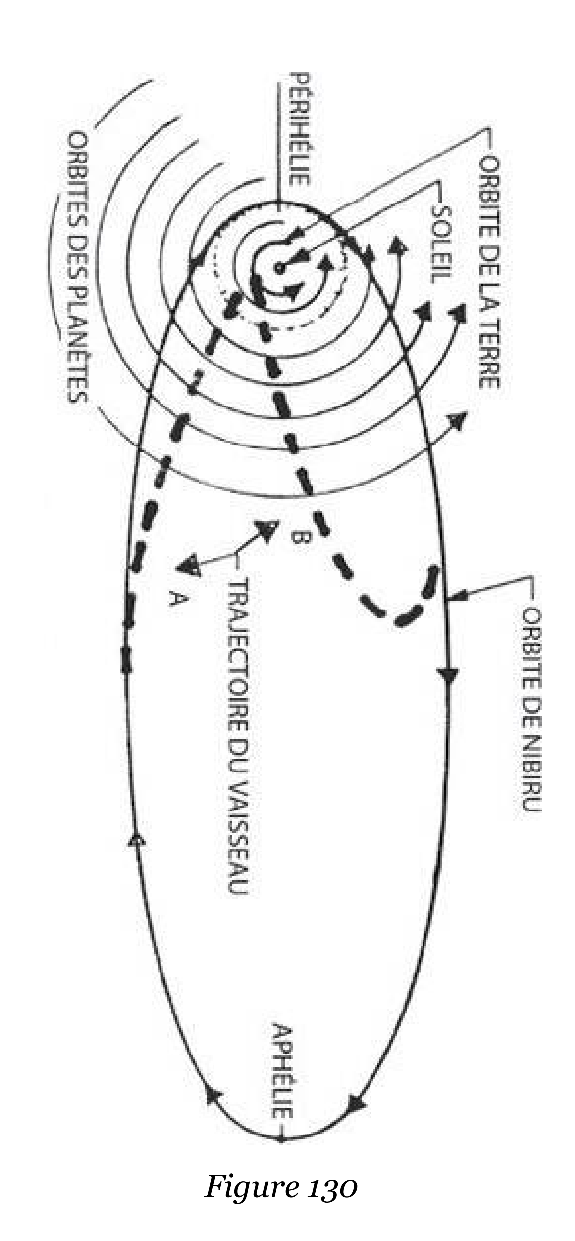

ORBITES DES PLANÈTES
PÉRIHÉLIE
ORBITE DE LA TERRE
SOLEIL
B
A
TRAJECTOIRE DU VAISSEAU
ORBITE DE NIBIRU
APHÉLIE

Figure 130

Un temps que j'ai nommé **céleste** dans mon livre *When Time Began*[113], distinct en ce qu'il sert de pont entre le temps terrestre (fondé sur le cycle orbital de notre planète) et le temps divin (l'horloge propre à la planète des Anunnaki). Au cas où le retour attendu sera celui des Anunnaki avant celui de leur planète, il nous incombe de décrypter les énigmes des dieux et des hommes en usant de leur horloge commune : le zodiaque cyclique du temps dit céleste. Après tout, invention des Anunnaki soucieux de concilier les deux cycles. Leur ratio – 3 600 côté Nibiru, 2 160 pour l'ère zodiacale – devint le nombre d'or, 10:6. Fruit, ai-je avancé, du système sexagésimal sur lequel se fondaient les mathématiques et l'astronomie sumérienne (6 x 10 x 6 x 10, etc.).

Bérose, nous l'avons dit, tint les ères zodiacales pour les tournants des affaires des dieux et des hommes, et soutint que le monde était soumis périodiquement à des catastrophes apocalyptiques, par l'eau ou le feu, induites dans le temps par des phénomènes cosmiques. Tout comme son homologue Manéthon en Égypte, il articula la préhistoire et l'histoire en phases divine, semi-divine et postdivine, sur une grande amplitude de 2 160 000 ans pour la « durée de ce monde ». Miracle des miracles, nous retrouvons là précisément **mille (un millénium) ères zodiacales**.

Les chercheurs spécialistes des tablettes d'argile antiques porteuses de savoirs mathématiques et astronomiques furent abasourdis quand ils comprirent

que lesdites tablettes utilisaient comme point de départ le formidable nombre de 12960000 – oui, 12 960 000. Ils en conclurent que la base en étaient les ères zodiacales de 2 160 ans, dont les multiples donnent 12 960 (dans le cas de 2 160 x 6), ou 129 600 (2 160 x 60), ou 1 296 000 (s'il est multiplié par 600). Et nouveau miracle des miracles, le nombre fantastique point de départ de ces anciennes listes, 12 960 000, **est un multiple de 2 160 (multiplié par 6 000), comme les six jours divins de la création**.

Ainsi, les événements clés, à partir du moment où les affaires des dieux interférèrent avec celles des hommes, étaient liés aux ères zodiacales : c'est ce que nous avons démontré tout au long de ce tome des *Chroniques terriennes*. Chaque début d'ère fut marqué par un événement capital : la naissance de l'ère du Taureau coïncida avec l'attribution de la civilisation à l'humanité. L'ère du Bélier fut inaugurée par le bouleversement nucléaire et se termina avec le départ des dieux. L'ère des Poissons s'en vint au moment où fut détruit le temple de Jérusalem et où s'éveilla la chrétienté. ***Impossible de ne pas se demander si la fin des temps, prophétique, marque la fin d'une ère (zodiacale).***

L'expression chez Daniel d'« un temps, des temps et une moitié de temps » renvoyait-elle simplement aux ères du zodiaque ? L'hypothèse en fut soupesée, il y a trois siècles, ni plus ni moins par Sir **Isaac Newton**.

Mieux connu pour sa formulation des lois naturelles gouvernant les mouvements des corps dans l'espace, comme les planètes autour du Soleil, il n'empêche qu'il s'intéressa tout autant à la pensée religieuse comme l'attestent ses volumineux traités sur la Bible et les prophéties qu'elle contient. Il tenait les mouvements célestes dont il établit les lois pour « la mécanique de Dieu », et il était persuadé que les découvertes scientifiques apparues avec Galilée et Copernic et qu'il prolongea arrivèrent à l'heure voulue. Ce qui le poussa à approfondir les « mathématiques de Daniel ».

En mars 2003, la BBC anglaise jeta l'effroi au sein des institutions scientifiques et religieuses en révélant l'existence d'un document au cours d'une émission consacrée à Newton. Un feuillet écrit de la main de Newton *recto verso* où il établissait le décompte de la fin des temps en se fondant sur les prophéties de Daniel.

Le savant aligna ses calculs au *recto* et consacra le *verso* aux analyses de ses mêmes calculs sous la forme de sept « propositions ». Un examen attentif du document dont j'ai l'avantage de posséder la photocopie révèle que les nombres qu'il employa dans ses calculs comprennent 216 et 2 160 à plusieurs reprises, pour moi l'indice de compréhension de sa ligne de pensée : ***il raisonnait en temps zodiacal. À ses yeux, l'horloge messianique !***

Il synthétisa ses conclusions en couchant sur le papier un calendrier des pistes prophétiques de Daniel

établi en trois dates notées sous la forme « entre telle date au moins et telle date au plus » :

Entre 2132 et 2370 pour un indice donné à Daniel,
Entre 2090 et 2374 pour un deuxième indice,
Entre 2060 et 2370 pour l'indice clé, « un temps, des temps et une moitié de temps ».

« Sir Isaac Newton prédit la fin du monde pour l'année 2060 », lança la BBC. Avec un rien d'inexactitude, peut-être, mais comme le montre la table des ères zodiacales d'un chapitre précédent, il n'était pas si loin du compte dans deux de ses estimations minimales: **2060 et 2090**.

L'original du précieux document du grand savant anglais est aujourd'hui conservé au département des manuscrits et archives de la Bibliothèque nationale universitaire juive… ***à Jérusalem*** !

Coïncidence ?

J'ai révélé pour la première fois publiquement l' « incident Phobos » dans *La planète cachée à l'origine de l'humanité*[114]. L'épisode avait été étouffé. Il avait impliqué la perte, en 1989, d'une sonde spatiale soviétique envoyée à la rencontre de Mars et de son satellite potentiellement creux, Phobos.

En réalité, ce sont deux engins spatiaux soviétiques qui disparurent. *Phobos 1* et *Phobos 2* dont les noms traduisaient bien la mission – sonder la petite

lune de Mars, Phobos – furent lancés en 1988 pour atteindre Mars en 1989. Tout projet soviétique fut-il, il avait pour partenaires la Nasa et les agences spatiales européennes. *Phobos 1* disparut. Point final. Sans qu'aucune explication ni le moindre détail ne soient publiquement donnés. *Phobos 2* atteignit bien Mars et commença l'émission de photographies vers la Terre, prises par deux caméras, l'une pour le spectre visible, l'autre pour l'image infrarouge.

Surprise ou menace ? Certaines images montrèrent l'ombre d'un objet volant en forme de cigare dans la proximité de la planète, interposé entre l'engin soviétique et la surface de Mars **(***Fig. 131*, les images de chacune des caméras). Les responsables de la mission soviétique décrivirent l'objet qui produisait l'ombre comme « quelque chose que l'on pourrait dénommer soucoupe volante ». Immédiatement, l'on orienta la sonde de telle sorte qu'elle glisse d'une orbite martienne vers le satellite, et, d'une distance un peu inférieure à 50 mètres, qu'elle projette des rayons laser à sa surface. ***La dernière image qu'émit Phobos 2 montrait un missile qui lui fonçait dessus, en provenance du satellite*** **(***Fig. 132***)**. Dans la seconde, la sonde spatiale se mit à tournoyer sur elle-même et cessa toute transmission : elle avait été détruite par le mystérieux missile.





Figure 131

L'« incident Phobos » demeure, officiellement, « un accident inexpliqué ». En réalité, dans la foulée, s'activa une commission secrète réunissant les pays en pointe dans l'exploration spatiale. Cette commission et le rapport qui en sortit méritent plus d'attention qu'ils n'en suscitèrent puisqu'ils révélèrent ce que les puissances mondiales savent vraiment de Nibiru et des Anunnaki.

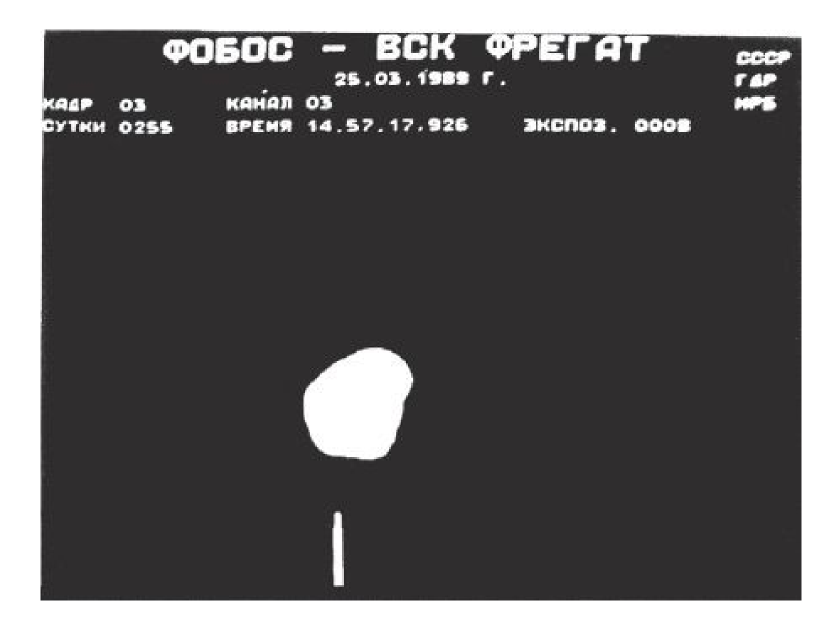


Figure 132

Les péripéties géopolitiques qui aboutirent à la mise sur pied de cette commission secrète avaient commencé avec la découverte, en 1983, d'une « planète de la taille de Neptune » par IRAS, le satellite astronomique de la Nasa œuvrant dans l'infrarouge. Il passait au scanner les limites du système solaire, non pas en vision directe, mais *via* l'émission de chaleur des corps célestes. La recherche d'une dixième planète faisait partie de ses objectifs officiels. Et il en détecta une. Avec la certitude qu'il s'agissait d'une planète puisque, repérée à six mois d'intervalle, elle se déplaçait sans conteste dans notre direction. La nouvelle de cette découverte fit les

gros titres (*Fig. 133*) mais fut démentie le lendemain : il s'agissait d'une « erreur ». Le fait est que la découverte était si bouleversante qu'elle induit un changement soudain dans les relations américano-soviétiques, provoqua une réunion entre le président Reagan et le président Gorbatchev suivie d'un accord de coopération spatiale. Et suscita des propos tenus par le président Reagan à la tribune des Nations Unies et dans d'autres forums, dont la teneur se reflète dans cet extrait (mots prononcés le doigt pointé au ciel) :

Imaginez-vous bien à quel point sa tâche [de Gorbatchev] **et la mienne seraient simplifiées au cours des réunions que nous tenons si, soudain, une menace s'abattait sur notre monde en provenance d'une autre espèce venue d'une autre planète dans l'univers... Je pense parfois à quelle rapidité nos divergences s'estomperaient si nous devions faire face à une attaque extraterrestre étrangère à notre monde.**

Le comité de travail formé à la suite de ces craintes se réunit à plusieurs reprises et diligenta des consultations mollement... *jusqu'à l'incident Phobos de mars 1989*. Dans l'urgence, il formula en *avril 1989* une série de recommandations, la *Déclaration de principes d'actions à mettre en place en cas de détection de l'existence d'une intelligence extraterrestre*.

Figure 133

Les procédures à suivre face à la ***réception*** **d' « un signal ou autre preuve d'une intelligence extraterrestre»** furent approuvées. « Par signal, précisa le groupe de travail, nous n'entendons pas simplement la détection de quelque chose qui signerait une origine intelligente, mais celle d'un ***message concret***, peut-être en attente de décryptage. » Parmi les procédures validées, figuraient les mesures propres à retarder la révélation du contact au moins vingt-quatre

heures ***avant de délivrer une réponse***. Mesure ridicule si le message était venu d'une planète éloignée de plusieurs années lumière… Non, à l'évidence, les préparatifs visaient une rencontre proche !

Pour moi, tous les événements enregistrés depuis 1983, auxquels s'ajoutent toutes les preuves en provenance de Mars résumées au fil des chapitres, sans oublier le tir de missile depuis la petite lune Phobos, tout montre que les Anunnaki ont gardé une présence sur Mars – probablement robotisée –, leur vieille station de transit. Elle pourrait correspondre à un plan qui aurait laissé une structure prête pour une nouvelle visite dans l'avenir. **Ces indices mis bout à bout évoquent l'*intention* d'un retour**.

À mes yeux, le cylindre-sceau dit de la Terre à Mars (*cf.* Fig. 113) est à la fois l'image du passé et une projection dans le futur, par la date qu'il arbore, ***marquée par le signe des deux poissons, de l'ère des Poissons*.**

Nous transmet-il ce message : ce qui est survenu en une ère antérieure des Poissons se répétera à l'ère des Poissons ? Si les prophéties doivent se réaliser, si les premiers seront les derniers, si le passé épouse le futur, alors la réponse est univoque : oui.

Nous sommes encore dans l'ère des Poissons. Le retour, disent les signes, interviendra avant la fin de notre ère.

POSTFACE

Une découverte archéologique majeure intervint en novembre 2005. Alors qu'ils dégageaient la gangue qui ensevelissait une nouvelle structure, les ouvriers mirent au jour les restes d'une grande bâtisse ancienne. Ils appelèrent les archéologues pour une supervision attentive des fouilles. L'on comprit que le bâtiment était une église chrétienne, la plus ancienne jamais trouvée en Terre sainte. Des inscriptions grecques datèrent la construction (ou la reconstruction) du troisième siècle après Jésus-Christ. Au fur et à mesure du nettoyage des ruines, la magnifique mosaïque d'un sol apparut. En son centre, l'image de *deux poissons* : le ***signe zodiacal des Poissons*** **(*Fig. 134*).**

Qu'en tirer ?

Le site de la découverte se nomme Megiddo, au pied du mont Megiddo.

Har-Megiddo, ARMAGEDDON.

Autre coïncidence ?



Figure 134

NOTES

[1] Du grec *eschatos*, « dernier », et *logos*, « parole », « étude », littéralement « discours sur la fin des temps ».

[2] En français dans le texte.

[3] L. Courteau, 2000.

[4] En français dans le texte.

[5] Macro Éditions, 2011.

[6] Sauf mention contraire, les citations bibliques reprennent la traduction de Nadine Stratford de la Bible du Roi Jacques, avec son aimable autorisation, http://456-bible.123-bible.com/kjf/kjf.htm.

[7] Ramuel, 2003.

[8] Parfois transcrit Atra-Hasis, ou, sous sa tradition littérale, le récit du « Supersage ».

[9] Le « u » se prononce « ou ». D'où la transcription courante des noms propres sumériens : Our, Mardouk, Nippour… Par souci d'harmonisation, la graphie « u » a été conservée tout au long de l'ouvrage.

[10] Transcrite aussi Sourippak.

[11] *Op. cit.*

[12] « Au commencement du temps », ouvrage non traduit en français.

[13] Dans la Bible, intervalle régulier marqué par une année spéciale vécue tous les cinquante ans pendant

laquelle les terres devaient être redistribuées de façon équitable et les esclaves libérés. Du latin *jubilare*, se réjouir, crier de joie, traduit de l'hébreu.

[14] Ramuel, 2002.

[15] Mesure de poids ou de monnaie.

[16] La pierre précieuse lapis-lazuli alors si appréciée dans cette région du globe.

[17] Dit aussi *Dialogue d'Ipuwer et du Seigneur de toutes choses*. Le manuscrit, conservé au musée des Antiquités à Leyde, porte le nom officiel de *Papyrus Leiden I 344 recto*.

[18] Peuple venu des monts Zagros, IIIe et IIe millénaire av. J.-C.

[19] L'auteur a maintes fois expliqué ce point de la succession anunnaki selon laquelle le souverain absolu de Nibiru est de « Rang Soixante », quand son successeur légitime occupe le Rang Cinquante.

[20] C'est-à-dire à l'est, à l'aube.

[21] Le degré, unité de mesure d'angle, vaut le $1/360$ d'un tour complet. Pour mesurer de façon précise des angles, on recourt à des sous-unités. Un degré est subdivisé en 60 minutes d'arc.

[22] Au sein de la traduction de la Bible du Roi Jacques, proposée par Nadine Stratford, les retouches de l'auteur sont soulignées par la forme des vocables passés en caractères romains.

[23] Commentaire de la Genèse (période maccabéenne ou plus tardive). Son système de datation,

basé sur les périodes de jubilé, soit 50 ans, lui vaut son appellation.

[24] Ou Hénoc, auteurs inconnus (I[er] et II[e] siècles av. J.-C.), à propos de révélations sur le Messie et le jour du jugement, données à Hénoch et à Noé (son arrière-petit-fils).

[25] Connu par des citations du *livre d'Hénoch*, celui des *Jubilés*, etc.

[26] Transcrit parfois Uruinimgina.

[27] Traduction de Marcel Leibovici, qui fut professeur agrégé au Département d'histoire de l'Université de Montréal, i*n Présages Hittites traduits de l'akkadien, Traité d'astrologie Enuma Anu Enlil*.

[28] Expression tirée du base-ball, elle a pris en anglais le sens de « prise de contact ». L'auteur privilégie ici l'idée d'itinéraire circulaire. On parlerait de « tournée».

[29] L'auteur fait allusion à la « tournée » en Allemagne de Neville Chamberlain acharné à la « paix pour notre temps » qui signera en 1938 avec Hitler, Daladier et Mussolini les « Accords de Munich ».

[30] Ou Arphaxad.

[31] *Op. cit.*

[32] Op. cit.

[33] Cf. Zecharia Sitchin, *Quand les géants dominaient sur Terre*, Cesena, Macro Éditions, 2010, chapitre VIII.

[34] Cette Loi des conséquences imprévisibles tend

à rappeler, dans la veine de la Loi de Murphy, qu'une simple interaction dans un système complexe aboutit invariablement à des effets imprévus et souvent incontrôlables.

[35] L'auteur fait allusion au « néo-évhémérisme », concept mis en avant par le sociologue français Jean-Bruno Renard pour lequel il s'agit d'une pure spéculation qui voudrait que les dieux des mythologies eussent été en réalité des extraterrestres humanoïdes (le philosophe grec Évhémère, au IIIe siècle av. J.-C., expliquait la croyance aux dieux par l'existence réelle de personnages historiques considérables, « divinisés » par la mémoire des peuples).

[36] Le travail d'identification – controversé – des constellations babyloniennes par le jésuite Kruger traduit l'appellation primitive du Bélier – KU.HUN. GA – par « travailleur à gage », susceptible de cultiver le carré de Pégase, alors appelé IKU (champ borné par quatre canaux).

[37] Aujourd'hui Tell Senkerah en Irak.

[38] « Les expéditions des Chroniques terriennes », ouvrage non traduit en français.

[39] Traduction de Nicole Stratford : « Les dieux des nations ont-ils bien délivré chacun son pays de la main du roi d'Assyrie ? Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad ? Où sont les dieux de Sepharvaim, de Hena et d'Ivah ? Ont-ils délivré Samarie de ma main ? Qui sont-ils parmi tous les dieux des pays qui ont délivré leur pays de

ma main, pour que le Seigneur délivre Jérusalem de ma main ? »

40 *Op. cit.*.

41 « Les expéditions des Chroniques terriennes », *op. cit.*

42 L'un des lieux saints majeurs en Israël. Abraham l'acheta pour sa famille après la mort de Sarah (*Genèse* 23:8-17). Plus tard, ses fils y enterrèrent le patriarche (*Genèse* 25:9).

43 Transcrit aussi Anzan ou Anšan.

44 Ou Djehoutymès III, cinquième pharaon de la XVIIIe dynastie.

45 « Les expéditions des Chroniques terriennes », *op cit.*.

46 «Rencontres avec le divin », ouvrage non traduit en français.

47 Ou Ahmès Ier, Iâhmes Ier ou encore Amosis.

48 Aussi connu sous le nom d'Amenhotep Ier.

49 Dans la traduction de Nadine Stratford, le verset 26 est ainsi rendu : « Il n'y en a pas qui soit pareil au Dieu de Jeshurun, qui chevauche le ciel [venant] à ton aide, et sur les nuages dans sa perfection. »

50 Du grec *theo*, dieu, Dieu, et *phan*, apparaître.

51 *Exode*, 13:21.

52 *Exode*, 17:1.

53 Gloire, majesté…

54 *Exode*, 19:11.

55 « Les royaumes oubliés », ouvrage non traduit

en français.

[56] « Les royaumes oubliés », *op. cit*.

[57] Il figure dans les écrits intertestamentaires.

[58] « L'Aube de la conscience », ouvrage non traduit en français.

[59] *Nombres* 22:1.

[60] *Nombres* 24:14.

[61] *Nombres* 24:25.

[62] L'auteur fait allusion à la fameuse série américaine *The Twilight Zone* des années soixante, dont les épisodes mettaient en scène des phénomènes métapsychiques à portée métaphysique.

[63] « Puis David donna à Salomon, son fils, le modèle du porche et de ses maisons, et de ses trésoreries, et de ses chambres hautes, et de ses parloirs intérieurs, et du lieu du siège de miséricorde. Et le modèle de toutes les choses qu'il avait [reçues] par l'esprit, pour les cours de la maison du Seigneur, et pour toutes les chambres d'alentour. » *1 Chroniques*, 11:12.

[64] *Pattern*.

[65] « Les expéditions des Chroniques terriennes », *op. cit*.

[66] « Les royaumes oubliés », *op. cit*.

[67] Le passage qui suit cet extrait attribue ce nuage à « la gloire du Seigneur ».

[68] *Op. cit*.

[69] *2 Chroniques* 5:10.

[70] *Livre de Job* 22:14.

71 Que les traductions rendent par « firmament ».

72 *Ibidem*, 26:7.

73 *Psaumes* 19 :1 et 19:4-6.

74 *Joël* 2:10-11.

75 *Amos* 3:7.

76 *Ibidem*, 8:9.

77 *Ibidem*, 5:26.

78 *Ibidem*, 5:8.

79 *Isaïe* 13:9.

80 Pour éclairer ce passage qui repose sur des sens de vocabulaire intraduisibles en français, force est de savoir que *to cross* (croiser, traverser) a pour autre sens adjectival ê*tre fâché ou en colère contre quelqu'un*.

81 Le nom propre Teman, selon les exégètes, est hébraïque. Il désigne le Sud. La version catholique mentionne : « Dieu vient du Sud ».

82 Bible du Roi Jacques : « Quant à moi, je contemplerai ta face dans la droiture. » Bible de Jérusalem : « Moi, dans la justice, je contemplerai ta face. » Sainte Bible du chanoine Crampon : « Pour moi, dans mon innocence je contemplerai ta face. » On le voit, « Jupiter » n'entre pas dans le champ des bibles conventionnelles, même si le concept qui lui est substitué varie d'un traducteur à l'autre.

83 *Cf.* note 81, page 233.

84 Version de l'*Unbound Bible*. Entre crochets les variantes données par l'auteur. La traduction de la Bible du Roi Jacques de Nadine Stratford stipule : « Qui fait

Arcturus, l'Orion, et les Pléiades, et les chambres du Sud.»

[85] La version donnée par l'auteur ne correspond pas aux traductions consultées.

[86] *Ézéchiel* 1:26.

[87] Un placer est une zone d'alluvions où se sont accumulés des minéraux exploitables (or, platine, diamants, etc.).

[88] « Pérou illustré », ouvrage non traduit en français.

[89] « Tiahuanaco – Le berceau des premiers Américains », ouvrage non traduit en français.

[90] « Les royaumes oubliés », *op. cit.*

[91] Et par les Hittites sous celui de Tarhu.

[92] « *Pistas* », « pistes » en espagnol, est le mot employé couramment par les Péruviens pour désigner ce que l'auteur nomme des « lignes ».

[93] *Op. cit.*

[94] *Op. cit.*

[95] Carnot, 2004, pour la traduction française, titre original *Genesis Revisited*, Avon, 1990.

[96] En français dans le texte.

[97] En français dans le texte.

[98] *Op. cit.*

[99] Traduction d'Amédée Tardieu, 1867.

[100] 35:2 : « La gloire [le *Kavod* de Dieu] du Liban sera donnée », verset 60:13 : « La gloire du Liban viendra vers toi… »

[101] Il s’agit de Gabriel.

[102] C’est-à-dire une inondation, un raz de marée.

[103] Il s’agit de Séleucus I *Nicator* (le vainqueur).

[104] Traduction littérale d’Homo sapiens.

[105] Matityahu.

[106] Gilead en transcription anglo-américaine, aujourd’hui en Jordanie.

[107] Sis à Rome, www.biblico.it.

[108] « Les expéditions des Chroniques terriennes », *op. cit.*

[109] Du latin *gentiles* (les « nations »), traduction convenue de l’hébreu *Goyim*, « nations », puis « non-Juifs ».

[110] « Et la grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent, et [la] grande Babylone vint en mémoire devant Dieu, pour lui donner la coupe du vin de l’ardeur de sa colère. »

[111] Matthieu 19:30.

[112] « Le calendrier dans la culture de Tiahuanaco », ouvrage non traduit en français.

[113] « À l’aube des temps », ouvrage non traduit en français.

[114] *Op. cit.*

La Fin des Temps / Cesena - Italie : Macro Éditions, 2011.

Titre original : The End of Days : Armageddon and Prophecies of the Return, Zecharia Sitchin

Traduction de Olivier Magnan

ISBN 978-88-6229-201-6

ZECHARIA SITCHIN

La Fin des Temps

Les prophéties du retour

« Reviendront-ils ? Et si oui, quand ? »

Ce sont bien les deux questions – et leurs réponses – qu'attendaient depuis 27 ans les millions de lecteurs de Zecharia Sitchin de par le monde. « Ils », les Anunnaki. Les dieux créateurs de l'homme.

Juste avant de dire "adieu" à la planète Terre qu'il connaissait si bien pour l'avoir explorée en tout sens, ce chercheur iconoclaste a signé le dernier volet, depuis *La Douzième Planète*, d'une œuvre passionnante, révoltante, inouïe : sommes-nous, en tant qu'êtres humains, le fruit d'une manipulation génétique, orchestrée il y a plus de 400 000 ans par les « dieux » qui vivent sur la « douzième planète » du système solaire, géante et excentrée, Nibiru ?

« Reviendront-ils ? Et si oui, quand ? » Sitchin répond à ces deux questions dans ce livre synthèse qui rassemble tout le savoir qu'il a accumulé depuis tant d'années, en journaliste et en scientifique. Il a voulu faire de *La Fin des Temps* le point d'orgue de sa quête dont l'*establishment* scientifique et les pouvoirs politiques ne veulent pas entendre parler.

Vous tenez entre les mains les ultimes réponses. Osez les connaître.

ISBN 88-6229-201-5

9 788862 292016

www.macrolivres.com

€ 21,50